

REVUE
DES
DEUX MONDES

XXX^e ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

1870.11.
REVUE

DES

DEUX MONDES



XXX^e ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE



TOME VINGT-SEPTIÈME



PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1860

11.501

054
R3274

1860.0.32

LA

VILLE NOIRE

TROISIÈME PARTIE.¹

X.

Va-sans-Peur était un très honnête homme, très attaché à son devoir, mais très emporté quand le travail lui excitait les nerfs. Il avait défendu chaudement toute sa vie la dignité et la liberté de l'ouvrier contre l'exigence des patrons; mais quand il se vit patron lui-même, c'est-à-dire autorisé à diriger la fabrication à la baraque, il changea du jour au lendemain, avec la naïveté des hommes que le manque d'éducation et de réflexion abandonne sans réserve à l'instinct du moment. Il parlait durement à ses anciens camarades, il exigeait des apprentis plus qu'ils ne pouvaient savoir, il ne souffrait pas une observation, et passait avec trop de facilité du reproche à la menace. Bref, l'atelier était à peu près désert quand, après une de ses tournées dans la plaine, Sept-Épées y rentra, et, quand il questionna Va-sans-Peur, celui-ci, accusant les absents, lui fit vite deviner qu'il s'était brouillé avec tout son monde.

Sept-Épées fut obligé en ce moment de regretter le pacifique Audebert, qui traitait les apprentis comme ses enfans et faisait perdre un peu de temps aux ouvriers en voulant leur expliquer Épictète et Platon, qu'il n'avait jamais lus, mais qui du moins savait les retenir et les convaincre par sa bonté. Va-sans-Peur, pour vouloir trop bien faire, avait fait le désert autour de lui.

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} et du 15 avril.

Sept-Épées alla à la ville et n'y trouva personne qui voulût se remettre sous la direction de son maître-ouvrier. On exigeait qu'il le renvoyât. Il promit de lui ôter toute autorité; mais, comme il lui fallait le temps d'en mettre un autre à sa place, il dut, en attendant, embaucher des compagnons-passans, et se trouver pendant plusieurs jours au milieu d'étrangers qu'il dirigea lui-même, avec peu d'entrain et beaucoup d'ennuis. Il résolut alors d'affirmer sa propriété et d'en louer une mieux située, ce qu'il espérait pouvoir faire sans grande perte. Il entra en pourparlers avec des gens qui lui offrirent de la baraque un prix si minime que le découragement s'empara de lui. — Oui, oui, se disait-il, Tonine avait bien raison! Cet endroit-ci ne vaut rien, et peut-être a-t-elle deviné aussi que je n'étais bon à rien moi-même.

A tous ses mécomptes venait se joindre le dégoût du travail grossier auquel il s'était condamné pour gagner de l'argent, lui si fier autrefois de la beauté de sa main-d'œuvre. — *Elle* doit me mépriser pour cela, se disait-il encore. Autrefois elle admirait mes ouvrages, elle me traitait d'artiste dans ses bons jours. Peut-elle à présent faire une différence entre moi et le dernier des cloutiers? Et si en ce moment elle voyait où j'en suis avec ce métier brutal que je ne sais pas même rendre lucratif, ne se moquerait-elle pas cruellement de mes offres de mariage?

La honte le prit. Il se persuada qu'il ne pourrait plus soutenir le regard de Tonine s'il ne parvenait pas à relever sa position, et, sachant son parrain bien soigné chez la Laurentis, il se promit de ne plus reparaitre à la Ville-Noire avant d'avoir résolu le problème de sa destinée. — Il faut, se dit-il, qu'à tout prix je trouve moyen de m'enrichir pour *elle*, et, puisque le négoce m'est interdit par mon mauvais caractère ou ma mauvaise chance, je veux revenir à l'idée que j'avais autrefois de découvrir un mécanisme pour décupler la vitesse et la facilité de nos industries. Je sais que rarement les inventeurs font fortune; mais du moins l'invention assure beaucoup d'honneur, et si j'apportais en dot une belle idée qui diminuerait la peine de l'artisan, je suis certain que Tonine serait fière et contente de moi. Allons, courage! Mettons-nous à l'œuvre. Que la boutique aille comme elle pourra! Mon petit atelier m'aura assez bien servi, s'il me met à même d'expérimenter mes découvertes.

Il confia de nouveau la direction des ouvriers à Va-sans-Peur, après une réprimande à la fois amicale et sévère qui fut prise en bonne part, et qui ramena le calme dans l'atelier. Quant à lui, il s'installa dans une espèce de chambre qu'il se construisit lui-même avec des planches dans sa galerie, et où il brava le froid, qui commençait à se faire sentir, travaillant jour et nuit, dessinant, fabri-

quant de petits modèles et se creusant l'esprit avec une résolution héroïque.

Malheureusement son instruction n'était pas à la hauteur de son courage et de son intelligence. Il eût fallu avoir plus que des notions élémentaires des lois scientifiques qu'il prétendait deviner, et qui lui créaient à chaque instant des obstacles imprévus. Il espérait trouver la lumière dans les livres; mais, outre qu'il n'en avait guère et qu'il ignorait s'ils étaient bons, ils étaient, à beaucoup d'égards, lettres closes pour lui. Il n'osait aller, à la ville haute, consulter d'anciens praticiens devenus savans : il avait peur de passer pour un fou d'un autre genre qu'Audebert, et que la chose, rapportée à Tonine, n'achevât de le déconsidérer dans son esprit.

Il s'était donné un mois pour aboutir. Le mois écoulé, il fut bien forcé de s'en accorder un second, et quand celui-ci fut passé sans qu'aucune certitude se fût révélée, une poignante douleur s'empara de lui. Il succombait à la fatigue, après avoir passé par toutes les alternatives de l'espérance, du doute et de la désillusion. Tout ce qu'il avait découvert, c'est qu'il ne savait rien. Il luttait avec acharnement contre la rigueur de l'hiver dans un logement détestable, au milieu d'un paysage sinistre et désolé, tantôt errant, la tête en feu, dans la neige, tantôt contemplant, avec un cœur glacé d'effroi, les vestiges mal effacés des paroles écrites au charbon par Audebert sur la muraille la nuit où cet infortuné avait été si près de se donner la mort. Ces paroles, en partie disparues, ne présentaient plus aucun sens à ceux qui ne les avaient jamais lues; mais Sept-Épées les savait par cœur et croyait par momens les voir écrites en caractères de sang d'une épouvantable netteté.

C'est que la lutte qu'il soutenait pour la gloire était bien plus ardente et plus terrible que celle qu'il avait soutenue pour la fortune. Il ne s'agissait plus d'être riche pour Tonine : il avait pu échouer là sans honte; il s'agissait de lui prouver une capacité sérieuse : échouer ici, c'était le désespoir.

Gaucher s'inquiétait de lui, et Tonine encore plus. Elle questionnait son cousin, qui plusieurs fois alla voir le solitaire du Creux-Perdu et le trouva sombre, refusant de s'expliquer. Un jour elle y alla elle-même avec Lise. Sept-Épées était précisément, ce jour-là, absorbé par un vague espoir de succès qui le rendait plus courageux et en même temps moins expansif que jamais. Il fut d'abord touché et surpris de la visite de Tonine; mais comme, par pudeur et dignité, elle en mettait l'initiative sur le compte de Lise, il repoussa l'espérance avec cette sorte de *spleen* qui semble se complaire dans la douleur. Il affecta toutefois d'avoir l'esprit tranquille, et, aux questions qui lui furent faites sur l'état de ses affaires, il ré-

pondit avec stoïcisme que tout allait bien et qu'il était très content.

— Mais pourquoi ne vous voit-on plus ? dit Tonine, vous oubliez donc votre vieux parrain et tous vos amis ?

— Je n'oublie personne ; mais vous savez... l'œil du maître... Chaque fois que je m'absente, je trouve le désarroi au retour.

Et après plusieurs défaites il promit d'aller passer *un de ces dimanches* à la Ville-Noire ; mais quand Gaucher l'invita à venir manger avec lui le dimanche suivant, il ne voulut s'engager à rien, disant : — Je tâcherai, mais ne m'attendez pas.

— Tiens, vois-tu, dit Tonine à Lise en revenant à la Ville-Noire : c'est fini de ce pauvre garçon-là !

— Comment, tu crois qu'il va mourir ?

— Je crois qu'il est mort à l'amitié et qu'il ne vivra plus que pour l'intérêt. Le voilà qui, à vingt-cinq ans, tourne au calcul comme s'il en avait cinquante.

— Peut-être que son commerce va mal et qu'il ne veut pas l'avouer, dit Gaucher.

— Je pensais, reprit Tonine, que nous lui avions montré assez d'amitié, en pareille circonstance, pour qu'il dût ne pas redevenir cachotier comme la première fois. N'avons-nous pas fait notre possible pour lui éclaircir les idées et lui donner confiance en nous ? Je n'aime pas cette fierté qui cache des peines d'argent comme des peines de cœur, et, si vous voulez que je vous le dise, je n'y comprends rien du tout. Où est le mal de ne pas réussir, quand il n'y a pas de notre faute ? Est-ce une honte de rester pauvre ? Qu'est-ce que cette idée-là, de croire que la richesse est un devoir et un honneur ? Alors, vous et moi, et des milliers de braves gens qui ne peuvent pas aller plus loin que leur pain gagné, nous serions donc tous méprisables ?

— Tu ne veux pas comprendre, lui répondit Gaucher, que l'esprit tourmente, et que celui qui croit en avoir plus que les autres ne peut pas être heureux, s'il ne monte pas plus haut que les autres.

— Allons ! dit Tonine, c'est donc ça ? Eh bien, alors prions Dieu pour que ce grand esprit nous monte sur les épaules et puis par-dessus la tête ; mais ne nous imaginons plus qu'il ait besoin de nos amitiés, car, après avoir fait semblant de s'en contenter, il nous montre bien aujourd'hui qu'il ne lui en faut pas d'autre que la sienne.

— On croirait, Tonine, que tu en as du dépit, dit la Lise. Pourquoi, puisqu'il a eu l'air de revenir à toi franchement, n'as-tu pas voulu lui pardonner ?

— Pardonner quoi ? dit Gaucher, à qui l'on avait toujours caché la faute de son ami.

— Pardonner ses ambitions, répondit Tonine ; vous savez qu'elles

m'avaient déjà choquée : aujourd'hui elles me choquent encore plus, parce que je vois qu'elles prennent le dessus, et qu'un cœur si tourmenté ne serait ni heureux en ménage, ni capable de donner le bonheur.

— Elle a raison, Tonine ! dit Gaucher à sa femme. Sept-Épées n'est pas ce qu'il faut à une simple ouvrière. Je ne l'en estime pas moins pour cela : chacun a son plan sur l'escalier du monde ; mais j'estime aussi le bon sens de la cousine, qui veut un mari tout à elle, comme je suis tout à toi.

Quand les époux Gaucher et leur cousine furent rentrés à la Ville-Noire, Lise, se trouvant seule avec Tonine, vit qu'elle se retenait de pleurer, et la Laurentis, qui entra un moment après, le remarqua aussi. La Laurentis était une bonne femme, toute grasse et toute ronde, passablement fine dans les choses de cœur, et très fière de l'amitié de Tonine, qu'elle chérissait comme sa fille. — Savez-vous ce qu'elle a ? dit-elle à Lise. Je le sais moi, qui vous parle. Elle se fait du chagrin à cause de ce mauvais armurier qui est beau garçon, j'en conviens, et qui travaille dans l'acier comme un écureuil dans une noix... Mais après ? ça n'a pas de sentiment, voyez-vous, ces hommes de mérite ! ça n'aime que la gloriole et les écus, et si vous êtes autant que moi l'amie de Tonine, vous lui conseillerez de penser à un autre.

Tonine gronda la Laurentis et nia qu'elle eût de l'amour pour Sept-Épées ; mais, pressée par les tendres questions de ces deux bonnes amies, elle finit par avouer qu'elle l'avait aimé. — Et à présent tu l'aimes encore, dit la Lise, puisque la mère Laurentis dit que tu ne dors pas bien, et que souvent tu ne manges pas du tout ?

— A présent, reprit Tonine, je sens que c'est bien fini ! Cette fantaisie-là m'a quittée et reprise deux ou trois fois depuis un an, mais chaque fois je me suis fait une raison, car je voyais bien que je serais malheureuse avec ce jeune homme ; oui, malheureuse du plus grand malheur qu'il y ait peut-être pour une femme, celui de ne pouvoir pas rendre heureux et content celui qu'elle aime. Si je pleure dans ce moment-ci, c'est parce que vous m'y poussez en me disant que j'ai des peines, et vous avez tort. Rien ne rend lâche comme de se laisser plaindre. Est-ce que vous ne voyez pas tout ce que je surmonte quand je m'occupe des autres afin de m'oublier ? J'ai trouvé cette consolation-là, qui est grande, si grande qu'elle me donne du bonheur malgré tout.

— Peut-être bien, dit la Lise, que Sept-Épées a la même peine que toi, et qu'en vous expliquant encore une fois vous pourriez vous entendre.

— Non ! reprit Tonine, nous ne nous entendrions pas mieux, car

nous ne voyons pas de la même manière. S'il est vrai qu'il ait du dépit, il cherche dans l'argent un remède qui me répugne, tandis que le remède que j'ai trouvé est la condamnation du sien.

— Mais, dit encore la Lise, s'il voulait être riche pour faire du bien et pour te donner le pouvoir d'en faire?

— Oh! oui, fiez-vous à ça! dit la Laurentis. Ce n'est pas à une femme de mon expérience qu'il faut venir conter ces rêveries-là. J'en ai vu, moi, de ces jeunes gens qui parlent de tout donner quand ils auront tout; mais en attendant, dès qu'ils ont quelque chose, ils le placent pour en avoir davantage, ou ils le mangent pour leur plaisir. Est-ce que c'est possible autrement, à moins d'être des saints du bon Dieu? Est-ce qu'on peut d'ailleurs s'enrichir comme ça du jour au lendemain? Nenni, mes enfans, il faut le temps à tout. On se flatte d'amasser vite en mettant un sou devant l'autre, et on ne s'enrichit qu'avec beaucoup de peines et de patience. On est vieux quand on commence à pouvoir se reposer, et alors c'est bien trop tard pour redevenir doux et humain avec le petit monde dont on est sorti. On connaît trop ses défauts, on s'est trop battu avec lui pour le forcer à vous bien servir; on s'est trop habitué à le mener dur, à s'en méfier, à le craindre, et comme on n'a pas toujours soi-même la conscience bien nette envers lui, on croit qu'il vous déteste et on n'est point disposé à le traiter en ami. Allez, allez, mes bonnes filles! j'ai vu ça par mon pauvre défunt mari, qui avait monté une auberge et qui était un agneau au commencement. Et comme, par la douceur, il ne pouvait pas faire à son idée, il était devenu si chagrin et si malheureux, qu'après avoir battu ses garçons, il me battait moi-même, pauvre cher homme! Eh bien! gare à celle qui épousera ce Sept-Épées! Ou il se ruinera, ou s'il réussit, il lui faudra, jour par jour, heure par heure, perdre un morceau de son cœur pour mettre une pièce d'or de plus dans sa bourse. Quand on a passé vingt ou trente ans de sa pauvre vie à disputer avec l'ouvrier, sous peine de ne rien gagner sur lui, est-ce qu'on peut tout d'un coup, comme ça, le jour où on place ses rentes, lui dire : A présent, mon petit, nous avons partagé la peine, nous allons partager le plaisir? Non, non! le bon Dieu ne fait guère de ces miracles-là, s'il en fait! Le cœur usé et désabusé ne se rajeunit pas comme ça! Et vraiment, quand on y pense, ça n'est plus sa faute, s'il se trouve un peu endurci! Il n'y peut rien lui-même; voilà ce que je me disais, moi, en voyant défunt Laurentis devenir terrible, lui qui avait été si bon! et je me reprochais de n'avoir pas prévu tout cela le jour où il m'avait dit : « Montons une maison et tâchons de réussir! » J'aurais dû l'en empêcher et lui répondre : « Ne montons rien du tout; gardons notre gaieté et nos amis! »

Ce discours philosophique de la Laurentis, débité avec l'aisance d'une femme qui aimait à parler, mais qui ne parlait pas au hasard, parce qu'elle avait du cœur, fit beaucoup d'impression sur Tonine, et Lise s'y rendit entièrement.

— Je vois que vous êtes une femme de bon conseil, dit-elle à la Laurentis, et Tonine n'a pas tort de vous écouter. Ne parlons donc plus jamais de Sept-Épées. Puisqu'il veut qu'on l'oublie, oublions-le.

— Non! répondit Tonine. Il a été mon camarade de jeunesse, et je prendrai toujours part à ses peines, s'il revient à penser que mon amitié y peut quelque chose; mais je ne m'en tourmenterai pas plus que de celles des autres, et quant à l'épouser, le voulût-il encore, je ne reviendrai jamais sur ce que j'ai décidé.

Lise, bien assurée que tout était à jamais rompu entre l'armurier et la plieuse, ne fit pas d'objections à un entretien qu'elle entendit, peu de jours après, entre son mari et le père Laguerre.

Gaucher avait été interrogé par son patron, M. Trottin, le même qui avait été aussi pendant plusieurs années le patron de Sept-Épées. Il avait demandé de ses nouvelles, et il avait dit ensuite : — Que diable fait-il là-bas dans son désert? Il devrait vendre cela, quand même il y perdrait, et revenir chez nous. Tâchez de l'y décider. Je ne lui en veux pas; dites-lui que je le recevrai d'aussi bon cœur que s'il ne m'avait pas quitté un peu brusquement. C'est un garçon qui ne sait pas ce qu'il vaut et ce qu'il peut gagner dans un atelier. S'il m'eût consulté, au lieu de faire à sa tête, je l'aurais peut-être associé à mes bénéfices, et qui sait si je ne lui eusse pas fait faire un bon mariage?

Ce dernier mot fit ouvrir l'oreille au parrain, à qui Gaucher rapportait le discours du patron. Ledit patron avait une fille qu'on appelait M^{lle} Clarisse, laquelle n'était ni belle ni laide, et passait pour un peu sotte, bien qu'elle eût été en pension à la ville haute et qu'elle portât des *cuges*, ce qui faisait dire aux bourgeoises de vieille roche qu'elle ne manquait pas d'acier pour s'arrondir dans l'atelier de monsieur son père.

Mais son père se moquait bien des lazzis; il avait cinquante mille francs placés en dehors de sa fabrique. Il avait donné dix mille francs de dot à ses deux aînées, Clarisse en aurait tout autant, et, comme le père songeait à se retirer à la ville haute, un gendre aussi capable que Sept-Épées de faire valoir l'usine, dont le produit augmentait toujours d'autant le capital de la famille, pouvait fort bien lui convenir. Cette idée plut beaucoup au parrain, qui voyait là le moyen de ramener son fils adoptif auprès de lui, et de le fixer pour longtemps, sinon pour toujours, à la ville basse. Gaucher fut chargé d'aller en causer avec Sept-Épées.

Sept-Épées était au bout de ses espérances et de ses essais quand cette offre lui tomba sur la tête. Il regimba et parla de Tonine. Gaucher, qui souhaitait plus que lui-même la satisfaction de son ambition et qui y croyait encore, le détourna de Tonine en lui affirmant qu'elle avait bien sérieusement résolu de ne pas se marier. Alors Sept-Épées baissa la tête, et, dans un accès de farouche dépit contre elle, il laissa Gaucher l'entretenir des perfections de M^{lle} Trottin, sans l'écouter, mais sans le contredire. Il ne s'engagea à rien, mais il ne refusa pas de rentrer à l'atelier Trottin. Il sentait bien qu'il était temps de reprendre la chaîne, s'il ne voulait pas s'endetter et se mettre dans les embarras pour toute sa vie.

XI.

Tonine, ayant appris que Sept-Épées n'avait pas dit non, et que Gaucher commençait à tâter le terrain pour le mariage projeté, eut un nouvel accès de chagrin et pleura encore; mais elle s'en cacha, même avec la Laurentis, et s'efforça de n'y plus penser.

Le lendemain, elle alla rendre visite à Rosalie Sauvière, une de ses plus chères compagnes qui s'était cassé un bras, et elle y rencontra le jeune médecin Anthime, celui qui avait soigné Audebert à la baraque. D'autres fois déjà, elle s'était retrouvée avec lui dans des circonstances analogues; mais comme elle voyait bien dans ses yeux le goût qu'il avait pour elle, elle le tenait à si belle distance qu'il n'avait jamais osé lui parler d'amour. Ce jour-là, préoccupée et un peu abattue, elle ne remarqua pas qu'il restait plus que de besoin, et d'ailleurs elle ne pouvait croire qu'il osât lui faire la cour devant sa jeune compagne et devant la mère de celle-ci, qui était une femme très estimée et très religieuse; mais à sa grande surprise M. Anthime lui prit la main et lui dit: — Mademoiselle Tonine, j'ai quelque chose de très sérieux à vous confier, et il y a longtemps que j'en cherche l'occasion. C'est quelque chose de si honnête que la présence de M^{me} Sauvière et de sa fille, loin de me gêner, me décide; je les prends à témoin de mes paroles. Je suis amoureux de vous depuis le premier jour où je vous ai parlé, et depuis ce jour-là je vous ai vue faire tant de bien et j'en ai tant entendu dire de vous à tout le monde, que j'ai réclamé de mon père la permission de vous demander en mariage. Mon père est, vous le savez, un bon bourgeois philosophe dont le cœur répond à l'intelligence. Il a pris des informations sur vous et il a approuvé mon choix. Il n'est pas très riche, mais je suis fils unique; j'ai déjà une bonne petite clientèle et je suis un honnête garçon. Voulez-vous bien recevoir ma demande, y réfléchir quelques jours, prendre sur moi toutes les in-

formations que vous jugerez nécessaires, et me rendre réponse le plus tôt possible, car je vais être bien inquiet et bien agité en attendant votre décision?

Tonine fut si étourdie de cette déclaration et de la manière franche et respectueuse dont elle fut faite, qu'elle ne sut d'abord que répondre.

— Tu vois bien, ma fille, lui dit M^{me} Sauvière, que monsieur te parle très sérieusement, que c'est un grand honneur qu'il te fait, et, comme tu connais bien sa position et sa famille, je ne crois pas que tu aies de longues réflexions à faire.

— Je n'en ferai donc point, répondit Tonine, et lui dirai tout de suite que je le remercie et que je l'estime tout à fait pour son idée d'aimer une fille qui n'a que son honnêteté pour tout bien; mais je ne veux guère me marier, et si je le voulais un peu, ce serait à la condition de ne pas quitter mon endroit, où j'ai de bons vieux amis et où je me regarde quasiment comme la fille à tous les honnêtes gens.

— En cela, tu as raison, reprit la Sauvière; tu es la fille bénie et chérie des familles, la sœur de toute la jeunesse raisonnable, la mère à tous les pauvres petits enfans. Vous n'avez pas tort de vouloir d'elle, monsieur Anthime; c'est l'honneur et le bonheur de la Ville-Noire que vous nous enlevez! Mais comme avant tout nous devons penser à ce qui lui est avantageux, ce n'est pas moi qui dirai un mot pour l'empêcher de monter au rang qui lui convient, et où je vous réponds qu'elle saura bien se tenir dans l'estime de tout le monde.

— Moi, je ne tiens pas au rang, dit Tonine, au contraire, je le crains beaucoup.

— Le rang d'un médecin, si rang il y a, répondit le jeune docteur, est pourtant celui qui convient le mieux à l'amie des pauvres.

— C'est vrai, monsieur, dit Tonine, mais je ne crois pas pouvoir quitter la ville basse. J'y ai été trop aimée pour me contenter de l'amitié que je pourrais trouver ailleurs. Il me faudrait devenir dame dans la ville haute, et j'y serais moquée comme ma pauvre sœur l'a été. Cet endroit-là, voyez-vous, ne me rappelle que des peines, et quand je suis forcée d'y aller, c'est bien à contre-cœur!

— Mais qu'à cela ne tienne! s'écria Anthime; si vous voulez rester ici, je m'y établirai, moi, et j'y serai plus utile qu'à la ville haute, où il y a plusieurs médecins, tandis que vous n'en avez pas un seul fixé parmi vous. Vous ne changerez donc rien à vos habitudes, Tonine, et vous aurez rendu à vos chers concitoyens un très grand service.

Cette bonne réponse fit une certaine impression sur Tonine, et elle demanda seulement huit jours pour réfléchir.

— Moi, je ne vous demande pas le secret, lui dit M. Anthime en se retirant; au contraire, je désire que vous consultiez vos meilleurs amis. Quelle que soit votre réponse, je ne me repentirai jamais d'avoir rendu hommage à une personne telle que vous.

Tonine fut si flattée de la conduite d'Anthime qu'elle ne lui refusa pas une poignée de main, et permit à la mère Sauvière et à sa fille de la féliciter, comme si elle était déjà madame la doctoresse. Elle était même un peu enivrée de l'événement quand elle retourna chez elle, et elle ne put se tenir de consulter Lise au plus vite. Lise enchantée courut avertir Gaucher, qui en sauta de joie. — Si c'était tout autre bourgeois, dit-il, je te tordrais le cou plutôt que d'y consentir. A cause de ce qui est arrivé à ta sœur, je suis contre ces mariages-là; mais M. Anthime! c'est bien différent: c'est le fils du plus brave homme qui existe, et lui-même est un homme de cœur, l'ami des pauvres comme son père! Je l'ai vu auprès des malheureux. Il ne les plaint pas seulement, il les aime. Oui, oui, Tonine, c'est là le mari qu'il te faut, et Dieu envoie ce bonheur à ta famille pour la dédommager des chagrins que Molino lui a causés.

La journée se passa à consulter la Laurentis, l'ami Audebert et le vieux voisin Laguerre, qui tous furent de l'avis de Gaucher. Laguerre méprisait un peu la médecine; mais, en voyant Anthime soigner gratis les pauvres de la Ville-Noire, il avait été forcé d'estimer le médecin.

Cependant Sept-Épées pensait, de son côté, au riche mariage qui lui était pour ainsi dire offert, et il s'efforçait de l'accepter en lui-même. Il y a bien des tentations dans la fortune, surtout pour celui qui lui a immolé ses premiers rêves d'amour, et l'armurier ne se dissimulait pas que, quelques mois plus tôt, il n'eût guère hésité à suivre le conseil de Gaucher; mais son goût pour Tonine était devenu une passion, et son image lui revenait à l'esprit avec tant d'insistance qu'il résolut d'aller la trouver, de lui dire ce qui se passait, et de lui sacrifier tout, si elle voulait être sa femme.

Il partit le soir même, et passa par la ville haute, où il avait affaire, de sorte qu'il n'arriva que vers dix heures à la Ville-Noire. C'était une heure indue pour le parrain, et Sept-Épées, pensant bien le trouver endormi, entra sans bruit dans la maison pour ne pas le déranger. Il avait vu de la lumière à la petite fenêtre de Tonine; il savait qu'elle veillait souvent jusqu'à minuit pour travailler à l'aiguille. Il monta à sa chambre, décidé à frapper à sa porte et à lui demander une explication pour le lendemain matin, car il savait bien qu'elle ne lui ouvrirait pas.

L'escalier du dernier étage était extérieur, taillé dans le rocher. Pour pénétrer chez Tonine, il fallait traverser la terrasse de quatre

toises carrées où elle soignait ses pots de fleurs. Comme le sol en était encombré, Sept-Épées marcha avec précaution pour ne pas les heurter dans l'obscurité, et dans ce moment il entendit la voix de Lise qui prononçait son nom dans la chambre de Tonine. Il s'arrêta, curieux de savoir ce qui se disait là; il s'assit sur la marche du seuil de cette chambre, se promettant de confesser son indiscretion, mais ne pouvant résister au désir d'écouter. La porte était mince, il entendit tout.

Voici de quoi il était question. Tonine avait désiré savoir, avant de prendre aucun parti, si le jeune armurier était décidé à rechercher M^{lle} Trottin, et on avait consulté là-dessus le parrain, qui s'était avancé un peu plus qu'il ne fallait, tant il avait envie de voir son filleul établi dans la Ville-Noire, si bien qu'au moment où celui-ci accourait pour dire à Tonine qu'il n'aimait et ne souhaitait qu'elle, Lise venait de lui affirmer qu'elle pouvait très librement se décider pour le médecin.

Tonine était femme, et son légitime orgueil de citadine de la Ville-Noire était flatté de l'avenir honorable et relativement très brillant qui s'ouvrait devant elle. Elle était heureuse d'amener le secours d'un médecin instruit et dévoué à ses concitoyens, c'était même peut-être un devoir pour elle. Elle faisait déjà des projets, et Lise l'aidait à se monter la tête. Elle employait d'avance son modeste revenu en aumônes de tout genre, elle arrangeait aussi sa demeure avec goût et simplicité; elle rêvait une maisonnette propre et bien aérée sur un des clairs bassins que formait la rivière au bas de la Ville-Noire, avec la vue des arbres et un petit jardin où elle pourrait cultiver des fleurs en pleine terre. Ses pauvres rosiers, martyrisés dans leurs pots de grès, se trouveraient bien heureux de pouvoir étendre enfin leurs racines. Enfant au milieu de sa grande sagesse, elle avouait à Lise qu'elle avait toujours songé à un camélia panaché de rose et de blanc, comme elle en avait vu dans le jardin de son beau-frère du temps que sa sœur était dame à la grande usine de la Barre-Molino. Puis elle ajoutait : — Ma pauvre sœur! ça ne lui a pourtant guère profité de sortir de son état! Elle était contente de se faire belle, et voulait me donner ses goûts et même me faire porter le chapeau. La chose ne m'allait pas du tout, et je ne voulais pas. Est-ce que tu crois, Lise, que mon mari exigera que j'en porte? Cela me gênerait bien, et j'aurais peur de ressembler à Clarisse Trottin, qui a l'air d'une betterave dans du gazillon. — Là-dessus Tonine riait, bien décidée à ne pas porter de chapeaux, mais contente de se dire qu'elle aurait le droit d'en porter.

Cependant tout d'un coup elle cessa de rire. — Nous parlons, dit-elle, de tout ce qui est l'embellissement du mariage, mais on n'em-

bellit que ce qui est beau, et pour que mon mariage le soit, il faut que j'aime mon mari!

— Tu l'aimeras! dit la Lise.

— J'y ferai mon possible, car il mérite de ma part beaucoup d'estime et de reconnaissance. Pourtant...

— Pourtant quoi? Il n'est pas vilain garçon; il se tient très proprement, il est jeune et il n'a pas l'air commun. Et puis il est amoureux pour de bon, celui-là! Quand on se voit aimée si honnêtement, il est impossible qu'on n'aime pas de tout son cœur!

— Tu crois, Lise?... Oui, ça doit être comme tu dis! Pourtant il me semble tout drôle d'aimer un homme que je connais si peu! Et puis j'ai comme un poids sur le cœur; je ne sais pas ce que c'est.

— Est-ce que tu penses encore à Sept-Épées?

— Non, certes; mais je n'aimerais pas un bonheur qui ferait sa peine. Je voudrais être bien sûre qu'il sera content d'épouser Clarisse.

— Tu te fais trop de scrupule! Sept-Épées sera riche, ça console de bien des idées qu'on se faisait!

— Et peut-être qu'il n'a pas d'autre souci que la peur de me désoler! Allons, Dieu fasse qu'il se marie bientôt et qu'il ne regrette rien! Moi, je serai peut-être heureuse, qui sait?

— Oui, oui, reprit Lise; tu as bien assez pensé aux autres, il est temps que tu songes un peu à toi-même.

Elle embrassa Tonine et se retira sans voir Sept-Épées, qui se baissa dans l'obscurité au moment où elle passa près de lui.

Il resta là une heure, vingt fois sur le point de frapper et de dire à Tonine : — Ne vous mariez pas, j'en mourrais! — Mais cette conduite lui parut indigne d'un homme de cœur, et, pour résister à la tentation, il s'enfuit dans la montagne.

Là, il s'abandonna à sa douleur et marcha toute la nuit comme un fou; puis il se calma et réfléchit. Il sentit que Tonine avait le droit de se venger de lui par un bon mariage, et qu'elle avait pourtant si peu l'idée de la vengeance qu'avant tout elle se tourmentait du chagrin qu'elle risquait de lui causer. Tonine était bonne, et surtout bonne pour lui, prête à sacrifier tout ce qui pouvait, tout ce qui devait lui plaire dans l'offre d'Anthime plutôt que de briser le cœur d'un ami coupable et malheureux. Il voyait bien qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle renonçât à ce bel établissement, à la vie de dame charitable pour laquelle elle semblait réellement être née, aux plaisirs innocents qui seuls pouvaient éveiller sa convoitise, à la petite maison reflétée dans l'eau tranquille sous les aunes et les saules pleureurs, au camélia panaché de rose et de blanc, au droit de porter un chapeau, et de s'en affranchir par raffinement de goût et de fierté plébéienne. Sept-Épées voyait clair dans tout cela. Tonine ne

l'aimait point avec passion, puisqu'elle ne voulait pas être sa femme; mais elle avait l'amitié si généreuse, et tant de souvenirs l'attachaient à lui, qu'elle ne pouvait être heureuse s'il n'était heureux de son côté.

Ceci bien prouvé, Sept-Épées, après beaucoup de luttes contre lui-même, comprit son devoir. — Il ne faut pas, se dit-il, qu'elle me voie souffrir; il faut qu'elle ne perde pas l'occasion de son bonheur, puisque voilà un jeune homme qui l'aime comme elle le mérite, et mieux apparemment que je n'ai su l'aimer. Je n'ai qu'une manière de réparer mon tort : c'est de ne pas faire obstacle à son mariage, c'est de refouler ma jalousie et de cacher ma peine. Allons! j'ai mis une fois mon courage à vaincre l'amour pour l'ambition, tâchons de le mettre aujourd'hui à vaincre l'amour pour l'honneur.

Quand il revint à la baraque, où Va-sans-Peur était déjà debout, sa pâleur effraya celui-ci. Va-sans-Peur, quoique rude et d'une laideur farouche, avait beaucoup d'affection et même de la sensibilité, comme il arrive à certaines natures impétueuses pleines de contrastes. Sept-Épées vit qu'il le regardait avec anxiété, et que des larmes de tendresse et d'inquiétude coulaient sur sa face de sanglier. Ces larmes provoquèrent tout à coup celles du jeune artisan; il pleura beaucoup et se sentit soulagé.

Il se jeta sur son grabat et dormit quelques heures, plus tranquille depuis qu'il se voyait tout à fait malheureux et résolu à se bien conduire. Vers midi, il était sur pied. Il mit ses comptes en ordre, prit sur lui la moitié du peu d'argent qu'il avait, et remit l'autre moitié à Va-sans-Peur en lui disant : — Je sais que tu as de l'amitié pour moi; je ne suis pas ingrat. Ne t'inquiète pas de moi, j'ai du courage, et les voyages me distrairont. Je m'absente pour quelque temps; je te confie l'atelier et tout ce que je possède, en t'associant pour moitié aux profits. Si tu préfères l'affermir et retourner au travail à la pièce, je t'en laisse la liberté : tu feras pour le mieux, j'en suis sûr; mais il y a une chose que j'exige de ton amitié et sur ta parole d'honnête homme : c'est que tu ne rendras personne malheureux à cause de moi. Il faut que tu me promettes cela, comme si je devais mourir dans une heure.

Et quand Va-sans-Peur lui eut donné sa parole, il ajouta : — N'aie aucune crainte à cause de moi; à mon tour, je te donne ma parole de ne commettre aucune lâcheté.

Il lui signa une procuration, lui recommanda de ne rien dire de son départ avant qu'il n'eût écrit lui-même, l'embrassa cordialement, déjeuna et trinqua avec lui; puis, mettant sur son épaule son mince paquet et son sac d'outils, il monta le ravin et prit à pied la route de Lyon.

On ne sut pas ce jour-là, ni le lendemain, qu'il était parti. Le troisième jour seulement, Laguerre reçut de lui une lettre, datée de Saint-Étienne, qui paraissait assez gaie, et où il lui disait qu'il voulait voir les usines du Forez pour s'instruire de certains procédés, et tenter de se les approprier. Un autre jour il écrivit à Gaucher, et enfin à Tonine elle-même.

« Ma chère voisine, lui disait-il, permettez-moi de vous écrire pour vous présenter mes devoirs et vous recommander mon cher parrain, envers qui déjà vous avez été si bonne. Forcé de m'absenter pour un temps, et voulant me donner tout entier aux affaires, chose que je n'aurais jamais pu ni voulu exécuter, si vous n'étiez pas pour mon parrain une amie sans pareille, j'éprouve le plaisir de vous remercier pour tout le bien que vous lui avez fait ainsi qu'à moi, et désire que vous sachiez que je n'ai aucune rancune sur le cœur contre vous ni contre personne, souhaitant la conservation de votre estime, comme je vous prie de croire à celle de mon respect.

« Votre serviteur et ami,

« ÉTIENNE LAVOUTE, dit SEPT-ÉPÉES. »

Tonine crut que celui qui avait pu écrire une pareille lettre avait le cœur tranquille et l'esprit plus que jamais rempli d'idées positives. Elle s'en réjouit avec Lise, sans pouvoir se sentir bien joyeuse au fond de l'âme. Elle n'en continua pas moins, pendant deux jours encore, à faire des projets et à se laisser complimenter sur son grand mariage par une foule d'amis à qui ses amis avaient confié la chose. Ses nombreux amoureux n'en étaient pas trop contents; mais de quel droit l'eussent-ils blâmée? elle n'avait jamais encouragé aucune espérance. On ne pouvait pas dire qu'elle manquât de modestie en recevant les félicitations, et on lui savait un gré infini de n'avoir pas voulu quitter la Ville-Noire.

Cependant elle était à la veille du huitième jour, du jour où elle devait rendre réponse à M. Anthime, et où elle lui avait permis de se rencontrer avec elle chez les Gaucher, sur les deux heures de l'après-midi; mais voilà que la veille elle fut prise tout à coup d'un grand ennui, et que tous ses projets d'aisance et de gloire ne lui parurent plus rien. A force de songer à tout ce que ce mariage lui promettait d'agréable et d'honorable, elle en avait épuisé la douceur et la nouveauté.

— Ne me parle plus de la maison, ni du bassin, ni des camélias, dit-elle à Lise, à qui elle parut ce soir-là bien capricieuse. Je suis déjà lasse de la possession de tant de belles choses dont, à vrai dire, je n'ai pas grand besoin, et dont je me dégoûterai certainement très vite, puisque ma cervelle en est déjà rassasiée par avance. Ce que

je voudrais pouvoir souhaiter avec impatience, c'est d'aimer tendrement ce monsieur que je ne connais pas; mais il n'y a pas à dire, Lise, je ne sens rien pour lui, et je suis obligée de me forcer pour reconnaître toutes ses belles qualités. Sais-tu que si cela continuait, je serais la plus malheureuse des femmes, et qu'il vaudrait mieux m'attacher à une meule et me jeter dans le Trou-d'Enfer?

Elle ne dormit guère cette nuit-là, et rêva qu'elle voyait Sept-Épées triste et malade; puis elle le vit mort, et eut si peur de ce cauchemar qu'elle se releva, ralluma sa lampe et relut la lettre qu'il lui avait écrite. Ses paroles exprimaient la tranquillité, presque le contentement; mais, à force de retourner ce papier, il lui sembla qu'on avait pleuré dessus et que l'adresse était tracée d'une main convulsive. Le soupçon de la vérité s'empara de son esprit, et dès le petit jour elle courut à la baraque.

Elle interrogea Sans-Peur, qui, malgré ses promesses de discrétion, ne sut pas résister à son ascendant et lui avoua que Sept-Épées était parti comme un homme qui fait plus qu'il ne peut, et qui est près de succomber au désespoir. Elle entra aussitôt dans le petit bureau de l'usine et écrivit à Sept-Épées :

« Mon cher voisin, pour répondre à l'honneur de votre estimable lettre, je vous dirai que votre parrain se porte bien, et que j'ai pour lui tous les soins qui dépendent de moi. Ce que j'en fais est par amitié pour vous autant que pour lui, car vous êtes deux personnes à qui l'on doit porter estime. Je souhaite que vos affaires aillent à votre contentement. Le mien est de rester comme je suis, car vous savez que je n'ai pas encore pris l'idée du mariage. J'ai le temps d'y penser, vous de même. Et en attendant, je suis votre amie et votre camarade pour la vie.

« JEANNE-ANTOINETTE GAUCHER. »

Elle cacheta, mit l'adresse et retourna à la ville, où elle commença par jeter sa lettre à la poste, afin de ne plus s'en dédire, et, soulagée comme d'un remords, elle attendit plus tranquillement l'entrevue avec M. Anthime.

XII.

Sept-Épées ne reçut pas la lettre de Tonine. Il avait daté du lieu où il se trouvait celle qu'il lui avait écrite, et il était parti le lendemain, incertain de la route qu'il prendrait, n'ayant d'autre idée que celle de s'éloigner et de se faire oublier pendant quelque temps. D'ailleurs il ne comptait nullement sur une réponse, et il sentait que, pour garder son courage, il lui fallait ignorer ce qui pendant ce temps-là devait se passer à la Ville-Noire.

Sa petite bourse ne pouvait le mener bien longtemps; aussi songea-t-il bientôt à s'embaucher dans quelque fabrique pour gagner de quoi continuer son voyage, car il était décidé à aller loin et à mettre à profit pour son instruction cet exil volontaire. Il s'arrêta donc dans la première ville d'industrie qu'il rencontra, y travailla quelques semaines, et repartit pour une autre grande ville, curieux d'étudier son état sur une plus vaste échelle qu'il n'avait encore pu le faire, et de s'y perfectionner par l'essai de diverses pratiques.

Ayant ainsi voyagé, essayé et observé pendant plusieurs mois, il reçut, un peu grâce au hasard, une lettre de Gaucher, qui lui donnait de bonnes nouvelles de son parrain et de sa fabrique. Le parrain se portait à merveille et la fabrique donnait de petits résultats bien soutenus dans la mesure d'une progression satisfaisante. D'après les chiffres, Sept-Épées reconnut que Va-sans-Peur faisait beaucoup mieux ses affaires qu'il n'avait su les faire lui-même, et ceci le confirma dans les réflexions qui s'étaient présentées à lui plus d'une fois déjà depuis qu'il était en voyage : à savoir que la petite propriété ne peut prospérer avec de petits moyens, sans beaucoup de ténacité, de résignation et de parcimonie. Les gens à imagination vive, toujours épris de la pensée du progrès rapide, ne s'avouent pas assez qu'avec peu on fait peu, et le découragement les gagne fatalement. Ardent et inquiet, concevant toujours le mieux, et toujours paralysé par le manque d'argent, Sept-Épées était beaucoup moins apte à régir ses minces intérêts que l'irréfléchi et obstiné Va-sans-Peur. Celui-ci poussait son sillon comme le bœuf qui fait sa tâche sans calculer celle du lendemain. Ne sachant pas lire, il n'écrivait rien, mais il se rappelait tout avec l'exactitude miraculeuse des cerveaux incultes qui ne comptent que sur eux-mêmes. Aucun tourment d'imagination ou d'amour-propre ne le détournait de son but. Bref, entre ses mains l'usine présentait un petit revenu net et à peu près sûr. En espérant doubler le capital en peu d'années, Sept-Épées avait compté sur ces miracles que l'orgueil caresse, mais qui ne se réalisent presque jamais par des moyens scrupuleux et prudents.

En voyant le cours des choses humaines et supputant les chances commerciales partout où il passait, l'armurier, désormais plus rassuré et plus expérimenté, arrivait à se convaincre qu'il n'avait pas fait un mauvais placement de ses économies, mais qu'il n'achèterait jamais une maison peinte et un parc fleuri dans la ville haute, déception qui n'était pas nouvelle pour lui et qui ne le préoccupait plus par elle-même, mais qui s'enchaînait au repentir et au regret de n'avoir pas épousé Tonine. Il pensait avec amertume au bonheur de Gaucher, qui, vivant pour les objets de son ardente affection, avait

si facilement oublié les tentations de la vie aisée et indépendante. Cette austère félicité qui lui avait paru une geôle humiliante se montrait maintenant à Sept-Épées comme un mirage évanoui au sein d'un désert. Gaucher, dans sa lettre, ne prononçait pas le nom de Tonine. Ainsi l'avait voulu celle-ci, qui, ne recevant pas de réponse de Sept-Épées et ne le voyant pas revenir, s'était naturellement persuadé qu'elle lui avait fait un sacrifice inutile et que la douleur s'était envolée au changement d'air. Sept-Épées avait donné, de temps en temps, en peu de mots, signe de vie aux autres, affectant toujours une grande tranquillité d'esprit et ne faisant aucune allusion, aucune question relative à Tonine. Il la croyait mariée et désirait n'en rien savoir. Le silence de Gaucher sur ce chapitre le confirma dans sa croyance. Gaucher lui disait bien qu'il avait dû recevoir d'autres lettres du pays : — Eh bien ! se répondait Sept-Épées, je ne les ai pas reçues, et c'est tant mieux pour moi ! Sans doute on m'y faisait le récit des noces et l'éloge de M. Anthime. Tout cela ne me regarde plus ; j'ai fait ce qu'il fallait pour ne pas empêcher le bonheur des autres : le mien ne gagnerait point à en connaître les détails.

Partout où il s'arrêtait, on le remarquait comme ouvrier de premier ordre et on désirait le fixer. Il n'était pas ouvrier spécial, c'est-à-dire qu'il n'était pas de ceux qui passent leur vie à faire une certaine pièce dans la perfection, sans être jamais capables d'en faire une différente. Dans un grand atelier, la fabrication ressemble à un chant où chacun ferait sa note à propos, sans jamais apprendre celle d'avant ou celle d'après. Les habiles savent tout faire, et peuvent passer d'un établi à l'autre avec autant d'adresse et de promptitude que si chaque article était l'objet exclusif de leurs études. Sept-Épées était de ceux-là, et quand il se vit à même de s'exercer dans la coutellerie fine, dans les armes blanches de luxe, il y trouva du plaisir. Il aimait ce qui est beau. L'occasion s'étant présentée d'étudier la ciselure et le damasquinage, son plaisir augmenta. C'était presque de l'art, et ce pouvait en être tout à fait, car il avait du goût et sentait l'invention lui venir.

— Mais à quoi bon apprendre tout cela ? se disait-il dans ses moments de tristesse et de réflexion : je n'aurai jamais occasion de faire pour la Ville-Noire que de la grosse marchandise, du métier sans originalité et sans inspiration. Et quand je quitterais tout à fait mon pays pour m'établir dans ceux où l'on travaille mieux, n'y serai-je pas toujours poursuivi par l'idée de faire encore mieux, sans pouvoir la satisfaire ?

Il étudiait aussi la mécanique, et se sentit d'abord fort humilié de voir les mille projets, les mille inventions dont il s'était creusé et

nourri l'esprit, appliqués avec de grands perfectionnemens dont il ne s'était point avisé. En tout et partout c'était la même chose. Ce que l'on ne faisait point à la Ville-Noire avait sa raison de n'y être pas adopté : le manque de moyens, d'espace, de grands moteurs, de grands cours d'eau, de bras, de débouchés, de capitaux. Il est facile de voir ce qui serait mieux, mais il s'agit de pouvoir le faire; toute la science de l'industrie est dans l'équilibre de ces deux termes. A quelques-uns le génie qui féconde largement les petits moyens, mais à une foule d'esprits inquiets l'ambition des vues mal combinées et des volontés sans puissance. Le premier se manifeste rarement et par exception; les autres foisonnent et avortent.

Cependant Sept-Épées se consola en constatant la diffusion rapide des bonnes inventions et l'élan qu'elles donnent à une foule de modifications et de perfectionnemens de détail que les circonstances locales inspirent aux praticiens intelligens. Si l'ambition de l'âme aspire à changer partout d'emblée la face des choses, il faut réussir ou devenir fou. Sept-Épées, qui avait eu les hallucinations de la jeunesse, devint plus froid et plus sage en voyant, dans les différens ateliers, beaucoup d'ouvriers capables et réfléchis qui amélioraient les procédés et tiraient parti du possible, sans se croire de grands hommes et sans aspirer à être portés en triomphe. Il reconnut que, dans une époque d'activité générale et d'instruction toujours croissante, les grands inventeurs devaient être toujours plus rares, et se devoir tellement les uns aux autres qu'il serait peut-être un jour bien difficile de préciser la propriété d'une découverte.

Toutes ces réflexions, aidées de la conversation de fabricans instruits et d'artisans habiles qu'il recherchait partout et qui se plaisaient à l'éclairer, lui rendirent enfin le calme et la modestie qui lui avaient manqué. Il cessa de mépriser les petits efforts et de se croire appelé à de hautes destinées. Il avait, comme Audebert, quoique dans un autre genre, subi la maladie du siècle. Il en guérit par la raison qu'il était jeune et clairvoyant.

Son amour malheureux lui fut aussi une assez bonne leçon. Une faute est quelquefois le salut d'une âme, quand la faute est réparable et quand l'âme est généreuse. Si ce jeune homme avait eu des torts envers Tonine, il les avait expiés bien plus longtemps qu'ils n'avaient duré, et sa conscience était en droit de ne plus lui faire trop de reproches.

Il avait été fort loin de son pays, à la frontière, jusqu'en Allemagne, se flattant toujours qu'une vie active et sérieuse dissiperait ses ennuis. Il se sentait fort et maître de sa volonté, mais c'était à la condition de ne pas rester en place. Dès qu'il commençait à nouer quelque relation agréable dans une ville, la vue du bonheur domes-

tique lui faisait sentir le vide de son cœur, et il se livrait à quelque projet de mariage. L'occasion ne manquait pas. Dès qu'on voyait sa bonne conduite et ses talens, on ne lui demandait rien de plus, et sa petite propriété, dont il était à même de faire la preuve par les lettres de Gaucher, était un luxe pour un habile artisan comme lui; mais au moment de répondre aux avances des familles, il se trouvait si effrayé qu'il avait hâte de partir. L'image de Tonine se plaçait entre lui et tous les objets nouveaux qui ne parlaient qu'à ses yeux. Elle avait jeté sur lui comme un charme, et peut-être en effet y en avait-il un particulier en elle.

Sept-Épées rencontrait en Allemagne des beautés plus épanouies, des cheveux d'or, des yeux de turquoise, des joues de roses, un limpide regard d'innocence, un banal sourire de bonté. C'était comme l'invitation au repos de l'âme, au parti-pris de l'habitude, au néant de l'impassible sécurité. Son esprit était un instant touché de ces grâces confiantes et de ce sentimentalisme bien portant qui semblait l'attendre pour le chérir et le soigner; mais il se disait vite que le bien-aimé paisiblement attendu n'était pas plus lui qu'un autre, et que s'il ne se chargeait pas du bonheur rêvé, un autre le réaliserait tout aussi bien que lui. Il revoyait alors la *princesse* de la Ville-Noire avec sa pâleur pensive, son regard mystérieux, sa gaieté sans bruit, son dévouement sans affectation, sa sensibilité sans niaiserie, son esprit pénétrant, que rien ne pouvait tromper, et sa bonté forte, qui pardonnait tout. Tonine n'était pas une femme comme les autres, et en pensant à elle le jeune artisan se sentait monter au-dessus de sa sphère, tandis qu'il se sentait redescendre au-dessous dès qu'il cherchait à s'accommoder d'un autre amour.

Et puis il y a aussi une loi de la nature qui condamne à une ténacité singulière les amours non satisfaits. Cela est triste à dire, mais on oublie plus souvent la femme qui vous a donné du bonheur que celle qui vous en a refusé. Sept-Épées combattait bravement son orgueil, dont il avait reconnu les dangers; mais on se modifie, on ne se transforme pas, et il y avait en lui une blessure qui saignait toujours. Il s'en apercevait surtout au moment où il se piquait de l'oublier, et c'est alors que, renonçant à s'en guérir par une réaction de sa volonté, il reprenait son bâton de voyage en se disant : Laissons courir le temps; mon mal passera plus tard, et peut-être sans que je m'en occupe.

Un jour, à une lettre de reproches de Gaucher, il répondit en avouant tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait senti, tout ce qu'il avait modifié et corrigé dans son âme. Il ne nomma pas Tonine, mais son secret était facile à deviner. Sa lettre était digne, sincère et affectueuse. Il la finissait en disant : « Il faut que tu me par-

donnes, mon brave camarade, d'avoir tant tardé à t'ouvrir mon cœur. J'attendais toujours le calme, qui n'est pas encore bien venu, mais qui n'est plus aussi absent que par le passé. J'ai des jours où je suis presque content d'avoir été chercher au loin l'instruction que je ne pouvais pas deviner à moi tout seul. Une chose me rendrait peut-être tout à fait tranquille, ce serait de savoir si la personne à laquelle j'ai trop pensé est heureuse dans son mariage comme elle le mérite. Si je ne t'ai point fait jusqu'ici de questions sur elle, et si je ne t'en fais pas encore, ce n'est pas que je l'aie oubliée, c'est peut-être le contraire; mais un temps viendra, il faut l'espérer, où je pourrai entendre parler d'elle sans avoir la bêtise de pleurer.

« Je t'écris d'une très belle campagne où je suis pour quelque temps et où tu peux me répondre. Je te dirai même que, pour la dixième fois au moins, j'ai quelque idée de mariage ici; mais je n'espère guère mieux de moi pour cela que les autres fois. Le cœur ne peut pas se réveiller. N'importe, il est toujours chaud pour toi, pour ta Lise et tes enfans, qui doivent être bien beaux. Je te remercie d'avoir donné mon nom au troisième. C'est une preuve que vous pensez à moi. Puisse-t-il ne jamais souffrir comme j'ai souffert, ce pauvre petit, qui sera un homme! Si j'ai jamais le bonheur de l'embrasser, je saurai lui dire qu'il n'y a de bonheur que dans l'amour et l'amitié, et que tout ce qu'on cherche ailleurs de contentement ne vaut pas la peine qu'on se donne pour courir après. »

La campagne où se trouvait alors Sept-Épées était le domaine d'une assez riche veuve de fermier, plus âgée que lui de deux ou trois ans, mais agréable, et d'un type brun et pâle qui lui rappelait vaguement celui de Tonine. Cette fois-ci, il tenta réellement de s'attacher, non pas tant à cause de la femme, qui ne lui plaisait que par réflexion et comme à travers le souvenir d'une autre, mais à cause de la poésie d'un pays magnifique et dans l'espoir d'une vie paisiblement et utilement laborieuse.

Il était entré par hasard chez cette veuve. Elle l'avait distingué du premier coup d'œil, et avait su le retenir en lui demandant ses conseils pour la réparation d'une machine agricole qu'il s'amusa à perfectionner en la simplifiant. Depuis plus d'un mois, il était chez elle, sans lui rien dire qui pût l'engager, mais sans pouvoir se refuser à comprendre que la dame ne lui aurait refusé ni sa main ni son cœur. Elle parlait assez bien le français, et Sept-Épées avait appris un peu d'allemand. Il était assis un jour sous de magnifiques tilleuls, à quelque distance de la maison, pendant que la veuve passait en revue, à l'entrée de sa cour, le riche bétail de son petit domaine. De près, elle n'était pas laide; de loin, elle était belle à cause de sa taille bien prise et de ses allures dégagées. Les vaches grasses et les lourdes

brebis qui l'entouraient, la maison blanche enfoncée dans les masses du verger fleuri, les grands herbages et les vertes moissons de la plaine unie comme une mer, l'horizon fin et vaporeux, formaient un tableau plein d'harmonie, de douceur et de sereine majesté.

La brise printanière courbait légèrement les jeunes épis et apportait les parfums du foin nouveau. « Le bonheur est ici, se dit le jeune exilé. Il n'y est peut-être pas pour moi, mais il y est pour qui serait sage et patient. Sans doute, dans cette vie lente et uniforme de la terre, le cœur d'un homme actif étoufferait bien quelquefois celui qui le porte. Cette nature qui fait son œuvre à pas comptés, jour par jour, heure par heure, et qui n'obéit à l'homme qu'avec une régularité imposante, c'est comme une loi sourde et aveugle qui se rit de nos fièvres d'activité. C'est aussi un joug qui vous retient encore mieux que le bœuf attaché à la charrue, car il ne faut pas quitter la terre quand on s'est marié avec elle. C'est un atelier de travail qu'on ne transporte pas et qu'il faut toujours défendre, non pas seulement contre le voisin, mais contre les oiseaux du ciel et les insectes cachés dans l'herbe. C'est un bain avec des chaînes de fleurs, un souci solennel, silencieux et sans trêve.

« Mais aussi quelle grandeur dans la durée des choses de la campagne! Comme les plus ingénieuses productions de l'artiste et de l'artisan sont peu de chose au prix de la majesté d'un vieux chêne! Comme le ciel est vaste sur ces plaines sans accident et sans fin! Et quelle musique discrète et pénétrante dans ces feuillages que l'air d'un beau jour caresse avec respect! Est-ce qu'ici les fumées de l'orgueil et les inquiétudes de l'âme ne doivent pas s'engourdir peu à peu sans qu'il soit même nécessaire de les combattre? Est-ce qu'il n'y a pas un charme plus puissant que toutes nos imaginations dans ce repos apparent qui cache le mystérieux travail de la terre?

« Oui, ici on doit devenir, sinon meilleur, du moins plus digne et plus austère. Les vaines sensibilités, les poignantes aspirations doivent s'émousser et faire place à une espèce de fatalisme robuste. La vie de fer et de feu de l'industriel est un délire, une gageure contre le ciel, un continuel emportement contre la nature et contre soi-même. Celle du paysan est une soumission prolongée, demi-prière et demi-sommeil. Le mépris des tourmens et des joies qui nous consomment est écrit sur sa figure, qui ne sait ni rire ni pleurer. Il contemple et il médite. Il attend toujours quelque chose qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, doit venir à coup sûr, pluie ou soleil, ombre ou lumière; tandis que l'artisan, enfoui dans les mines ou courbé dans l'atelier sombre, a toujours l'esprit et les yeux tournés vers un seul point, l'agriculteur regarde en haut ce qui, des rayons ou des nuages, doit venir donner la dernière et souveraine

façon à son œuvre. Tous deux ont arrosé leur tâche des sueurs de leur front; mais l'artisan n'a façonné qu'un instrument destiné à s'user et à disparaître, une chose fragile qu'il ne reverra jamais, dont il ne connaîtra ni le destin ni la durée: le paysan a fécondé quelque chose d'éternel qui sommeillait, et qui recommence à vivre en sortant de ses mains, quelque chose d'actif et d'inépuisable qui doit fleurir et fructifier sous ses yeux. »

Ainsi rêvait le jeune homme, se traduisant à lui-même ses propres pensées sous une forme qui n'avait pas besoin de mots pour en peindre les vives images. Il avait oublié la veuve, mais il se sentait devenir amoureux de la campagne. Il se rappelait ses premiers ans, sa pauvre vallée pierreuse, les chèvres aux flancs creux pendues aux buissons, sa misère, ses pieds nus et son ignorance du mieux, si pleine de douceurs et d'incurie. « Pourquoi ne suis-je pas resté ainsi? se disait-il : je n'aurais certes pas tant souffert! Tout ce que j'ai acquis m'a rendu avide de ce que je ne pouvais pas acquérir. Et à présent, si je pouvais oublier ce que j'ai vécu et me contenter du travail sans ardeur, de l'amitié sans amour, de l'avenir sans imprévu, je redeviendrais calme sous ce grand ciel pur et sur cette terre bénie. Je me ferais encore des joies d'enfant de la plus simple chose : la naissance d'un agneau sur ma paille, le chant d'une poule dans ma cour, la course d'un lièvre dans mon champ, seraient des événemens dans ma vie, et qui sait si je n'arriverais pas un jour à me pâmer d'aise et à me gonfler d'orgueil en voyant engraisser un bœuf dans mon étable? »

Sept-Épées en était là de son rêve, renouvelant à son insu la fable de la laitière et du pot au lait, lorsqu'un porteur de lettres qui parcourait la plaine, allant d'une ferme à l'autre, lui remit une lettre de la Ville-Noire, sur laquelle, malgré son timbre de départ fort arriéré, on lisait, comme une ironie de la destinée des absents : *faire tenir sans retard; très pressé.*

XIII.

La lettre était de Lise Gaucher, elle avait couru : l'adresse était mal mise.

« Mon cher ami, disait-elle, si votre cœur n'a pas trop changé, il n'est que temps pour vous de revenir au pays. Votre parrain va bien et nous de même; mais la pauvre Tonine, malade depuis longtemps, n'est pas encore en état de travailler, et se trouve si endettée par les frais de sa maladie qu'il lui faudrait faire des miracles pour en sortir. Sans nos amitiés, qui ne l'abandonneront jamais, la misère serait chez elle; mais elle souffre tant de l'idée que nous nous pri-

vons pour l'aider, que nous avons peur de la voir mourir pour vouloir faire plus qu'elle ne pourra, ou pour le tourment qu'elle donnera à ses esprits. Nous avons pensé à vous, qui avez quelque chose et qui êtes sans famille. Peut-être, en venant ici, sauriez-vous décider cette pauvre amie à accepter vos soins, vos secours et votre amitié, qu'elle n'a pas cessé de mériter. »

Tonine n'était donc pas mariée ! La joie fut le premier sentiment qui domina l'émotion de Sept-Épées. Il s'arrêta peu à l'inquiétude. Tonine n'était pas perdue, puisqu'on l'appelait à son aide ; on n'a pas tant de prévisions pour ceux qui vont mourir ; d'ailleurs l'amour fait des miracles, et Sept-Épées sentit qu'il aimait Tonine plus que jamais.

En un instant disparurent les fantômes de son bonheur champêtre. Il regarda autour de lui comme au sortir d'un sommeil profond ; il trouva la plaine plate et stupide, la maison prétentieuse, les animaux malpropres, la veuve sans jeunesse et sans charme. Et comme cette pauvre femme effrayée lui demandait s'il était vraiment décidé à la quitter : — Eh oui ! lui dit-il brusquement, vous ai-je promis de rester, moi, et ne vous ai-je pas dit que j'étais marié dans mon pays ? Ma femme est malade, adieu ! J'ai travaillé pour vous avec plaisir... Gardez votre argent, je ne veux rien d'ici. — Et il s'enfuit, léger comme l'oiseau qui émigre au printemps. Dès qu'il vit une voiture publique, il s'y jeta, de là dans un convoi de chemin de fer, et puis enfin, au bout de cinq jours de voyage aussi rapide que possible, il se vit à pied sur le haut du chemin de montagne, au-dessus des abîmes qui s'entr'ouvrent pour recevoir dans leurs flancs abrupts les constructions entassées et les machines bruyantes de la Ville-Noire.

Il avait encore près d'une lieue à descendre pour y arriver. Il marchait si vite que ses pas laissaient à peine leur trace sur le sable du chemin, et pourtant son cœur l'étouffait. Comme tout lui paraissait noble et beau dans son Val-d'Enfer ! Elles étaient loin, les grandes prairies mornes et les grasses étables de la veuve allemande ! Ces rocs dentelés en scie où planaient les vautours, ces eaux violentes se frayant un passage dans les granits déchirés, ces bois sombres battus du vent sur les hauteurs, et ces étroites oasis où un rayon de soleil enfermé dans de hautes murailles naturelles fécondait un coin de verdure sauvage et quelques aunes à moitié déracinés par les pluies, tout cela formait un spectacle sublime et délicieux pour celui que l'amour et l'espérance ramenaient au pays.

Il arriva au-dessus de sa baraque, et se pencha pour la regarder. Il ne comptait pas y descendre, étant bien plus pressé de revoir ses amis que son bien, et sachant qu'un peu au-delà, le sentier, moins

étroit et moins difficile, qui longeait le torrent serait meilleur à prendre pour aller vite. Pourtant, comme la baraque était en partie visible d'un certain angle de la haute route, il pouvait bien lui accorder un coup d'œil sans s'arrêter; mais soit que dans son trouble il eût dépassé le bon endroit, soit que les pins qui montaient des contre-forts escarpés de la route eussent grandi en son absence au point de cacher tout le revers de la gorge, il ne vit pas le toit de sa fabrique, et continua à descendre jusqu'à l'angle d'un petit bois d'où il était certain de la découvrir tout entière lorsqu'il quitterait la route pour le sentier de la Ville-Noire.

Quand il fut là, force lui fut de s'arrêter, tant la surprise le saisit, et un moment il se crut halluciné. Il ne reconnaissait plus l'endroit, il le cherchait en vain dans ses souvenirs. Le coude de la rivière avait disparu, et, au lieu de suivre une pente oblique et rapide, l'eau tombait en une nappe droite dont le mugissement avait quelque chose de triomphant et d'implacable. Le flanc du rocher, autrefois hérissé de roches menaçantes, présentait une coupure verticale qui semblait toute fraîche; à la place où devait être l'usine avec son écluse et son petit pont rustique, on voyait s'élever une masse hideuse de blocs fendus et fracassés, semée d'arbres brisés et encore verts. Sous cette masse récemment écroulée, la baraque ensevelie n'avait pas laissé plus de traces que si elle n'eût jamais existé.

Le premier mouvement de Sept-Épées, quand il ne lui fut plus possible de douter de son désastre, fut digne de la noble humanité : — Ah ! mon pauvre Va-sans-Peur, s'écria-t-il en tendant les bras involontairement vers cet affreux spectacle, ô mes bons ouvriers, ô mes pauvres apprentis, êtes-vous à jamais ensevelis là-dessous ?

— Non, grâce à Dieu ! lui répondit une voix rude, en même temps que Va-sans-Peur se présentait devant lui sur le sentier : nous avons été avertis par un grand bruit de craquement et une abominable fente qui se sont faits deux heures d'avance; nous avons eu le temps de déménager tout ce qui pouvait être emporté. Cela s'est passé il y a environ trois semaines, et je pensais qu'on te l'avait écrit; mais, dans le doute, je suis venu au-devant de toi tous les jours pour t'épargner une mauvaise surprise, et te dire qu'au moins il n'y a personne de mort.

— Alors Dieu soit loué ! répondit Sept-Épées en embrassant son maître ouvrier, et si vous avez sauvé les outils, c'est de quoi recommencer mon ancienne vie : je rapporte mes deux bras, et rien n'est perdu.

— Si fait, tout est perdu, car les outils, c'est de la peine à prendre, et la bâtisse, c'était de l'argent gagné; mais que veux-tu ? le

père Audebert l'avait bien dit, dans le temps, que c'était un endroit maudit, et que le diable s'y était embusqué.

— Mon cher ami, répondit Sept-Épées, le diable qui s'était embusqué là, c'est l'amour du gain qui pousse les ambitieux jusque dans des précipices où la terre manque sous leurs pieds. Si j'avais su autrefois ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas mis mes espérances en butte à tout ce qui, d'un moment à l'autre, pouvait les détruire. Après tout, je ne dois pas trop regretter une expérience qui m'a rendu plus sage, qui a eu au moins un bon résultat, celui d'empêcher Audebert d'aller en prison, ou de mendier sur les chemins, déshonoré et repoussé comme banqueroutier. Le dommage tombe sur moi qui suis jeune et qui peux encore me relever sans faire de tort à personne. Nous n'avons pas de dettes, n'est-ce pas ?

— Au contraire, nous avons des profits. Hélas ! nous marchions bien ; mais après tout ce sera peut-être plus heureux pour toi d'entrer au nouvel atelier qui s'est établi dans la ville. Moi, j'y ai déjà trouvé de l'occupation, et toi, avec les talens que tu as, je suis bien sûr qu'on va te rechercher pour t'y donner une belle place. Sans doute, dans les lettres qu'on t'écrivait pour te faire revenir, on t'a parlé de cela ?

— Non, il y a quelque chose qui m'intéressait davantage, et dont tu vas me parler, toi !

Sept-Épées allait demander des nouvelles de Tonine, tout en continuant à marcher vite avec Va-sans-Peur, lorsqu'il s'arrêta de nouveau, frappé d'un spectacle fort étrange. C'était un vieillard complètement chauve qui venait au-devant d'eux avec une couronne de lauriers sur la tête et une douzaine d'enfans qui le suivaient en dansant ; lui, chantait d'une voix cassée, frappant dans ses mains et les animant du geste, d'un air à la fois sérieux et enjoué.

— Qu'est-ce que cela ? dit Sept-Épées avec effroi. Dieu me pardonne ! n'est-ce pas Audebert qui est devenu fou ?

— Eh bien ! oui, répondit Va-sans-Peur : on n'a pas voulu te l'écrire ; mais il y a déjà quelque temps que la tête a démenagé tout à fait. C'est la faute de ces fainéans de la ville haute, que ton parrain a bien raison de mépriser ! Ils ont été jaloux de ce qu'il y avait à la Ville-Noire un chansonnier plus fort que tous leurs messieurs, et ils ont voulu s'en faire honneur auprès des étrangers. Ils l'ont invité à je ne sais quelle farce qu'ils appellent une société académique. Ils lui ont donné un banquet, ils lui ont flanqué des lauriers sur la tête, et tant d'honneurs, et tant de compliments, et tant de bêtises, qu'ils nous l'ont renvoyé comme le voilà. On a cru qu'il s'était enivré et que ce serait passé le lendemain ; mais point. Voilà trois mois qu'il ne fait plus rien que courir les rues et les chemins avec sa couronne, et un tas de galopins à ses trousses.

— Pauvre Audebert ! dit Sept-Épées, les yeux pleins de larmes. Cela devait finir ainsi. Allons ! je ne suis donc revenu ici que pour voir tout en ruines ! Et il alla au-devant du vieux poète, qui venait lentement, s'arrêtant à chaque pas pour déclamer ou faire réciter des vers à son cortège d'enfans, donnant sa couronne tantôt à l'un, tantôt à l'autre, puis la reprenant et l'élevant en l'air avec des gestes d'invocation enthousiaste.

Va-sans-Peur, voyant que Sept-Épées pleurait, lui dit : « Il ne faut pourtant pas trop te désoler de ce que tu vois ! Jamais le vieux ne s'est si bien porté, jamais peut-être il ne s'est trouvé si heureux. Auparavant, il avait des jours de colère, des semaines de chagrin, des mois entiers où il ne travaillait pas, et où ses amis, tantôt l'un, tantôt l'autre, prenaient soin de lui. A présent, comme il ne travaille plus du tout et qu'on est bien sûr que ce n'est pas sa faute, c'est tout le monde qui en prend grand soin. Il faut le dire à l'honneur de la ville basse : il entre partout, et partout pauvres ou riches lui donnent à boire et à manger ce qu'ils ont de mieux. Aussi tu peux voir qu'il est plus frais et moins maigre que tu ne l'as jamais vu. Il ne faut pas non plus croire qu'il soit méprisé ni qu'il ennuie le monde. Il a toujours de l'esprit plus gros que lui, et, comme il n'a plus de soucis, il ne dit plus que des choses agréables. Il cause très raisonnablement des heures entières, et les étrangers qui viennent le voir s'en vont en disant qu'il n'a rien de dérangé dans le cerveau, sauf une petite chose qui est de croire qu'il est un ancien particulier qu'on appelait Pindare dans les temps. Cela ne fait de mal à personne, et tout le monde s'est donné le mot pour ne pas le contrarier là-dessus. Il est toujours très brave homme, très humain, et il n'y a pas longtemps, dans une maison qui brûlait, il est entré à travers les flammes, en disant que *les dieux* devaient le protéger. Le fait est qu'on dit qu'il y en a un pour les amoureux, un pour les ivrognes et un pour les fous, ce qui ferait trois : tant il y a qu'Audebert a passé dans le feu sans se brûler, et il a sauvé un enfant qui s'est trouvé n'avoir pas plus de mal que lui. Tiens, c'est celui-là, ce petit blond qui lui tient toujours la main. Il y a des gens qui ont voulu faire de ça un miracle, et pour ces gens-là Audebert est plutôt un saint qu'un maniaque. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre cher homme a toujours eu et aura toujours un grand bon cœur, et que tout un chacun se fait un devoir de le protéger. Ces enfans que tu vois sauter autour de lui, c'est ses petits gardes du corps. Leurs parens leur ont bien recommandé de ne pas lui laisser attraper de mal, et s'il y en avait un assez mauvais sujet pour l'insulter et se moquer de lui, tu le verrais chassé et battu par les autres. Aujourd'hui c'est ceux-ci, demain ce sera d'autres ; on les envoie là autour de lui comme à l'école. Le vieux ne leur apprend jamais de sot-

tises : bien au contraire, il leur enseigne de temps en temps d'assez jolies choses ; mais le voilà qui t'a vu, et il te reconnaît, car il arrive les bras ouverts. Appelle-le Pindare, et tout ira bien ! »

Sept-Épées attendri serra le vieux poète sur son cœur, et reconnut bientôt que Va-sans-Peur ne l'avait pas trompé : Audebert était heureux. Il pensait que le monde lui avait enfin rendu justice, et depuis qu'il se rêvait au comble de la gloire, il était modeste et parlait fort peu de lui. Il signalait Pindare et portait des lauriers ; c'était là toute sa folie, et il la devait peut-être à une mauvaise pièce de vers qui lui avait été adressée au fameux banquet, pièce dans laquelle on l'avait comparé au poète de l'antiquité. Cette erreur entraînait logiquement chez lui celle de ne pouvoir se persuader que Pindare, revenu sur la terre, pût s'astreindre au métier de couteilier. Il trouvait donc fort simple que les populations fussent empressées de lui offrir la table et l'hospitalité, et il n'y mettait pas d'indiscrétion, car il était resté fort sobre, et sa clientèle était assez nombreuse pour qu'il pût, durant tous les jours de l'année, entrer chez un hôte nouveau sans l'importuner.

Il causa un instant avec Sept-Épées de la manière la plus cordiale, toujours un peu vague, mais enjouée, et sans paraître étranger à aucun des événemens de la réalité. — Tu as perdu ta fabrique, lui dit-il. La montagne a voulu se venger de nos défis. Je vois que tu prends cela avec courage et sagesse, et tu as bien raison. Le bonheur n'est pas dans un tas de pierres, et, pas plus que moi, tu n'étais destiné à être l'esclave d'une machine. La joie t'attend au véritable logis : celui de l'amour et de l'amitié ; c'est pourquoi je te quitte, car tu dois être pressé de revoir ce que tu aimes !

Là-dessus il embrassa encore Sept-Épées, et continua sa promenade avec les enfans, qui se remirent à l'escorter, fiers de montrer au voyageur le soin qu'ils avaient de lui.

— Dépêchons-nous, dit Sept-Épées à son compagnon, il me tarde bien d'arriver ! et pourtant je me demande si je ne devrais pas t'envoyer en avant pour prévenir nos amis. Je crains que Tonine...

— Bah ! bah ! Tonine ! répondit Va-sans-Peur en levant les épaules ; est-ce que tu y penses toujours ? Voilà qui ne serait pas raisonnable par exemple !

— Que veux-tu dire ? s'écria Sept-Épées ; ah ! oui, je comprends ! tu penses qu'elle est pauvre, malade, endettée, et que, ruiné comme me voilà, je reviens pour épouser la misère ? Tu te trompes, mon camarade ! Il n'y a pas de misère pour celui qui a du courage et un peu de talent, et rien n'est impossible d'ailleurs à celui qui aime.

— Tu me dis là des choses auxquelles je ne comprends rien du

tout, reprit Va-sans-Peur. Il faut bien que tu ne saches pas... Mais voilà la Lise qui vient aussi à ta rencontre, et qui saura ce que tu as dans la tête; c'est peut-être des affaires qui ne me regardent pas, je vous laisse causer ensemble.

Lise arrivait en effet avec ses trois enfans, car il y en avait un troisième, encore plus beau que les deux premiers. Rosette avait grandi de toute la tête; elle était toujours propre comme du temps où Tonine peignait ses cheveux blonds et plissait sa collerette blanche. Lise elle-même avait une mise assez soignée et semblait avoir rajeuni.

— Allons! lui dit le voyageur en l'embrassant, de votre côté au moins tout va bien, et c'est une consolation pour moi! Cela me fait aussi espérer que je vais trouver Tonine...

— Tonine va mieux depuis qu'elle espère ton retour. Elle est même assez forte pour avoir essayé de sortir aujourd'hui dans une carriole qu'on lui a prêtée. Tu ne la verras que dans une ou deux heures.

— Comment? elle a été se promener, et elle n'a pas pris la route par laquelle je devais venir?

— Et qui savait par quelle route tu reviendrais? Et puis, à force de t'attendre, on ne savait plus que penser! Enfin tu ne la trouveras pas chez elle tout de suite, et nous pouvons causer un peu ici, car je t'avoue que je suis lasse de porter ce gros marmot dans la montagne.

Et Lise s'assit sur l'herbe avec son enfant sur ses genoux.

— Vous m'inquiétez beaucoup, Lise, reprit Sept-Épées. Tonine est plus malade ou terriblement changée, et vous voulez me préparer à la voir.

— Si Tonine était plus malade, tu ne me verrais pas ici, reprit Lise. Quant à être bien changée,... si cela était, mon cher ami, si elle était enlaidie, si elle avait perdu ses beaux cheveux, si elle était vieille avant l'âge et un peu infirme, qu'est-ce que tu en dirais, voyons?

XIV.

Sept-Épées n'avait pas encore songé à l'éventualité que Lise lui mettait sous les yeux. Il devint pâle, mais sa volonté ne faiblit pas.

— Lise, répondit-il, je ne vous cacherai pas que jusqu'à ce jour, quelque chose que j'aie pu tenter pour m'en distraire, j'ai été amoureux de Tonine, oui, amoureux comme un fou par momens, et dans d'autres momens amoureux avec toute ma raison, car je me rappelais sa bonté et son esprit, que je ne pouvais retrouver dans aucune

autre femme. Je ne pense donc pas que le souvenir de sa figure fût la plus grande cause de mes regrets, et je ne peux pas vous dire le chagrin que pourra me causer le changement de cette figure qui me plaisait tant; je ne le sais pas moi-même. Si Tonine est infirme, peut-être aussi que son caractère va être changé; mais tout cela, voyez-vous, ne me fera pas reculer. J'étais revenu pour lui offrir le petit bien que je croyais avoir. Je ne l'ai plus, il me reste la force et l'envie de travailler, et quand je devrais mourir à la peine, je veux que Tonine ne souffre de rien et me doive tout. Voilà mon idée, Lise, et je n'en changerai pas. Vous pouvez donc tout me dire.

— Eh bien ! tranquillisez-vous, reprit Lise en lui tendant la main. Tonine n'est ni infirme ni défigurée. Je voulais savoir si votre amitié était au-dessus de tout, et je vois que vous méritez la sienne. A présent nous pouvons aller la trouver. Portez-moi un peu mon gros garçon, nous irons plus vite.

Lise marcha devant, mais, au lieu de s'engager dans le dédale des ruelles tortueuses de la Ville-Noire, elle prit sur sa gauche un beau chemin neuf taillé dans le roc.

— Voilà un ouvrage nouveau qui fait grand bien aux transports de nos denrées, dit le voyageur.

— Et qui fait grand plaisir aux pères et mères de nos petits enfans. Nous ne craignons plus de les voir écraser par les chariots sous ces arcades où les moyeux touchaient les bornes. On peut laver et balayer le seuil des maisons; la santé y gagne.

— C'est vrai que je trouve aux abords de la ville un air de dimanche, quoique nous soyons sur la semaine; mais, par le chemin que vous me faites prendre, nous n'allons pas du côté de nos logis, et, avant de regarder les embellissemens, je voudrais embrasser mon monde !

— C'est bien pour cela que je te mène comme je fais, compagnon ! Tu ne trouverais ni ton parrain, ni Gaucher du côté de la maison. Ils ne travaillent plus à l'atelier Trottin, mais à la Barre-Molino, à la grande fabrique.

— Voilà qui m'étonne qu'ils aient quitté un assez bon patron pour un maître dur et pas toujours juste !

— L'intendant de Molino ? Bah ! il n'y est plus depuis que Molino est mort.

— Je ne savais pas tout cela ! Ses héritiers sont donc un peu plus gentils que lui ?

— Il n'a qu'une héritière, la demoiselle, comme on dit à présent. Tu ne la connais pas ?

— Ma foi non ! quelque fille naturelle ? il n'avait pas de famille ici ?

— N'importe; celle-là, vois-tu, est bien différente de lui : elle est comme Tonine absolument, elle ne pense qu'à l'avantage et au soulagement des autres. C'est elle qui a fait, en un tour de main, achever cette route où nous voilà, ce qui a désencombré et assaini la ville basse. Tu ne reconnaîtras pas non plus la Barre-Molino. C'est à présent un atelier modèle qui rapporte gros, et dont tous les profits sont employés à donner l'apprentissage et l'éducation gratis aux enfans de la Ville-Noire, des soins aux malades, des lectures et des cours aux ouvriers, des secours et des avances à ceux qui ont eu des accidens. Tu verras là des bains, des gymnases, des salles d'étude, et tu ne seras pas embarrassé pour y gagner ta vie, soit comme ouvrier, soit comme professeur, soit comme surveillant.

— C'est bien, tout cela, Lise! Il était bien temps que la Ville-Noire eût, comme d'autres villes où j'ai passé, son ami et son bienfaiteur. Sans doute elle est très riche, cette demoiselle, puisqu'elle sacrifie une partie de son revenu à nous faire du bien?

— Elle n'est pas bien riche, elle n'a hérité que de la fabrique et d'une somme d'argent qu'elle a employée tout de suite à faire faire ce chemin et à fonder l'atelier-modèle. Elle vit de peu pour son compte, presque aussi simplement qu'une ouvrière à son aise. Tu la verras! Ton parrain, qui en est très considéré, ainsi que mon mari et moi, nous te présenterons à elle pas plus tard qu'aujourd'hui, et dès demain tu pourras travailler pour Tonine.

— Oui, j'en remercie Dieu et vous autres... Mais Tonine? je croyais que vous m'aviez trompé, que je pourrais la voir tout de suite. Elle ne travaille pas à la coutellerie, je pense? et nous voilà juste au-dessus de la maison de la Laurentis.

— Elle n'y demeure plus, répondit la Lise, et pourtant... il se pourrait qu'elle y fût, car on n'a pas loué sa petite chambre, et elle y revient quelquefois.

— Et elle y est, j'en suis sûr! s'écria Sept-Épées en rendant le poupon à sa mère, car la fenêtre est ouverte! Et, s'élançant comme une flèche sur le talus du chemin neuf, en deux sauts et trois enjambées, il arriva au niveau de la terrasse de Tonine, dont il franchit aisément la petite balustrade de briques chargée de clématite sauvage.

Tonine était là en effet, elle l'avait entendu accourir, elle s'élança dans ses bras, et tous deux furent si contents de se revoir que les larmes coupèrent les premières paroles. Puis ils se regardèrent avec ravissement. Sept-Épées était plus que jamais le plus joli homme de la Ville-Noire. Sa figure avait pris un caractère plus mâle, et cependant elle était plus douce. Elle exprimait la force qui se connaît et qui se domine elle-même. Il avait aussi l'œil plus intelligent

qu'autrefois. On sentait que cet œil-là avait vu beaucoup de choses que le cerveau avait comprises, et qu'il avait des larmes qui venaient de l'âme encore plus que de la sensation.

Quant à Tonine, elle n'avait jamais été précisément belle avant le départ de Sept-Épées, et elle l'était maintenant. Elle avait perdu sa pâleur, et les contours de ses joues et de sa personne avaient pris un peu plus de rondeur sans perdre de leur finesse. Elle était habillée à peu près comme autrefois. Cependant une jupe plus ample, des cheveux plus bouffans, quelque chose qu'on ne pouvait pas préciser, mais qui se sentait dans tout, lui donnait plus que jamais son air de princesse.

— On t'a trompé, mon ami, dit-elle à Sept-Épées, je n'ai jamais été malade ni dans la misère. C'est Lise qui a inventé tout cela pour te faire revenir, et je ne l'en ai pas empêchée. Me pardonnes-tu?

— Ah! Tonine, je t'en remercie! Tu n'as pas douté de mon retour; mais pourquoi donc, mon Dieu, ne m'avoir pas fait revenir plus tôt?

— Et toi, pourquoi n'es-tu pas revenu quand je t'ai écrit que je n'épouserai pas le docteur Anthime?

— Tu m'as écrit cela, Tonine?

— Oui, trois jours après ton départ, c'est-à-dire aussitôt que je t'ai su parti.

— Et moi, je n'ai pas reçu la lettre! Ah! malheureux que je suis! Avoir tant souffert, t'avoir perdue si longtemps, quand je pouvais être heureux tout de suite!

— Ne regrette rien, je ne t'aurais pas épousé tout de suite, et peut-être, qui sait? je n'aurais pas repris confiance en toi de si tôt. Nous ne nous comprenions pas, vois-tu, dans ce moment-là, nous ne pouvions pas nous comprendre. Tu avais trop de choses dans la tête, et moi je ne voyais pas bien clair non plus dans la mienne. J'avais aussi mes jours d'ambition; j'aurais voulu être à même de faire beaucoup de bien, et ton dépit ne me semblait pas de la véritable amitié. Je me confesse à toi, Sept-Épées. Pendant quelques jours, croyant que tu songais à Clarisse, j'ai songé à un autre, mais sans pouvoir l'aimer. Et quand j'ai connu ton chagrin, tout a été fini. J'ai remercié ce jeune homme, je lui ai dit que je t'aimais toujours, malgré moi, mais que je t'aimais, toi, et non pas lui! Nous nous sommes quittés en nous serrant la main. Depuis ce temps-là, j'ai bien cru que tu m'avais oubliée tout à fait, et je ne voulais plus penser à toi; mais je n'ai jamais pu en regarder un autre. J'avais beaucoup d'ennui et de tristesse sans le faire paraître; mais il m'est survenu de grandes occupations que je te raconterai un peu plus tard, et je ne pensais plus avoir jamais le temps de me marier, lorsque dernière-

ment Gaucher m'a montré ta lettre, où j'ai vu que tu m'aimais toujours, et que la raison t'était venue avec l'expérience. Et puis l'accident de ta baraque m'a décidée tout à fait à m'ouvrir à Lise et à lui faire connaître que je souhaitais ton retour. Elle a arrangé cela à sa fantaisie, et tu vois que tout est pour le mieux, puisque l'idée du mariage t'était venue, et que tu étais las des voyages.

— Et nous nous marions, n'est-ce pas, Tonine? Nous nous marions tout de suite! Je suis ruiné, et toi, qui n'as point eu de malheurs, tu n'as plus besoin de moi, tu pourrais même trouver mieux; mais tu es si bonne et si fidèle que c'est justement ma pauvreté qui te décide! Oh! cette fois-ci je te jure que si je ne suis pas bientôt ton mari, je deviendrai fou et peut-être méchant!

— Alors dépêchons-nous de nous engager par serment. Tu l'entends! dit-elle à Lise, qui avait fait un détour avec ses enfans pour les rejoindre, et qui arrivait tout essoufflée: il me jure son honneur et sa foi que nous serons l'un à l'autre, que qui s'en dédira ne sera plus digne de manger du pain! A présent, courons embrasser ce vieux parrain et ce brave Gaucher, qui ne s'attendent guère à ce que nous allons leur dire. Donne-moi ton dernier garçon, Lise, car tu es lasse. Sept-Épées portera l'autre, pour qu'il ne s'amuse pas en route, et Rosette ira aussi vite que nous.

Là-dessus, les deux amans prirent les deux enfans, échangeant un regard involontaire, car tous deux songèrent en même temps au bonheur qu'ils auraient un jour de porter ainsi les fruits de leur union, et, pour s'épargner la peine de remonter le talus, ils se mirent à marcher rapidement à travers les ruelles de la Ville-Noire; mais ils furent arrêtés à chaque pas par nombre d'amis et de connaissances qui voulaient embrasser le voyageur et lui faire raconter, séance tenante, ses aventures. Sept-Épées leur promettait de revenir causer avec eux, et Tonine l'aidait à s'en débarrasser, ce qui donna lieu à celui-ci de remarquer l'air de déférence particulière que tous avaient pour elle. Loin de diminuer, l'ascendant singulier qu'elle exerçait dans la ville avait augmenté jusqu'au respect, et Sept-Épées sentait la fierté lui venir au cœur en songeant que sa femme lui ferait une espèce de royauté morale, toute d'estime et d'affection.

En descendant toujours la rivière, ils passèrent sous une arcade neuve assez large, qui était aussi un ouvrage de *la demoiselle*, et Sept-Épées se trouva tout à coup en face d'une vaste usine dans laquelle il reconnut bien la Barre-Molino, mais si bien réparée et si agréablement embellie, que c'était comme une maison de plaisance traversée par les flots de la rivière. Les rouages des machines, semblables à des monstres furieux emprisonnés sous les arcades

basses, divisaient les eaux en mille ruisseaux écumeux qui s'enfuyaient à travers la plaine, car cette noble fabrique touchait à la campagne, et au pied d'un immense rocher bien assis par la nature, les reins en arrière et le front renversé comme pour recevoir les orages, dont il préservait sa base tranquille, on voyait s'ouvrir l'immense vallée avec ses noyers plantureux et ses jeunes blés inondés de lumière.

— Vive Dieu ! s'écria Sept-Épées tout surpris, on a fait de cette grande carcasse triste et noire un véritable palais, et si ce n'est pas seulement une robe de parade pour les yeux des passans, si l'intérieur répond au dehors, nos noirs compagnons sont là comme des taches dans le soleil !

— Entrez, entrez ! dit la Lise, vous verrez qu'ils sont aussi bien que dans n'importe laquelle des belles manufactures que vous avez pu voir dans vos voyages.

Sept-Épées traversa des salles claires, bien aérées, avec des péristyles clos et couverts où les ouvriers en sueur pouvaient se reposer aux heures des repas, sans être saisis par le froid des mauvais jours. Il vit un ouvrier d'enfans où régnait le plus grand ordre, et que surveillait un ouvrier connu pour sa douceur, en même temps que la mère Sauvière, la pieuse femme, travaillait près de la porte, toujours prête à donner des soins à ceux qui se sentiraient malades ou fatigués. Enfin on arriva à la forge, où Laguerre était occupé à donner la première façon aux pièces. Le vieillard n'avait pas été prévenu du retour de son filleul. Sa surprise et sa joie s'exprimèrent par la fixité de ses gros yeux brillans, suivie d'un juron épouvantable. Puis, jetant ses outils, il saisit l'enfant prodigue par le corps, et bien prit à celui-ci d'être solide, car l'étreinte fut rude. Gaucher, appelé par Lise, accourut de son côté, non moins étonné et transporté que le parrain, car les deux femmes avaient bien gardé leur secret. — Tu nous vois très contents et très heureux, dit Gaucher à son ancien camarade. Nous sommes gagés comme surveillans de nos salles et logés on ne peut pas mieux. Tu vas certainement avoir la meilleure place de tout l'établissement, car c'est toi qui as le plus d'idées et de connaissances.

— Sans doute, sans doute, dit le parrain, et j'espère que ce vagabond n'aura plus envie de nous quitter !

— Jamais ! s'écria Sept-Épées. Oh ! non, jamais, puisque j'épouse Tonine !

— Est-ce vrai ? est-ce possible ? s'écria à son tour Gaucher, dont l'étonnement se refléta sur la figure du parrain, immobile et stupéfait.

Puis, tout à coup levant les épaules : — Mon garçon, dit le vieillard

à son filleul, tu es donc toujours fou? Toi épouser Tonine? à présent? toi, toi?

— Mon Dieu! reprit Sept-Épées cherchant des yeux Tonine, qui avait disparu, est-ce que vous voudriez y mettre empêchement? Et pour quelle raison?

— Tu le demandes? tu plaisantes, je crois! Voyons, j'en ai assez, moi, de la plaisanterie! Veux-tu, pour commencer, te rendre ridicule, et moi par contre? Parlons d'autre chose, je te prie. Racontons un peu...

— Il vous racontera tout ce que vous voudrez, répondit Lise, qui venait de rentrer dans la forge; mais il faut d'abord songer à la faim qu'il doit avoir, ce voyageur! La demoiselle vous invite à dîner avec lui et nous, entendez-vous, parrain? Allez vous habiller; moi, j'emmène Sept-Épées chez nous, pour qu'il fasse aussi un peu de toilette. Il n'est que temps, il s'en va trois heures!

Sept-Épées suivit machinalement la Lise dans un corps de logis où elle avait son ménage installé très proprement et largement, non loin du logement de Laguerre et à côté de celui d'Audebert, recueilli et soigné dans l'établissement, quand sa fantaisie de courir ne le menait pas ailleurs. Elle ouvrit à Sept-Épées une chambre vacante qu'elle était autorisée à lui donner. Elle avait déjà parlé à la demoiselle, et la demoiselle était disposée à bien accueillir l'artisan de mérite que Lise et Tonine lui recommandaient. Sept-Épées entendait à peine ce que lui disait la Lise. — C'est fort bien, lui répondit-il, cette demoiselle est fort honnête, et je compte bien la remercier; mais il s'agit de Tonine. Pourquoi mon parrain a-t-il si mal accueilli la nouvelle de notre mariage?

— Il l'a mal accueillie?

— Il m'a répondu de manière à me faire croire qu'il s'opposerait à mon bonheur. Il y a quelque chose là-dessous, Lise, quelque chose que vous ne m'avez pas dit!

— Que peut-il y avoir, je te le demande, à toi? Est-ce la faute de quelqu'un si ton brave homme de parrain ne comprend rien à vos amours?

Sept-Épées crut voir Lise embarrassée, et il lui fit des questions détournées auxquelles il n'obtint que des réponses évasives. Une grande inquiétude s'empara de lui, d'autant plus que Lise l'ayant laissé seul pour qu'il pût s'habiller, il remarqua qu'elle restait près de sa porte, comme si elle l'eût surveillé pour empêcher une communication quelconque entre lui et les personnes du dehors. Il tomba dans un grand trouble d'esprit. Tonine avait-elle commis une faute, ou tout au moins provoqué involontairement quelque scandale? Comment supposer qu'elle eût démerité dans l'estime pu-

blique après les témoignage de déférence qu'il lui avait vu recueillir à chaque pas dans la rue; mais aussi comment expliquer l'indignation du parrain à l'ouverture qui lui avait été faite? Et pourquoi Tonine avait-elle subitement disparu, comme pour ne pas être présente à l'explication?

XV.

Quand une idée noire s'empare d'un cerveau logique, elle trouve toujours à s'y fonder sur des inductions désespérantes. Sept-Épées s'imagina que Tonine avait pu avoir un intérêt grave, tout différent d'un intérêt de cœur, à le rappeler auprès d'elle. Pourquoi n'avait-elle pas osé lui écrire elle-même? Pourquoi avoir employé Lise à l'insu de son mari et du vieux parrain? Et ces mensonges gratuits qu'on lui avait faits pour éprouver son dévouement, la maladie, la misère, la laideur même? Puis tout à coup l'apparition de Tonine que l'on disait absente, de Tonine belle, riante et passionnée, acceptant, exigeant même un serment qu'elle avait toujours repoussé, prenant Lise à témoin et se hâtant de traverser la ville avec lui, comme pour le compromettre dès la première heure! Gaucher n'avait-il pas paru stupéfait de ce mariage? et déjà, sur le sentier de la montagne, Va-sans-Peur n'avait-il pas dit comme le parrain : — Songer à Tonine! ce n'est pas possible!

Sept-Épées s'habilla sans trop savoir ce qu'il faisait; puis il tomba sur une chaise, oubliant qu'il était attendu. Ses yeux rencontrèrent sur la fenêtre un objet qui le fit tressaillir : c'était un pot de réséda, un pot bleu et blanc qu'il connaissait bien, et qu'autrefois, chez la Laurentis, il avait trouvé dans sa chambre, le jour où Tonine avait fait son déménagement. Elle savait qu'il aimait l'odeur du réséda : c'est une attention qu'elle avait eue alors et qu'elle venait de renouveler avec sa délicatesse accoutumée.

Sept-Épées sentit des larmes couler sur ses joues brûlantes. Il y avait un mystère autour de lui, un mystère effrayant à coup sûr. Comment Tonine savait-elle qu'il devait être reçu et accueilli chez la demoiselle, et qu'il y aurait précisément cette chambre-là? Cette demoiselle si bonne, ... beaucoup trop bonne peut-être! ... avait-elle un frère, un neveu?... — Non, non! s'écria Sept-Épées en se levant comme pour échapper aux suggestions d'un mauvais esprit; tout ce qui me vient là est épouvantable, et Tonine est toujours un ange du ciel! Tonine, Lise! Tonine, Gaucher! où êtes-vous? Pourquoi suis-je seul au moment où mon cœur déborde et où ma tête se perd?

— Nous voilà, nous voilà! répondit gaiement Gaucher, qui chuchotait avec sa femme devant la porte. Tonine est déjà là-bas qui

nous attend. Ton parrain et nos autres amis doivent y être aussi. Allons, allons, nous sommes en retard.

— Ah! mon ami, dit Sept-Épées en passant son bras sous celui du brave Gaucher, je ne sais pas où tu me mènes; mais ta figure sincère me rend la confiance et le bonheur!

— On te mène chez la patronne, chez la bourgeoise, chez la bienfaitrice des ouvriers, répondit Lise, qui les suivit avec ses enfans. Nous sommes comme ça une douzaine qui dinons chez elle le dimanche, et aujourd'hui c'est dimanche pour nous à cause de ton retour.

— Eh! qu'est-ce que cela lui fait, mon retour, à cette brave dame?

— Ah! répondit Gaucher, c'est qu'elle aime qui nous aimons!

On lui fit passer un petit pont de bois qui traversait un des bras étroits et tranquilles de la rivière, à l'endroit où elle formait un beau bassin devant la barre de l'écluse. Par ce pont, on entra dans une petite île languette plantée en jardin, où les roses et les œillets se miraient dans l'eau unie comme une glace. Tout au bout s'élevait (pas bien haut) le logis de la demoiselle, un pavillon à trois fenêtres de façade composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, bien bâti par les habiles maçons du pays, peint à la mode de l'endroit d'un ton gris de perle, rehaussé de filets lilas et blancs, et surmonté d'un étroit belvédère avec sa balustrade à jour en briques courbes, le tout si simple qu'un ouvrier un peu avancé et rangé eût pu se faire construire un palais semblable; mais le lieu était si joli et si frais qu'on n'y pouvait rien souhaiter de mieux. Le terrain en pente, porté sur une base rocheuse, était assez élevé pour ne jamais craindre les crues de l'eau, et une aigrette de peupliers, au pied desquels s'arrondissait un bosquet d'arbustes touffus, couronnait la maison et l'îlot dans sa partie la plus haute.

Une allée de sable noir conduisait, par un méandre gracieux, à un perron de trois marches. Un bon petit chien qui n'aboyait après personne, qui caressait tout le monde, vint au-devant des convives comme pour les inviter à se hâter, et la Laurentis, éblouissante d'embonpoint dans sa camisole blanche, le tablier retroussé et les bras nus, apparut à une fenêtre du rez-de-chaussée, remuant une casserole qui lançait des éclairs, tant elle était rouge et fourbie.

— C'est elle, dit Gaucher à Sept-Épées, qui, à elle seule, compose toute la maison de la demoiselle. Tu dois te rappeler que, pour faire l'omelette et les gâteaux, c'est un cordon-bleu.

Ils entrèrent dans le salon, qui, ainsi que la salle à manger, était disposé pour recevoir au plus une douzaine de personnes dans les jours de gala. Il était tout lambrissé et meublé en bois clair, et pour tout luxe il y avait des rideaux de mousseline blanche, des

fleurs dans des poteries du pays, et une belle vieille table à pieds tordus que Sept-Épées avait vue autrefois chez Tonine.

Il trouva là son parrain, la Sauvière et sa fille, le docteur Anthime et Va-sans-Peur. On espérait Audebert; mais, comme il avait déclaré, une fois pour toutes, que le poète n'a pas d'heure, on ne devait pas l'attendre. Tonine arriva la dernière, tout habillée de blanc, si belle et l'air si radieux que Sept-Épées en fut ébloui. Elle vint à lui et lui prit les deux mains en riant. Tout le monde riait, même le parrain, qui paraissait avoir entendu raison. Sept-Épées se mit aussi à rire pour faire comme les autres, et aussi parce qu'il avait le cœur content; pourtant la figure épanouie d'Anthime, que ses yeux rencontrèrent comme malgré lui, le rendit tout à coup très sombre. Rosalie Sauvière, qui était devenue grande, jolie et qui était habillée comme une bourgeoise, s'en aperçut. — Eh bien! lui dit-elle, vous regardez mon mari comme si vous ne le reconnaissiez pas! Pourquoi donc ne lui avez-vous pas encore parlé?

— Votre mari? s'écria Sept-Épées en se jetant presque au cou du docteur.

— Oui, répondit celui-ci : il était dans ma destinée de me fixer à la Ville-Noire; refusé par une aimable personne qui avait reçu mes premiers hommages, j'en ai rencontré une autre, une belle *patiente*, qui a bien voulu me savoir gré de mes soins et me les payer par sa confiance. Je suis le médecin des ateliers, mon cher Sept-Épées; mais vous rapportez de vos voyages une mine qui ne me promet pas grande besogne.

— A table! cria la Laurentis du fond de sa cuisine, et le petit chien, qui connaissait cette exclamation, vint en gambadant, en aboyant de joie, faire l'office de valet de chambre.

— Ceci veut dire : madame est servie, dit le docteur en offrant son bras à Tonine, qui fit passer le vieux parrain le premier.

M^{me} Anthime prit le bras de Sept-Épées, et les autres suivirent.

La salle à manger était aussi propre et pas plus riche que le salon. Des mets très élémentaires étaient placés sur une grosse nappe blanche semée de violettes. Il y avait quelque chose de patriarcal dans cette aimable hospitalité. Tout le diner étant servi à la fois, la Laurentis prit place avec les autres.

Tonine s'assit à la place d'honneur avec le parrain en face d'elle, le docteur à sa droite et Sept-Épées à sa gauche. De la demoiselle, il n'était pas plus question que si elle n'eût jamais existé. Sept-Épées ne put s'empêcher d'en faire la remarque à M^{me} Anthime, qui était auprès de lui. — Bah! bah! répondit-elle d'un ton enjoué, elle viendra plus tard, à la fin du diner!

— Non, dit Tonine, elle va venir tout de suite; c'est assez nous

moquer de mon prétendu, et la chose commence à le tourmenter, je vois cela!... Allons, Sept-Épées, mon ami, n'attendez plus personne, car la bourgeoise est ici. C'est moi qui vous parle et qui vous demande pardon de vous avoir laissé mystifier!

— Vous! s'écria le jeune homme encore un peu inquiet, vous, la demoiselle, l'héritière?...

— Oui, moi, Tonine, votre fiancée d'aujourd'hui et votre femme bientôt. N'allez-vous pas faire comme le parrain, qui disait que c'était impossible? C'est plus que possible, puisque nous nous aimons et que j'ai votre parole. Mes amis, ajouta-t-elle en s'adressant aux autres, vous ne savez pas tous comment ces choses-là se sont passées. On a fait croire au compagnon que j'étais dans la dernière des misères, malade, et affreuse par-dessus le marché. Il est revenu quand même; de bien loin, pour m'épouser, et cela, sans même savoir le malheur arrivé à sa baraque, quand il pouvait encore se croire riche auprès de moi. Croyez-vous que je lui doive assez de confiance et d'estime à présent pour souhaiter d'être sa femme?

— Oui, oui! s'écria tout le monde. Oui, oui! répondit, de la porte, Audebert, qui arrivait. O maison de l'amour et de l'amitié, je suspends ma couronne à ton seuil béni des dieux!

— Ami, lui répondit Tonine, faites-moi un présent de noces digne d'un homme comme vous! Donnez-la-moi, cette couronne, suspendez-la ici pour toujours, et jurez de ne pas me la reprendre.

— Je le jure, s'écria Audebert, qui, depuis ce jour, ne songea plus à se parer de cet excentrique ornement; je le jure, je le jure! répéta-t-il par trois fois avec une antique solennité.

— Et j'accepte le serment de l'amitié, lui dit Tonine; ces lauriers, que respectaient les habitants de la Ville-Noire, auraient fini par vous faire des envieux. Ici on les verra avec orgueil, car votre gloire nous appartient plus qu'à vous-même, et c'est à nous de la publier.

— Tu as raison, jeune et belle muse du travail! répondit Audebert: j'ai peut-être paru manquer de candeur et de simplicité en portant ce gage de mon triomphe. Faites-moi place parmi vous, mes amis, je veux vous chanter l'épithalame de ces heureux époux.

— Au dessert! au dessert! dit le parrain, qui ne goûtait pas toujours la poésie de son camarade de jeunesse; nous avons à parler d'affaires sérieuses. Voyons, filleul, que dis-tu de ce qui t'arrive?

— Je dis que je suis heureux, parce que j'épouse Tonine, que j'ai toujours aimée, répondit Sept-Épées, voilà tout ce que je dis!... Qu'elle soit riche ou pauvre, peu importe, c'est elle! ce n'est pas son nouveau rang et sa nouvelle fortune qui l'ont faite ce qu'elle est!

— C'est bien pensé, dit le docteur; mais permettez-moi de vous dire que la richesse, car vous voilà tous deux très riches en compa-

raison de ce que vous étiez, ajoutera beaucoup à votre bonheur, si vous l'entendez comme l'entend la généreuse Tonine.

— Qu'elle me le dise vite, car je ne veux pas, je ne peux pas avoir jamais d'autre idée que la sienne. Parle, ma chère Tonine, je vois bien que la fortune n'est pas toujours aveugle, comme on le prétend, puisqu'elle s'est donnée à toi; mais je ne serais pas digne de partager ton sort, si je ne partageais pas tes sentimens.

— Eh bien! apprends, répondit Tonine, comment j'ai hérité de mon beau-frère, et tu comprendras nos devoirs. Te souviens-tu qu'il était fort malade quand tu es parti? Il avait abusé de tout, il se sentait mourir, et avait peur de la mort. C'était une mauvaise tête plutôt qu'un mauvais cœur. Il se repentait du passé. Il voulut me voir, me demanda de lui pardonner le malheur de ma pauvre sœur. J'y mis pour condition qu'il ferait quelque chose de charitable pour les pauvres de la Ville-Noire. Il le promit, et je lui donnai des soins et des consolations. Quand on ouvrit son testament, nous fûmes tous bien étonnés de voir qu'il me laissait l'usine; mais il y avait une condition : c'est que j'adoucirais les peines que la dureté de son chef d'atelier et son indifférence avaient causées. Dès lors, tu vois, mon ami, cette condition-là, je ne sais pas si la loi nous en demanderait compte; mais je sais que Dieu est bon comptable, et qu'on ne le triche pas. C'est à nous de bien nous tenir, si nous ne voulons pas qu'il nous abandonne.

— Sois tranquille! répondit Sept-Épées, qui jusque-là s'était senti un peu accablé sous le bienfait de Tonine, et qui tout aussitôt releva la tête avec enthousiasme. Je ne sais pas si je suis aussi bon et aussi religieux que toi; mais je suis diablement fier, et je ne crois pas qu'il me serait possible de vivre sans te voir fière de moi.

Pendant le dîner, qui fut satisfaisant pour l'appétit, sans aucune recherche, Sept-Épées remarqua un grand changement survenu chez Tonine. Autrefois, bien qu'elle eût autant d'esprit que lui, il y avait comme une différence de niveau dans leur éducation, et la jeune ouvrière avouait son ignorance sur beaucoup de choses pratiques qui avaient leur importance aux yeux du jeune artisan. Avec le changement de position, l'horizon de Tonine s'était agrandi. Elle avait voulu entendre de son mieux la science et les arts de l'industrie qu'elle avait à gouverner, et, sans être sortie de son Val-d'Enfer, elle s'était mise au courant du mouvement industriel et commercial de la France.

Sept-Épées fut donc très heureux de pouvoir causer, devant elle et avec elle, de tout ce qu'il avait acquis et observé, sans craindre de trouver en elle des préoccupations étrangères à la nature de ses connaissances. Il eut la satisfaction de pouvoir l'éclairer encore sur le progrès qu'elle pouvait imprimer autour d'elle, et de se voir

parfaitement compris et apprécié par un esprit lucide et ingénieux, moteur puissant et nécessaire de l'action d'un cœur dévoué.

XVI.

Dès le lendemain, les premiers bans furent publiés; mais, dès le lendemain aussi, Sept-Épées se mit au travail de la fabrique, et il voulut y entrer comme simple compagnon, tenant à montrer qu'il honorait plus que jamais le travail manuel, et qu'il était plus habile et plus prompt que pas un de ceux qu'il aurait bientôt sous sa gouverne. Il ouvrit le soir un cours d'instruction pratique qui prouva aussi le droit qu'il avait d'enseigner, et, après la leçon, il se mêla à ses anciens et nouveaux camarades, qui tous voulaient fêter son retour, et auxquels, par sa franche cordialité, il montra bien qu'il serait toujours un ami sérieux et un bon frère.

Tonine eût souhaité que son mariage se fit sans plus d'éclat que celui des autres artisans du pays, mais il ne dépendit pas de sa volonté d'empêcher les préparatifs de la Ville-Noire. Huit jours durant, les enfans cueillirent dans la campagne une véritable montagne de fleurs qui fut mise au frais dans un des nombreux réservoirs des écluses, et qui, le jour des noces, se trouva transformée et distribuée en guirlandes gigantesques et en gracieux arcs de triomphe sur tout le passage du modeste cortège. Ce cortège devint bientôt si nombreux qu'on eût dit d'une fête patronale suivant la procession. Après la cérémonie, il y eut un banquet général sur les gazons qui entouraient le bassin de la grande barre. Chaque famille apporta là son repas, et toute la population mangea et chanta pendant que les deux époux, avec le petit groupe de leurs amis intimes, déjeunaient sans faste sous les lilas de la petite île, recevant et rendant les toasts qui s'élevaient de tout l'amphithéâtre du rivage. De jeunes compagnons, parés de fleurs et portant leurs insignes de cérémonie, amenèrent ensuite un petit radeau pavoisé, ouvrage de leurs mains, sur lequel les deux époux furent invités à monter pour faire le tour du bassin et recevoir les caresses et les félicitations de tout le monde. Tonine fut priée d'ouvrir le bal, et on la vit danser pour la première fois dans une fête. Elle y mit tant de grâce et de modestie que chacun l'admirait de s'être abstenue jusque-là de tout plaisir et de toute coquetterie par prudence et par pudeur.

Cependant Tonine s'interrompit plusieurs fois pour demander si personne n'avait vu Audebert. Quelque livré qu'il fût à son caprice, le vieux poète n'oubliait jamais ses affections, et on s'étonnait qu'en un pareil jour il ne fût pas là. On commençait même à s'inquiéter, lorsqu'il parut enfin sur le haut du gros rocher, qui commençait à projeter son ombre bienfaisante sur la fête. Il amenait avec lui Savé-

rio (ou Xavier), le beau chanteur, l'habile plâtrier italien, nouvellement arrivé au pays pour des travaux d'art dans les bâtimens de la mairie de la ville haute. Ce jeune homme avait une voix magnifique et chantait avec goût, quoiqu'il eût un peu d'accent étranger; mais cet accent n'avait rien de désagréable et rendait sa prononciation plus sonore. Du haut du rocher, Audebert fit un signal convenu avec une branche verte. Les eaux et les rouages de l'usine, qui étaient au repos, partirent alors avec un grand bruit de marteaux et de cascades, en même temps qu'on vit les fumées des fourneaux s'élever en spirales noires dans les airs.

C'était un simulacre de travail et comme l'ouverture nécessaire de la cantate. Quand Audebert et son compagnon furent descendus jusqu'à une roche surplombante qui les rapprochait convenablement de l'auditoire, Audebert fit encore un signe, et les machines s'arrêtèrent. Les flots furent enchaînés comme par magie, et un chœur d'ouvriers entonna l'épithalame qu'Audebert avait composé, et dont Saverio déclama et chanta tour à tour le récitatif et les strophes. Il y avait longtemps qu'Audebert n'avait été si bien inspiré. Son cœur ému avait rendu la lumière à son génie troublé, et, quoiqu'il y eût encore quelques incorrections dans ses vers, la paraphrase en prose que nous en donnerons pour terminer cette véridique histoire prouvera que ses idées ne souffraient d'aucun désordre.

CHŒUR.

« Taisez-vous, rouages terribles! tais-toi, folle rivière! Fers et feux, enclumes et marteaux, voix du travail, faites silence! Laissez chanter l'amour; c'est aujourd'hui la fête d'hyménée.

RÉCITATIF.

« Toi d'abord, jeune époux, fils adoptif de la Ville-Noire, reçois la bénédiction de l'amitié, c'est encore celle de Dieu pour ton amour. Écoute, par la voix de l'ami étranger, la parole amie de la vieillesse. La vieillesse résume et enseigne; elle a derrière elle les longs jours de l'espérance et de la douleur, du plaisir et de la peine. Cette parole te dit : Souviens-toi!

STROPHES.

« Oui! souviens-toi des jours déjà passés... Ils ont passé vite, mais ils ont été assez remplis pour t'instruire. Les labeurs de ton apprentissage et les premiers essais de ta force, les illusions de ton esprit et les élans de ton cœur t'ont déjà enseigné ce que l'enfant doit souffrir pour devenir un homme, ce que l'homme doit comprendre pour devenir un sage. Souviens-toi!

« Souviens-toi du jour où le mugissement des eaux, les craque-

mens du bois et le grincement du métal t'arrêtrèrent, éperdu de crainte, au seuil de l'usine. Ton ancien t'encourageait et te montrait en souriant les petits oiseaux essayant leur premier vol autour des nids suspendus à ces toits ébranlés par les furies du travail. Et toi, tu as souri à ton tour, ne voulant pas être moins brave que les petits du passereau et de l'hirondelle. Souviens-toi !

« Souviens-toi du premier coup que, vacillant sous ta main débile, l'outil cruel porta dans ta pauvre chair. Ce fut ton premier cri, ton premier sang. Tu fus, ce jour-là, baptisé par la souffrance, et ton ancien te dit : — Ce n'est rien, c'est le baiser de ta nourrice ! — Et toi, tu ramassas le fer brutal en répondant : — A la longue, le nourrisson mènera durement la marâtre... Souviens-toi !

« Souviens-toi du premier ouvrage complet qui sortit de ta main exercée. Ce jour-là, l'orgueil visita ton âme, et tu te sentis plus grand de toute la tête. Tu te baissas pour sortir par la porte de l'atelier; tu regardas le soleil cherchant s'il ne lui manquait pas un rayon dérobé par toi pour éclairer l'acier que tu venais de façonner, et il te sembla que toute la Ville-Noire avait les yeux sur toi, en disant : — Rangeons-nous, il n'y a plus d'enfant ici, vrai Dieu ! Voilà un de nos citoyens qui passe !... Souviens-toi !

« Souviens-toi du jour où tu vis ta bourse remplie et la liberté devant toi. Ce jour-là, tu t'écrias que le monde entier t'appartenait, et que tu pouvais y choisir ta place; mais si ton rêve fut grand, ta place fut petite, et ta peine recommença plus acharnée, quand tu te vis aux prises avec la plus fine et la plus dure des machines, la plus docile et la plus rebelle, la plus ingrate et la plus généreuse, enfin la machine des machines, l'homme qui travaille pour l'homme. Souviens-toi !

« Souviens-toi du jour où tu te sentis en lutte avec ton semblable, en guerre avec ton frère, en désaccord avec toi-même. Ce fut le jour où tu reconnus que, pour gagner vite, il fallait mettre l'éperon au ventre de tes ouvriers, et arracher de ton pauvre cœur la confiance dont on abuse, la compassion qu'on exploite, l'amitié souvent ingrate, et ce jour-là tu jetas ton ciseau en pleurant. Tu venais d'apprendre que les hommes sont des hommes, et que qui n'est pas de fer pour l'ambition doit être d'acier pour la patience... Souviens-toi !

« Souviens-toi du jour où ton cœur devint le maître de ton esprit, et où, dégoûté d'appeler la fièvre à ton aide, tu sus attendre la volonté. Ce jour-là, tu te réconcilias avec tes frères, avec Dieu, avec toi-même. Ce jour-là, tu vis dans la flamme de ta forge une lueur qui ne sortait plus de l'enfer; tu entendis dans la voix du torrent une parole qui venait de Dieu, tu sentis passer dans tes veines ardentes une fraîcheur qui tombait du ciel... Souviens-toi !

« Et aujourd'hui que tu te souviens de tout, garde à jamais le trésor de la science, car la vie t'a appris déjà beaucoup de choses que ne savent point ceux qui n'ont pas souffert, une grande chose entre toutes : c'est que le bonheur n'est pas dans le triomphe de la volonté isolée, mais dans l'accord des volontés conquises au bien; une plus grande chose encore : c'est que l'amour enseigne encore mieux que la raison, et que toute science vient de lui. Cela, ne l'oublie jamais; de cela surtout, souviens-toi!

CHŒUR.

« Et maintenant, criez, rouages terribles; maintenant, chante et bondis, folle rivière! Fers et feux, enclumes et marteaux, voix du travail, commandez la danse! Vous ne couvrirez pas les voix de l'amour. C'est aujourd'hui la fête d'hyménée. »

L'usine, remise en mouvement, fit sa partie, aux grands applaudissemens de l'auditoire; puis, quand le chanteur eut profité de ce moment de repos, tout se tut de nouveau pour écouter le chant de l'épousée. Le chœur reprit :

« Toi, maintenant, belle épousée, fille des entrailles de la Ville-Noire! Reçois la bénédiction de l'amitié; c'est encore celle de Dieu pour ton amour. »

Puis le bon Saverio chanta le récitatif :

« Écoute, par la voix de l'ami étranger, la parole amie de la vieillesse. La vieillesse juge et récompense; elle a derrière elle le cortège des longs jours d'espérance et de douleur, de plaisir et de peine; cette parole te dit : Souviens-toi!

STROPHES.

« Toi qui fus bénie en naissant, Tonine aux blanches mains, souviens-toi du premier jour où ta mère te mena dans la montagne; ta mère me l'a raconté : tu vis une fleur qui riait au soleil, et tu courus la cueillir. C'était pour toi la fleur des fleurs, la merveille de la terre, c'était la première chose dont tu comprenais la beauté! Ta sœur, plus grande que toi, la voulut, et toi, au lieu de pleurer, tu souris en la lui donnant. C'était la première fois que tu sentais le plaisir de donner, plus grand pour toi que tous les autres plaisirs; souviens-toi!

« Toi qui fus bénie en grandissant, Tonine aux mains diligentes, souviens-toi du premier jour où tu entras dans l'atelier pour gagner ta pauvre vie d'enfant. Tu étais orpheline, et tu ne riais point. — Quelle est, disait le maître, — c'est lui qui me l'a conté, — cette pâle fillette qui ne gâte rien, qui est habile dès le premier jour, et qui, au travail, ne semble pas connaître le dégoût ou la peine? — Il lui fut répondu : C'est celle qui travaille pour deux, parce que sa

sœur a encore trop de chagrin, et que celle-ci, la plus petite, est la plus soumise à Dieu ; souviens-toi !

« Toi qui fus bénie en devenant belle, Tonine aux mains pures, souviens-toi du jour où l'on voulut t'entraîner à la première fête ; on te disait : Les tonnelles sont pavoisées, les violons raclent leurs plus beaux airs de danse. Tous les garçons vont là-bas sur la pelouse ; mets ta robe blanche et suis-nous. Un jour de plaisir efface un an d'ennui. Et toi tu répondis, — tes compagnes me l'ont conté : — Non, vous n'avez pas besoin de moi, puisque vous êtes contentes ; j'irai tenir compagnie à Louisa la boiteuse, qui s'ennuie seule au logis. — Et tu mis ta robe blanche, et tu donnas à la solitaire infirme la fête de l'amitié ; souviens-toi !

« Toi qui fus bénie en devenant sainte, Tonine aux mains secourables, souviens-toi du jour où tu donnas à boire au pauvre voyageur et ton pain à la pauvre mendiante, et du jour où tu fermas les yeux du voleur abandonné de tous, après avoir fait entrer le repentir dans son âme coupable, et du jour où tu soignas le pauvre paralytique, objet de dégoût pour sa propre famille, et du jour où tu donnas ta mante, et de celui où tu donnas ta chaussure, et de celui où, n'ayant plus rien à donner, tu donnas tes larmes, et de tous les jours de la vie qui furent marqués par des bienfaits, des dévouemens, des sacrifices ; de tous ces jours-là, Tonine aux belles mains, souviens-toi !

« Et souviens-toi encore, Tonine au cœur pur, du jour où l'on vint te dire : Tu es riche, la plus belle des usines de la Ville-Noire, la perle du Val-d'Enfer est à toi. Ce jour-là, tu levais vers le ciel tes mains sans tache en disant : Rien n'est à moi, tout est à Dieu ! Et depuis ce jour-là il n'y a pas eu ici une peine qui ne fût adoucie, une larme qui ne fût essuyée ; souviens-toi !

« Et souviens-toi, Tonine au cœur fidèle, du jour où l'on vint te dire : L'atelier de celui qui t'aimait a été dévoré par la montagne. Sa roue, muette à jamais, gît sous le rocher, le torrent chante sa victoire cruelle sur les ruines de son travail et de sa vie. Ce jour-là, tu t'écrias : — Voilà mon fiancé qui revient, ma voix l'appelle. J'ai besoin d'un ami pour partager le fardeau des devoirs de ma richesse. — Et ce jour-là, Tonine au cœur tendre, tu aimas plus que toi-même celui qui n'avait plus que toi sur la terre ; souviens-toi !

RÉCITATIF.

« Jeunes époux, souvenez-vous de vos fatigues et de vos peines pour mieux savourer le bonheur ! Nobles enfans du travail, ne quittez jamais la Ville-Noire ! Des liens plus forts que l'acier le mieux trempé de vos ateliers, des affections plus solides que ces rochers de granit qui protègent le sanctuaire de nos industries, des liens d'amour et

d'amitié vous y retiennent. La caverne des noirs cyclopes peut effrayer les regards du passant ; mais celui qui a longtemps vécu dans ces abîmes et dans ces flammes sait que les cœurs y sont ardents comme elles et profonds comme eux ! De ces cœurs-là, jeunes époux, souvenez-vous à jamais !

CHŒUR.

« Et maintenant criez, rouages puissans ! Chante et bondis, rivière bénie ! Fers et feux, enclumes et marteaux, saintes voix du travail, commandez la danse. Vous ne couvrirez pas les voix de l'amour ; c'est aujourd'hui la fête d'hyménée ! »

Aux applaudissemens de la Ville-Noire répondirent des applaudissemens et des clameurs qui semblaient planer dans les airs. Tous les regards se portèrent vers la montagne, et l'on vit une foule qui battait des mains et agitant des mouchoirs. C'était le petit et le gros commerce, la jeune et la vieille bourgeoisie de la ville haute, avec la musique en tête et le peuple en queue, qui descendaient vers la rivière.

On savait bien, à la ville haute, qu'il se faisait un beau mariage à la ville basse, et Tonine avait, de la base au sommet de la montagne, la réputation d'une sainte et douce fille. Le testament de Molino avait fait assez de bruit pour la mettre en évidence. Personne n'eût pourtant songé à blesser sa modestie bien connue par une ovation ; mais, quand on vit, en ce jour de fête, les tourbillons de fumée de l'usine, et que l'on entendit le bruit des marteaux, on s'étonna beaucoup, et l'on vint sur les terrasses voir de quoi il s'agissait. On ne put saisir les paroles de la cantate, mais les sons de la voix de Saverio et la pantomime d'Audebert firent comprendre ce qui se passait. C'est pourquoi l'on s'entendit pour aller prendre part à cette joie populaire, et, comme la cantate fut longue, on eut tout le temps d'organiser l'amicale visite.

En ce jour-là, on vit donc, sur la pelouse qui bordait un des côtés du bassin, et qui était comme le péristyle entre le ravin et la plaine, les deux villes rivales, mais toujours sœurs, se mêler cordialement dans une fête improvisée. Bien des susceptibilités, bien des rancunes, bien des méfiances s'effacèrent. D'anciennes amitiés furent renouées, des griefs s'envolèrent aux sons des violons, et le vieux parrain de Sept-Épées, flatté de plusieurs politesses sur lesquelles il ne comptait pas, déclara que si la Ville-Noire était le sanctuaire de toute sagesse et de toute vertu, la ville peinte avait aussi du bon.

GEORGE SAND.

LA

NOUVELLE-GRENADE

PAYSAGES DE LA NATURE TROPICALE.

IV.

LES ARUAQUES ET LA SIERRA-NEVADA.

I.

Habitant la Nouvelle-Grenade depuis plus d'une année, je connaissais les mœurs des indigènes, les ressources agricoles du territoire; j'avais formé de nombreuses et agréables relations, et je pouvais compter sur la sympathie de mes nouveaux concitoyens comme si j'eusse été moi-même un Riohachère (1). Aussi le moment me sembla-t-il venu de réaliser mes plans dans quelque vallée de la Sierra-Nevada. Don Jaime Chastaing, cet ouvrier français — toujours, on s'en souvient peut-être, à la recherche d'un Eldorado, était de plus en plus mécontent de son sort; il me pria de l'accepter pour associé, et j'eus la faiblesse de lui donner mon consentement. Je pensais naïvement qu'il avait enfin découvert sa vocation à l'âge avancé de soixante-dix ans, et que toute son activité dormante s'était sérieusement réveillée. Je n'oubliais pas non plus que j'allais vivre au milieu des Indiens aruaques, loin de toute so-

(1) Voyez sur Rio-Hacha et ses habitants la *Revue* du 15 mars; voyez aussi les autres parties de cette série dans la *Revue* du 1^{er} décembre 1859 et du 1^{er} février 1860.

ciété civilisée, et n'ayant d'autre compagnie que la nature, mes livres et mes projets. — Avec quelle douceur, pensais-je, ma langue maternelle, parlée par un compatriote au milieu de cette solitude, ne résonnerait-elle pas à mes oreilles!

Avant de transporter dans la Sierra-Nevada des instrumens d'agriculture, des outils, et tous les objets qui pouvaient nous être utiles pour une exploitation régulière, il importait d'abord de faire un voyage de reconnaissance; mais avant le départ les difficultés commencèrent déjà. Comment ferais-je pour vivre dans la sierra, parmi ces Indiens qui ignorent la valeur de l'argent, et ne vendent des fruits ou des racines qu'en échange de marchandises? Fallait-il me faire suivre d'une caravane d'ânes et de mulets portant des provisions pour un temps illimité, ou bien devais-je me résoudre à faire le commerce d'échange, comme tous les Espagnols qui visitent la sierra? Ce moyen était le plus simple et le plus commode, car un seul animal devait me suffire pour transporter de montagne en montagne mon petit magasin ambulant, composé, comme celui de tous les autres traitans, de quelques livres de morue, d'aiguilles et de laines de diverses couleurs. D'ordinaire on vend aussi de l'eau-de-vie aux Aruaques, et c'est même la denrée qui trouve chez eux le plus d'acheteurs. Moi, qui prétendais au rôle de civilisateur, je me gardais bien de leur porter cette boisson funeste.

Vers le commencement du *veranito* (1), je partis un matin, de très bonne heure, avec Luisito, le fils de mon associé don Jaime. J'allais en tête, suivi du modeste baudet, chargé de ballots; puis venait Luisito, qui, faisant son premier voyage, se croyait obligé de porter toute une panoplie : un fusil, deux ou trois *machetes*, des pistolets et des couteaux. Deux chiens gardaient les flancs de la caravane, ou nous précédaient en relevant leurs petites queues en trompette. Un traitant que nous avions vu la veille nous avait appris que la plage était dans la meilleure condition possible, et qu'il était facile de passer à gué toutes les rivières. Ainsi commençait, sous d'assez favorables auspices, un voyage que je crois devoir raconter avec quelque détail, parce que de longtemps encore les péripéties qui viendront mettre notre patience à l'épreuve seront le partage des émigrans, des savans ou des touristes qui visiteront la Sierra-Nevada.

Excepté en deux ou trois passages difficiles, où il faut éviter des promontoires escarpés qui plongent abruptement dans les flots, on suit la plage entre la mer grondante et les falaises ou les chaînes

(1) Deuxième saison des sécheresses; elle dure dans l'état du Magdalena environ deux mois, du commencement de novembre à la fin de décembre.

de dunes. La forêt se montre à une petite distance de la mer. En général peu fournie, elle se compose de zones d'arbres épineux entourant des clairières où les termites bâtissent leurs obélisques et leurs pyramides aux mille corridors; mais en quelques endroits les mimosas hérissés de piquans, les cactus tordus comme des serpens autour des troncs, ou tapis dans les lézardes du sol comme autant de scorpions venimeux, des orties gigantesques, et d'autres plantes dont chaque fibre est un dard, forment un obstacle bien plus infranchissable encore que la végétation exubérante des forêts vierges. Les seuls animaux qui vivent dans ces fourrés sont les serpens, les lézards et les oiseaux. Le soir, des perruches vertes et des *periquitas* s'abattent sur certains arbres en si grand nombre que les branches en plient, et jusqu'à la tombée de la nuit elles font un vacarme étourdissant, dont les conversations glapissantes de nos pies ne sauraient donner aucune idée.

Nous cheminions résolûment sur la plage, faisant un écart vers la falaise à chaque bond de la vague, et redescendant sur le sable affermi du bord à chaque retrait des eaux. Après six heures de ce genre de gymnastique, la fatigue se fit sentir. Les rayons pesans du soleil, réverbérés par les sables blancs et les falaises, et réfléchis par la surface de la mer, nous enveloppaient d'une intolérable chaleur; une soif ardente commençait à nous dévorer, et quand mon camarade eut épuisé notre petite provision d'eau, il se mit à gémir lamentablement. Tous les moyens usités en pareil cas furent inutiles : les fruits aigretés des cactus que nous trouvions çà et là suspendus aux escarpemens de la falaise nous rafraîchissaient à peine un instant; l'eau de mer, dont nous remplissions notre bouche, ne servait qu'à nous excorier le palais; la soif allait toujours en augmentant. Enfin nous arrivons à l'anse de la Guasima, qui sert de port au grand village de Camarones, situé à l'intérieur des terres, et pendant que mon camarade s'étend exténué à l'ombre d'un vieux palmier, je vais à la recherche d'une fontaine que l'on m'avait dit sourdre à une petite distance de la Guasima. Elle était tarie de la veille peut-être, car le sol était encore humide : pas une seule goutte d'eau ne perlait dans le bassin. Je revenais pour annoncer la triste nouvelle à Luisito, lorsqu'en levant les yeux vers la cime du palmier, j'aperçus deux noix à demi cachées sous les branches flétries. Quelle merveilleuse aubaine! Le pauvre arbre, le seul qu'il y eût sur la côte, de Rio-Hacha à dix lieues plus à l'ouest, était si malingre, il avait reçu des passans tant de coups de *machete*, que je n'avais pas même songé à y chercher des fruits. J'y grimpai non sans peine, et je cueillis les précieuses noix. Quand je repassai plus tard à la Guasima, ce cocotier semblait tout à fait mort : il est vrai

qu'à côté de son tronc desséché on avait commencé à bâtir une espèce d'auberge. Les voyageurs n'ont plus à craindre de mourir de soif sur cette plage brûlante : c'est là un incontestable progrès de la civilisation grenadine.

Au-delà s'étend la vaste lagune de Camarones, qui communique avec la mer par le chenal de Navio-Quebrado (Navire-Brisé); quelquefois les sables obstruent complètement cette ouverture, et l'on peut y passer à pied sec, mais le plus souvent c'est un fleuve rapide coulant alternativement de la mer vers la lagune ou de la lagune vers la mer. Il en était ainsi lors de notre voyage. Franchir ce courant eût été impossible à cause de la force des vagues et du sable mobile de la barre, qui se creuse et s'affaisse sous les pas. Il nous fallut remonter au loin jusque dans l'intérieur de la lagune et passer à gué un banc de récifs jaunâtres que nous apercevions vaguement à travers l'eau. Notre passage fut un vrai désastre; l'âne s'embourba, les ballots s'en allèrent flottant à la dérive, et nous fûmes obligés de nous jeter à l'eau pour les repêcher. Trempés, déchirés, les pieds tout meurtris par les arêtes aiguës des récifs, nous atteignîmes enfin l'autre rive avec notre malheureux baudet et nos deux caniches aussi humiliés que nous. Luisito avait perdu ses deux pistolets et moi une paire de chaussures : il me fallait continuer ma route en sandales. Nous espérions au moins passer agréablement la nuit et nous reposer de nos fatigues de la journée au *rancho* de Punta-Caricari, situé sur un promontoire à l'extrémité d'une vaste savane environnée de lagunes; mais nous avions compté sans les moustiques et les *pitos*, gros scarabées qui se promènent sur les dormeurs et les mordent jusqu'au sang. La nuit tout entière s'écoula en tentatives de sommeil avortées et en promenades sur le bord de la mer, entreprises dans le vain espoir de trouver une petite crique non infestée de maringouins. En outre, l'odeur pestilentielle de quelques cadavres de bœufs, à demi dévorés par les aigles caricaris, nous poursuivait partout, et nous craignions que cette odeur n'attirât des pumas ou *leones* qui visitent assez fréquemment le *rancho* de Caricari.

Quelle joie quand la matinée s'annonça, fraîche et délicieuse comme elle l'est toujours dans les régions tropicales! Les arbres, les dunes, les horizons se dégagèrent graduellement de la demi-obscurité qui les enveloppait; le soleil, apparaissant au-dessus des forêts lointaines, sema tout à coup sur les flots des myriades d'étincelles et dora le pourtour de l'horizon. Nous doublions le promontoire de Punta-Tapias; à chaque pas se dévoilait du côté de l'ouest un nouveau détail de l'admirable panorama des montagnes. La chaîne de la Sierra-Nevada, dont nous n'avions aperçu la veille que

les pentes supérieures et les glaces, nous apparaissait dans son entier de l'orient à l'occident et du sommet jusqu'à la base, immense tableau encadré entre l'azur du ciel et celui des mers. A gauche, une vaste baie arrondie en demi-cercle prolongeait jusqu'à la base de la sierra sa longue courbe de sable blanc entre l'étendue bleue des eaux et la ceinture verdoyante des forêts. Au-delà s'élevaient les premières collines, semblables à des cônes de verdure, puis les montagnes s'étagaient diversement, les unes couvertes de bois, les autres de prairies, et les chaînons se dressaient au-dessus des chaînons avec leurs dégradations de lumière, d'ombre et de lointain. Au-dessus de cet entassement de montagnes se découpait sur le ciel la ligne hérissée des pics resplendissans de neige. Tout à fait à l'ouest, la chaîne projetait dans la mer le promontoire de Punta-Maroma, aigu comme un fer de lance, et se continuait au loin sur les flots par un épais brouillard, sans doute un de ces nuages dans lesquels tourbillonnent des milliards de papillons blancs. Sur la courbe de la baie, longue de quinze lieues, se montraient deux ou trois cabanes qu'on pouvait à peine distinguer des arbres qui les entouraient : c'était là tout ce qui rappelait l'homme dans cet immense espace. La vie animale elle-même n'avait pour représentans que des aigles tournoyant au-dessus de la mer. Une paix solennelle régnait sur la nature. Le seul contraste à cette tranquillité superbe de l'Océan et des montagnes était produit par quelques vagues écumeuses qui bondissaient autour d'un écueil à une petite distance au nord de Punta-Tapias. Certes ce beau spectacle compensait pour moi bien des fatigues, et si mon long voyage ne m'avait procuré aucune autre jouissance, je me croirais encore amplement dédommagé. Quand donc les touristes et les amans de la nature se feront-ils un devoir d'aller admirer ces régions de l'Amérique tropicale? Nos peintres ont trouvé une riche mine à exploiter dans les déserts de la Palestine et de l'Égypte, et depuis longtemps ils en reproduisent avec bonheur les rochers brûlés et les rouges horizons. En Amérique, ils retrouveront la lumière de leur soleil d'Orient, et de plus, comme un résumé de la nature dans ces savanes à perte de vue, ces marécages sans fond qui disparaissent sous une couche de végétation flottante, ces montagnes neigeuses aux courbes à la fois si élégantes et si hardies, ces forêts luxuriantes composées d'arbres de toutes les zones et de tous les climats!

Avant d'atteindre le hameau de Manavita, il nous restait à franchir l'Enea, le fleuve le plus dangereux de toute la province à cause de la rapidité de son courant et surtout des animaux qui le peuplent, crocodiles, requins *tintoreras* et raies électriques. D'après l'opinion générale, qui sans aucun doute est fondée sur l'expérience

des siècles, les crocodiles sont redoutables dans certaines rivières, tandis que dans beaucoup d'autres ils sont comparativement inoffensifs et ne s'attaquent jamais à l'homme; bien des voyageurs qui traversent sans crainte le Perevere ou tel autre cours d'eau de la contrée n'osent jamais franchir l'Enea, dont les crocodiles sont accusés d'anthropophagie. D'où provient cette voracité particulière qui distingue les alligators de l'Enea? Est-ce qu'ils se trouvent là dans un milieu plus favorable qu'ailleurs, et ces terribles mangeurs y atteignent-ils des dimensions plus formidables que dans les autres rivières? ou bien les eaux et les rives sont-elles plus dépeuplées, de sorte que les crocodiles sont poussés par la faim à se jeter sur toute espèce de proie? Les raies électriques qui fréquentent l'embouchure de l'Enea sont peut-être plus dangereuses encore, car leur premier attouchement suffit pour étourdir. Ces terribles animaux ont presque entièrement fait abandonner la pêche des perles dans la baie de Panama : en l'année 1854, dix-sept nègres pêcheurs de cette ville ont été tués dans l'eau par les décharges soudaines des raies électriques.

Nous avançons avec une certaine crainte : déjà, en suivant la levée de sable qui sépare de la mer la première des deux embouchures de l'Enea, nous avons remarqué de larges sillons creusés par le ventre d'un crocodile, et bien que ces animaux ne fréquentent d'ordinaire que les eaux saumâtres, nous en avons aperçu trois nageant dans la mer, semblables à des troncs d'arbres nouveaux. Cependant nous devons passer sur les barres des deux embouchures qui dessinaient à notre droite leur double ligne convexe de brisans. D'abord il fallut décharger le baudet, le pousser à travers l'eau et l'écume jusqu'à l'île de sable située au milieu du delta, puis revenir chacun deux fois pour nous charger des ballots et prendre les deux chiens, qu'épouvantait le tumulte des flots. Arrivés sains et saufs dans l'île avec animaux et marchandises, il nous restait à traverser le second et principal bras du fleuve. Il avait près de 200 mètres de large, mais nulle part l'eau ne dépassait nos aisselles, de sorte qu'il nous fut toujours facile de fendre l'eau avec nos *machetes* et d'effrayer ainsi les animaux qui s'approchaient de nous trop curieusement. Nous atteignîmes enfin l'autre rive sans encombre; mais quelques minutes après, au passage d'un petit marigot où nous avions cru inutile de nous mettre sur la défensive, l'un de nos deux chiens fut tout à coup happé par un crocodile, poussa un faible cri, et disparut sous l'eau avec son ravisseur.

Au-delà de l'Enea, il fallut encore traverser plusieurs ruisseaux ou affluens temporaires de marécages n'offrant pour nous d'autre désagrément que celui de rouler une eau corrompue. Chose curieuse, et qui prouve combien tout dans la nature obéit à des lois immuables,

tous ces cours d'eau ont, de même que l'Enea, leur bouche dirigée vers l'ouest, évidemment parce que les vents alizés et les courans portent toujours du nord-est au sud-ouest, et, par leur travail incessant, forment une longue levée de sable sur la rive orientale des diverses embouchures. Pendant la saison pluvieuse, les marécages situés entre les deux villages de Punta-del-Diablo et de Dibulla s'ouvrent vers la mer dix ou quinze affluens, qui tous, sans exception, coulent de l'est à l'ouest à travers les sables avant de se déverser dans l'Océan.

Je m'arrêtai à peine une heure à Dibulla, où je devais quelques mois plus tard passer des jours bien tristes, et j'arrivai avant la nuit dans la cabane du Pantano, qui s'élève sur la plage à l'endroit même où le sentier de la sierra quitte le bord de la mer pour pénétrer dans l'intérieur des terres. La cabane est ainsi nommée du marécage que je devais traverser le lendemain : inutile de dire que l'existence est un vrai martyr dans cette misérable hutte; entre toutes celles du golfe, la crique voisine a mérité le nom de Rincon-Mosquito (Anse des Moustiques).

La Sierra-Nevada est défendue presque de tous les côtés par une zone de marécages que des entassements de pierres et de débris, semblables à d'anciennes moraines, séparent des plaines environnantes. Ces amas de roches et de cailloux ont-ils été ainsi formés par des avalanches d'eau successives descendues comme un déluge des gorges de la montagne, en poussant devant elles une digue flottante de blocs arrachés aux flancs du roc vif? ou bien sont-ils de véritables moraines et doivent-ils nous prouver que la zone tropicale, elle aussi, a eu sa période de glaces et de frimas? C'est là une question que l'état actuel de la science et les rares explorations faites dans la Sierra-Nevada ne permettent guère de résoudre; mais il est certain que ces monticules de débris sont bien en effet des terrains de rapport charriés à une époque où des agens géologiques, aujourd'hui très affaiblis, étaient encore à l'œuvre dans toute leur violence. Immédiatement au sortir de la cabane du Pantano, on gravit une de ces moraines où des arbres épineux croissent au milieu des pierres, puis on redescend dans une vaste savane où sont épars des bouquets de tulipiers (*liriodendron*), quelques palmiers-maurices et des touffes de joncs gigantesques : c'est là que commencent les marécages. Pendant les saisons pluvieuses, la grande abondance d'eau réunie dans ce bassin brise en certains endroits la chaîne de dunes qui le sépare de la mer : il est alors assez facile de le traverser parce que les eaux croupissantes sont remplacées par un ruisseau comparativement clair; mais pendant les sécheresses les vagues marines forment un nouveau cordon littoral à l'embouchure des

marécages, les eaux descendues de la montagne s'accumulent dans ces réservoirs et les transforment en bourbiers infects, habitables seulement pour les crocodiles et d'autres reptiles hideux. C'était justement dans la saison des sécheresses que nous avions entrepris notre voyage. Le Pantano, tout fumant de miasmes, étendait au loin sa nappe d'eau limoneuse. Une ouverture ménagée entre les joncs nous indiquait l'endroit où passait le sentier, et malgré le dégoût que nous inspirait l'aspect de ce marais, il fallait bien essayer de traverser le liquide tiède et visqueux, dans lequel notre imagination se représentait d'innombrables reptiles. A mesure que nous avançons, le fond devenait plus vaseux, chacun de nos pas soulevait des bouffées d'odeurs pestilentiennes qui nous saisissaient à la gorge, et bientôt nous nous trouvâmes plongés jusqu'aux épaules dans une espèce de lagune fétide, marchant dans une vase qui s'affaissait graduellement sous nos pieds et pouvant à peine soulever nos vêtements au-dessus de la surface de l'eau. Devant nous, la lagune élargissait encore sa nappe dormante entre des massifs infranchissables de roseaux, sur lesquels de grands arbres sans feuilles projetaient de longues branches semblables à des bras de gibet; tout signe indiquant l'existence d'un sentier avait disparu, et nous ne pouvions plus faire un pas qu'en nous confiant au hasard. Heureusement notre âne, resté derrière nous et flairant l'espace avec épouvante, refusait d'avancer; il nous fallut donc rebrousser chemin et retourner jusqu'à la plage à travers le marécage. Le propriétaire de la cabane du Pantano, vieillard aveugle et lépreux, ne pouvait nous accompagner; mais en échange de notre baudet il consentit à nous prêter un bœuf qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage de la sierra, et qui pouvait être pour nous un excellent guide. En effet, arrivé au milieu du marécage, cet animal obliqua tout à coup à droite, passa entre deux haies de joncs où nous n'avions aperçu aucune issue et nous guida enfin sur une pointe de terre ferme bordée de chaque côté par une baie profonde.

On marche pendant une heure environ pour traverser la plaine marécageuse qui s'étend circulairement au pied de la sierra; un air plus frais et moins humide, le murmure des eaux courantes, le chant des oiseaux, la beauté luxuriante de la végétation, annoncent tout à coup le changement de zone. Au-dessus de nos têtes s'entre-croisaient les cimes panachées des palmiers rattachés l'un à l'autre par un système inextricable de lianes; des pandanus jaillissaient comme des fusées de verdure du fouillis des branches et des feuilles; d'innombrables orchidées s'attachant aux rameaux par mille griffes épanouissaient autour de nous leurs fleurs étranges; quelques arbres tombés de vieillesse disparaissaient sous un réseau de feuilles et de

fleurs, et bien des troncs encore debout étaient eux-mêmes cachés sous les feuilles du *matapalo* et du *copey* (1) aux terribles étreintes. Ça et là, des nids de l'oiseau *gonzalito*, suspendus comme des fruits, se balançaient à l'extrémité de ces cordages de verdure; sur le sol humide, d'interminables processions de fourmis, chacune portant son morceau de feuille verte, se rendaient à leurs cités souterraines. Un bruissement universel formé par le concert des cris, des chants, murmures ou souffles échappés aux myriades d'insectes et de larves qui vivent sous l'écorce, sur les feuilles, dans l'air et sous la pierre, remplissait l'espace. Certes, dans cette nature si libre et si pleine de vie, où le pas et la voix de l'homme semblent une profanation, il faut être bien orgueilleux pour oser se dire le roi des créatures.

Après avoir gravi les premières pentes, on arrive au *rancho* du Volador, ainsi nommé d'un arbre (2) qui étale ses vastes branches au-dessus du toit. Ce *rancho* a été bâti par les Indiens aruaques pour abriter les malheureux voyageurs que la fatigue, l'orage ou la crue des rivières empêche de continuer leur route; malheureux, ai-je dit, car il est à peine possible d'exister au Volador, grâce aux innombrables insectes et autres animaux que les Néo-Grenadins désignent sous le nom général de fléau (*plaga*). D'abord ce sont les moustiques de toute espèce dont les tourbillons joyeux dansent incessamment sous l'ombrage; ils s'abattent par centaines sur le corps, et, pour s'en débarrasser, il faut se livrer sans cesse à une gymnastique désespérée et courir ça et là comme un forcené. Vers le soir, quand ces milliers de *mosquitos* se sont repus de sang humain, leurs essaims disparaissent par degrés, mais ils sont bientôt remplacés par des nuages de *sancudos*, énormes maringouins au dard long de près d'un centimètre, qui viennent à leur tour prendre part à la curée. Comment leur échapper pendant la nuit? Leur aiguillon atteint la chair à travers les vêtements, et qu'on se démène en fureur ou qu'on essaie vainement de se reposer, on n'en est pas moins couvert de buveurs de sang toujours inassouvis. Le matin, les *sancudos* disparaissent à leur tour, mais une autre légion de moustiques est prête comme un relais pour leur succéder, et à peine a-t-on pu respirer un instant que l'on est enveloppé d'un nouveau tourbillon d'ennemis. Il est aussi des maringouins qui ne se reposent jamais, entre autres le *jejen*, insecte imperceptible qu'on sent à peine sous le doigt qui l'écrase, et une espèce de moustique dont le dard agit comme une ventouse et laisse une petite tache de sang coagulé qui ne s'exfolie qu'au bout de deux ou trois semaines. Si l'on reste long-

(1) *Ficus dendrocida*, *clusia alba*, parasites qui entourent les arbres comme une nouvelle écorce, vivent de leur sève et les étouffent.

(2) *Gyrocarpus americanus*.

temps exposé aux attaques de ces insectes, la figure, toute bour-soufflée de piqûres, prend bientôt un aspect hideux.

Ces terribles moustiques ne sont pas cependant le fléau le plus redoutable du Volador et des régions qui lui ressemblent. Les *garrapatos* y sont tellement nombreux qu'ils forment aux plantes comme une autre écorce, et si l'on tombe au milieu d'une de leurs tribus, on est immédiatement couvert de ces animalcules, qui se servent de leurs pattes aiguës comme de vrilles pour s'insinuer dans le corps : inutile de chercher à s'en débarrasser, ils se gorgent de sang avec lenteur, et ce n'est que deux ou trois jours après, quand ils se sont transformés en petites vésicules rouges, qu'ils se détachent d'eux-mêmes. Quant aux gros *garrapatos* nommés *barberos* (barbiers, chirurgiens) dans le langage énergique du pays, ils s'enfoncent jusque dans les chairs, et on ne peut les extirper qu'avec la pointe d'un canif. Pendant que le voyageur se débat en vain contre les moustiques et les *garrapatos*, un autre insecte s'introduit perfidement sous les ongles de ses pieds et s'y creuse une petite retraite : c'est la *nigua* (1). Il est rare qu'on s'aperçoive d'abord de l'invasion de cet insecte, mais peu à peu on sent un petit chatouillement suivi bientôt d'une douleur cuisante. L'animal grossit rapidement dans l'intérieur du pied, et au bout de quelques jours il atteint la grosseur d'un pois. Impossible de l'extirper soi-même; il faut s'adresser à un habitant de la sierra qui ait l'habitude de ce genre d'extraction : il introduit délicatement une aiguille dans le pied, élargit lentement la blessure, et, par de légères pressions, parvient à faire rouler la *nigua* hors du pied; si par accident il perce la tendre pellicule de cet insecte, les œufs se répandent aussitôt dans le trou qu'il s'est creusé, et toute une famille de *niguas* se développe dans les chairs saignantes. Dans certaines parties du Brésil où cet insecte est aussi commun que dans la Sierra-Nevada, ceux qui donnent l'hospitalité aux voyageurs s'agenouillent chaque soir devant eux et examinent leurs pieds pour en extraire les *niguas* qui auraient pu s'y introduire. Les Aruaques marchent toujours pieds nus; aussi plusieurs d'entre eux n'ont-ils plus ni ongles, ni doigts de pied : le tout a été dévoré par l'*æstrus humanus*.

Aux tortures causées par tous ces insectes qui se liguent contre les pauvres voyageurs réfugiés sous le *rancho* du Volador, il faut encore ajouter le danger d'être piqué ou mordu par des scorpions, des serpents, des araignées mygales, des scolopendres ou mille-pattes, animaux qui atteignent parfois jusqu'à un demi-pied de longueur. Les bêtes de somme sont plus spécialement harcelées par

(1) *OEstrus humanus*, pulez *penetrans* ou *morsitans*.

des vampires qui tournoient silencieusement au-dessus d'elles, s'abattaient sur les plaies de leur dos et en sucent avidement le sang. Souvent une seule nuit passée au Volador suffit pour tuer un cheval ou un taureau.

Le ruisseau qui coule à côté de la cabane du Volador roule dans ses sables une grande quantité de paillettes d'or; mais toutes les tentatives qu'on a faites pour les recueillir ont été vaines : il a fallu s'enfuir devant les moustiques. Le vice-consul français de Rio-Hacha, qui a obtenu la concession des *placers* du Volador, y avait fait transporter, deux années auparavant, une tente de gaze très ingénieusement disposée. Pendant deux jours, il essaya de vivre sous cet abri pour surveiller le travail de ses ouvriers : ceux-ci étaient gantés et avaient la figure voilée; mais à la fin du deuxième jour, maître et ouvriers abandonnèrent d'un commun accord leur tâche, aussi fatigante que lucrative. Plus tard, un Italien avide, qui avait reçu du vice-consul la permission de laver les sables aurifères du Volador, ne put pas même travailler pendant deux jours entiers, et il quitta la besogne après avoir recueilli la valeur d'environ 10 piastres. Les seuls êtres humains qui pourraient impunément exploiter le ruisseau du Volador, parce qu'ils sont protégés par une carapace de lèpre, les habitants de Dibulla et des villages voisins, sont justement les seuls qui ne tiennent aucunement à l'accroissement de leurs richesses.

Nous n'avions par bonheur aucune raison de nous arrêter au *ranchito* du Volador, et nous marchions d'autant plus rapidement que nous voulions atteindre le prochain campement avant l'orage qui éclate régulièrement tous les jours dans les vallées de la Sierra-Nevada entre deux heures et quatre heures de l'après-midi. Le sentier franchit d'abord la Cuchilla, arête granitique de 1,800 mètres de hauteur, puis traverse divers ruisseaux assez dangereux dans la saison pluvieuse, et contourne un bassin d'une fertilité exubérante où se trouvait, il y a trois siècles, le village indien de Bonga. Au-delà coule le torrent de Santa-Clara, le plus large de cette région des Montagnes-Neigeuses. Quand notre petite caravane arriva sur le bord de ce cours d'eau, l'orage déjà commençait à gronder, et les feuilles des arbres frémissaient sous le vent impétueux qui précède toujours la pluie. Notre bœuf entra philosophiquement dans l'eau et raidit ses fortes jambes contre la violence du courant. La bonne idée de sauter sur son dos et de nous faire porter jusqu'à l'autre rive nous vint trop tard, et nous le suivîmes pas à pas en essayant d'insérer nos pieds entre deux pierres et en opposant tout le poids de nos corps à la masse d'eau écumeuse. Plus d'une fois roulés à travers les rochers, nous nous accrochions aux blocs couverts d'é-

cume, et enfin nous atteignîmes l'autre rive, presque épuisés, et non sans avoir perdu une partie de notre bagage. Pour ma part, j'avais vu disparaître mes sandales, et j'étais obligé de continuer ma route pieds nus; mais cette perte me laissait indifférent, car j'avais réussi à sauver mon chien, qui avait failli être emporté par le courant. Quelques minutes après, nous arrivions à la cabane de Cuesta-Basilio. Mon camarade s'occupait de faire la cuisine, et je coupais les tiges de fougère qui devaient nous servir de couche, lorsqu'en me retournant je m'aperçus que mon chien n'était pas dans la cabane. Malgré l'orage qui venait d'éclater, je retournai sur mes pas, j'explorai en courant le sentier par lequel nous étions venus et que la pluie avait changé en ruisseau; dans les intervalles de silence laissés par le tonnerre, j'appelai le chien, mais il ne me répondait pas, et je ne pus le découvrir sur le bord du torrent de Santa-Clara. Sans doute le pauvre animal, glacé de frayeur et de froid, n'avait pas eu la force de nous suivre. Quelques jours après, à mon retour de la Sierra-Nevada, j'aperçus sous un tas de feuilles ses ossements blanchis. Le baudet que j'avais laissé chez l'aveugle du Pantano était également mort, tué par les araignées. Ainsi les trois animaux que nous avions emmenés de Rio-Hacha avaient misérablement succombé.

Il est inutile de décrire ici notre voyage du lendemain : ce furent des fatigues semblables à celles de la veille; mais les paysages devenaient de plus en plus grandioses à mesure que nous avançons dans le cœur de la sierra, et la magnificence du spectacle me faisait oublier que je marchais pieds nus par des sentiers frayés dans le granit. C'étaient des massifs d'avocassiers dont les fruits, tombés par milliers sur le sol, formaient sous nos pas comme une boue odorante; puis c'étaient des fourrés de palmiers ou de fougères arborescentes, des champs de *bihao*s ou de cannes sauvages, des prairies bariolées de fleurs et se redressant en molles pentes vers les montagnes. De ces vastes clairières, on peut contempler les forêts dans toute leur beauté : on les voit prendre leur origine dans les gorges étroites, descendre en serpentant au fond des vallons, s'unir dans la vallée principale comme les torrens qui les arrosent, puis, après avoir formé un fleuve de verdure de plus en plus large, se perdre dans l'immense plaine couverte d'une vapeur bleuâtre. Enfin nous atteignons le col de Caracasaca, nous suivons un ancien chemin pavé en dalles de granit, reste de la civilisation disparue des Taironas, nous traversons le torrent Chirua sur un pont suspendu construit par les Aruaques, et nous arrivons à la terrasse pierreuse où s'élèvent les huttes du *pueblo* indien de San-Antonio et son église ruinée. Quelques minutes après, nous étions dans la cabane de

Pain-au-Lait (*Pan-de-Leche*), le célèbre cacique ou caporal des Aruaques.

II.

Pain-au-Lait, que j'avais eu déjà l'honneur de voir plusieurs fois à Rio-Hacha, était un petit homme à la peau d'un rouge noirâtre et aux traits sillonnés d'innombrables rides. A sa démarche aisée, à son regard tranquille, on reconnaissait l'homme riche et noble, fier de descendre d'une longue série d'aïeux et satisfait du sort qui lui avait accordé les richesses de ce bas monde. Il possédait en effet une dizaine de bœufs, deux mulets, plusieurs plantations de cannes à sucre et d'arracachas, et, le premier de sa race, il s'était donné le luxe de manger de ces pains au lait auxquels il devait son nom burlesque. Seul parmi tous les Indiens, il pouvait se dispenser pour son commerce de l'intermédiaire des avides traitans espagnols, et lui-même, suivi de ses propres bœufs portant les produits de ses champs, allait échanger ses denrées à Dibulla, à Rio-Hacha ou dans les autres localités de la plaine. D'ordinaire il avait le même costume que ses compatriotes, le chapeau de paille et la tunique de coton bleu; mais quand il descendait en pays espagnol, il tenait à honneur d'apparaître en culottes courtes et revêtu d'une petite jaquette de gros drap gris à boutons de cuivre; on eût dit un paysan de notre belle France. Avec le produit de son trafic, il s'était fait bâtir dans le *pueblo* de San-Antonio, et au milieu de ses diverses plantations, de nombreuses maisons dans chacune desquelles il avait installé une de ses femmes; lui-même habitait une cabane construite au centre du bourg et de beaucoup plus vaste, sinon plus confortable, que celles de ses sujets. C'est là qu'il rendait la justice; toute discussion, tout procès étaient tranchés par lui, et il était tout à fait sans exemple que des Aruaques mécontents de ses décisions en eussent appelé au tribunal de Rio-Hacha. D'ailleurs, pour mériter l'estime de ses subordonnés, jamais il ne lui était arrivé de s'enivrer en leur présence; quand il vidait une bouteille de *chicha*, il fermait la porte de sa cabane, et personne alors n'eût osé troubler ses méditations profondes. Pain-au-Lait n'avait eu qu'un malheur dans sa vie, mais il avait su faire tourner ce malheur à sa plus grande gloire. Pendant qu'il se baignait dans la rivière de Rio-Hacha, un crocodile lui avait d'un coup de dent enlevé la main droite. Il s'était aussitôt fait fabriquer une main en fer-blanc, que par courtoisie on était convenu de prendre pour de l'argent, et depuis il n'était jamais sorti sans attacher à cette main brillante une canne à pomme d'or qui se balançait majestueusement à côté de lui. Cette canne, célèbre dans toute la province de

Rio-Hacha, était une main de justice, un sceptre royal, une verge de magicien, et les Aruaques n'osaient la regarder qu'en tremblant. Avait-elle une âme? était-elle un dieu? Pain-au-Lait aurait seul pu les renseigner sur ce sujet; mais il se gardait bien de parler de cette canne mystérieuse qui faisait de lui un prophète et un roi.

Lorsque nous nous présentâmes devant Pain-au-Lait, le cacique se balançait dans son hamac; il se leva précipitamment, afin de prendre une position plus majestueuse, et, s'asseyant sur un large tronc de *macana* (1) placé au milieu de sa cabane, il nous indiqua du doigt d'autres sièges plus petits à côté de la porte. Selon l'usage antique de tous ceux qui pénètrent dans la sierra, traitans ou voyageurs, nous venions annoncer notre arrivée au chef, et le prier de nous accorder sa haute protection. En outre nous lui demandions de nous donner l'hospitalité dans l'une de ses cabanes. Pain-au-Lait nous écoutait en fermant les yeux, et de temps en temps il poussait un petit gémissement comme un dormeur obsédé par un cauchemar. Soudain il se leva sans avoir fait la moindre réponse, et, attachant la célèbre canne à sa main de fer-blanc, il sortit de la cabane et disparut. Nous nous interrogeons du regard avec étonnement pour avoir l'explication de sa conduite, lorsqu'un Aruaque entra dans la hutte et nous annonça que désormais nous étions chez nous. Pain-au-Lait nous avait fait l'insigne honneur de nous céder sa propre cabane, et il était allé demeurer dans l'une de ses plantations. Immédiatement après son départ, un grand nombre d'Indiens, qui attendaient avec curiosité l'issue de notre entretien avec le cacique, se précipitèrent dans la hutte pour acheter nos marchandises. Bientôt des masses de bananes, d'avocats, de goyaves (2), de malangas (3), d'arracachas (4), s'amoncelaient en pyramides sur le sol; mais la plupart des Indiens, tout en achetant de la morue, des aiguilles et de la laine, parurent scandalisés de ne pas voir de bouteilles d'eau-de-vie dans nos bagages. Ils n'avaient jamais eu affaire à des traitans de notre espèce.

La cabane dont nous étions devenus les habitans, et qui probablement sert encore de palais au cacique des Aruaques, est de forme ronde et peut mesurer environ 5 mètres de porte à porte. Elle est bâtie de troncs de *macanas* plantés circulairement dans le sol et entrelacés de divers branchages. Au-dessus s'élève un énorme toit conique en foin, soutenu à l'intérieur par un système de poutrelles très compliqué. Seule entre toutes les cabanes d'Indiens, celle-ci est munie de portes, mais on n'a point de verroux pour les assujettir,

(1) Fougère arborescente de l'espèce *alsophila*.

(2) *Psidium pomiferum*.

(3) *Maranta malanga*.

(4) *Conium arracacha*.

et quand le vent souffle, il les ouvre et les ferme tour à tour avec fracas. Une claie de cannes sauvages, couverte de foin, règne autour de la cabane à la hauteur d'un mètre environ : c'est la couche du cacique et de ses hôtes ; deux pierres noircies placées au milieu de la hutte, à côté du grand siège d'honneur de Pain-au-Lait, servent de foyer. Les demeures des autres Aruaques sont beaucoup plus modestes que celle de leur cacique. Construites au hasard sur la terrasse de San-Antonio, elles ont exactement la forme de grandes ruches d'abeilles ; les parois se composent en général de cannes sauvages entrelacées, et les toits de foin descendent si bas que pour pénétrer dans l'intérieur il faut presque ramper. Une seule cabane se distingue des autres par son style d'architecture, et de loin peut soutenir la comparaison avec les constructions de Rio-Hacha. Lors de mon passage, elle était habitée par deux dames espagnoles, la mère et la fille. Celle-ci, atteinte aux sources mêmes de la vie à la suite d'un chagrin d'amour et condamnée par les médecins, avait cherché un refuge parmi les Indiens, dans la salubre vallée de San-Antonio ; sa mère l'avait suivie pour la soigner et la disputer à la mort. Pendant cinq ans déjà, elle avait réussi à prolonger la vie de sa Conchita, jeune fille douce, gracieuse et fière, que les Aruaques vénéraient comme la déesse de leurs montagnes.

Le *pueblo* de San-Antonio est situé à 2,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, au pied d'une montagne flanquée du sommet à la base de plateaux étagés l'un au-dessus de l'autre, comme les marches d'une gigantesque pyramide, et offrant à cause de cette disposition un avantage inappréciable aux agriculteurs qui voudront s'y établir. Au-dessous du village coule le rapide torrent de San-Antonio ; la vallée, qui porte le même nom, se compose de bassins arrondis, séparés l'un de l'autre par d'étroits défilés : chacun de ces bassins, rempli d'une couche épaisse d'humus qu'y ont déposée les eaux du lac qui le remplissait autrefois, semble fait pour recevoir un village, et n'attend que la hache et la charrue pour être transformé en champs de la plus incomparable fécondité. De même le Rio-Chirua, qui se déverse dans le San-Antonio à une petite distance en aval du *pueblo*, parcourt de vastes prairies naturelles où les arbres s'élèvent par groupes assez nombreux pour les besoins des futurs colons, mais assez clair-semés pour n'être pas un obstacle au défrichement. Partout les vallées et les montagnes offrent les terrains les plus favorables à la culture, excepté vers le nord, où le *Cerro-Plateado* (Mont-Argenté) dresse ses escarpemens abrupts de schistes toujours humides et luisans comme le métal. Pour nous fixer dans quelque vallon de cette heureuse contrée, il ne nous restait que l'embarras du choix.

Le surlendemain de mon arrivée à San-Antonio, je m'acheminais

seul vers San-Miguel, autre *pueblo* d'Indiens situé à 2,600 mètres d'altitude environ, sur un plateau sans arbres et semé de débris. Moins riche et moins peuplé que San-Antonio, il a mieux conservé les traditions des anciens temps, et c'est dans le voisinage immédiat de San-Miguel, au milieu des blocs amoncelés de Cansamaria, qu'on célèbre encore les mystères sacrés. Au nord et au sud, deux ravines étroites et profondes, semblables aux fossés d'une citadelle, séparent le village des jardins et des pâturages du plateau; des deux autres côtés, une haie vive de plantes épineuses empêche le passage des porcs, des chiens, des poules ou d'autres animaux domestiques : le *pueblo* est lui-même un temple, et l'homme seul a le droit de s'y introduire. Les rues pavées sont propres comme la cour dallée d'un palais, et des parterres de fleurs entourent les cabanes : à première vue, on s'aperçoit que les traitans espagnols ne pénètrent que rarement dans cette enceinte sacrée et n'ont pas encore eu le temps de la profaner, comme ils ont fait à San-Antonio. Au centre du village s'élève une église qu'on pourrait presque appeler monumentale en la comparant à toutes les autres constructions de San-Miguel : il est vrai qu'on n'y dit jamais la messe, et qu'elle n'a d'autre utilité que de recevoir le scrutin à l'époque des élections.

Lorsque j'entraî dans le *pueblo*, il me sembla d'abord complètement désert; toutes les cabanes étaient vides; un silence de mort régnait autour de moi. Les Indiens, hommes et femmes, étaient sans doute occupés à leurs plantations de bananiers et de cannes, ou bien, comme ils en ont l'habitude à certaines époques, ils s'étaient réunis dans quelque *rancho* de la montagne pour manger un bœuf. Fatigué comme je l'étais, je ne pouvais attendre le retour des Indiens pour réclamer l'hospitalité; j'entraî dans un jardin dont j'espérai plus tard pouvoir dédommager le propriétaire, et je cueillis quelques bananes, puis j'allai m'installer confortablement dans une cabane où flambait encore un reste de feu. Je sommeillais à demi depuis une ou deux heures, lorsque, peu d'instans avant le coucher du soleil, j'entendis tout à coup une voix retentir près d'une cabane voisine. Je me levai précipitamment pour me présenter aux nouveau-venus, mais je m'arrêtai en voyant que j'allais interrompre une cérémonie religieuse. Six Aruaques étaient accroupis sur le pavé de la rue et gardaient le plus profond silence. Devant eux, un vieillard à la tête échevelée, à l'œil égaré, tendait ses bras vers les glaciers qu'illuminaient les rayons mourans du soleil; puis il se frappait la poitrine, passait la main sur son front, se livrait à des contorsions diverses, grimaçait horriblement et prononçait des mots qui me semblaient sans suite. A mesure que les ombres remontaient la pente du glacier, ses gesticulations devenaient plus violentes, sa

parole sortait plus rauque et saccadée; mais lorsque la dernière flamme, scintillant au sommet du pic neigeux, se fut envolée dans l'espace, le vieillard se tut soudain; sa figure se détendit, ses traits redevinrent humains, et, sans me jeter un regard, il rentra dans la cabane. En même temps, les six Aruaques accroupis rompaient le silence auquel ils s'étaient astreints pendant la cérémonie, et commençaient à parler avec une volubilité sans égale. Plusieurs femmes, assises sur le sol à une distance respectueuse, semblaient n'avoir pris aucune part aux rites sacrés, sans doute parce que leurs nobles époux ne les en jugeaient pas dignes, et malgré les contorsions du *mamma*, elles avaient continué leurs travaux de ménage ou leurs soins de toilette. J'étais probablement le premier blanc qu'elles eussent jamais vu; mais elles ne parurent pas un seul instant me remarquer, car, sous l'œil jaloux qui les surveille, elles n'ont pas le droit de manifester de curiosité, il faut qu'elles restent à l'état de machines. Méprisées en tout, elles n'ont pas même le privilège de demeurer sous le toit conjugal; elles vivent et dorment dans la cuisine, hutte étroite et basse où elles peuvent à peine se tenir debout. Jamais la femme ne s'enhardit jusqu'à dépasser le seuil de la case maritale; elle dépose à la porte la nourriture qu'elle vient de préparer et que le majestueux époux lui fait la grâce de vouloir bien accepter. La femme est l'esclave du mari, et toute jeune fille pauvre qui ne trouve pas de maître devient de droit la chose du riche le plus voisin. On voit que chez les Aruaques la question du paupérisme est résolue d'une manière sommaire, du moins en ce qui concerne la femme. Chez d'autres nations plus civilisées, la solution du terrible problème est à peu près la même, en dépit des complications et des subtilités de l'économie politique.

J'entrai dans la cabane en même temps que les Aruaques; mais le *mamma*, me regardant toujours avec méfiance, ne daigna pas même me saluer : il m'en voulait sans doute de l'avoir surpris dans l'exercice de ses fonctions religieuses. Heureusement j'avais sur moi une lettre d'introduction écrite par un *caballero* de Rio-Hacha à son frère de lait, Pedro Barliza, le seul métis de San-Miguel. Je dépliai la lettre, et je lus moi-même les phrases louangeuses qui célébraient mes qualités et mes vertus. Pedro Barliza était l'un des Aruaques présents : il s'empressa de me souhaiter la bienvenue et de m'offrir un hamac auprès du feu. Il était le seul Indien de la société qui comprit l'espagnol; mais ma lettre n'avait pas produit un moindre effet sur ses compagnons que sur lui : à leurs yeux, je possédais là un talisman souverain qui faisait de moi un être supérieur. Je m'emparai du hamac si gracieusement offert pendant que les Indiens s'asseyaient ou s'agenouillaient près du feu. La flamme, ba-

lancée par le vent, luttait avec l'obscurité, qui avait déjà envahi la cabane, et les visages rouges des Indiens, tantôt cachés dans l'ombre, tantôt éclairés par la réverbération du foyer, apparaissaient et disparaissaient comme des esprits évoqués et conjurés tour à tour. Ils ouvraient et fermaient la bouche par un mouvement rythmique, et savouraient voluptueusement le *hayo* (1). Pour cette besogne, de beaucoup la plus importante de leur vie, tous les Aruaques tiennent dans la main gauche une petite calebasse renfermant de la chaux en poudre. Ils prennent d'abord dans une espèce de blague, semblable à celles de nos fumeurs, des feuilles de *hayo*, puis ils les mâchent pour en extraire le suc qu'ils laissent tomber de leur bouche sur le bord de la calebasse; ensuite ils saupoudrent ce suc de chaux au moyen d'une petite baguette qu'ils promènent sans cesse sur le mélange afin d'opérer une combinaison plus intime entre les deux substances. De temps en temps ils portent cette baguette à la bouche et aspirent avec volupté la mixture corrosive. Les Indiens et les nègres du Pérou font également un grand usage du *hayo*, et prétendent pouvoir jeûner pendant une semaine et davantage, pourvu qu'on leur donne une provision suffisante de feuilles de cette plante. Le célèbre naturaliste Tschudi, dont le témoignage ne saurait être suspect, affirme avoir vu en mainte occasion des individus qui travaillaient pendant plusieurs jours consécutifs et se contentaient de mâcher du *hayo* pour réparer leurs forces. Les Aruaques ne connaissent pas cette propriété merveilleuse de leur plante favorite, et lorsque j'en parlai à Pedro Barliza, il éclata d'un rire très incrédule, partagé par tous ses compagnons.

La conversation, engagée d'abord au sujet du *hayo*, ne tomba pas de plusieurs heures, grâce à la curiosité de Barliza. Il m'accablait de questions faites en mauvais espagnol, et traduisait aussitôt mes réponses en langue aruaque; chacune semblait provoquer le plus vif étonnement : c'étaient des exclamations sans fin, des éclats de rire ahuris. Dans leurs conversations les plus ordinaires, les Aruaques ne peuvent finir une phrase sans pousser un ah ! exprimant chez eux l'impuissance du langage et ce qu'on pourrait appeler l'emballotement de la pensée : on dirait que leur discours, aussi rapproché de la nature qu'il est possible, ne se compose que d'interjections. Après m'avoir écouté, ils semblaient émerveillés au-delà de toute expression et ne faisaient plus entendre que des voyelles admiratives chantées sur tous les tons de la gamme. La stupéfaction fut au comble lorsque je fis flamber une allumette chimique : malgré

(1) *Erythroxylon*. C'est le coca des Péruviens, petit arbuste dont la feuille ressemble à celle de l'acacia ou de l'indigo.

leur titre d'électeurs et d'éligibles, malgré les rapports trop fréquens qu'ils ont avec les trafiquans espagnols, ils n'avaient pas encore vu cette merveille de l'industrie moderne. Le grand-prêtre seul m'écoutait avec un intérêt mêlé d'une certaine répugnance : il voyait que j'étais un plus savant *mamma* que lui, et plissait sa lèvre supérieure avec une affectation de dédain. Je continuai sans avoir l'air de m'apercevoir de la sourde opposition du magicien, et je fis un cours en règle à mes nouveaux amis. Je leur parlai de l'Espagne, qui leur avait autrefois porté la guerre et le baptême, mais qui leur avait aussi donné la canne à sucre, le café et tous leurs animaux domestiques; ensuite je leur parlai de l'Angleterre, dont ils voyaient quelquefois du haut de leurs montagnes les navires, semblables à de petits insectes patinant sur la surface des eaux; je leur dis aussi quelques mots de ces terribles Yankees, qu'ils se représentaient comme d'effroyables démons n'ayant pas même une figure humaine. Pour leur faire comprendre mes explications, j'essayai de leur dessiner sur le sol une petite carte à la lueur d'une torche allumée au foyer; ils se penchèrent l'un après l'autre sur ces lignes bizarres, qu'ils eurent l'air de comprendre. Pour agir sur l'intelligence de ces enfans encore incultes de la nature, il faut nécessairement se servir d'un interprète qui puisse traduire nos idées complexes en idées infiniment plus simples et plus rudimentaires. Par l'entremise de Barliza, métis appartenant à la fois aux deux races, mes paroles présentaient un sens aux Aruaques; mais combien de fois plus tard ne tentai-je pas en vain de me faire comprendre par des Indiens de San-Antonio qui parlaient un peu l'espagnol! J'éprouvais même une grande difficulté à leur faire nommer un objet que je mettais sous leurs yeux : ils me regardaient pendant longtemps, répétaient plusieurs fois ma question, marmottaient quelques paroles inintelligibles, puis, avec une explosion de rire, me répondaient qu'ils ne comprenaient pas.

On affirme généralement que, toute proportion gardée, les montagnards sont plus grands, plus forts, plus intrépides que les habitans des plaines. Il n'en est pas ainsi dans l'état du Magdalena, ni même, à ce qu'il paraît, dans la Nouvelle-Grenade tout entière. Les Aruaques, tribu des montagnes, sont plus petits, plus faibles, moins intelligens que les Goajires, tribu de la plaine; ceux-ci sont resplendissans de beauté, ceux-là laids et souvent infirmes; ils sont pusillanimes et tremblent sous le regard d'un Espagnol, tandis que les Goajires sont inaccessibles à toute crainte, et par trois siècles de lutte ont su maintenir leur précieuse liberté. Les deux tribus diffèrent aussi complètement par la couleur : les Goajires ont la peau d'un rouge éclatant comme la brique; les Aruaques sont presque

noirs. Leurs femmes, toujours sales et fétides, sont vêtues d'une espèce de sarrau de toile qui gêne tous leurs mouvemens et les force à marcher à petits pas; elles portent leurs enfans sur les reins, dans un petit sac suspendu à leur front par une corde plate. Courbées péniblement afin d'équilibrer ce poids, avançant leurs mains pour tisser leurs *muchillas*, elles fournissent ainsi des courses de dix et quinze lieues par les sentiers raboteux de la montagne : on dirait de gigantesques sarigues portant leur progéniture sur leur dos. Quelle différence entre ces malheureuses femmes et les belles Goajires, à l'œil fier, au sein nu, superbement drapées dans leurs manteaux et posant leurs enfans à califourchon sur leurs hanches ! Aruaques et Goajires, que dans toute carte ethnologique on a classés jusqu'ici sous la même teinte, diffèrent autant les uns des autres que le Français diffère du Tatar. Du reste, ils s'abhorrent, et si les Aruaques descendent rarement dans la plaine, cela provient surtout de l'épouvante que leur inspirent les autres peaux-rouges.

De quelle région de la Côte-Ferme les Aruaques sont-ils originaires ? Quelques-uns prétendent qu'ils habitaient autrefois la plaine près des bords de l'Enea, et qu'ils s'enfuirent dans les montagnes à l'approche des Espagnols. L'historien Plaza, avec plus d'apparence de raison, les considère comme un reste de la puissante tribu des Taironas, qui occupaient toute la côte depuis le golfe d'Urabà jusqu'à l'embouchure du Rio-de-Hacha. Pocigüeira, leur place d'armes et leur principale forteresse, située non loin de l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les huttes de San-Miguel, avait été bâtie pour la protection des mines d'or de Tairona, qui avaient donné leur nom à la tribu. Les Aruaques, aujourd'hui si pauvres, avaient à cette époque de l'or en abondance, et leurs vases les plus grossiers étaient formés de ce métal. La tradition ajoute qu'ils connaissaient l'art de ramollir tous les métaux au moyen d'une herbe magique et de les pétrir comme des potiers pétrissent l'argile; bien des habitans de Rio-Hacha affirment avoir vu dans la sierra des ornemens d'or sur lesquels on reconnaît distinctement l'impression des doigts du fabricant. Vraies ou réelles, ces richesses des Aruaques exaltèrent l'avidité des Espagnols. En l'année 1527, le *conquistador* Palomino se noya dans la rivière qui porte son nom, en essayant de pénétrer dans la gorge de Pocigüeira. Trois ans plus tard, Lerma, le gouverneur de Sainte-Marthe, renouvela sans beaucoup de succès une tentative d'invasion. Enfin en 1552 Ursuà parvint à remonter les vallées de la sierra jusqu'aux villages indiens. La plupart des Aruaques s'enfuirent, et, traversant les Andes et les *llanos*, allèrent s'établir sur les bords de l'Orénoque, où leurs descendans se trouvent encore. Quelques-uns cependant se réfugièrent au pied des glaciers et réussirent à cacher leur retraite

aux conquérans espagnols, qui cherchèrent vainement l'Eldorado de Tairona, et durent se retirer après avoir fait un butin insignifiant. De nos jours, le nombre des Aruaques ne dépasse probablement pas un millier. En 1856, ils étaient un peu moins de cinq cents dans les deux *pueblos* les plus considérables de la sierra, San-Antonio et San-Miguel. Tairona n'est plus aujourd'hui qu'une montagne sacrée, un Olympe où siègent de mystérieuses divinités. C'est là que se trouvent, à côté l'un de l'autre, le paradis et l'enfer; c'est là que vont ressusciter tous ceux qui meurent, et celui qui serait assez téméraire pour approcher du redoutable mont périrait à l'instant même, afin de tenir compagnie à ceux dont il aurait profané la demeure. Souvent les morts de Tairona éprouvent le besoin de revoir un de leurs parens, de leurs amis, ou quelque animal chéri qu'ils ont laissé sur la terre. Aussitôt flétris par le souffle invisible de la mort, les êtres qu'ils ont visités ne tardent pas à tomber malades et à mourir : c'est là ce qui explique les fièvres aiguës et les morts soudaines. Parfois on entend la montagne mugir : « c'est la voix des trésors qui parle ! » disent les Aruaques. Comme une peinture qui reparait sous un badigeon grossier, l'ancien paganisme persiste chez les Aruaques en dépit des formes catholiques qui leur ont été imposées par les Espagnols. Ils pratiquent les deux religions, mais leur cœur est à celle qu'ils tiennent de leurs pères et suivent en secret. Entre eux, aucun marché n'est valable, s'il n'a été ratifié par une incantation du *mamma*. Leurs noms chrétiens ne sont autre chose que des noms officiels, et quand ils ne craignent pas d'être entendus par un Espagnol, ils s'appellent par leurs noms mystiques.

Les Aruaques sont industriels, et, malgré leur peu d'intelligence, ils savent une foule de choses que les Goajires, amoureux de leur liberté, ignorent complètement. Évidemment les éducateurs des Aruaques ont été le froid et la faim. Pour vivre dans ces hautes vallées de la sierra, il ne suffit pas aux Indiens de parcourir les forêts et de ramasser les fruits qui tombent : il faut aussi qu'ils plantent et qu'ils sèment, qu'ils bâtissent des demeures et qu'ils tissent des vêtemens. Ils vendent aux traitans des cordes et des sacs qu'ils tissent avec la fibre de l'agave américaine, et qu'ils savent teindre de diverses couleurs. Une écorce d'arbre appelée *naula* leur donne une inaltérable nuance lie de vin; de même une graminée à fleurs jaunes leur fournit une belle couleur dorée qu'ils appliquent sur les tissus au moyen d'un agent qu'il faut bien nommer, puisqu'il joue chez les Aruaques un rôle industriel important. Cet agent, c'est la salive, avec laquelle ils préparent aussi leur eau-de-vie et leur fromage en mâchant soit des cannes à sucre, soit du lait, et en cra-

chant à la ronde dans une énorme calebasse. On dit que la *chicha* fabriquée par ce procédé plonge dans une ivresse beaucoup plus redoutable que l'eau-de-vie ordinaire. Heureusement les Aruaques ne savent pas encore extraire de l'agave cette liqueur que les Mexicains appellent *pulque*. C'est bien assez pour les corrompre et les tuer lentement de leur terrible *chicha* et du rhum frelaté des traitans, sans qu'on leur enseigne encore un nouveau moyen de se détruire!

Les traitans, blancs ou noirs, sont le fléau des Aruaques. Ils disent beaucoup de mal de ces pauvres Indiens, et cela par la simple raison que l'oppresser calomnie toujours l'opprimé. Il est vrai, les Aruaques sont hypocrites comme tous les faibles; mais cette hypocrisie n'est point perfide, c'est l'hypocrisie de la sarigue, qui fait la morte dès qu'on la touche, de peur d'être torturée et mangée. Comment s'étonner si les Aruaques, toujours trompés et pillés, deviennent soupçonneux et craintifs, et si les plus hardis d'entre eux cherchent à se venger? Comment s'étonner encore si leur vengeance est celle de la ruse? Dans une lutte ouverte, ils auraient le dessous, il leur faut se cacher pour faire du tort à leurs puissans ennemis; néanmoins, quelle que soit leur haine, ils sont toujours esclaves de leurs dettes, et même, lorsque le traitant, qui leur a fait payer l'eau-de-vie huit ou dix fois sa valeur, vient à mourir, les Aruaques vont à la recherche des héritiers pour leur payer intégralement le sucre ou les cordes d'agave qu'ils se sont engagés à fournir. Les trafiquans le savent et avancent parfois aux Indiens jusqu'à 100 ou 200 piastres de leurs mauvaises marchandises. Jamais ceux-ci ne cessent d'être débiteurs, et le vice de l'ivrognerie, qu'on prend bien soin d'encourager chez eux, les empêche de sortir du gouffre. Autrefois, pour les faire payer plus vite, on les menaçait de vendre leurs huttes et leurs cannes; mais, depuis 1848, la contrainte par corps et la saisie des immeubles pour non-paiement de dettes ont été abolies. Par reconnaissance, par la force des traditions et par cet antagonisme naturel des races qui jette tous les Indiens dans le parti libéral et la plupart des blancs dans le parti conservateur, les Aruaques se sont rangés comme un seul homme sous le drapeau du progrès. Lors des élections, toutes les voix sont acquises au candidat avancé, excepté la voix de Pain-au-Lait, qui se croit obligé par ses richesses et son titre de caporal de se proclamer conservateur; mais son exemple n'entraîne personne, et l'on dit même qu'un jour de scrutin il fut chassé de l'église parce qu'il avait tenté de troubler le vote en brandissant sa canne à pomme d'or. C'est ainsi que les événemens de 1848 ont eu leur contre-coup jusque dans les montagnes de la Sierra-Nevada, et bien des Indiens qui ignoraient même le nom de la France se passionnaient jusqu'à la frénésie pour des questions qu'elle avait soule-

vées. Rien ne prouve mieux combien les peuples sont solidaires les uns des autres; comme s'ils formaient une chaîne électrique, tous frémissent à la fois sous le même choc.

III.

Après ma visite à San-Miguel, j'employai une dizaine de jours à parcourir les forêts et les prairies de la Sierra-Nevada. Chacune des vallées que je visitai renferme des terrasses et des bassins admirablement propices pour la culture, échelonnés de zone en zone dans un espace de quelques lieues et pouvant produire toute la série des plantes cultivées, depuis la vanille aromatique, toujours baignée par une atmosphère moite et brûlante, jusqu'au lichen d'Islande, qui germe péniblement sur la terre froide au pied des rochers neigeux. De toutes ces vallées, chaudes, tempérées ou froides, celle qui me satisfît le plus complètement fut la vallée de San-Antonio : nulle part le climat ne me sembla plus beau, la terre plus fertile; les moustiques y sont rares, les gros *barberos* presque inconnus; les serpents, assez communs, sont pour la plupart de petits boas inoffensifs : en outre, le village a l'immense avantage de communiquer avec la plaine par un sentier de mulets. Je me décidai pour une espèce de prairie d'une cinquantaine d'hectares, située à une demi-lieue de San-Antonio, sur le bord du torrent Chiruà et sur le revers de la montagne de Nanù. Dès que mon choix fut arrêté, je repartis avec Luisito pour faire à Rio-Hacha les modestes préparatifs de notre colonisation.

Notre voyage de retour fut semé de moins d'incidens que notre voyage d'exploration, mais il ne laissa pas d'être très pénible, surtout pour moi, qui avais usé dans les courses de montagnes plusieurs paires de sandales grossièrement faites en cordes d'agave, et qui avais les pieds déchirés et meurtris par les pierres. A la fin du second jour de marche, j'arrivai tout écloppé au village de Dibulla, et, me sentant incapable de continuer la route à pied, je louai un *cayuco* pour nous transporter à Rio-Hacha. Malheureusement, la mer étant très houleuse, il ne nous fut possible de partir qu'après deux jours d'attente que je passai étendu sur le sol dans la cabane du batelier, pauvre lépreux dont je n'osai pas refuser l'hospitalité trop empressée. Quand je fus enfin de retour à Rio-Hacha, il me fallut plus d'un mois pour me reposer complètement de mes fatigues.

Nos préparatifs d'émigration terminés, il fut décidé que je partirais le premier avec Luisito et les deux jeunes mulâtres Mejia et Bernier, qui voulaient devenir membres de notre colonie; don Jaime Chastaing devait attendre encore quelques jours afin de surveiller

l'embarquement des instrumens d'agriculture et des outils nécessaires pour la construction de nos cabanes. Rendu sage par l'expérience, je choisis la route de mer; mais en dépit de mes précautions, ce second voyage devait être encore plus émaillé d'accidens et plus périlleux que le premier. Dès que nous eûmes dépassé Punta-Tapias, le vent, devenu plus fort, imprima une grande vélocité à notre barque informe, creusée dans le vaste tronc d'un fromager; malgré les efforts des bateliers pour maintenir le *bongo* perpendiculaire à la lame, le malheureux esquif était ballotté à droite et à gauche, et chaque vague le remplissait d'écume. Bientôt il arriva en face de Dibulla, où nous devions débarquer. Tenir plus longtemps la mer dans une embarcation pareille était insensé, il fallait nous diriger résolument vers l'embouchure du Rio-Dibulla au risque de naufrager; « mais que m'importe, disait le patron du *bongo*; homme horrible dont le visage n'était qu'une grande boursouflure noire rayée de jaune, que m'importe, pourvu que je me sauve? » Plus nous approchions du bord, plus la mer devenait furieuse; chaque vague, chargée de sable, nous poursuivait en rugissant, s'écroulait comme un rocher au-dessus de nos têtes, remplissait à demi la barque d'eau salée, puis la laissait osciller comme étourdie sous le coup, jusqu'à ce qu'une nouvelle vague, plus haute encore, vint nous pousser devant elle. Enfin un choc plus violent que les autres renversa le *bongo*, et sans trop savoir ce qui nous arrivait, nous fûmes tous, dans le désordre le plus pittoresque, portés d'un jet puissant au milieu des sables de l'embouchure. C'est ainsi que, une fois sur quatre, on débarque dans le port de Dibulla. La mer y est toujours plus grosse qu'à Rio-Hacha, parce que la côte s'y recourbe directement en travers de la marche des vents alizés et reçoit en plein le choc des vagues. Cependant les ouragans y sont aussi inconnus que dans les autres parages des mers grenadines.

Je devais engager les Aruaques qui pourraient se trouver à Dibulla à me louer leurs bœufs de transport; ces animaux, nés et élevés dans la sierra, ont seuls le pied montagnard et peuvent seuls porter de lourds fardeaux à travers les torrens et les marais: des bêtes de somme habituées à ne suivre que les sentiers de la plaine résistent rarement à la fatigue de pareils voyages, et le plus souvent on est obligé de les laisser en route. Pas un Aruaque n'était à Dibulla: il fallait donc, bien malgré moi, m'arrêter dans cet affreux village, environné de marais et de *caños* à l'eau croupissante.

Vers le milieu du xvi^e siècle, Dibulla, que les Espagnols appelaient alors San-Sebastian-de-la-Ramada, et qu'habitait une fraction de la tribu des Taironas, était une ville riche et puissante. Lerma, le gouverneur de Sainte-Marthe, y leva, dit la tradition, une con-

tribution de guerre de 200,000 piastres; aujourd'hui il ne reste rien à Dibulla qui rappelle les splendeurs et les richesses d'autrefois. Dans un espace assez étendu, circonscrit par le Rio-Dibulla, la mer, des marécages remplis de palétuviers et l'infranchissable massif de la forêt vierge, se trouvent plusieurs jardins, semblables à des amas de broussailles, et des cabanes éparses plus vastes et plus commodes, mais plus délabrées que les huttes des Aruaques. Plusieurs de ces maisons sont complètement disloquées. La première que je vis n'avait plus que deux parois déjetées sur lesquelles reposaient encore, en guise de toit, quelques feuilles de palmier tordues par le vent, comme des restes de voiles sur un navire en détresse. La place des deux parois écroulées était marquée par des débris de plâtras qu'on ne s'était pas même donné la peine de débayer. Toute une famille vivait dans cette ruine, qu'un coup de vent un peu plus violent que les autres aurait pu complètement jeter sur le sol; la femme vaquait à ses occupations ordinaires, les enfans jouaient à cache-cache entre les meubles, et le père de famille, majestueusement installé dans un vaste fauteuil, contemplait tour à tour la nature et son pot-au-feu.

Dans les rues, ou plutôt les sentiers de Dibulla, grouillent des enfans des deux sexes, le plus souvent complètement nus et remarquables par leur énorme ventre et le prodigieux développement de leur nombril. Presque tous les habitans du village, hommes ou femmes, sont atteints d'éléphantiasis, de lèpre, ou de telle autre affreuse maladie de la peau. On ne peut se faire une idée de l'aspect hideux de ces figures et de ces corps tachetés comme des peaux de salamandres. A peine ose-t-on regarder tous ces êtres soi-disant humains, qui d'ailleurs sont très satisfaits de leur personne et se mirent avec complaisance dans des lambeaux de miroirs. Les horribles maladies dont ils sont atteints ont sans doute pour causes l'absorption des miasmes paludéens, les piqûres des insectes, la mauvaise alimentation, les habitudes immondes, et peut-être aussi la dégénérescence des races, mélangées au hasard dans une véritable promiscuité. Presque tous les habitans du village souffrent d'un gonflement de la rate et du foie. Nombre d'entre eux contractent en outre la *jipatera* ou géophagie, et mangent avidement de la terre, du bois, de la cire; ils font surtout leurs délices de débris d'ardoise. Le voyageur grenadin Ancizar, qui a observé cette maladie en d'autres parties de la Nouvelle-Grenade, a souvent entendu des malheureux affirmer qu'en temps de pluie l'ardoise a le goût du pain.

Dès le troisième jour de résidence à Dibulla, j'étais saisi d'une terrible fièvre. Toutes les commères de l'endroit s'assemblèrent en

grand conseil autour de la natte sur laquelle j'étais étendu, et chacune prononça son avis sur mes chances de vie et de mort : l'opinion générale fut qu'on me porterait dans quelques jours au cimetière. C'était chose grave en effet que de tomber malade dans un village où les seuls médecins sont des lépreux et des mangeurs de terre, où l'on ne peut trouver ni quinine, ni remèdes autres que des simples appliqués au hasard, où la vermine et les animaux nuisibles de toute sorte peuvent librement entrer. Plus d'une fois des lézards, pénétrant dans ma cabane par les fentes des parois, vinrent me rendre visite, et l'un d'eux, grand *lobo* de deux pieds de longueur, se nicha même sur ma poitrine pendant que je dormais d'un sommeil délirant. Une autre fois, un jaguar dévora un âne dans l'enclos mal fermé attenchant à ma hutte. C'étaient là des incidens peu agréables en eux-mêmes, mais ils me faisaient peut-être du bien en me rappelant au sentiment des choses extérieures, et lorsque mon associé don Jaime arriva de Rio-Hacha muni des drogues les plus indispensables, le plus fort de la crise était passé.

Mon visiteur le plus assidu était le *padre* Quintero, curé de Dibulla. Il se disait blanc et peut-être l'était-il d'origine; cependant il était aussi brun que les autres Dibulleros, et par le costume il ne se distinguait pas davantage de ses paroissiens. Il avait été jadis curé des *pueblos* de la Sierra-Nevada; mais, dominé par la funeste passion de l'eau-de-vie, il avait si bien su se déconsidérer qu'un jour un timide Aruaque avait osé lever la main sur lui et le frapper. Puis sa maîtresse, désireuse de revoir ses amis de la plaine, s'était enfuie à Dibulla: aussitôt il avait quitté sa cure et sa plantation pour se mettre à la poursuite de la belle fugitive, et, s'installant à Dibulla, il avait imposé, bon gré, mal gré, sa direction spirituelle aux habitants du village. Il est bon d'ajouter que le *padre* se faisait généralement pardonner sa conduite et ses vices par sa franchise, sa jovialité, son désintéressement; en outre il avait pour moi l'incalculable avantage de connaître la Sierra-Nevada mieux que personne et d'en avoir exploré les principales vallées.

Une des faiblesses du *padre* Quintero était de se croire très savant, et rarement il ouvrait la bouche sans introduire dans sa conversation quelques mots d'un prétendu latin qui contribuait plus que toute autre chose à lui conserver un peu d'influence. Lorsqu'il m'aborda pour la première fois, il me salua du titre de *dominus* et me récita un passage de son bréviaire; mais un sourire ironique lui donna sans doute à penser que je savais à quoi m'en tenir sur son talent de linguiste, car depuis il ne m'interpella plus en latin que dans ses momens d'oubli. La compagnie et la conversation du curé de Dibulla me furent, je dois l'avouer, d'un précieux secours pen-

dant mes longues matinées de souffrance; mais l'après-midi, lorsqu'il avait déjà commencé ses libations, il devenait tout à fait insupportable : alors il tombait à mon cou, me faisait la confidence de ses chagrins domestiques, versait sur ma figure des larmes d'émotion, exigeait de moi la promesse solennelle de toujours haïr les barbares Espagnols et l'impitoyable général Moralès, qui avait fait fusiller son père. La nuit venue, mon voisin le *padre* devenait plus fatigant encore : il réunissait des compagnons d'ivresse, et sous le prétexte de rendre les devoirs de la courtoisie castillane au *caballero* étranger, il organisait à ma porte un chœur plus bruyant que musical. De ces chansons diverses qui tant de fois interrompirent mon repos, il en est une dont les sons discordants retentissent encore à mon oreille. Comme la plupart des chansons populaires, elle se compose d'un thème d'amour ourdi avec un sujet tiré des occupations journalières. Tel en est à peu près le sens :

« Batelier, prends ton aviron! — Batelier, embrasse ta chérie! — Il faut partir! Rame sur la mer profonde! — Rame, rame loin de ta belle. — Quand les vagues bondiront autour de ta barque, — les amoureux danseront autour de ta maîtresse!

« Batelier, prends ton aviron! — Batelier, embrasse ta chérie! — Peut-être un rocher brisera ta barque. — Peut-être la perfide brisera ton cœur. — Ton espoir de richesses se perdra sous les flots, — tes illusions d'amour s'en iront en fumée.

« Batelier, prends ton aviron! — Batelier, embrasse ta chérie! — Peut-être aussi les vagues seront calmes; — peut-être ce cœur de femme te sera-t-il fidèle. — Tu rapporteras de l'or dans ta barque, — tu rapporteras l'amour et des baisers! »

La première période de ma convalescence dura deux longs mois, pendant lesquels don Jaime maudit bien des fois sa triste destinée et se plaignit d'être le plus malheureux des hommes. Le fait est que le sort ne lui était pas favorable. Les Aruaques, effrayés par les menaces des traitans, qui craignaient en nous des concurrens ou peut-être des juges de leurs exactions infâmes, refusaient de louer à aucun prix leurs bêtes de somme; un seul se chargea d'emporter une caisse d'outils, mais en route il la força, enleva tout ce qui lui plut et laissa le reste sur le chemin. Il nous restait à tenter une dernière épreuve. J'expédiai Luisito vers Pain-au-Lait pour lui exposer notre triste situation, lui faire part de nos projets et le prier de nous louer ses bœufs et ses deux mulets. Quelques jours après, Pain-au-Lait arrivait lui-même avec sa caravane. Le départ fut aussitôt organisé. Il fut convenu que don Jaime et moi nous partirions immédiatement sur les deux mulets du cacique, et que Luisito et ses deux compagnons nous suivraient avec les bêtes de somme. Le premier jour de notre

voyage, de Dibulla à Cuesta-Basilio, fut aussi heureux que possible; mais par une de ces séries de contre-temps qui ont donné lieu à tant de proverbes dans toutes les langues, le lendemain ne devait pas s'écouler sans qu'il nous arrivât un grave accident. Le mulet que je montais se cabra dans un endroit périlleux du chemin et refusa d'avancer; j'essayai vainement de l'exciter, il s'affaissa sur ses jambes de derrière, ses yeux s'égarèrent, il fut agité d'un tremblement nerveux : à n'en plus douter, il était atteint de la maladie le plus souvent mortelle appelée *esrengadura*. Il fallait donc continuer ma route à pied, car don Jaime avait les jambes toutes gonflées par suite des piqûres d'insectes et ne pouvait descendre de sa monture. Je présimai trop de mes forces et je marchai bravement pendant quelques heures; mais, épuisé par ma longue maladie, je ne pus résister à la fatigue. Je sentis peu à peu la vie m'abandonner; soudain tout devint noir autour de moi, et je tombai évanoui sur le sol.

Quand je me réveillai, un frisson continu secouait mes membres. J'étais étendu au bord du sentier sur un lit de feuilles de fougère; don Jaime construisait au-dessus de mon corps un petit ajoupa de branches et le recouvrait de feuilles de *bihao*. Il m'offrit de me céder sa monture, mais je refusai, car à son âge il eût été d'une extrême imprudence de rester sur le sol exposé à l'orage, et d'ailleurs, malade comme je l'étais, il m'eût été probablement impossible d'arriver seul à San-Antonio; il valait beaucoup mieux, sous tous les rapports, qu'il partît lui-même aussi promptement que possible et me renvoyât son mulet ou telle autre monture par un guide aruaque. Il comprit, et bientôt après je le vis disparaître à un tournant du sentier. Ma position était critique; déjà le vent, précurseur de l'orage, commençait à siffler; il éclata et secoua mon ajoupa comme une branche, les feuilles de *bihao* qui me garantissaient se déplacèrent; l'eau descendant du ciel en averse se fraya un passage à travers le toit rustique et m'inonda. Enfin la nuit vint, l'orage cessa, mais à l'orage avaient succédé les essaims de *sancudos*; j'essayai vainement de trouver un instant de sommeil sur le sol humide, et la fièvre me tint constamment éveillé. Lorsque les premières lueurs du jour descendirent du sommet des montagnes, l'attente, ce sentiment d'ordinaire si pénible, obséda tout mon être. Chaque branche d'arbre grinçant sur une autre branche se changeait en cri d'appel; les hurlemens des singes aluates étaient pour moi des voix d'amis venant me délivrer; le murmure du torrent bondissant sur le rocher me semblait le galop d'un cheval. Tout à coup j'entendis des pas retentir sur le sentier pierreux et j'aperçus un Indien venant du côté de la plaine; il parut très agréablement surpris de voir un blanc dans ce piteux état, et, s'installant sur un rocher en face de mon ajoupa, il me

contempla longuement avec un sourire de satisfaction. N'étais-je pas à son avis un de ces hommes exécrables qui venaient l'exploiter, lui et ses frères, l'asservir de dettes, en faire l'esclave d'un travail continu? Ce n'était que justice si les génies de Tairona me punissaient par la maladie et la mort d'avoir aidé à la destruction de la pauvre tribu vaincue. Quand il eut suffisamment savouré sa vengeance, il s'éloigna en ricanant, et j'eus la lâcheté de le voir disparaître avec regret; il animait un peu ma solitude et me rendait l'attente plus facile. Heureusement que bientôt après arrivèrent Luisito et les deux mulâtres suivis des bœufs qui portaient nos instrumens d'agriculture : c'étaient des amis, presque des sauveurs, que je saluais dans ces trois hommes qui venaient à mon aide, et celui qui resta près de moi pour me servir de garde-malade calma en grande partie ma fièvre par sa seule présence. L'orage de la journée avait déjà commencé depuis une heure, lorsque j'eus la joie d'entendre les cris d'un Aruaque descendant à dos de mulet du haut de la montagne. Dès qu'il fut arrivé, je me fis hisser en selle à sa place, et nous partîmes à travers la tempête pour San-Antonio, où cinq heures après je trouvai enfin une boisson fortifiante, une couche et un abri.

J'avais donc atteint, et non sans peine, le terme de mon voyage, et je pouvais croire que l'œuvre de la colonisation était sérieusement commencée. Mille vaines illusions, évoquées en partie par la fièvre, flottaient devant mon esprit : déjà je voyais les pentes des montagnes couvertes de champs de café et de bosquets d'orangers; les Aruaques, heureux et libres, fondaient des communautés florissantes; des écoles s'ouvraient pour les enfans des Indiens; des colonies d'Européens défrichaient les forêts vierges; des routes étaient frayées dans toutes les directions; que sais-je? un service régulier de paquebots desservait le port de Dibulla. Certainement toutes ces choses se réaliseront un jour; mais je ne devais y être pour rien, et toutes mes espérances personnelles devaient misérablement s'évanouir. Peu de lignes suffiront pour raconter le dénouement de mon entreprise.

Dans les premiers jours, tout alla pour le mieux. J'étais malade, il est vrai, et je ne pouvais que rarement faire un pas hors de ma cabane; mais don Jaime avait commencé les travaux avec une furie plus que juvénile, et en deux endroits différens : à San-Antonio même, dans un jardin presque abandonné que nous avions acheté, puis à Chirua, dans les terrains choisis lors de mon premier voyage. On défrichait, on plantait des bananiers, des cafiers, des cannes à sucre, des légumes de toute sorte; on roulait des blocs de granit sur une petite terrasse où devait s'édifier notre maison de ville; on

abattait des *macanas* pour la maison de campagne; on élevait en plusieurs endroits les barrières et les haies de cactus nécessaires pour empêcher l'irruption des animaux; on mettait le feu aux herbes de la prairie : tout se faisait à la fois. J'étais vraiment effrayé d'une telle fougue; mais j'étais trop heureux de cette activité inattendue pour oser reprocher à don Jaime toutes ces entreprises menées de front.

Un mois complet ne s'était pas écoulé que déjà le travail s'était singulièrement ralenti. Tout commençait à déplaire à don Jaime, la terre, l'air, les eaux, les Indiens, l'agriculture. Sous prétexte de chercher une plantation plus fertile et mieux arrosée, il interrompit le défrichement de la prairie du Chirua, et alla faire choix d'autres terrains à une demi-lieue plus loin du village. Il ne tarda pas à se brouiller avec le jeune Mejia, notre meilleur ouvrier associé, et sans le renvoyer précisément, car c'était moi qui l'avais engagé à nous suivre, il réussit à le faire partir à force de vexations et de taquineries. Chose bien plus grave encore, il se rendit les Aruaques hostiles, ce qui nous exposait à mourir de faim, car, en attendant la fructification de nos bananiers et des autres plantes alimentaires, nous étions obligés d'acheter notre nourriture aux Indiens; sans la protection de Pain-au-Lait, personne ne serait plus venu s'approvisionner de laines ou d'autres marchandises dans notre cabane, et la famine nous eût immédiatement forcés de redescendre à Dibulla. Le désespoir s'empara de don Jaime; il déplorait son lamentable destin, il maudissait ses cheveux blancs, il regrettait les douces soirées de causerie passées à Rio-Hacha devant la porte de l'ingénieur Rameau; enfin il m'annonça que l'association était rompue, et fit ses préparatifs de retour. Que pouvais-je faire moi-même dans ce désastre de mes projets de colonisation? Si j'avais été bien portant, j'aurais pu continuer seul l'entreprise en modifiant mes plans, mais trois mois après mon arrivée dans la sierra j'étais encore aussi malade que le premier jour; les pluies continuelles de la saison faisaient fermenter le toit de foin sous lequel je reposais et corrompaient l'atmosphère qui m'entourait; je luttais contre la mort et sans la certitude de la vaincre; seul, je devais nécessairement succomber. Il fallait partir. Avec une profonde tristesse, je quittai ces pauvres Indiens, encore aussi barbares que le jour où je les avais vus pour la première fois; bientôt après, je perdus de vue ma cabane et son jardin, la vaste prairie de Chirua; puis je vis disparaître la vallée de San-Antonio derrière un contre-fort de la montagne, et, gravissant le sentier rocailleux de Caracasaca, je cessai d'entendre le torrent dont la voix avait si souvent répondu à mes rêves d'avenir. Quelques mois après, j'étais en Europe.

Il est impossible de le nier : les premiers Européens qui s'établiront dans la Sierra-Nevada auront bien des dangers à courir et bien des fatigues à vaincre avant de réussir définitivement. Ils auront à souffrir des fièvres paludéennes; des chemins en mauvais état, des marécages impraticables empêcheront souvent le transport de leurs denrées; l'inimitié des traitans avides leur suscitera dès l'abord de grandes difficultés; ils seront pendant quelque temps sevrés de toute société autre que celle des Aruaques. Néanmoins ces obstacles, qui d'ailleurs diminueront sans cesse avec les progrès de la colonisation, seront en quelque sorte un avantage pour des hommes sans peur; ils les forceront à lutter avec plus d'énergie, et leur rendront la victoire d'autant plus chère. L'agriculteur s'attache moins à la nature et se l'approprie avec moins d'ardeur, lorsqu'elle se prête trop facilement à ses desirs; de fortes et heureuses races ne se développent jamais que par la lutte. C'est là ce qu'exprime la fable antique du jardin des Hespérides, gardé par les dragons. Les sacrifices ne sont rien, l'important est de savoir si le but les exige. « C'est une gloire, disait l'agronome Sinclair, d'avoir fait croître deux brins d'herbe là où il n'en croissait qu'un seul. » Combien plus glorieux est-il de porter la culture là où elle n'existe pas encore, de retourner le premier sillon de campagnes qui nourriront un jour des habitans sans nombre! Par son travail, on crée vraiment un peuple; comme Deucalion, on change les pierres en hommes, et dans la terre qu'on remue on fait germer les générations futures. C'est là, ce me semble, une gloire qu'on peut bien acheter au prix de quelques souffrances et d'ennuis passagers.

Les plateaux et les régions montagneuses de la Nouvelle-Grenade possèdent par millions d'hectares des terrains favorables à la culture et faciles à coloniser; mais en dépit de l'échec que j'ai subi moi-même, je crois que la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe est un des pays de l'Amérique espagnole qui offre le plus d'avantages à une immigration latine entreprise sur une grande échelle. En effet, ce massif, complètement séparé des Andes et du reste de la Nouvelle-Grenade par des vallées profondes, par des lagunes et des marécages, semble fait pour contenir une population distincte, trouvant autour d'elle tous les élémens de la plus florissante prospérité : salubrité du climat, fertilité du sol, facilités du commerce. Grande comme le quart de la Suisse, la Sierra-Nevada pourrait facilement nourrir le même nombre d'habitans que cette république. Le prix des terres est nul sur les versans de la sierra tournés vers Rio-Hacha et la vallée du Rio-Cesar. La valeur nominale de l'hectare de terrain vendu par le gouvernement est de 75 centimes; mais tout chef de famille grenadin ou étranger n'a qu'à demander la concession de

40 hectares de terres en friche pour l'obtenir aussitôt, si toutefois il s'engage à y exécuter un travail quelconque dans l'espace de deux années. Le plus souvent les colons se dispensent même de cette formalité, et s'établissent où ils le désirent sans demander de concession et sans prendre d'engagemens; ils deviennent propriétaires par le droit de premier occupant. Cette facilité d'obtenir sans travail de vastes concessions pourrait avoir de très funestes résultats, en immobilisant pour de longues années des terrains favorables à la culture; mais dans la plupart des vallées de la Sierra-Nevada, ce danger est beaucoup moins à craindre que dans une plaine, parce que le sol cultivable se compose de bassins fermés, de petites terrasses, de plateaux limités, formant autant de domaines distincts dont chacun suffirait amplement à une famille.

La flore de la Sierra-Nevada est d'une extrême richesse, et peut-être ne trouverait-on dans le monde entier que certaines parties de l'Inde et du Brésil où les plantes offrent une aussi grande variété. Les végétaux utiles se comptent par centaines. On y trouve entre autres le *myroxylon* ou palmier à cire, le merveilleux arbre à lait, ou *galactodendron*, des multitudes de plantes tinctoriales, les herbes médicinales de l'ancien et du Nouveau-Monde, la camomille et la salsepareille, la bourrache et l'ipécacuanha, la chicorée et le baume de Tolù. On ne songe point à chercher ces plantes à vertus curatives dans la Sierra-Nevada, et l'on remonte le cours du fleuve des Amazones, on traverse les montagnes et les solitudes de la province de Matogrosso, pour aller recueillir la salsepareille et l'ipécacuanha! Par suite de la difficulté des voyages, ces remèdes valent dans les pharmacies d'Europe de 2 à 4,000 pour 100 de plus qu'au lieu de production.

Si nous en croyons le témoignage du savant botaniste Mutis, la Sierra-Nevada possède trois espèces de *cinchonias*. La découverte de cet arbre précieux date de la fin du siècle dernier. Depuis cette époque, les troubles politiques ont laissé retomber dans l'oubli la connaissance de ce fait important. Peut-être les arbres sont-ils peu nombreux; mais alors qu'on en fasse des plantations et surtout qu'on suive un autre système que celui des Péruviens, qui abattent l'arbre pour le dépouiller de son écorce. On peut commencer à décortiquer partiellement les *cinchonias* dès qu'ils ont atteint l'âge de cinq ans, et en ayant soin de ne les dépouiller jamais que d'un côté, on peut les conserver aussi longtemps en vie que les arbres intacts.

Les plantes cultivées par les Aruaques sont en bien petit nombre; ce sont la canne à sucre, le bananier, le *hayo*, la *turma* ou pomme de terre, l'arracacha, la malanga, la patate, les ciboules, l'agave, l'oranger et le citronnier. Chaque Indien a une petite bananerie, le

plus souvent cachée dans le creux d'une gorge ou sous un rocher, et là il sème ou plante tout ce que réclame l'entretien de sa famille pendant une année. Quand on voit les petites dimensions de ces jardins, on se demande avec stupéfaction comment le sol peut être assez fertile pour que plusieurs personnes puissent y trouver leur subsistance et acheter en outre de la *chicha* frelatée. Le café, dont la culture s'est généralisée si rapidement dans la Nouvelle-Grenade, est une plante encore presque étrangère à la partie orientale de la Sierra-Nevada. Lors de mon séjour dans la vallée de San-Antonio, il ne nous fut pas possible de recueillir plus de trois cents pieds de café pour notre plantation. Cependant, si les affirmations des habitans de la sierra méritent quelque créance, le rendement du café tiendrait presque du merveilleux. Souvent les arbustes donnent deux récoltes par an, et l'on prétend avoir récolté jusqu'à 12 kilogrammes de baies sur un seul pied. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sur des faits exceptionnels qu'il faut régler ses calculs en pareille circonstance, car j'ai vu telle plantation des Andes où des cafiers isolés donnaient près de 5 kilogrammes de cerises, tandis que le rendement moyen de douze mille pieds était seulement d'un demi-kilogramme. En supposant que le produit des plantations de café dans la Sierra-Nevada fût à peu près le même, les bénéfices réalisés seraient encore très considérables, malgré la difficulté des transports. Les planteurs de cacaotiers, de vanille et d'autres plantes industrielles dont les produits exportés ont beaucoup de valeur et peu de poids peuvent également compter sur des résultats très favorables.

On est étonné, en parcourant les vallées de la sierra, de voir l'altitude considérable à laquelle on peut encore cultiver les plantes tropicales; elles croissent parfaitement à des hauteurs qui correspondent aux climats de la France et de l'Angleterre : c'est ainsi qu'à Cocui, dans l'état de Santander, le bananier et la canne à sucre donnent d'excellens produits à 2,757 mètres de hauteur. Ce fait, qui n'a peut-être pas été mis suffisamment en lumière par Humboldt et par les autres géographes, prouve qu'il n'y a pas seulement superposition, mais aussi pénétration réciproque des climats étagés sur les flancs des montagnes de la zone équatoriale. Un simple coup de vent suffit pour porter les ardeurs de l'été jusqu'au pied des neiges ou pour faire descendre le souffle des glaciers sur les vallées brûlantes étendues à la base des monts. De là, suivant les expositions et les abris, une grande diversité de climats partiels et une variété merveilleuse de plantes de toute espèce. Par sa position transversale à la direction des vents alizés, la Sierra-Nevada reçoit mieux que les autres chaînes l'haleine des chaleurs tropicales; en

outre, elle exprime sans relâche comme un gigantesque laboratoire l'humidité que lui apportent les vents, et ses vallées, à l'exception de celles du versant méridional, n'ont jamais à souffrir des sécheresses.

Rien ne manque donc à la Sierra-Nevada, si ce n'est une grande population : Européens, Chinois ou créoles. Maintenant ces montagnes sont tristes malgré leur beauté. Quand un voyageur se trouve seul dans une vallée au milieu d'un vaste cirque de pâturages et de forêts, et qu'il ne voit dans l'immense espace qu'un vautour, solitaire comme lui, décrivant de grands cercles au-dessus de sa tête, il se sent le cœur serré d'une véritable angoisse. Certainement la nature vierge est belle, mais elle est d'une tristesse infinie : ce qu'il lui faut pour la rendre joyeuse, c'est la fécondité, c'est la parure de champs et de villages que lui donneront les travailleurs.

Et ce n'est point seulement la Sierra-Nevada qui demande des bras à l'Europe et au reste du monde; toute la Nouvelle-Grenade réclame aussi des colons. Est-il donc nécessaire de plaider pour un pays si beau, si admirablement pourvu de toutes les richesses de la terre? Jadis bien des milliers d'Espagnols ont bravé la mort pour aller conquérir ce monde, que Colomb leur avait fait surgir du sein des mers comme une autre planète accouplée à la nôtre; maintenant on semble plus indifférent pour la Nouvelle-Grenade qu'on ne l'était il y a trois siècles. Et pourtant cet Eldorado n'est pas seulement le pays de l'or, c'est aussi le pays du bonheur pour ceux qui savent apprécier la liberté. Dans notre vieille Europe, les traditions vivaces des temps barbares et du moyen âge nous obsèdent encore; la surabondance de population obstrue à tout nouvel arrivant les avenues du bien-être. Trop à l'étroit sur notre petit continent, nous ne pouvons faire un pas sans empiéter sur la propriété d'autrui, et, par la force même des choses, les heureux vivent aux dépens du prochain. Murailles, barrières, réglemens, enceintes, restrictions, tout nous enferme comme les replis du fleuve infernal; même ceux qui se croient libres habitent une étroite prison dans laquelle ils peuvent à peine se mouvoir, où leur pensée s'étiole avant d'avoir fleuri. Là-bas, dans la jeune république américaine, il n'y a pas de convives malheureux au grand banquet; la terre féconde nourrit généreusement tous ses enfans, l'air de la liberté emplit toutes les poitrines. Peut-être, au milieu de cette jeune nature, les hommes rajeuniront-ils aussi; peut-être les cycles de l'histoire ne suivront-ils pas toujours, comme des animaux à la chaîne, leur cercle accoutumé!

ÉLISÉE RECLUS.

UNE

RÉFORME ADMINISTRATIVE

EN AFRIQUE.

1858 — 1859.

III.

DEVOIRS NOUVEAUX DU GOUVERNEMENT COLONIAL.

En exposant dans un précédent travail, avec une scrupuleuse impartialité, les résultats de l'administration des gouverneurs-généraux en Algérie (1), nous avons essayé d'en faire apprécier les bienfaits et les fautes, de faire comprendre en même temps l'origine des inimitiés qu'elle a suscitées. Notre dessein était de faire subir la même épreuve, avec la même liberté de jugement, au régime qui lui a succédé, et dont la durée, bien que fort courte, a pourtant été fort agitée; mais à cette entreprise, déjà commencée, une plus mûre réflexion nous détermine, pour le moment du moins, à renoncer. La nouvelle administration de l'Algérie ne présenterait à notre examen aucun résultat acquis, mais seulement des tentatives suivies de peu d'effet. Ce serait donc non des actes à examiner, mais des intentions, c'est-à-dire encore des personnes, besogne peut-être trop délicate pour les conditions de la publicité actuelle. Décidons-nous donc à

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} et du 15 janvier.

quitter, fût-ce un peu brusquement, le rôle de narrateur critique pour indiquer nous-même quelle pourrait être la marche suivie par le gouvernement dans la voie pénible, mais glorieuse, où la France s'est engagée. Et pour procéder par ordre, voyons d'abord ce qu'il y aurait à faire; nous verrons ensuite quel est, de la plume ou de l'épée, l'instrument le plus propre à accomplir la besogne.

I.

En tout pays, même peuplé et civilisé, il n'est peut-être pas de point plus délicat à déterminer que la part qu'il convient à un gouvernement de prendre dans la distribution de la richesse publique et dans la direction de l'activité sociale. Au nom des théories les plus diverses, les devoirs les plus opposés ont été assignés aux gouvernemens, et par suite les reproches les plus contraires leur ont été aussi adressés. On les a tour à tour accusés de pécher par excès et par défaut, par incurie et par esprit d'envahissement, de refuser leur concours aux efforts des individus ou d'entreprendre sur leur liberté. Suivant qu'ils s'abstiennent ou qu'ils agissent, ils prêtent à l'imputation soit de laisser tout aller à l'abandon, soit de vouloir forcer la nature des choses, et, par une rencontre étrange, ces griefs contradictoires sont souvent vrais l'un et l'autre. On peut citer plus d'un état en Europe qui a prodigué à son industrie les entraves sous le nom d'encouragemens, tandis qu'il laisse son commerce mourir d'inanition, faute de s'être préoccupé de lui tenir des débouchés ouverts. C'est qu'en cela, comme en toutes choses, la limite où le droit et le devoir de l'état se rencontrent avec la liberté des individus est obscure et cachée dans des profondeurs que l'instinct politique seul sait pénétrer, ou bien plutôt cette jointure, de laquelle dépend toute la souplesse des mouvemens du corps social, n'a son jeu tout à fait régulier que chez ces nations heureuses où gouvernement et citoyens ne sont qu'une même chose, et où, tous les intérêts privés ayant leur part dans une représentation générale, ce sont eux en réalité qui se gouvernent eux-mêmes en se contrôlant les uns par les autres.

Mais nulle part peut-être plus que dans une colonie naissante il n'est embarrassant de définir avec certitude quels sont les progrès qu'on est en droit de demander à l'action collective de l'état, et quels sont ceux qu'on ne peut attendre que de l'initiative individuelle. Une colonie, et principalement une colonie qui n'est point née de l'essor spontané du commerce et des intérêts privés, mais dont la politique et la guerre ont, de propos délibéré, à un jour

donné, déterminé la fondation, est par elle-même une œuvre un peu artificielle. Comme elle ne se serait point faite toute seule, il n'est pas possible, sous peine de la voir périr assez vite, de l'abandonner à elle-même. La main qui l'a créée est obligée de la soutenir au moins pendant ses premiers pas. Les plus absolus théoriciens ne peuvent demander qu'on se confie exclusivement au *laissez-faire* et au *laissez-passer* sur un terrain où la veille rien ne se faisait et rien ne passait. La liberté est comme l'air : c'est la plus vivifiante des nourritures pour les végétations naturelles, que les intempéries mêmes développent et fortifient; mais une colonie politique est une plante de serre, et ne saurait se passer entièrement des soins coûteux d'une éducation factice. Nulle part donc le problème ne se présente sous des conditions plus compliquées, nulle part il n'est plus difficile à un gouvernement de traverser cet étroit défilé d'économie politique sans toucher Charybde ou Scylla, l'écueil de trop faire ou celui de ne pas faire assez.

En ce genre d'ailleurs, toutes les formules générales ont le double inconvénient d'être vagues et insuffisantes. Si j'étais réduit cependant à exprimer en peu de mots quel doit être sur un tel théâtre le rôle d'un gouvernement soucieux de remplir sa tâche sans usurper sur celle d'autrui, je ne croirais pas être très loin de la vérité en affirmant que son action doit consister principalement à mettre la terre de la colonie nouvelle à la disposition du capital déjà formé dans les sociétés civilisées. Sur la terre et sur le capital eux-mêmes, le gouvernement ne peut exercer aucune action efficace; mais il peut rendre leurs rapports plus faciles en écartant les obstacles qui les séparent.

Sur la terre elle-même, disons-nous, un gouvernement ne peut rien ou presque rien. Assurément c'est son métier, avant de choisir l'emplacement d'une colonie, de s'enquérir des conditions naturelles du sol, et de ne se fixer que là où elles lui paraissent favorables; mais une fois ce choix bien ou mal fait, il ne peut plus rien changer à ces conditions mêmes. S'il s'est trompé, d'une terre ingrate il ne fera jamais, ni par force ni par argent, une terre fertile. La culture seule opère parfois, à la longue et péniblement, un tel prodige, et la culture n'est pas le fait d'un gouvernement, qui sera toujours, s'il a la malheureuse idée de s'en mêler, le moins actif, le moins intelligent et le plus dépensier des laboureurs. Un gouvernement ne peut pas davantage appeler le capital sur une terre où il ne lui convient pas de se rendre. Le capital est par essence une force indépendante dont aucun état ne peut disposer à son gré. Issu par une génération spontanée de l'activité humaine, il conserve le caractère indélébile de son origine. C'est la liberté qui l'a enfanté :

c'est la liberté qui le fait mouvoir. Il regimbe contre la contrainte, et se méfie même des faveurs. Tout capital officiellement transporté sur une colonie est destiné à se dissiper rapidement et à se dessécher lui-même, sans rien féconder autour de lui. Des deux termes par conséquent dont le rapprochement est nécessaire pour mettre au jour une société, la terre, qui contient les élémens de toute richesse et même de toute vie, le capital, indispensable instrument à l'aide duquel le travail humain peut les dégager, l'un n'échappe pas moins que l'autre à la puissance du gouvernement. Il n'est intérêt politique ou colonial qui tienne : si la terre n'est pas propre à rémunérer le capital, et si par conséquent le capital, n'y pouvant pas vivre, ne veut naturellement pas s'y rendre, si la nature a mis obstacle entre eux à tout mariage fécond, aucune puissance humaine, fût-elle forte de toutes les baïonnettes et riche de tous les millions qu'on voudra, ne pourra rendre ni durable ni même possible une union arrêtée par d'invincibles antipathies.

Mais s'il y a d'une part dans la colonie à fonder une terre bien traitée, bien dotée par la nature, et qui n'attende pour s'ouvrir à une production abondante qu'une suffisante aspersion de capital, et si de l'autre de vieilles sociétés voisines ont en circulation à leur surface une certaine masse de capital, qui, repoussé de leur sol épuisé, cherche à déborder sur des terres nouvelles; si enfin entre ces deux élémens, naturellement portés à se rejoindre, s'élèvent des obstacles provenant soit des entraves légales de la métropole, soit des mœurs des populations indigènes qui occupent le terrain de la colonie future, soit même enfin de ces difficultés physiques dont un grand effort de travail peut venir à bout d'un seul coup, c'est ici alors que commencent la tâche et le devoir du gouvernement. C'est à lui de faire disparaître, soit des lois, soit des mœurs, soit même du sol, les barrières qui s'opposent à un rapprochement indiqué par la nature. C'est à lui de faire en sorte que le capital puisse sans difficulté atteindre la terre qu'il cherche, et que la terre puisse être abordée sans peine par le capital qu'elle attend (1). Quand les deux termes existent, s'ils

(1) Quelques personnes s'étonneront peut-être que nous insistions presque exclusivement sur la nécessité d'attirer le capital dans une colonie nouvelle, sans paraître nous préoccuper d'y faire venir aussi la main-d'œuvre nécessaire pour mettre le capital en exploitation. La rareté, la cherté de la main-d'œuvre sont en effet au nombre des grands fléaux de toute colonie naissante, et l'Algérie en particulier en souffre grandement. Les publicistes ne se font pas faute de systèmes de tout genre pour remédier à ce mal, et il en est même qui vont sérieusement jusqu'à proposer à la France d'établir un commerce de traite sur sa frontière du désert pour se procurer des travailleurs noirs, le tout, bien entendu, dans l'intention charitable d'initier ensuite les ouvriers ainsi achetés aux bienfaits de la civilisation. Sans vouloir discuter en détail toutes ces idées bizarres, nous avons une raison majeure pour ne pas toucher ici à ce problème : c'est

restent pourtant encore séparés, c'est au gouvernement de les délier de tout ce qui s'interpose entre eux, soit des remparts qui barrent la voie, soit des nuages qui arrêtent la vue. Ainsi se trouvent déterminés pour nous du même coup le champ et le but de l'action possible du gouvernement. Nous en excluons tout ce qui tend à faire venir le capital par la force, à l'extraire du trésor public, à l'attirer même par des appâts factices, à l'appliquer soi-même et d'autorité sur la terre, à l'enfermer dans des canaux tracés à l'avance; mais nous y faisons rentrer, comme le devoir le plus impérieux et le plus pressant, tout ce qui peut contribuer, en aplanissant la voie devant lui, à le rassurer contre les dangers ou même contre les fantômes qui l'effraient.

Faisons maintenant à l'Algérie et à chacune des difficultés qui s'opposent à sa colonisation l'application de cette règle si simple. Ce sera une revue d'autant plus facile et d'autant plus rapide, que tous les chemins maintenant, toutes les stations même nous sont connus.

L'Algérie est une terre fertile : quelques sceptiques en voulaient douter malgré l'histoire; aucun incrédule ne peut le contester aujourd'hui contre l'expérience. Elle n'a point à la vérité de ces fertilités exceptionnelles qui attirent spontanément les capitaux à la suite du commerce par l'appât de produits rares. Elle ne porte ni dans

qu'au fond il n'est autre que celui du capital envisagé sous une autre face. Si l'Algérie manque d'ouvriers, c'est tout simplement, suivant nous, parce qu'elle manque d'argent pour les payer, j'entends pour les payer d'une façon constante, régulière, à des conditions qui permettent à ces ouvriers de vivre, et les engagent à venir s'établir. S'il y avait en Algérie un grand nombre de gens riches pouvant employer des ouvriers toute l'année, les ouvriers ne tarderaient pas à arriver, soit de France, soit d'Espagne, soit du reste de l'Europe, soit des tribus arabes ou kabyles; mais avec des cultivateurs pauvres eux-mêmes et qui ne peuvent employer de bras auxiliaires que quand ils y sont forcés, pendant le temps très court des travaux de la moisson ou de la fenaison, quelque élevé que soit le salaire durant ces temps exceptionnels, c'est là une perspective qui n'est pas suffisante pour déterminer des familles laborieuses à transporter leurs foyers au-delà des mers. C'est en d'autres termes, et sur une plus grande échelle, la difficulté qu'éprouve même en France notre agriculture. Si nos cultivateurs étaient assez riches pour offrir aux ouvriers des conditions aussi élevées et aussi constantes que l'industrie des villes, les bras n'abandonneraient pas les campagnes pour se rendre dans les cités. C'est donc la rareté du capital qui produit en réalité la rareté de la main-d'œuvre, résultat qui paraît contraire à la loi de l'offre et de la demande, et qui au fond y est tout à fait conforme, car cela revient tout simplement à dire que les hommes vont naturellement où ils ont l'espérance de trouver de bonnes conditions de vie. Le problème réel est donc d'attirer le capital, lequel, s'il vient, fait venir la main-d'œuvre à sa suite. Il n'y aurait d'exception à cette règle que dans un pays où, en raison du climat, il faudrait une main-d'œuvre d'une nature particulière, ce qui est le cas de nos colonies tropicales; mais l'Algérie, qui n'a pas les avantages du climat des tropiques, n'en a pas non plus les inconvénients.

son sein ni à sa surface de trésors cachés ou de végétation prodigieuse qui puissent piquer la curiosité des aventuriers ou satisfaire une cupidité hâtive. Sa fertilité, rare pour le degré, est ordinaire pour la qualité. Le Pactole n'y roule point, et ce n'est pas la patrie des *Mille et Une Nuits*. Il n'en reviendra jamais ni *nabab* ni oncle d'Amérique pour terminer à point nommé le dénouement d'une comédie. C'est une terre de bonne, de saine espèce, qui, avec des dépenses et des efforts modérés, peut produire abondamment les premiers élémens de la vie et de la richesse, le pain, l'huile, peut-être le vin et le fourrage des bestiaux. Viennent de bons laboureurs, les mains et les poches suffisamment garnies : s'ils travaillent, elle les paiera bien de leur peine et leur rendra avec un honnête intérêt les épargnes qu'ils lui confieront.

Contentons-nous de ce qu'elle a, ne lui demandons point ce qu'elle n'a pas. Point de cultures rares introduites par décrets du *Moniteur* à grand renfort de primes et de protections ! les primes, les protections ne sont que des moyens de faire venir artificiellement le capital, qui ne viendrait pas de lui-même, en lui garantissant un intérêt que la nature ne lui assure pas, et qui doit par conséquent sortir indirectement de la bourse des contribuables en passant par le trésor public. Outre que rien n'est moins équitable que de tirer ainsi de la poche de son voisin l'intérêt de son argent, rien n'est moins sûr et plus trompeur qu'un tel placement. Vient le jour où les contribuables se lassent et où le trésor public s'épuise : ce jour-là, l'intérêt n'est pas payé, et le capital, engagé dans une voie où il ne peut se reproduire, périt sans retour. C'est l'extrémité fâcheuse à laquelle est réduite en ce moment la culture du coton, introduite si bruyamment il y a peu d'années en Algérie sous la garantie d'un achat assuré par l'administration. Le terme de l'assurance approche, l'administration ne veut pas la renouveler, et les cultivateurs, étant hors d'état de soutenir la lutte, en seront pour leurs frais de plantation. Quand nous résoudrons-nous à croire qu'en ce qui touche ses produits la nature sait mieux ce qu'elle fait que nous, surtout sur une terre encore nue, où les hommes peu riches et peu nombreux n'ont presque aucun moyen de dompter et de modifier la nature ?

Dans les limites de ces conditions naturelles, qui sont excellentes sans être merveilleuses, un seul service peut être efficacement rendu par le gouvernement à la terre de sa colonie africaine : c'est de la rendre facile à aborder et à traverser. Sur ses côtes les bons ports, dans son intérieur les voies de communication manquent et sont difficiles à pratiquer. L'Algérie n'est point percée à jour par ces admirables fleuves du continent américain, qui, venant déboucher dans

de magnifiques havres naturels, peuvent amener sans effort de gros navires jusqu'au fond des vallées et au pied des montagnes. Sa côte, sans mériter absolument la mauvaise renommée qui en a fait si longtemps un objet d'effroi, est pourtant plate et sans abri, et quant à ses rivières, bien loin d'être des *chemins qui marchent* (suivant l'expression connue), avec leur cours irrégulier, leurs débordemens subits et leurs sécheresses intermittentes, elles paraissent avoir pour effet principal d'empêcher les routes de s'établir et les hommes de passer. Lutter contre cette difficulté, qui est le résultat combiné d'une infirmité physique et d'une longue dévastation artificielle, ce n'est point pour le gouvernement sortir des limites que nous avons reconnues à sa tâche : c'est au contraire s'y renfermer expressément, puisque cette tâche consiste précisément à ouvrir l'accès du sol producteur et à préparer les voies pour accueillir les ressources qui peuvent venir s'y ajouter du dehors. Par conséquent tous les travaux des ports et de la voirie, toutes les chaussées, tous les barrages, tous les encaissemens de rivière, tout ce qui, en un mot, est destiné à faciliter la circulation intérieure par l'élargissement des passages ou la meilleure distribution des eaux non-seulement lui revient de droit, mais lui est impérieusement commandé. En ce genre même, nous croyons que le gouvernement ne peut ni trop faire, ni faire trop vite, ni faire trop bien tout de suite. Dans un pays déjà peuplé, on peut à la rigueur attendre, pour ouvrir des voies, qu'il y ait des besoins existans à satisfaire, bien que dans ce pays-là même l'expérience prouve que, dès qu'il se fait un chemin, il se fait du même coup des passans pour en profiter; mais dans une contrée où on veut attirer la population, il faut que les gens, en arrivant, trouvent leurs chemins tout préparés, car ils ne viendront pas tant qu'ils auront de la peine à passer. Et du moment qu'on prépare les chemins, il est, je crois, d'une économie bien entendue de les faire sur-le-champ les meilleurs, les plus durables, et même les plus savans possible. Depuis l'époque où l'armée, pour assurer la circulation de ses caissons d'artillerie et de ses bagages, a tracé sur le sol spongieux des vallées de la Mitidja, de la Seybouse ou du Chelif, un certain nombre de lignes géométriques, qu'on appelle des routes, il ne se passe point d'hiver que quelque torrent mal-appris ne disperse ses travaux faits à la hâte, n'emporte les terres en laissant des cailloux à leur place, et ne brise les piliers de ces passerelles de bois qu'on décore du nom de ponts; il ne se passe pas de printemps que le dégât ne coûte quelques millions à réparer. En mettant bout à bout toutes ces sommes, on aurait déjà réuni une notable partie des fonds nécessaires pour mettre à exécution le fameux chemin de fer, tant de fois promis et tant de fois ajourné, tant de fois commencé et tant de fois

interrompu, qui doit fournir aux contrées intérieures une communication courte et directe avec la mer. Quel mouvement imprimerait au commerce de l'Afrique une voie ferrée qui mettrait ainsi à quelques heures des côtes, et à trois journées de Marseille, les métaux, les bois précieux, toutes les richesses végétales et minérales dont l'Atlas cache dans ses profondeurs les veines et les racines; quel attrait cet accès commode exercerait sur les spéculateurs, quelle valeur prendraient les denrées agricoles le jour où, au lieu d'être charriées lentement à travers des marais embourbés, elles courraient lestement, par toute saison, à la suite d'une locomotive : — personne ne peut le calculer, et il est probable qu'aucun des coups de théâtre accomplis déjà parmi nous par la vapeur n'en donne une idée suffisante. Les prodiges que peut enfanter l'alliance des découvertes les plus avancées de la civilisation avec les forces encore intactes de la nature, l'union du dernier état de la science avec le premier état de la terre, l'Amérique seule jusqu'ici en a présenté le spectacle : il serait peut-être donné à l'Afrique de le reproduire. Il importe que la France le sache, quand elle regrette d'avoir déjà tant dépensé pour sa colonie, et de devoir tant dépenser encore. Elle a peut-être sous la main les moyens de rentrer d'un seul coup dans toutes ses mises : c'est de placer hardiment, sur la création d'un chemin de fer, un nouvel enjeu dont le gain incalculable est par avance presque assuré.

Voilà ce que notre gouvernement peut faire pour améliorer les conditions naturelles du sol africain, sans entreprendre la tâche impossible de lui en communiquer de factices ou de lui imposer des charges prématurées. En se tournant maintenant vers l'autre élément du problème, sa règle de conduite ne saurait beaucoup différer. De même qu'il doit prendre la terre comme elle lui est donnée, il faut qu'il se résigne à prendre le capital là où il se trouve, et la conséquence inattendue peut-être, mais inévitable, c'est que, comme le capital ne se trouve pas abondamment en France, ce n'est pas de France principalement non plus qu'il faut l'attendre, ni essayer de le faire venir.

Tout le temps en effet que la France restera constituée économiquement comme elle l'est, — c'est-à-dire partagée entre de grands capitalistes se livrant à l'industrie, où ils poursuivent et recueillent de gros bénéfices, et de petits cultivateurs attachés au sol par la double puissance de l'habitude et de l'orgueil, par toutes les traditions immémoriales que leur a léguées le passé et tous les instincts nouveaux qu'a créés en eux la grande révolution du siècle dernier, considérant le champ patrimonial à la fois comme un héritage sacré et comme un gage d'affranchissement social, s'en disputant passion-

nément les lambeaux, aimant mieux s'épuiser sur leurs guérets que d'aller s'enrichir ailleurs, — l'espérance de voir sortir d'un pays ainsi partagé une nuée de colons emportant gaïement sur leur dos leur petit avoir et s'embarquant d'un pied léger vers l'inconnu est véritablement chimérique. Je prie chacun de regarder autour de soi, car, grâce à la merveilleuse, mais monotone uniformité que nos lois ont répandue sur la surface entière de notre France, chacun, en regardant son canton, sait à peu de chose près ce qui se passe dans tous les autres. Où sont-ils, en France, les colons dont nous sommes prêts à faire don à l'Algérie? J'entends des colons de mœurs rangées, d'habitudes laborieuses, et pourvus d'un bien suffisant, car des ouvriers fainéans, des banqueroutiers frauduleux, des débiteurs insolvables, des gens déclassés de toute sorte, cherchant l'éloignement et l'aventure, parce que l'ordre leur pèse et qu'ils craignent les regards de leurs voisins, cette denrée-là est assez commune parmi nous pour que nous en puissions faire largement part à l'Afrique sans nous appauvrir; mais de bons paysans, faits au travail et riches d'épargnes, en comptons-nous un assez grand nombre pour en céder à d'autres? En supposant même qu'ils se prêtassent à un départ en masse, qui répugne au fond de leur nature et déchirerait toutes les fibres de leur cœur, qui pourrait voir s'éloigner sans effroi cette pépinière de nos armées, cette moelle, cette substance de notre force nationale? En supposant, par la plus impossible des hypothèses, qu'on vît s'opérer dans nos départemens de France ce qui est arrivé par une lente transformation en Angleterre, c'est-à-dire la petite propriété se lassant des labeurs de sa condition, et réalisant son avoir entre les mains de la grande, pour aller chercher dans d'autres emplois une fortune plus facile, je suis persuadé qu'un tel résultat serait vu généralement avec regret, et que l'instinct démocratique en particulier prendrait l'alarme aussitôt. C'est pourtant une révolution de ce genre qui est nécessaire, si l'on veut tirer de France et porter en Algérie les deux ou trois millions de population agricole exigés pour donner au sol toute sa valeur, car si on les met d'un côté, il faudra bien qu'ils manquent de l'autre : on ne peut alimenter un nouveau bassin aux dépens d'un réservoir, sans faire baisser ici le niveau, pendant qu'il s'élève ailleurs. Ne travaillons donc pas d'une main à un résultat que nous serions si fâchés d'atteindre qu'il faudrait aussitôt l'arrêter de l'autre. Ce que nous craindrions en France, cessons de l'espérer, de l'annoncer sans cesse en Afrique, et convenons une bonne fois avec nous-mêmes que ce n'est pas aux dépens de la France que l'Afrique française peut se peupler.

Mais la France n'est pas seule en Europe, et s'il n'y a guère en France de matière préparée pour l'émigration, il en est tout autre-

ment en Europe. Un immense courant au contraire d'intelligence et de capitaux est dirigé chaque année de l'orient à l'occident du monde, et traverse l'Atlantique aussi régulièrement que des flots poussés par le souffle périodique des vents moussons ou alizés. Chaque année, des ports britanniques et même des nôtres, une masse innombrable d'émigrants anglais, allemands, hollandais, belges, s'embarque pour l'Amérique ou l'Océanie. Il en est sorti, d'après des calculs aisés à faire, près de trois millions d'Angleterre et plus d'un million d'Allemagne depuis dix ans. Assurément, dans ce nombre de fugitifs qui abandonnent chaque année le vieux monde, la majorité se compose de pauvres journaliers qui vont chercher dans les riches cités ou dans les vastes exploitations des États-Unis et des îles anglaises un salaire élevé et constant que leur propre patrie ne leur offre pas, et comme l'Algérie est encore trop pauvre pour leur donner aujourd'hui cette assurance, il n'est pas étonnant que ce ne soit guère vers elle qu'ils tournent leurs pas; mais il en est aussi, et en grand nombre, qui ne partent pas les mains vides et qui vont demander à de nouveaux continens, non pas du travail seulement, mais de l'espace et de la terre. Ceux-là n'ont aucune raison naturelle pour préférer les frais, les risques d'une traversée de plus d'un mois, au passage rapide et sûr de la Méditerranée. A conditions égales, et entre deux parties du monde également ouvertes au travail européen, l'Afrique devrait avoir l'avantage sur l'Amérique; l'émigration y serait moins coûteuse, et l'expatriation, moins lointaine, devrait être aussi moins pénible. Si ce résultat se fait attendre, et même après vingt ans d'attente ne montre qu'une lente propension à se produire, il y a une cause étrangère qui suspend et détourne ainsi le cours naturel des idées et des intérêts : c'est au gouvernement de la chercher pour la détruire.

Et c'est d'abord dans sa conscience qu'il doit descendre pour voir s'il ne serait pas lui-même, en partie du moins, un des auteurs du mal qu'il déplore. Il n'ira pas loin, je m'assure, dans cet examen sans rencontrer tout cet attirail, tout ce cortège de mesures restrictives et prohibitives, de faveurs et d'interdictions, de concessions et de charges, tout cet appareil administratif au sujet duquel nous avons déjà eu l'occasion d'expliquer ici toute notre pensée. Après tant de développemens, il serait non moins inutile que fatigant de revenir sur les inconvéniens de ce système de concessions qui a appelé en Afrique une chétive population, précédée et suivie par la misère et destinée à mourir dans cette triste compagnie. Cependant il n'est pas superflu d'aller à la source même de l'erreur, en remarquant qu'elle a eu précisément pour origine la prétention de faire sortir de terre à volonté une race de colons français qui n'existait pas, comme

aurait dit l'école, *in natura rerum*. Le paysan français ayant la passion, la manie d'être propriétaire foncier, autant qu'il a le dégoût et la crainte instinctive des voyages, c'est à cette passion qu'on a tendu un appât en lui offrant la terre par octroi gratuit, sauf à lui en faire payer ensuite, en travaux obligatoires et en charges onéreuses, beaucoup plus que la véritable valeur. Combien peu cet appât fait de dupes et combien rapidement ces dupes se sont changées en victimes, c'est ce que nous avons établi, après tant d'autres, par des chiffres irrécusables; mais quelle statistique pourrait découvrir combien de colons sérieux, nés dans les plaines de Flandre ou dans les retraites de la Forêt-Noire, et pourvus d'un petit trésor d'économies, ont été détournés de venir le confier à l'Afrique par la pensée qu'avant d'obtenir le droit de s'asseoir à son soleil, il faudrait faire à perte de vue station dans les auberges d'Alger et antichambre dans des bureaux de préfecture ou de direction générale! Combien ont reculé devant la perspective d'attendre qu'une patente sur papier timbré eût eu le temps de traverser cinq ou six fois la mer afin d'être examinée par cinq ou six commissions différentes, puis débattue dans un assez grand nombre de rapports et revêtue d'un assez grand nombre de signatures pour former un dossier convenable dans un carton! Combien ont été justement effarouchés de prévoir que quand même ils auraient obtenu, à force de démarches et de protections, un bout de terre, ils ne pourraient encore s'y loger, s'y coucher, s'y ruiner même à leur fantaisie, et qu'il leur faudrait manger, suivant des règles fixes, le peu d'argent qu'une si longue attente aurait laissé dans leur escarcelle! Et pendant ce temps le système des concessions disparaissait sans retour des colonies américaines et anglaises, et tout débarquant avait la promesse d'y trouver, dès le lendemain de son arrivée, la terre qui pourrait lui agréer, franche et quitte de toutes charges, avec tous les droits et toutes les prérogatives de la pleine propriété, sous la seule condition de payer comptant tout ou partie de la valeur. Ce n'était pas acheter trop cher d'un ou deux mois de traversée le plaisir d'être maître chez soi. Ainsi, pendant que l'on courait en Afrique après l'ombre d'un colon français hypothétique, on éloignait du même coup la réalité du colon étranger, le seul qui vive, qui voyage et qui paie.

Et cependant la force des choses est si ingénieuse et si puissante pour se jouer des obstacles que lui oppose la maladresse ou l'incurie des hommes, que, malgré tant de justes sujets de découragement, c'est encore l'émigration étrangère qui forme près de la moitié des rangs si peu pressés de notre colonie africaine. La statistique constate que, sur cent quatre-vingt mille Européens établis en

Afrique, il n'y en a pas plus de cent mille qui viennent de France. Le reste se recrute donc aux dépens de l'étranger; il est vrai que c'est chez les nations du midi, moins riches et par conséquent moins secourables que celles du nord. Nous avons écarté tous ceux qui ont le courage et le moyen d'aller loin, et gardé pour nous ceux qui manquent soit de résolution, soit d'argent, pour courir les grandes aventures. Mais si le résultat est déjà tel quand il a été constamment contrarié, on peut juger quelles proportions il aurait atteintes s'il avait été légèrement secondé. Je n'ignore point que c'est une extrémité qui surprendra péniblement quelques personnes que de fonder exclusivement sur l'émigration étrangère l'espoir d'une colonie conquise avec le sang et l'argent de la France. Que ces juges délicats veuillent bien songer pourtant que, dans les choses humaines, il ne s'agit pas de faire ce qu'on désire, mais bien ce qu'on peut, d'éviter ce qui afflige, mais de subir ce qui est nécessaire. Or, si la France ne fait pas de colons non plus que l'Algérie ne fait de sucre, c'est une chimère et une violence stériles que de s'obstiner à leur demander ce qu'elles n'ont pas. De plus, quel droit aurions-nous de nous montrer plus difficiles que les deux plus grandes puissances colonisatrices du monde, issues l'une et l'autre de cette race saxonne à laquelle le sentiment et même l'orgueil national n'ont jamais fait défaut, et qui ne font pourtant nulle difficulté de puiser de toutes mains en Europe pour peupler les régions qu'elles veulent appeler à la civilisation? Enfin il y a un moyen facile d'empêcher l'Algérie de perdre à ce mélange le caractère de la nationalité française : c'est de transformer nous-mêmes, et le plus vite possible, en Français les étrangers qui viendront s'y fixer. Nous nous vantons beaucoup d'ordinaire de l'excellence de nos lois civiles, et nous les proposons volontiers pour modèles à toute l'Europe; nous estimons très haut les bienfaits de notre administration, et nous admettons comme un fait constant que tous nos voisins nous l'envient; nous ne parlons pas sans une certaine fatuité du charme de nos qualités sociales, et nous nous plaçons à remarquer que les étrangers qui nous viennent voir restent souvent épris de nos mœurs. Eh bien! c'est ici le cas de vérifier si cette bonne opinion de nous-mêmes est bien fondée. Ouvrons à deux battans à l'émigration étrangère les portes de notre colonie; qu'elle trouve chez nous, aux mêmes conditions qu'au-delà de l'Atlantique, l'acquisition facile et la libre possession du territoire. Pour appeler même son capital sous toutes les formes, laissons plus généreusement le commerce aborder nos ports, élargissons les tarifs encore très restrictifs de la loi de 1851; puis retenons ceux qui auront répondu à notre appel par une de ces lois de naturalisation à courte échéance qui grossissent si rapi-

dement la population des nouveaux états d'Amérique. S'il faut dix années de séjour pour prendre part à la vie civile de l'ancienne France, qu'il n'en faille que deux, qu'une même pour être admis dans les rangs de la nouvelle, et si les fils de l'étranger ne répondent pas bientôt par leur reconnaissance à la confiance qui leur sera ainsi témoignée, s'ils ne prennent pas avec les droits et les intérêts l'esprit de leur patrie adoptive, c'est donc que la France aurait perdu cette prompte et forte vertu d'assimilation qui a fait la puissance et l'originalité de son histoire! Il ne peut pas lui être plus difficile aujourd'hui d'absorber dans son sein des individus isolés, égrenés pour ainsi dire, venus des points les plus divers du monde, sans liens les uns avec les autres, et prêts à lui confier leurs destinées, qu'il ne lui a été autrefois d'imprimer le cachet de l'unité nationale sur le front rebelle de ses provinces. En tout cas, la pire des combinaisons, c'est, tout en ayant un impérieux besoin de l'émigration étrangère, de lui témoigner en même temps, par mille tracasseries de détail, une sourde méfiance; c'est de la tenir, quand elle arrive, à distance et à l'écart, en la condamnant à une minorité prolongée qui l'oblige à garder tous ses intérêts distincts, et par conséquent toutes ses affections éloignées de la colonie qu'elle habite. Dans l'état présent de nos lois, avec les difficultés de tout genre que le code civil impose à un étranger qui veut devenir Français, il y a près de la moitié de notre petite colonie africaine qui vit privée du moindre droit civil, même le plus élémentaire. C'est un spectacle qui ne s'est pas vu, je crois, depuis les républiques de l'antiquité, lesquelles ne se sont jamais trouvées bien pour leur repos de maintenir ces farouches et factices divisions. Hâtons-nous de faire cesser un état de choses mortel pour les progrès du peuplement que nous attendons, et qui pourrait même devenir, en cas de guerre étrangère, une source de périls pour notre domination; puisque nous ne pouvons envoyer de vieux Français en Afrique, que ce soit l'Afrique, à son tour, qui nous vaille de nouveaux Français.

Ainsi de grandes voies de communication d'un côté, une loi très large de naturalisation de l'autre, accompagnée de la suppression de toutes les entraves industrielles, agricoles ou commerciales, en un mot l'abaissement de tous les obstacles, soit physiques, soit légaux, qui empêchent le mouvement des capitaux vers l'Afrique, telle est la tâche, simple en apparence, mais vaste en réalité, qui se présente pour un administrateur, et dans laquelle, tant à faire lui-même qu'à défaire ce qu'on a fait avant lui, il peut dépenser une grande somme d'activité et acquérir une juste part de réputation. Est-ce là tout cependant? est-ce même assez? Nous aurions bien peu de mémoire, si nous nous contentions à si bon marché. Ce qui

empêche le capital d'Europe de se mettre en rapport avec la terre d'Afrique, c'est autre chose que de mauvaises routes à aplanir, de mauvaises lois à redresser. Il y a un corps opaque interposé entre eux, qui s'oppose à toute communication de chaleur et de vie : ce corps n'est autre que la société arabe, avec sa détestable constitution, répandue sur un sol immense, qu'elle détient en le dévastant.

La difficulté qu'oppose au gouvernement comme au peuplement de l'Afrique la constitution de la société arabe, nous la connaissons maintenant à fond, l'ayant déjà envisagée sous plusieurs faces. Nous l'avons rencontrée au seuil même de ces essais, en exposant les conditions générales de notre établissement colonial : nous l'avons retrouvée à chaque pas que nous devons faire dans l'examen des mérites et des torts des diverses administrations qui se sont succédés. C'est en effet le grand, le principal nœud de tout le problème. Dans quelque voie qu'on s'avance, c'est cette difficulté qu'on rencontre, et elle se multiplie et se transfigure sous mille formes différentes. Elle est à la fois politique et économique : elle est politique, car l'existence des tribus, c'est-à-dire de petites républiques indépendantes faisant corps et tenues ensemble par un lien que nous ne pouvons relâcher à notre gré, est un mécanisme dangereux qui s'interpose entre notre autorité et l'obéissance de nos nouveaux sujets, et qui, s'il garantit aujourd'hui la sécurité, peut la menacer demain. Elle est économique aussi, car le lien véritable de la tribu, c'est la propriété collective, absurde régime sous l'empire duquel la fertilité d'un champ est toujours en raison inverse de son étendue. Enfin elle est funeste également aux Européens et aux Arabes, car, en confisquant le sol au profit de possesseurs aussi peu aptes que peu intéressés à l'améliorer, elle en interdit l'accès aux nouveau-venus, à qui elle ne laisse pas de place suffisante, et en même temps elle retire aux anciens habitants de la contrée tout motif, tout espoir, tout élément de progrès. Elle condamne ainsi toute l'Afrique à une immobilité indéfinie, en arrêtant au passage tous les principes de vie qui pourraient venir du dehors, ou en étouffant dans leur germe tous ceux qu'une révolution morale pourrait produire au dedans. La tribu arabe est armée comme d'une faux à double tranchant qui étend la dévastation autour d'elle en la maintenant dans son propre sein.

Cette double et fatale influence expliquera peut-être, pour le dire en passant, à quelques personnes qui ont pu s'étonner de mon indifférence, le peu d'espoir que j'ai paru fonder pour l'avenir de notre colonie sur le progrès possible des habitants que nous y avons trouvés. Plus d'un philanthrope animé d'un louable amour de l'humanité, en me voyant invoquer comme la seule voie de salut de l'Algérie l'émigration européenne, qui se décide à venir avec tant de

peine, m'aura peut-être trouvé bien dédaigneux pour deux millions cinq cent mille indigènes tout venus, tout portés, tout acclimatés, pourvus de bras et non extrêmement dépourvus d'argent, et qui cultivent aujourd'hui tant bien que mal la terre d'Afrique. Ce sont là, ce semble, des forces mises à notre portée; pourquoi ne pas chercher à en faire tout simplement usage en leur imprimant une meilleure direction, au lieu de se mettre en frais pour en faire venir de loin d'autres auxquelles on est embarrassé de trouver ensuite un point d'appui? L'ancienne administration elle-même peut me reprocher d'avoir glissé trop légèrement sur les efforts constants auxquels elle s'est livrée pour répandre chez les Arabes de plus saines notions d'agriculture, d'économie politique, pour leur inspirer des habitudes plus sédentaires, pour les initier, comme on dit, aux bienfaits et aux lumières de la civilisation. Rien n'est pourtant plus loin de ma pensée que de déjouer de nobles espérances ou de dénigrer de généreuses tentatives; mais ce n'est pas moi, c'est la société arabe telle qu'elle existe, tant qu'elle restera telle, qui condamne fatalement tous ces vœux et tous ces efforts à s'évanouir dans l'impuissance. Avec le principe communiste qui fait la base de la société arabe, compter sur un progrès quelconque, c'est se bercer d'une chimère, et y travailler, c'est lutter contre l'impossible. La propriété collective, c'est, quoi qu'on fasse, la barbarie en permanence et en perpétuité, car, en interdisant à l'homme tout espoir, elle le décourage de tout travail, et en attachant à la même glèbe l'ouvrier laborieux et le dissipateur fainéant, elle a pour effet inévitable d'enchaîner fatalement aussi le lendemain à la veille. Il y a là une école de paresse et d'inertie qui prévaudra indéfiniment sur les exemples les plus édifiants et les instructions les plus éclairées que l'administration française pourra donner. Je ne m'oppose par conséquent à aucun des essais qu'on peut mettre en avant pour faire l'éducation agricole de la tribu. J'approuve fort par exemple qu'on ouvre dans les grandes villes des écoles arabes, pourvu cependant qu'on n'y enseigne qu'avec réserve les passages du Coran qui ordonnent de se débarrasser à tout prix des maîtres étrangers. Je ne vois aucun inconvénient à obliger les kaïds que nous désignons à se bâtir des maisons de pierre, qu'ils laissent à la vérité habituellement vides pour continuer à demeurer sous la tente. Je ne conteste pas le profit qu'on trouve à tondre des moutons avec de bons ciseaux au lieu de leur écorcher la peau avec une serpe barbare. Les brillantes courses de chevaux instituées à Alger peuvent être très utiles afin d'inspirer aux cavaliers arabes pour leurs montures, sinon cet attachement passionné que les romances leur supposent je ne sais pourquoi, au moins un peu de soin et un peu de pitié. Néanmoins tous ces divers moyens d'éducation ne seront jamais que des remèdes très superficiels, agis-

sant à peine à fleur de peau sur un mal qui altère la masse du sang et gangrène la moelle des os. Tant que la tribu subsistera avec sa communauté brutale, d'une main elle repoussera les étrangers, et de l'autre elle pèsera d'un poids assez lourd sur le front des indigènes pour y déprimer toute intelligence et y paralyser toute activité. De quelque côté par conséquent qu'on entame l'entreprise d'arracher l'Afrique à la barbarie, qu'on essaie d'y transporter des cultivateurs européens ou qu'on se flatte d'enseigner la culture aux enfans de l'Afrique, qu'on veuille civiliser ses naturels ou y naturaliser des hommes déjà civilisés, c'est toujours la constitution de la société arabe qui fait obstacle, et c'est à sa racine même qu'il faut l'atteindre. Quelque voie qu'on choisisse, qu'on prenne son point de départ en Europe ou en Afrique, on aboutit toujours au pied du même roc qu'il faut emporter par le même assaut.

Cet assaut, c'est au gouvernement de le diriger. Il peut prendre son temps, choisir son heure, son lieu, son point d'attaque, mais tôt ou tard, et plus tôt que plus tard, il faut qu'il arrive à désorganiser la tribu et à rendre à la circulation le territoire qu'elle détient. C'est pour la colonie africaine une question capitale, un cas de vie ou de mort, car on ne peut attirer l'émigration européenne sans lui faire une large place sur ces immensités désolées que la tribu embrasse aujourd'hui de sa molle et funeste étreinte, et on ne peut transformer les Arabes en cultivateurs sérieux, par conséquent en sujets utiles, qu'en restreignant leur domaine de manière à le proportionner aux efforts du labeur individuel. Ce sont deux résultats connexes qu'on ne peut obtenir que par la même opération. Il s'agit donc de provoquer une sorte de liquidation générale du sol africain, dont deux parts devraient être faites : l'une pour attirer et recevoir l'émigration de l'Europe, l'autre pour demeurer entre les mains des Arabes, non plus comme héritage collectif de la tribu, mais au titre d'une propriété personnelle, définie et divisée. Quand cette répartition sera consommée, si elle l'est jamais, c'est alors véritablement que des rapports réguliers pourront s'établir, et même qu'une sorte de concours sera ouvert en Afrique entre les races européennes et arabe, placées désormais dans les mêmes conditions économiques, mais douées de qualités différentes. Les Arabes auraient sur les Européens l'énorme avance de se trouver tout établis sur le terrain, faits au climat, ayant peu de besoins à contenter, n'ayant nul apprentissage à faire, nulle émanation, nulle intempérie, nulle insolation à craindre. Les Européens, plus dépaysés et plus exigeants, apporteraient la supériorité de leurs lumières, de leurs outils et de leurs capitaux. Dans cette concurrence, qui serait en réalité le mieux partagé, et à qui resterait définitivement, en majeure partie, la possession du sol? J'ai entendu à cet égard les prédictions les plus diverses faites par

les hommes les plus compétents. Un grand nombre de très bons juges espèrent sincèrement que, sous l'empire des mêmes lois civiles et en dépit des antipathies morales et religieuses, les deux populations pourraient arriver à se fondre jusqu'à ne se plus distinguer. D'autres pensent que les Arabes cultiveront toujours, sinon mieux, au moins à meilleur marché, les champs qui ont porté leurs pères, et qu'ils garderaient ainsi, soit comme fermiers, soit comme propriétaires, la tâche à peu près exclusive de la culture, tandis que les Européens, groupés dans les villes et répandus le long des cours d'eau, appliqueraient au commerce et à l'industrie les dons les plus rares de leur intelligence. Je connais enfin (et peut-être plus particulièrement) d'autres observateurs chez qui les mots de fusion des races et de civilisation des Arabes par voie politique et administrative n'éveillent, en dépit d'eux-mêmes, qu'un fonds d'incrédulité invincible, bien que douloureuse. Ce sont des obstinés qui persistent à penser, malgré les prodiges du progrès matériel qui nous environnent, que la destinée sociale des races dépend des idées qui gouvernent leurs âmes beaucoup plus que du cours qu'on donne à leurs intérêts. Aux yeux de ces gens, qu'on appellera si on veut songe-creux ou fanatiques, civilisation et christianisme sont liés ensemble comme le fruit tient à l'arbre, tandis que le Coran, en niant la liberté et en prostituant la famille, en détruisant le sentiment de la responsabilité morale et celui de la prévoyance paternelle, leur paraît avoir enlevé à l'homme les deux ancres par lesquelles, dans son rapide passage, il peut prendre solidement possession de la terre. Ces gens doutent par conséquent que même la substitution de la propriété individuelle à la propriété collective, si elle n'est accompagnée de quelques autres principes de régénération, suffise pour faire des disciples de Mahomet des paysans semblables à ceux de notre Europe chrétienne : ils craignent que quand il ne pourra plus errer, l'Arabe ne croupisse à la surface du sol, et ne finisse par se fondre et disparaître ; mais ce sont là des spéculations lointaines, qu'il faut remettre au jugement de Dieu et de l'avenir, et qui ne doivent en attendant détourner personne du but connu, raisonnable et pratique, très-nettement dessiné au bout de notre voie.

Ce but même, cette dissolution de la tribu et ce partage du territoire, c'est déjà un idéal, je ne veux pas dire un rêve assez loin de la vérité. Pour le moment, non-seulement le concours entre les deux races n'est pas ouvert, mais le contact n'est même pas établi : elles vivent côte à côte et coulent pour ainsi dire l'une près de l'autre sans se confondre, séparées par toute sorte d'entraves, dont l'interdiction d'acquérir faite aux Européens par le décret de 1851 n'est que la conséquence exagérée et l'expression légale, mais nullement la cause véritable. En réalité, c'est la tribu entière qui est imper-

méable de sa nature, et qui ne veut pas se laisser pénétrer. Par où convient-il d'entamer sa résistance? J'ai déjà dit que, si on en croyait les publicistes ordinaires de la colonie, soi-disant docteurs en droit musulman, ce serait la chose du monde la plus simple, et la besogne serait vite achevée. Il suffirait de proclamer qu'aux termes de la loi de Mahomet le souverain politique est seul propriétaire du sol entier, et que tous ses possesseurs actuels n'ont jamais été que des usufruitiers dont le droit de jouissance est révocable au bon plaisir du suzerain. Puis, en vertu de ce pouvoir discrétionnaire, toutes les tribus seraient sommées de faire place et de rendre gorge, et devraient s'estimer trop heureuses de recevoir de notre générosité la permission de s'établir quelque part dans les limites et sous les conditions qui nous conviendraient. Ainsi par un coup de théâtre le terrain se trouverait évacué, nous en réunirions les meilleures parties au domaine public en attendant les acquéreurs d'Europe, et si nous consentions à laisser aux Arabes les plus ingrates, ce serait à titre de libéralité et à la condition qu'ils aviseraient à se transformer du soir au lendemain en laboureurs à la mode française. La possibilité, la légitimité d'un tel changement à vue sont admises comme des axiomes et prêchées avec une autorité qu'on est mal venu à contester, et si la pratique tarde tant à venir justifier en ce point la théorie, c'est, dit-on, qu'ayant le droit et la force, l'autorité ne veut, par incurie ou par égoïsme, faire usage ni de l'un ni de l'autre.

Je déclare très franchement que, n'ayant pas étudié les lois musulmanes, je suis hors d'état de combattre ce plan séduisant sur le terrain des textes et du droit positif. A vue de pays même, à regarder le parti qu'ont su tirer les enfans de Mahomet de tant de contrées aimées du ciel que la colère divine laissa tomber entre leurs mains, il n'est point d'absurdité économique et d'iniquité despotique que je ne sois disposé à prêter de confiance à leur premier législateur. Je suis même tout prêt à croire que ses successeurs à tous les degrés, commandeurs des croyans, sultans, beys, deys, pachas, émirs, ont développé le droit primitif par une jurisprudence pratique tout à fait conforme à ses principes; mais je suis moins convaincu que les Français aient été en Afrique pour s'y comporter comme des Turcs, et j'avoue que l'idée de déclarer à des êtres humains que la terre qu'ils foulent et qui les nourrit, où ils nous ont devancés de dix siècles et où reposent les os de leurs pères, ne leur appartient que par notre grâce, et encore à la condition de changer à notre gré toutes les habitudes de leur vie, renverse toutes les notions de justice que j'ai puisées à la double école de l'Évangile et du code, et je n'ai pas encore acquis assez de confiance dans les casuistes du Coran pour tranquilliser sur leur parole les scrupules de ma conscience.

Ayons plus de confiance ici dans la voix de l'équité naturelle que dans toutes les subtilités légales : c'est elle qui proteste qu'une déclaration de ce genre, fondant à l'improviste sur des populations surprises, dont elle bouleverserait, en un jour et en masse, toutes les conditions d'existence, ne serait qu'une spoliation à peine déguisée, et présenterait le plus odieux peut-être des spectacles de ce monde, celui de la fraude mise au service de la force. C'est là surtout, pour ma part, indépendamment des formidables difficultés d'exécution qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, ce qui me paraît condamner sans retour toute idée de procéder à la nouvelle répartition du territoire par voie générale, hautaine et sommaire. Maintenant ce qui ne peut se commander au nom d'un droit prétendu qui ne serait que l'abus de la force ne peut-il pas s'obtenir de gré à gré par l'ascendant de la raison et par composition amiable? Ce qui ne peut être imposé brutalement sous forme de sacrifice sans compensation ne peut-il pas être exigé légalement moyennant un échange d'avantages équitablement calculé? Si la spoliation est repoussée par la conscience de tous les peuples civilisés, l'expropriation pour cause d'utilité publique est admise sans difficulté par toutes les lois. Or ici l'utilité publique est constante, et ce ne sont pas les moyens d'indemnité préalable qui font défaut entre les mains du gouvernement.

Sans entrer en effet dans la voie des indemnités pécuniaires, des achats proprement dits, autrefois proposés pourtant par le maréchal Bugeaud, mais qui entraîneraient dans des calculs très compliqués, je suis convaincu que le gouvernement possède assez de moyens d'agir sur les intérêts véritables des tribus arabes pour leur imposer sans violence, sinon à toutes le même jour et au même degré, au moins successivement, à des époques et dans des proportions différentes, une transaction dont le bénéfice serait en grande partie en leur faveur. Le gouvernement tient dans sa main leur fortune et leur existence par les impositions, dont il détermine le montant et peut faire la remise, et par les travaux publics, dont lui seul dirige l'exécution. Pour assurer la soumission matérielle, nous avons souvent imposé des contributions extraordinaires aux tribus coupables ou soupçonnées d'avoir pris part aux rébellions. Dans un intérêt égal et intimement lié à celui de l'ordre public, où serait l'inconvénient de favoriser par un procédé inverse les tribus qui se prêteraient à donner à notre conquête son complément? Il est, d'autre part, telle route ouverte ou tel barrage établi qui, en assurant la régularité des récoltes ou la facilité des débouchés, doublerait d'un seul coup la valeur foncière d'un champ, et comme ces travaux, également demandés, désirés partout, font défaut de tous côtés, il ne serait que juste de les appliquer préférablement au territoire de ceux qui consentiraient à en partager les profits avec de nouveaux concitoyens.

Ce sont là, avec bien d'autres que l'expérience enseignerait et dont l'énumération serait trop longue, des moyens d'indemnité, des objets d'échange pour ainsi dire, que le gouvernement tient à sa disposition tout naturellement, et en retour desquels il pourrait exiger sans injustice un concours nécessaire au progrès de la colonie; mais il est avant tout un bien dont lui seul peut faire part sans bourse délier aux tribus arabes, et qui lui coûterait aussi peu qu'il serait profitable pour elles. Ce bien, qui leur manque à toutes et que beaucoup seraient en état d'apprécier, n'est autre chose qu'un titre régulier de propriété, car si l'incertitude des propriétés est le grand obstacle qui arrête les progrès des Européens, il ne faut pas croire que ce soit pour les Arabes eux-mêmes un état sans inconvénient et sans gêne. De tribu à tribu, les territoires, qu'aucune enceinte ne peut enclorre, qu'aucun géomètre n'a bornés, ne sont le plus souvent distingués que par des usages vagues, fondés sur des traditions orales. Des usurpations successives donnent lieu à des contestations continues : les siècles ne suffisent pas pour consacrer les unes et terminer les autres. Dans l'intérieur de chaque tribu, de famille à famille, pour la répartition, soit du fonds lui-même, soit du droit collectif, les mêmes abus se reproduisent suivis des mêmes litiges. Et au-dessus de cette confusion universelle, plane ce mystérieux droit de haut domaine, attribué par la superstition à l'état, souvent revendiqué brutalement par la main des janissaires, et qui semble menacer toujours de sortir du nuage où il réside pour éclater comme la foudre, sans désigner d'avance ses victimes. Entre ces traditions diverses de brigandage et de despotisme, entre la conscience des torts qu'on a commis et le souvenir des iniquités qu'on a souffertes, personne ne possède dans les tribus avec la sécurité du droit et la confiance du lendemain. C'est ce trouble qu'il dépend du gouvernement français de faire cesser; moyennant le sacrifice d'une partie de ses biens, il peut donner la sécurité, la clarté du reste. En renonçant lui-même à toutes ses revendications possibles et en se portant arbitre de tous les différends, il peut constituer pour chacun un droit nouveau résultant d'un arpentage régulier, d'un document authentique nettement écrit sur la terre et sur le parchemin, placé sous la garantie de sa parole comme sous la garde de son épée. Une telle transaction serait-elle admise facilement par les tribus? Se résigneraient-elles sans difficulté à perdre une partie de leur avoir pour mettre l'autre sous la protection de l'honneur et du droit français? Je crois fermement, et c'est un avis partagé par tous ceux qui ont vécu parmi les tribus, que ce langage serait entendu, mais sous diverses conditions préalables qu'il serait essentiel de ne pas méconnaître.

La première, c'est de bien choisir son interlocuteur et de ne pas

parler à tout le monde à la fois. Les avantages en effet que le gouvernement français peut offrir aux tribus en retour du sacrifice qu'il leur demande ne peuvent avoir pour toutes une égale valeur, et le désir qu'elles éprouvent de les obtenir doit différer suivant leur situation et le parti qu'elles sont en mesure d'en tirer. Aux tribus qui habitent le voisinage du désert et dont la vie se passe uniquement à suivre sur les plateaux du Haut-Atlas les troupeaux qui les nourrissent, sans qu'elles songent même à en faire un objet d'échange pour le commerce, l'incertitude de la propriété paraît à coup sûr un mal très léger. A vrai dire, la propriété pour elles n'est pas incertaine, elle est nulle. Pour elles, la terre est sans valeur : c'est à l'espace avant tout qu'elles aspirent. Tout ce qui tendrait dans leur état actuel à les resserrer leur paraîtrait menaçant pour leur existence, et elles seraient plus impatientes des limites que sensibles aux bienfaits d'une propriété définie. Il en est tout autrement de celles qui habitent les pentes et les vallées voisines de la mer, qui sont mises par là en relations faciles avec les centres de population fondés par les Maures et développés par les Européens. Celles-là ont déjà l'habitude de venir apporter sur nos marchés leur bétail ou le produit de leurs cultures. En traversant la banlieue des villes, où le jardinage a atteint en général une grande perfection, elles ont sous les yeux le spectacle des trésors que peut faire sortir de la terre une propriété protégée par la loi et fécondée par l'activité individuelle. Le prix chaque jour plus élevé qu'elles tirent elles-mêmes de leurs denrées accroît naturellement à leurs yeux la valeur de chaque motte du champ qui leur vaut ce revenu. Elles commencent à sentir ainsi le prix de ces biens naturels, que dans leur état nomade elles prodiguent au hasard. Le désir d'en posséder pour soi-même une part et de retirer personnellement tout le fruit de son labeur, au lieu de l'engloutir dans la déperdition d'un produit collectif, se glisse naturellement dans l'esprit de beaucoup de leurs membres. D'autres, moins laborieux, s'aperçoivent qu'ils possèdent une valeur recherchée, et regrettent de ne pouvoir l'aliéner pour en réaliser et en consommer le prix. C'est ce moment que doit choisir une administration qui connaît ses subordonnés, qui vit avec eux, pour les amener à une transaction qui les ferait sortir de l'indivision et de la confusion qui leur pèsent, et ce moment même peut être hâté par des exhortations faites à propos. L'exemple une fois donné ne pourrait manquer de se propager, suivant, comme une marée qui monte, le progrès de la population et de la richesse.

A cette première condition de bien connaître les Arabes pour être en mesure de leur faire accepter, sans trop de résistance, un tel accommodement, il faudrait joindre celle de n'être pas moins bien connu d'eux. Tout le mérite en effet de la transaction qu'on peut leur

offrir réside pour eux dans la confiance que leur inspire la parole de la France et dans la valeur qu'ils attachent à un document signé par ses agens. L'essentiel est qu'ils comprennent qu'un sacrifice partiel est destiné à les préserver des chances d'une perte totale, et qu'ils n'y soupçonnent point au contraire les préliminaires d'une spoliation déguisée, une sorte d'entrée de jeu pour s'emparer du tout après leur avoir soutiré la moitié. Or, comme tous les faibles qui ont souffert, les Arabes sont très méfiants : ils sont accoutumés d'ailleurs à ces formes de commandement dans lesquelles, en l'absence de toute règle, les qualités, les dispositions personnelles du chef, ont une importance décisive, dans lesquelles en un mot la fortune et la vie dépendent souvent de savoir si on a affaire à un intendant humain ou sanguinaire, injuste ou scrupuleux. De l'intermédiaire chargé de leur faire part, en ce cas comme en tous autres, des intentions du gouvernement et de la foi qu'ils attacheront à sa parole, dépendra la promptitude ou la mauvaise grâce de leur soumission.

Enfin ce n'est pas tout de connaître et d'être connu, il faut encore être redouté. Il faut avoir la renommée de la justice, mais il faut inspirer le respect de la force, car en supposant, ce qui nous semble très possible, que la transformation soit agréée de la majorité des membres de la tribu, elle ne plaira jamais à tous : un assentiment unanime est aussi rare en Afrique qu'ailleurs, et probablement ceux à qui elle plaira le moins sont les plus puissans et les plus riches, les plus habitués au commandement. Ce sont ceux-là, en tout pays, à qui toute confusion profite. En l'absence du droit, c'est la force qui prévaut. La tribu, qui touche au communisme par un côté, n'est malgré cela, et peut-être à cause de cela même, que la féodalité à sa suprême puissance : elle enchaîne le petit au grand, en lui refusant le droit de subsister pour son compte. Briser la propriété collective, c'est donc faire une opération démocratique par excellence, qui ne peut manquer de susciter l'opposition, soit ouverte, soit déguisée, de toute l'aristocratie de la tribu. De vieilles prérogatives ne cèdent jamais le terrain sans résistance ni sans arrière-pensée : il faut s'attendre qu'elles mettront en œuvre tous les moyens d'intimidation dont elles disposent, le prestige de la race, les menaces de la religion, l'ascendant d'une ancienne autorité, pour détourner les faibles, soit de contracter, soit de remplir un engagement qui les soustrairait à leur puissance. L'unique moyen de lutter contre ces efforts, c'est de rendre en certaine mesure intimidation pour intimidation et terreur pour terreur. Autant il faut être sobre de l'emploi de la force pour arracher un consentement qui doit être raisonné pour être valide, autant son déploiement tout entier est légitime pour mettre d'abord en liberté les vœux véritables de la tribu, et la mettre ensuite en devoir de remplir ses conventions.

Nous arrivons donc ici en présence d'une œuvre nécessaire, décisive, dont l'accomplissement est indispensable, et dont le seul retard est funeste au développement de la colonie, mais d'une œuvre aussi très délicate et très complexe, qui ne peut être consommée d'un trait de plume, comme on trace sur le papier une assertion tranchante, d'une œuvre sans laquelle rien n'est possible, mais qui n'est possible elle-même que par le plus rare mélange de tact, d'adresse, de patience et de force. C'est une œuvre, en un mot, dont le succès dépend essentiellement du choix et du mérite de l'ouvrier. L'examen de la tâche qui doit être remplie va servir ainsi à nous indiquer à qui elle doit être confiée, et nous ramener par un chemin direct, et cette fois en pleine connaissance, des choses aux personnes.

II.

Où est-elle en effet, cette administration à la fois connaissant les Arabes et connue d'eux, familière avec leur langue et leurs mœurs, sachant s'en faire écouter et obéir, et propre à leur inspirer, dans un mélange à juste dose, la confiance et la crainte? Existe-t-elle, ou faut-il nous mettre en frais pour la créer? En vérité, on se serait plu à tracer le portrait de l'administration militaire, dessiné au naturel dans un bureau arabe, qu'on n'aurait pas fait les traits plus ressemblans, et ce sont pourtant ceux-là mêmes que ses adversaires les plus décidés lui prêtent. Je ne sache point en effet que personne ait contesté à l'administration militaire une connaissance intime de l'intérieur de la société arabe : on lui reproche au contraire d'avoir mis à s'identifier avec les tribus un soin trop complaisant, et d'avoir acquis par une bienveillance excessive trop de titres à leur reconnaissance ; mais il faut bien convenir en même temps que, sur cent champs de bataille encore tout sanglans, elle n'en a pas acquis moins à leur respect. Jamais par conséquent, pour l'espèce d'opération césarienne qui doit extraire des entrailles de la colonie le germe de sa prospérité encore latente, instrument ne fut mieux préparé que celui qu'aiguise depuis vingt ans l'administration militaire. Si, après tant d'années de vie commune, de commandement tour à tour équitable et sévère, tant de sang et de bienfaits tour à tour répandus, les bureaux arabes n'ont point acquis sur les tribus l'autorité nécessaire pour leur faire accepter, sans trop de délais ni de secousses, une transformation indispensable, il y faut renoncer : personne jamais n'en pourra venir à bout.

Mais j'entends la difficulté : on ne dit pas que ce soit le pouvoir, mais on pense que c'est la volonté qui leur manque. On doute de cette volonté précisément parce que, pouvant tout ce qu'ils veulent, ils ont si peu voulu, depuis vingt ans, faire en ce sens tout ce qu'ils

pouvaient. L'œuvre de la transformation des tribus, toujours annoncée, toujours ajournée, jamais entamée, n'est nullement, dit-on, au-dessus de leurs forces, mais elle est contraire à leur intérêt. En sapant les bases de la société arabe, ils détruiraient du même coup le piédestal sur lequel ils sont élevés. Ils ne sont bureaux arabes que parce qu'il y a des Arabes. Or, le jour où il n'y aurait plus de tribus, il n'y aurait, à proprement parler, plus d'Arabes. Ils se suicideraient ainsi avec leur propre épée. C'est un acte d'abnégation qu'on attendra vainement d'eux.

Si l'objection est valable, elle l'est trop; si l'argument porte, il va trop loin, car il pourra être opposé, juste avec la même autorité, à toute autre administration, soit civile, soit militaire, qui, s'étant instruite par les mêmes études que les bureaux arabes, et ayant acquis les mêmes aptitudes, se sera par là même pénétrée des mêmes intérêts. Je ne pense pas en effet que les plus grands ennemis de l'administration militaire, ceux qui pensent le mieux du frac et le plus mal de l'uniforme, aient assez de confiance dans la seule vertu des institutions civiles, pour vouloir confier la tâche ardue de la transformation de la tribu au premier sous-préfet venu, tout frais émoulu du conseil d'état, ou à un conseiller de préfecture débarqué d'hier de Bretagne ou d'Alsace. L'ordre de fonctionnaires aux mains desquels cette grave affaire doit être remise devra nécessairement s'y préparer par quelques études spéciales, ne fût-ce que celles de la géographie et de la langue. A moins de vouloir marcher à l'aveugle, au risque de tomber dans mille pièges et de s'embarrasser dans mille résistances inattendues, il faudra bien choisir, pour se guider, des gens qui connaissent le terrain et qui sachent où ils mettent le pied : c'est dire qu'il faudra se mettre en peine de créer sur nouveaux frais un nouveau corps d'administration spéciale, en quelque sorte des bureaux arabes civils qui auront la plume derrière l'oreille au lieu d'avoir l'épée au côté. Je vois très bien ce qu'on perdra à cet échange : du temps d'abord, et beaucoup de temps, car l'expérience ne s'improvise pas en un jour, et celle que possède aujourd'hui l'administration militaire a été aussi lentement acquise que chèrement payée; de l'autorité ensuite, car sur des populations armées elles-mêmes jusqu'aux dents, l'épée est un signe de commandement dont le prestige sera difficilement remplacé, et s'il ne convient pas que dans la révolution à opérer la force joue le principal rôle, il est pourtant essentiel qu'elle apparaisse pour ainsi dire sur l'arrière-plan, pour prêter du poids aux paroles, du sérieux aux menaces, et au droit une sanction. En revanche, ce qu'on gagnerait est beaucoup moins clair, car à peine le nouveau corps administratif aurait-il acquis les connaissances privilégiées qui le rendraient propre au maniement des Arabes, qu'on pourrait le soupçonner aussi de vouloir assurer, au

prix de l'immobilité de la colonie, la perpétuité de son privilège, et l'accusation, dans ce cas, serait cent fois plus vraisemblable, car des administrateurs civils qui se seraient consacrés pendant de longues années à une tâche exclusivement africaine n'auraient plus d'autre carrière et presque d'autre patrie que l'Afrique, tandis que des officiers, après avoir passé quelques années de leur jeunesse dans une station de l'Atlas, ont toujours ouverts devant eux tous les rangs de l'armée française et tous les champs de bataille du monde.

C'est cet immense avenir, sans cesse brillant devant les yeux de l'armée d'Afrique, qui m'empêche en vérité d'ajouter la moindre foi au sot et au mesquin calcul d'égoïsme qu'on lui prête. Tout officier français a le droit de rêver qu'il deviendra maréchal de France, et je suis porté à croire qu'il a surtout de pareils rêves dans un *bordji* de bureau arabe, car que faire en un tel gîte à moins qu'on n'y songe? — L'idée qu'au lieu de laisser voltiger devant ses regards cette vision étincelante, il va borner ses prétentions à transformer le poste ingrat où languit sa jeunesse en un apanage féodal, pour y perpétuer son séjour en même temps que son pouvoir, me paraît peu vraisemblable, et c'est lui supposer plus de modestie que la nature n'en comporte. L'armée peut aspirer parmi nous (faut-il s'en applaudir ou s'en affliger?) à une tout autre domination que celle de l'Afrique, et le jour où elle s'écarterait de la voie du devoir pour prêter l'oreille aux conseils de l'ambition, elle ne se bornerait pas sans doute à aller loin des honneurs, de la richesse et de la renommée, étendre une autorité stérile sur d'obscures populations. Puis rien ne prouve qu'en Afrique plus qu'ailleurs les officiers de l'armée française aient oublié le véritable rôle que nos lois leur assignent, celui d'obéir toujours, même en commandant. Qu'après une lutte effroyable, ils se soient reposés quelques jours de trop sur un résultat glorieux, mais insuffisant; qu'après avoir réussi, non sans peine, à soumettre les tribus, ils n'aient que mollement tenté de les transformer; qu'ils n'aient pas préservé leur administration des atteintes de la routine, cet excès, cette excroissance de l'expérience, c'est un tort tellement naturel qu'on peut se dispenser même de le constater pour le condamner; mais de là à une résistance calculée et intéressée, il y a tout un abîme que la calomnie seule peut se charger de combler. Je suis très intimement persuadé que le jour où une main ferme aura tracé devant eux la voie nouvelle, où on leur aura clairement fait comprendre qu'il y a encore en Afrique une œuvre à consommer, suffisante pour l'emploi de toutes leurs facultés, une œuvre que la France attend de leur dévouement et qu'elle paiera de sa reconnaissance, qui pourra tout ensemble assurer la gloire de leur nom, l'avantage de leur pays et le progrès de leur fortune, poussés par ces mobiles divers, tous, bien qu'inégalement sans doute, puis-

sans sur leurs âmes, ils y courront comme à l'assaut, et la citadelle de la tribu ne tiendra pas devant leur ardeur intelligente plus longtemps que le Mamelon-Vert ou la butte de Solferino.

Laissons donc à l'armée la part qui lui revient naturellement, et qui ne convient qu'à elle seule. Son rôle, dit-on, est de conquérir, non de gouverner; soit : eh bien ! c'est toujours une conquête et non encore un gouvernement dont il s'agit. Jusqu'ici, la conquête s'est arrêtée à la surface et n'a fait que courber les têtes : elle doit pénétrer aujourd'hui jusqu'au fond, dans la moelle des os et dans les âmes. Les mêmes qualités qui ont commencé le succès sont requises pour l'achever. Dans des proportions peut-être différentes, c'est toujours le même mélange de prudence et de force qui est nécessaire, la même union de ces dons heureux d'intelligence et d'audace dont l'armée française peut ouvrir à volonté l'inépuisable réservoir. Les limites de son domaine, la durée de son pouvoir, sont donc déterminées par la nature même de sa tâche. Partout où la tribu subsiste, l'administration militaire doit demeurer pour lui tenir tête, en travaillant à sa dissolution; elle ne doit céder la place que là où elle peut laisser les Arabes fixés sur le sol et prêts à recevoir dans leurs rangs ouverts, avec l'infusion d'une population nouvelle, les élémens d'une nouvelle constitution sociale.

Seule capable de remplir ainsi la part principale qui incombe à l'état dans le développement de la colonie, l'armée suffit-elle également aux autres conditions moins importantes, mais essentielles pourtant, que nous avons énumérées? Seule en mesure de débarrasser le sol d'Afrique des obstacles humains, si l'on ose ainsi parler, qui s'opposent à son peuplement, est-ce elle aussi qui peut faire disparaître, par de grands travaux publics, les obstacles matériels, et préparer à l'émigration du dehors un accueil propre à la retenir et l'attirer? Sur ces deux points, malheureusement la réponse n'est point pareille, et une grave distinction se présente.

Les travaux publics en Algérie non-seulement peuvent être confiés à l'armée, mais ne peuvent guère être accomplis que par elle. En l'absence d'ouvriers civils, avec la cherté et la rareté de la main-d'œuvre européenne, les cinquante mille bras que l'armée compte, et qu'elle n'occupe, Dieu merci, qu'assez rarement, sont une ressource inappréciable et inépuisable à laquelle tout le monde, gouvernement et particuliers, ne cesse d'avoir recours. Il n'y a point de monument, point de travaux d'art, point de route, point de pont qui, depuis trente ans, n'aient été construits par des mains militaires. Il n'est point de faveur plus recherchée par les colons que l'auxiliaire des soldats pour leurs travaux, soit de bâtimens, soit de cultures. Et ce n'est pas une des moindres raisons de l'infériorité où les préfets des territoires civils sont restés jusqu'à présent vis-

à-vis des généraux, leurs collègues et leurs voisins, que l'impossibilité où ces fonctionnaires civils se trouvent de mettre le moindre plan à exécution sans le concours d'ouvriers armés qui ne leur obéissent pas. Tout ce dont la colonisation a besoin par conséquent en ce genre de facilités matérielles, l'armée peut le lui fournir, et on ne peut l'attendre que d'elle.

Il en va par malheur tout autrement en fait d'attraits pour l'émigration européenne. A quoi servirait en effet de le dissimuler? Parmi les causes diverses qui éloignent cette émigration d'Afrique, l'existence d'un régime exclusivement militaire, comme on dit, doit être comptée au premier rang, sinon comme une des mieux justifiées, au moins comme une des plus actives. Ces seuls mots, le régime du sabre, depuis longtemps en possession de desservir les lieux-communs de rhétorique, présentent aux imaginations l'idée d'un mélange d'arbitraire intermittent et de compression continue. Il n'en faut pas davantage pour faire fuir une classe d'hommes qui, précisément parce qu'elle est voyageuse et qu'elle a goût aux aventures, a l'horreur du frein et la manie de l'indépendance. Tout ce qui tient surtout à la race anglo-saxonne, habitué à voir l'autorité représentée par l'innocente verge d'un constable, éprouve, à la vue d'une épée et d'une épaulette qui gouvernent, la plus sincère indignation, tempérée par le plus profond effroi. C'est une sorte d'épouvantail dressé sur les ports d'Afrique, qui fait fuir comme des oiseaux effarouchés tous les intérêts timides. Il ne s'agit pas d'examiner si cette terreur est bien fondée, si l'administration militaire d'Afrique en particulier, assez bénigne de son naturel, mérite d'être représentée comme un de ces animaux fantastiques dont on effraie les petits enfants. Il s'agit encore moins de reprendre un compte que j'ai déjà fait, et de s'assurer que, parmi les torts qu'on lui reproche, beaucoup sont plutôt imputables à sa qualité administrative qu'à sa qualité militaire, et que certaines administrations civiles de ma connaissance, mises à la même épreuve, se seraient montrées, sinon plus rudes, au moins plus tracassières. Il s'agit d'une impression d'imagination contre laquelle la raison est vaine, la discussion impuissante, et qui, rendant le renom du pouvoir militaire aussi nuisible en un sens que son maintien est nécessaire de l'autre, enferme dans une contradiction déplorable le progrès de la colonie.

Je ne vois en vérité, en y réfléchissant, qu'une seule manière d'en sortir, imparfaite sans doute, surtout au début, mais qui à la longue doit réussir à nous dégager de ce cercle vicieux. C'est d'établir hautement une distinction, qui est au fond réelle et possible, bien qu'elle n'ait jamais été mise en pratique parmi nous, entre l'administration militaire et ce qu'on nomme par habitude et par excellence le *régime militaire*. Parce qu'on est gouverné par des officiers, il n'est pas ab-

seulement nécessaire d'être gouverné militairement suivant l'acception commune du mot, c'est-à-dire d'être mis à la discrétion d'une autorité dictatoriale qui absorbe en elle tous les pouvoirs et confisque tous les droits individuels. Dans nos habitudes, le gouvernement militaire et l'état de siège sont des idées tout à fait connexes et semblables, qui entraînent à leur suite la juridiction des conseils de guerre, le rétablissement d'une police inquisitive et la suspension de toute franchise personnelle. Cette association d'idées se conçoit parfaitement dans nos pays civilisés, parce que l'autorité militaire ne prévaut qu'en ces jours de suprême péril où la société épouvantée, ne voyant de recours que dans la force et d'abri que derrière les baïonnettes, sacrifie volontiers toutes ses libertés pour obtenir la plus précieuse de toutes, celle de vivre. Autorité militaire et dictature sont synonymes parmi nous, parce que nos sociétés ne se donnent un militaire pour chef que quand elles cherchent un dictateur. Là cependant où l'autorité militaire est établie par d'autres raisons que l'effroi général et poursuit un autre but que la sécurité momentanée et matérielle, pourquoi ne s'exercerait-elle pas aussi avec plus de mesure et sous d'autres conditions? Pourquoi ne s'accorderait-elle pas avec le maintien des garanties ordinaires de la justice et de la liberté individuelle? Parce qu'on a le sabre en main, est-il nécessaire de ne rien avoir à respecter ni à ménager? En Algérie en particulier, si nous réclamons le maintien du pouvoir militaire en territoire de tribus, c'est parce que nous le croyons plus propre à empêcher les Arabes de reculer vers la voie de rébellion d'où ils sont à peine sortis, et à les faire avancer dans la voie de progrès que nous leur avons ouverte. C'est donc aux Arabes que ce caractère militaire de l'autorité est dédié, et nullement aux Européens qui pourraient être tentés de s'établir parmi les Arabes. Pourquoi ceux-là seraient-ils forcés de renoncer, dès qu'ils mettent le pied en territoire militaire, à des habitudes de toute leur vie, et sur lesquelles repose pour eux tout sentiment de sécurité et d'indépendance?

A part quelques futils motifs d'économie, je cherche vainement une raison par exemple pour que tout Européen établi en dehors des étroites limites du territoire civil soit soumis en tout état de cause, pour tout crime, délit ou contravention, à la juridiction militaire; j'en vois moins encore pour que, même en matière civile et commerciale, un commandant de place (d'ordinaire quelque officier en retraite qui a fait toute sa vie autre chose que des lois et du commerce) soit chargé de faire droit en premier ressort. Depuis quand l'autorité administrative, pour s'exercer efficacement, a-t-elle besoin de se confondre avec le pouvoir judiciaire? Quelle force puise-t-elle dans cette confusion? quel secours peut-elle en attendre? Quelle source d'embarras au contraire, de soucis inutiles, de réclamations

mal fondées, de soupçons injustes ! En quoi l'autorité des bureaux arabes serait-elle amoindrie parce qu'à côté d'eux la magistrature ordinaire exercerait sur les Européens sa mission légale et pacifique ? Nous avons à Alger une cour impériale largement constituée, et en ce moment même excellemment dirigée. Des tribunaux de première instance sont établis dans les principales villes, des justices de paix dans d'autres. Ce personnel judiciaire est assez nombreux, assez peu chargé d'occupations, pour pouvoir parfaitement, en se déplaçant à des époques régulières, rendre la justice à tous les Européens sur tous les points de l'Algérie sans distinction de territoire. Si ce personnel est insuffisant, l'augmenter serait une faible dépense, largement compensée par l'avantage qu'on trouverait à faire savoir en Europe, à quiconque tourne les yeux vers l'Afrique, que pas un cheveu n'y tombe de la tête d'un Européen et pas un sou ne sort de sa bourse, sinon après jugement contradictoire et en vertu d'une sentence rendue par un magistrat inaccessible. C'est l'autorité militaire même qui est intéressée à renoncer à cette part inutile de ces attributions, c'est elle qui doit être pressée de faire cesser un spectacle choquant, donné trop souvent dans quelques-unes des villes d'Afrique : celui d'affaires identiques débattues entre gens de même condition et porte à porte, d'après des règles différentes, par des tribunaux divers, uniquement parce qu'une demi-lieue de distance en a séparé les théâtres. Ce contraste est une des singularités qui accréditent le plus l'idée, sottement répandue en Europe, que le territoire militaire d'Afrique est une région mystérieuse dont la justice et la liberté ne peuvent se faire ouvrir l'accès.

Après les garanties judiciaires, il en est d'une autre espèce, et non moins précieuses peut-être, qui pourraient être assurées aux Européens pour humaniser en quelque sorte à leurs yeux le pouvoir militaire sans pourtant en compromettre l'exercice et en relâcher le lien : c'est une certaine mesure de libertés communales. Je ne me dissimule point la surprise que ce seul nom peut causer à plus d'un lecteur. Nous sommes tellement habitués en France à considérer les libertés communales comme le dernier complément d'une civilisation avancée, comme la concession suprême qu'une administration peut octroyer à des sujets dont la docilité la contente, que parler de libertés communales en Afrique et en territoire militaire, c'est presque s'exposer à faire sourire. La commune est chez nous l'enfant de l'état et même l'enfant de sa vieillesse ; c'est lui qui l'a mise au jour, qui lui règle tous ses mouvemens, qui lui mesure la longueur de ses lisières. Ainsi le veulent les traditions de notre histoire et une certaine habitude logique qui nous porte à descendre toujours du général au particulier. Si pourtant nous consultations nos voisins d'outre-Manche, qui savent mieux que nous par quel mystère s'opère la

génération des peuples, peut-être nous diraient-ils que le procédé inverse, celui qui remonte du particulier au général, est ici, comme dans toutes les sciences expérimentales, le plus sûr et le plus fécond. La commune, à vrai dire, est le moyen naturel d'une société, et surtout d'une colonie naissante. C'est là que des hommes venus de points divers de l'horizon peuvent faire l'apprentissage de l'association à laquelle ils sont destinés, et unir librement contre les résistances de la nature des efforts que l'action administrative, toujours faible et éloignée, ne peut qu'à peine seconder. Dès qu'il y a deux hommes établis sur un territoire, à portée de se connaître, de se gêner ou de se secourir, ils ont un intérêt commun à poursuivre et par conséquent à débattre : c'est une rivière qui déborde à contenir, un bois à éclaircir, un roc à faire sauter par la poudre, un chemin à ouvrir, un emplacement à déterminer pour s'y donner rendez-vous et échanger leurs produits. Il n'en faut pas davantage pour que la commune soit formée, et laissez-la seulement grandir, elle deviendra une ville, et de tous ces germes poussés en arbres sortira la forêt qui portera le nom de peuple ou de société. On ne peut donc trop encourager les colons à se former promptement en communes, ni laisser à leurs communes, une fois constituées, trop de liberté dans leurs mouvemens, car s'il y a un lieu où la liberté d'association soit inoffensive, c'est là où il y a peu d'hommes et beaucoup d'espace.

Jusqu'ici, l'administration en Afrique, sans refuser tout à fait à ses colons cette mesure parcimonieuse de libertés municipales que la centralisation nous distribue goutte à goutte, a pourtant toujours posé en principe qu'il ne pouvait exister de commune que là où l'autorité militaire avait fait place au pouvoir civil. On fait don aux colons d'un conseil municipal en même temps que d'un sous-préfet, comme si ces deux institutions étaient le corollaire ou, si l'on veut, l'antidote l'une de l'autre. J'avoue que, si l'incompatibilité entre l'établissement des communes et le pouvoir militaire était réelle et tenait au fond des choses, il faudrait certainement considérer le pouvoir militaire comme un pis-aller dont on ne saurait se délivrer trop tôt, car les intérêts communaux tiennent de si près aux droits de la famille et de l'individu, ils touchent de si près aussi aux premières nécessités de la vie, au pain que l'on mange, à l'eau que l'on boit, au travail du jour, au repos de la nuit, à la prière du dimanche, que des hommes à qui l'on refuse le droit de s'en occuper sont véritablement mutilés des plus chères prérogatives et ravalés au-dessous de la condition de leur espèce. Je suis néanmoins encore à me demander pourquoi, parce qu'on a un général pour administrateur au lieu d'un préfet, et que le ressort dont on fait partie s'appelle un cercle et non un arrondissement, il serait impossible à des hommes de se réunir pour dis-

cuter en commun sur l'emplacement de leur marché, de leur fontaine ou de leur église, et en quoi le pouvoir militaire serait entravé dans ses rapports avec les Arabes par des délibérations de cette espèce. A l'égard des intérêts communaux, je ne vois entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire qu'une différence qui est peut-être à l'avantage du dernier : c'est qu'ayant moins de loisir à la fois et moins de connaissances, ou plutôt moins de prétentions, un officier sera toujours moins tenté qu'un administrateur de descendre dans tous les détails de la vie municipale, et de faire le bonheur de ses subordonnés en se mêlant à tout instant de ce qui ne le regarde pas.

Des garanties judiciaires et des franchises communales, — nous avons là, ce semble, deux élémens d'institutions civiles qui peuvent prendre racine dès à présent en Afrique, et qui ne me paraissent inconciliables ni l'un ni l'autre avec le maintien provisoire d'un pouvoir militaire, continuant, à côté et au-dessus d'eux, l'entreprise de contenir l'expansion irrégulière de la société arabe. Le pouvoir militaire, ainsi limité sans être détruit, se présenterait aux imaginations européennes sous un aspect moins formidable. Puis, quand viendrait, pour chaque portion du territoire, le jour où ce pouvoir doit disparaître avec la nécessité qui l'a créé et qui le justifie, s'il laissait derrière lui des agglomérations d'hommes déjà formés à la vie commune et obéissant aux interprètes de la loi, le temps qu'il aurait duré ne serait point perdu, même pour l'avenir civil de la colonie. Veut-on me faire dire toute ma pensée ? Des institutions communales, des garanties judiciaires destinées, les unes à stimuler, les autres à régler le développement de l'association, ce sont là les véritables institutions civiles d'une colonie, c'est le vêtement souple qui convient à un corps en croissance. Quand je lis au *Moniteur* qu'un district d'Afrique échappe au pouvoir militaire pour être érigé en territoire civil, je comprends la satisfaction que causent ce progrès de la civilisation et ce nouveau pas fait vers un état de gouvernement régulier ; mais une pensée tempère pourtant ce contentement : à la place du pouvoir militaire qui se retire, ce n'est pas la liberté civile, c'est, chose essentiellement différente, l'administration civile qui arrive. Le régime civil qu'on inaugure, ce n'est pas, comme en Australie ou en Amérique, un jury, des aldermen et un *common-council*, c'est-à-dire des citoyens maîtres d'eux-mêmes et soumis à la loi, mais M. le sous-préfet accompagné de M. le directeur des ponts et chaussées et de M. l'ingénieur des mines, tous pliant sous le faix de volumes de décrets et de réglemens, et chacun d'eux portant sur le collet de son habit brodé l'attache d'un pouvoir supérieur et la trace de sa dépendance. C'est la centralisation avec son appareil de bureaux et de cartons qui s'empare du territoire évacué par la conquête. Je doute parfois qu'en échangeant une autorité sommaire et provisoire par sa

nature contre un pouvoir tenace et minutieux, qui, une fois introduit, ne les lâchera pas, en passant ainsi du joug de l'arbitraire à celui de la routine, nos nouveaux concitoyens gagnent au change autant qu'ils s'imaginent. Je fais autant de vœux que qui que ce soit pour que le jour arrive promptement où l'administration militaire pourra déposer ses pouvoirs; mais sait-on l'autre souhait que j'ajoute tout bas? C'est que ce jour-là elle soit remplacée par le moins d'administration possible, et c'est à préparer ce résultat, qui, bien que négatif, aurait sa valeur, que pourrait servir utilement l'apprentissage de la vie municipale fait dès aujourd'hui et du vivant même de l'autorité militaire.

L'essentiel à nos yeux, comme on le voit, est donc moins de se délivrer au plus tôt de l'autorité militaire, comme le pensent les journalistes réformateurs de la colonie, que d'en modifier l'esprit et l'exercice, et de lui inspirer, tant à l'égard des Arabes que des Européens, une conduite et des intentions nouvelles. Dans l'état présent des choses, l'administration militaire ménage trop les uns et contient trop les autres; elle a trop de respect pour la vieille communauté arabe et apporte trop d'entraves à la naissance de la communauté européenne : ce qui revient au fond à dire qu'elle cède au penchant de toutes les autorités de ce monde, à savoir de considérer en toutes choses le *statu quo* comme meilleur parce qu'il est plus commode, le progrès comme dangereux parce qu'il est importun, de prendre son propre repos comme le thermomètre du bon ordre, et de voir un désordre dans ce qui le trouble, soit résistance, soit changement. Les militaires ne sont pas les seuls à être atteints de cette faiblesse, mais ils n'ont pas non plus le privilège d'en être exempts. Il faut, pour les y arracher, une impulsion qui vienne d'en haut : d'où peut-elle partir, et quelle main peut la donner? Ce n'est pas une administration qui manque en Algérie, c'est un chef qui mette cette administration en œuvre. Le corps est excellent, souple et dispos; mais là comme ailleurs c'est de la tête que le mouvement doit partir. Quelle doit être cette tête? comment constituer en Algérie cette autorité supérieure qui peut utiliser le pouvoir militaire au lieu de le détruire, par une hostilité sourde ou de le conserver dans une immobilité stérile? C'est la dernière et non la moins délicate question de cet examen.

A notre sens, ce chef qui manque à l'administration de l'Algérie ne peut sortir ni de l'ancien gouvernement-général ni du ministère nouvellement créé. L'une et l'autre organisation portent en elles-mêmes des causes de stérilité et d'impuissance destinées à triompher à la longue des meilleures intentions et à paralyser l'effet des plus sages mesures. Ni l'une ni l'autre ne peuvent être constituées de façon à dominer réellement et à manier efficacement les pou-

voirs dont elles disposent. Pour imprimer un mouvement fécond à l'administration militaire, l'ancien gouverneur-général lui appartenait, la représentait trop exclusivement. On avait tout disposé pour qu'il n'eût d'autre intérêt et d'autre esprit que ceux de l'armée. Dans toutes ses relations soit avec ses subordonnés en Algérie, soit avec l'autorité centrale de la métropole, une suite de dispositions méfiantes avait enserré son pouvoir, de manière à faire de lui l'homme de l'armée plutôt que son chef et son directeur. En Afrique, son commandement, très limité dans tous les territoires déjà appelés à la vie civile, ne s'exerçait en pleine liberté que sur les territoires militaires. Tous les élémens d'administration étrangers au service de l'armée, les finances, l'instruction publique, les cultes, la justice, échappaient presque entièrement à son contrôle pour correspondre directement à Paris, à côté de lui et au-dessus de sa tête, avec les diverses administrations centrales dont ces services dépendent. Une pareille disposition devait lui faire considérer les élémens civils de la colonie comme naturellement hostiles à son pouvoir et ne pouvant grandir qu'à ses dépens. Il se trouvait en quelque sorte cantonné dans son domaine, dans ses attributions militaires, voyant décroître l'étendue de sa compétence à chaque progrès fait par la loi civile, comme l'ombre fuit devant la lumière. Pour applaudir à cette déchéance et y travailler de bonne foi, il lui fallait un véritable effort de désintéressement, et le désintéressement le plus sincère est un sentiment trop voisin de la résignation pour communiquer jamais à l'activité beaucoup d'ardeur. En tout cas, sa principale préoccupation se portait toujours, ne fût-ce que par conscience, là où pesait la plus lourde responsabilité. Déchargé de la plupart des intérêts civils de la colonie, il éprouvait une propension naturelle à s'en détacher, et en même temps qu'il était ainsi rivé en quelque sorte, en Afrique, à l'élément militaire, une dépendance étroite le rattachait, à Paris, au ministère de la guerre, son unique supérieur, dont il devenait en toutes choses, et pour les moindres actes de son administration, l'humble subordonné. Ainsi tout était militaire au-dessous et autour de lui; son regard ne dépassait pas les horizons de l'armée : en lui, la qualité d'administrateur s'effaçait trop complètement devant celle de soldat; les devoirs et les habitudes de l'obéissance limitaient ses vues et étouffaient les hautes inspirations qui conviennent au gouvernement.

En revanche, si le gouverneur-général tenait trop étroitement à l'armée pour s'élever au-dessus de son corps et pouvoir le guider dans des voies nouvelles, par un excès opposé, le ministère de l'Algérie lui est aujourd'hui trop étranger pour exercer sur elle une action efficace. Il lui est étranger non-seulement par la qualité civile de son chef, mais parce qu'on n'a pris soin d'établir entre ce

chef et ses subordonnés aucune des relations de sympathie et de dépendance sur lesquelles la véritable autorité se fonde. L'administration d'Algérie, en recevant un chef civil, n'a point encore cessé d'être militaire aux neuf dixièmes. Au contraire, à part la direction supérieure qui lui a échappé, l'armée a été, provisoirement du moins, maintenue en Afrique presque dans toute l'étendue de ses devoirs comme de ses prérogatives. De ce provisoire, qui dure encore après dix-huit mois, et a toute l'apparence de devoir durer encore assez longtemps, résulte une singularité fort nuisible à la bonne expédition des affaires : c'est que l'administration de la colonie a aujourd'hui deux têtes; elle dépend à la fois du ministère de l'Algérie et du ministère de la guerre; disons mieux, elle appartient réellement à l'un et n'est que provisoirement prêtée à l'autre. Le ministère de la guerre est l'autorité véritable à laquelle chacun des membres de cette administration tient par son passé, et dont il attend son avenir; deux liens étroits l'y rattachent, l'un de conscience, l'autre d'intérêt : le soin des troupes confiées à sa garde et celui de son avancement personnel. Le progrès de l'Algérie ne venant très légitimement qu'en troisième ligne, derrière des préoccupations de cet ordre, il en résulte que le ministère de l'Algérie n'a sous sa disposition que des agens qui le servent aujourd'hui par accident, tout prêts et même naturellement destinés à le quitter demain pour la moindre perspective d'ambition et le moindre sujet de mécontentement, recevant leurs inspirations d'une autre source que la sienne, et pouvant opposer à toute impulsion qui les gêne la force d'un corps indépendant. Le ministère de l'Algérie reçoit tous ses serviteurs de la bonne ou plutôt de la mauvaise grâce d'un collègue qui les retient en les donnant, qui plaint au fond tout ce qu'il cède et regrette tout ce qu'il a perdu. Si le gouverneur-général était en quelque sorte parqué dans son administration militaire sans pouvoir en sortir, le nouveau ministère est plaqué à sa surface sans aucune adhérence avec elle. Ce défaut de communication est encore accru par l'éloignement et la distance. Le ministre de l'Algérie réside nécessairement à Paris, et ne peut faire en Afrique que de courtes et rares apparitions. Or, dans une tâche comme celle qui est imposée à l'administration militaire, si elle prétend à transformer l'état intérieur des tribus, là où l'unité du but ne peut être atteinte que par l'infinité diversité de moyens, quand il faut agir ici par force et là par persuasion, connaître chaque personne et payer partout de la sienne, un chef qui réside au-delà des mers se condamne d'avance à une nullité presque absolue. Ce qu'il peut savoir en étudiant de longues heures, ce qu'il peut faire en écrivant des volumes n'est rien auprès de ce que lui apprendrait un coup d'œil jeté sur le pays même et de ce que terminerait un quart d'heure d'entretien

avec les hommes qui l'habitent. Dans une œuvre à ce point ardue et complexe, toutes les instructions générales sont insuffisantes. Les circulaires, ces muets et inertes chiffons de papier, sont sans valeur : si elles sont hautaines, comme le furent les premiers documens émanés du nouveau ministère, elles irritent inutilement ceux sur la tête de qui elles viennent fondre ; si elles sont modestes et discrètes, elles courent risque d'être mises de côté avec ce dédaigneux sourire que les gens d'action opposent aux élucubrations du cabinet. En un mot, le pouvoir, pour être respecté, doit être une unité partout présente. Celui qu'a établi le nouveau ministère de l'Algérie répond mal à chacun des termes de cette définition : il est partagé et éloigné.

La véritable solution nous paraîtrait être au contraire de tout réunir sur une même tête et de tout rapprocher du centre. Constituer en Algérie une véritable délégation de l'autorité souveraine, — sous le nom qu'on voudra, vice-royauté, lieutenance-générale, il n'importe, — mais embrassant à titre égal tous les services publics, soit militaires, soit civils, seul principe de toute action et seule source de toute autorité, seule préposée à l'armée, à la justice, aux finances, à l'administration sous des formes diverses, et seule responsable de ces attributions différentes devant le gouvernement de la métropole : telle nous semble être l'unique manière de terminer, en les confondant dans une même personne et en les animant d'un même souffle, la lutte des élémens divers qui mine la prospérité naissante de la colonie. L'homme investi d'un tel pouvoir, quelles que fussent ses qualités personnelles et les habitudes de son passé, ne serait en réalité ni militaire ni civil, car, tenant dans sa main l'un et l'autre instrument, il n'aurait de raison pour employer l'un plutôt que l'autre que les intérêts véritables et le plus prompt achèvement de l'œuvre à accomplir. Il ne verrait ni dans la loi militaire un auxiliaire, ni dans la loi civile une ennemie : toutes deux relèveraient également de lui, et leur lot serait ainsi déterminé par une répartition impartiale. Sous ses ordres, les directeurs de chaque branche formeraient, comme dans les colonies anglaises, un véritable cabinet politique. Avec un tel auxiliaire, il serait parfaitement superflu de constituer à Paris en centralisation au second degré, et de retarder ainsi, par un voyage constant à travers les mers, l'expédition de tous les ordres et la solution de toutes les affaires. Les règles générales de l'administration, la fixation des bornes de la colonie et du chiffre de ses forces militaires, les grandes mesures législatives relatives à l'état des propriétés et des personnes, la nomination des fonctionnaires supérieurs dans chaque service, tels seraient les seuls points sur lesquels devraient porter l'examen et la sanction de l'autorité parisienne. Presque tous pourraient être réglés chaque année de concert avec le chef supérieur de la colonie,

appelé, à des époques fixes, au sein du conseil des ministres à Paris pour y communiquer ses plans et y rendre compte de ses actes. Une fois qu'il aurait justifié de ses droits à la confiance et fait connaître la voie qu'il voudrait suivre, il y aurait tout avantage à la lui laisser parcourir à son gré, sans le gêner par un contrôle quotidien. Dans l'état présent des choses, la dépendance est partout en Algérie : chaque colon est assujéti, par mille réglemens entrelacés, à la volonté du fonctionnaire le plus voisin ; mais chaque fonctionnaire, même le plus élevé, ne peut agir qu'au gré de l'impulsion venue de Paris. Dans ces solitudes, où la liberté, ce semble, pourrait se jouer à son aise sans rien troubler, chacun obéit, même et surtout celui qui commande. C'est cette série, cette chaîne de servitude superposée que briserait avantageusement l'établissement d'une délégation du pouvoir souverain en Algérie. Un seul chef disposant avec liberté du pouvoir qui lui est remis, laissant au-dessous de lui une plus grande part de ce bien dont il jouirait lui-même, un tel chef, fût-il militaire, ferait faire plus de pas à l'Algérie que l'importation hâtive de ce moteur mécanique dont, sous le nom d'administration civile, trois siècles de servitude et vingt révolutions différentes ont établi parmi nous l'empire absolu.

La difficulté, je le sais bien, serait de nommer parmi nous l'homme capable de remplir pleinement une telle tâche et de porter sans fléchir sur sa tête, dans la solitude et en face de l'inconnu, la responsabilité du pouvoir souverain. Pour y suffire en effet, ce ne serait point assez de posséder quelqu'une des qualités spéciales qui font l'administrateur, le soldat ou le magistrat ; il faudrait ce coup d'œil étendu et cette prévision de l'avenir, cette suite et cette largeur dans la pensée, cette supériorité d'esprit qui s'élève au-dessus du détail des affaires et cette souplesse qui sait pourtant y descendre au besoin, en un mot cet ensemble de dons heureux dont l'équilibre constitue l'homme d'état. A d'autres époques, pour trouver cette réunion de qualités toute préparée et à sa disposition, la France n'aurait eu qu'à regarder et même à choisir au-dessus d'elle et au pied du trône. Aujourd'hui encore d'autres nations ont le bonheur d'élever naturellement chez elles-mêmes une pépinière abondante de tels serviteurs ; elles les forment à l'école de ces fortes institutions de liberté qui font faire à tout homme, dès le début de sa vie et dans la sphère d'action la plus modeste et la plus humble, l'apprentissage de la responsabilité et des commandemens. C'est au Forum que Rome préparait ces proconsuls qui, après avoir commandé ses légions, se consacraient à organiser ses conquêtes, familiers avec le droit comme avec les armes, aptes à légiférer comme à combattre. C'est également du sein de ses assemblées politiques que l'Angleterre envoie chaque année à chacune de ses colonies des

représentans de la couronne instruits dans toutes les branches de l'art de gouverner par le long usage des discussions publiques, et préparés à l'exercice de l'autorité suprême pour l'avoir de bonne heure dans leur patrie même partagée et contrôlée. Le système politique que la France a préféré pour elle-même est assurément moins propre à lui fournir de si précieux auxiliaires dans son œuvre de colonisation. Avec la division du travail, chaque jour plus prononcée, qui concentre le pouvoir dans une seule main et ne laisse au-dessous d'un chef unique que deux catégories de Français, des agens sans volonté propre et des sujets sans droits personnels; — quand la seule ambition permise est d'obéir passivement aux instructions qu'on reçoit ou d'exercer honnêtement le métier qu'on a appris, — on ne voit pas trop d'où pourraient sortir des esprits assez vastes ou des caractères assez robustes pour se charger de conduire à eux seuls les destinées d'un nouveau monde. Un tel régime est admirable pour faire des administrateurs réguliers et des administrés paisibles; les hommes d'état, disons plus brièvement, les hommes y deviendront à coup sûr chaque jour plus rares : lacune pourtant fort regrettable, car des hommes véritablement dignes de ce nom, rareté utile déjà pour toute œuvre humaine, sont tout à fait indispensables au développement d'une société nouvelle. Soit pour diriger, soit pour peupler une colonie, c'est avant tout des hommes qu'il faut trouver : les lois et les systèmes administratifs ne viennent qu'en seconde ligne. A la rigueur, dans une société vieillie, qui s'avance sur un terrain depuis longtemps nivelé, de bons réglemens peuvent suppléer au défaut des individus, comme dans une industrie avancée les machines remplacent avec avantage, pour l'économie sinon pour l'intelligence, le travail de l'ouvrier; mais à toute entreprise qui commence il faut le génie qui invente, le courage qui hasarde; il faut les ressources d'une heureuse initiative pour faire face aux surprises et aux mécomptes de l'imprévu; il faut l'homme dans toute la noblesse et l'étendue du mot, et non-seulement le fonctionnaire ou l'administrateur. Heureuses donc, sous cet aspect comme sous tant d'autres, les nations assez sages pour n'étouffer nulle part, ni chez ceux qui gouvernent ni chez ceux qui sont gouvernés, le germe de l'activité libre et personnelle ! A ce prix, qui assure leur indépendance intérieure, est attachée aussi la solidité de leurs établissemens au dehors. D'autres peut-être promèneront au loin, par un élan plus impétueux, des armées plus vaillantes : celles-là seules sauront s'étendre et s'enraciner sur le monde; d'autres pourront conquérir : celles-là seules, pour parler comme l'Écriture, *hériteront* la terre.

ALBERT DE BROGLIE.

LE

MONDE ALPESTRE

ET

LES HAUTES RÉGIONS DU GLOBE

I. *La Vie des Animaux dans les Alpes* (*Das Thierleben der Alpenwelt*), par M. Frédéric de Tschudi, 5e édition. Leipzig 1860. — II. *Recherches sur la Géographie physique des Alpes* (*Untersuchungen über die physikalische Geographie der Alpen*), par MM. Hermann et Adolphe Schlagintweit, Leipzig. — III. *Le Mont-Blanc*, par M. Bravais. — IV. *Excursions et Séjour dans les Glaciers*, par M. E. Desor, Neuchâtel. — V. *Vita nell' Universo*, di Paolo Lioy, Venezia 1859.

Les hautes régions de l'atmosphère éveillent au plus haut degré notre curiosité. Quoique nous nous efforcions par l'induction et le calcul d'en découvrir la constitution et d'en saisir les phénomènes, elles demeurent encore environnées pour nous de bien des mystères. Nous gravissons les montagnes, nous nous élevons en ballon, nous braquons nos télescopes sur les corps célestes, et nous inventons mille instrumens pour constater les moindres effets produits par les agens physiques dans l'espace qui nous en sépare. Les lieux élevés ont pour nous un attrait particulier. Fatigués de rencontrer sans cesse sur le globe la trace de l'homme et les œuvres de ses mains, nous recherchons les régions où il n'a point encore pénétré, où la nature reste vierge et garde la physionomie des âges géologiques qui précédèrent le nôtre. Il règne sur les hauts sommets un silence, un calme apparent, une fraîcheur et comme un parfum d'éternité qui nous rapprochent pour ainsi dire des conditions de

l'espace infini et nous font planer au-dessus des agitations et des misères du sol habité. La Bible nous représente Moïse gravissant le Sinaï pour y converser avec Dieu et recevoir directement ses volontés; c'est l'image des impressions produites sur nous par les lieux élevés. Nous nous trouvons en effet sur la cime des monts face à face avec la Divinité; l'homme n'étant plus là pour déranger, selon ses besoins et ses caprices, l'ordre primitif des choses, les lois physiques nous apparaissent dans toute leur grandeur et leur généralité.

Plus la société est vieillie, plus notre existence journalière devient mondaine et factice, plus nous ressentons de charme à remonter ainsi des plaines et des vallées où sont construites nos villes, où nous retiennent nos occupations habituelles, au sommet de ces pics élancés, de ces montagnes imposantes et escarpées que tout isole de nous. De là un goût pour les régions alpestres, qui ne fait que s'accroître à mesure que les facilités de communication nous amènent plus vite à leur pied. Les ascensions qu'on aurait regardées, il y a cent ans, comme les plus périlleuses et les plus impraticables sont devenues la récréation de nombreux touristes. On rencontre maintenant une foule de voyageurs qui se sont transportés au sommet du Mont-Blanc, et des femmes accomplissent par plaisir ce qu'exécutait à si grand'peine au siècle dernier le naturaliste Saussure par dévouement pour la science. On fait de longues marches sur les glaciers dont on se bornait jadis à reconnaître les bords. On veut passer partout où a pu pénétrer le chasseur à la poursuite du chamois. Toutefois, si une vaine ostentation de témérité pousse la plupart des voyageurs dans des régions longtemps inexplorées, d'autres sont conduits par un mobile plus noble, la curiosité scientifique. Grâce à leurs observations, on connaît aujourd'hui bien mieux les hautes régions de l'atmosphère, et on se représente avec plus d'exactitude les phénomènes qui s'y produisent.

Il s'est fait de la sorte toute une physique atmosphérique qui agrandit et complète celle qu'on pourrait appeler purement terrestre. En s'élevant au-dessus des causes de perturbation locale et des variations accidentelles, on a pu saisir quelques-unes des lois qui régissent l'atmosphère prise dans son ensemble, et qui sont indépendantes du relief de nos continents, de la distribution de nos cultures, de la répartition de la population. C'est sur ces résultats que nous voulons appeler l'attention. L'atmosphère est une image du globe dans son premier état, alors qu'il se réduisait à une masse de gaz et de vapeur; il est donc important d'en étudier les conditions fondamentales pour reconstruire les origines de notre planète.

I.

L'air dont le globe est environné de toutes parts pèse sur le sol et sur tout ce qui y croît et vit; les couches accumulées de l'air constituent comme un ensemble de sphères concentriques dont la terre forme le noyau. Plus nous nous élevons, plus l'air devient léger et rare, puisqu'il a moins de couches supérieures au-dessus de lui, et la limite qui est assignée à nos ascensions est celle même au-delà de laquelle on ne trouve plus suffisamment d'air pour respirer. Le baromètre permet d'apprécier le poids de l'atmosphère, mesuré par l'élévation de la colonne de mercure. A chaque étage que l'on franchit, on a une couche d'air de moins à supporter; mais les indications barométriques ne changent pas seulement à mesure qu'on s'élève, elles subissent en un même lieu de nombreuses variations par suite de modifications accidentelles dans la constitution, la force élastique et la densité de l'air. Ces changemens se lient à tout l'ensemble des actions calorifiques et mécaniques qui se passent dans l'atmosphère. Il y a des variations générales, il y en a de particulières. Il existe pour chaque saison, pour chaque mois, pour chaque jour, des *maxima* et des *minima* qui paraissent avec assez de régularité, et de la comparaison desquels on tire des moyennes propres à résumer l'état atmosphérique d'un jour, d'un mois ou d'une année.

Quand on observe le baromètre sous les tropiques, on reconnaît qu'il monte et descend périodiquement, deux fois en vingt-quatre heures. Ces variations n'excèdent guère du reste 2 ou 3 millimètres sur l'échelle qui les mesure. Plus on s'avance vers les pôles, plus elles s'affaiblissent, dissimulées par des perturbations accidentelles, et ce n'est qu'en prenant des moyennes de quinze jours, ou même d'un mois, qu'on peut en retrouver la trace. Enfin elles deviennent presque inappréciables au-delà du 70° degré de latitude et sont nulles au pôle.

L'atmosphère a donc, comme l'océan, des agitations périodiques, des élévations et des abaissemens, de véritables marées, ainsi que le remarque judicieusement un observateur italien, M. P. Liroy. Le matin et le soir se manifestent dans les indications barométriques un maximum et un minimum dont le moment précis varie suivant les lieux et les saisons. Entre l'équateur et le 60° degré de latitude nord, le baromètre baisse de midi à trois ou cinq heures, et atteint un premier minimum; il remonte ensuite, et accuse un premier maximum entre neuf et onze heures du soir. Il reprend alors sa course descendante, et son second minimum tombe vers quatre heures du matin,

après quoi l'ascension recommence, et un second maximum est indiqué vers dix heures. Toutefois les hauteurs et les abaissemens de cette marée atmosphérique ne se correspondent point exactement dans la période d'une journée : l'accroissement du soir est bien moins marqué que celui du matin, qui en représente environ le quadruple, tandis que la diminution du soir est double de celle du matin. Il suit de là que la plus grande différence entre deux indications d'un même jour est celle qu'on obtient en retranchant le minimum du soir du maximum du matin; c'est ce qu'on appelle la *grande période*. C'est elle qu'il est important de noter pour connaître chaque jour la plus forte amplitude des oscillations du baromètre.

On vient de voir que le chiffre de la *grande période* décroît à mesure que l'on remonte l'échelle des latitudes. Si l'on gravit une montagne jusqu'au sommet le plus élevé, on observe une pareille diminution dans la marche oscillante du baromètre, ainsi que l'ont montré des observations faites en différentes villes de Suisse d'altitude inégale, au Rigi, au Faulhorn. Le fait s'explique du reste aisément. Plus on s'élève, plus les oppositions de température entre le jour et la nuit s'amoindrissent, plus le poids de la colonne d'air diminue, moins par conséquent la différence entre deux de ces poids doit être grande. Ainsi les montagnes offrent, à mesure qu'on se transporte dans des stations de plus en plus élevées, un rapport chaque fois plus marqué avec les contrées qui avoisinent le pôle. L'air dont les hautes cimes sont environnées est soumis à des conditions analogues à celles que présente l'air à des latitudes fort éloignées de l'équateur. En marchant vers le pôle comme en s'élevant dans l'atmosphère suivant la verticale, on se rapproche de plus en plus d'un milieu où les causes nombreuses de variations qui se produisent à la surface du sol tendent à disparaître.

La ressemblance ne s'arrête point à l'état barométrique; elle se manifeste aussi pour la température. Dans les hautes régions en effet, les inégalités que l'on constate pour les régions basses dans la distribution de la chaleur s'effacent graduellement. On représente cette distribution sur le globe par des lignes qui réunissent tous les points d'égale température annuelle moyenne; c'est ce que l'on appelle les lignes isothermes. Si la chaleur se distribuait uniquement en raison de la position des diverses contrées de la terre par rapport au soleil, les lignes isothermes coïncideraient avec les cercles de latitude ou parallèles. Il n'en est rien, et la distribution des lignes isothermes présente de nombreuses irrégularités, des inflexions et des contournemens dépendant d'une foule de causes locales; mais si l'on s'éloigne du niveau des mers, si l'on ne considère que des régions élevées, on voit ces grandes irrégularités s'at-

ténuer, souvent même disparaître, et les lignes isothermes tendent de plus en plus à se confondre avec les parallèles. Non-seulement cette première uniformité se manifeste, mais la répartition de la chaleur pendant le cours de l'année devient plus égale. Pour des mois consécutifs, entre lesquels on saisit, quand on observe le thermomètre dans les régions basses, des différences de température moyenne assez prononcées, ces différences s'atténuent notablement, si l'observation se fait sur de hautes cimes. C'est ce qu'on remarque par exemple en comparant janvier et février, ou juillet et août.

Si les différences d'un mois à l'autre deviennent moins fortes, par contre la décroissance de la température, à mesure qu'on s'élève, s'opère plus rapidement. Cette décroissance ne suit pas une progression régulière, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé; elle varie en outre selon la latitude, la saison et l'heure du jour; elle est plus forte en été qu'en hiver, plus sensible l'après-midi que le matin. Si l'on prend l'ensemble de tous les degrés de l'échelle des altitudes, on trouve sans doute que l'abaissement d'un degré du thermomètre correspond en moyenne à une élévation de 166 mètres; mais ne considère-t-on les altitudes qu'à partir de 2,000 ou 2,300 mètres, le même abaissement du thermomètre ne représente plus qu'une élévation de 156 mètres, c'est-à-dire qu'en général, au-delà de la limite de la végétation, la température décroît en hauteur beaucoup plus vite. On atteint de la sorte des régions prodigieusement froides où les variations ne s'opèrent plus qu'entre des extrêmes assez rapprochés. Sur les cimes des Alpes les plus élevées, on a trouvé, pour la moyenne d'une année, de 13 à 15 degrés au-dessous de zéro. Ces régions, les plus hautes de la Suisse, correspondent donc au 70^e parallèle de latitude; mais, placées plus à l'abri des influences du sol, elles offrent des irrégularités encore moins prononcées que les contrées subarctiques. La température minimum de leur hiver est notablement supérieure à celle d'un grand nombre de points de la zone glaciale, et la température maximum de leur été est plus basse que celle de la majeure partie des localités placées à de hautes latitudes. De même les extrêmes de chaque jour se rapprochent; le maximum absolu de chaleur des plus hautes montagnes des Alpes dépasse à peine 5 ou 6 degrés centigrades. Tels sont les résultats obtenus par MM. Hermann et Adolphe Schlagintweit, ces hardis explorateurs des hautes régions du globe, qui sont allés continuer aux sommets de l'Himalaya les recherches commencées en 1847 dans la Suisse, et dont l'un a récemment péri victime de son dévouement à la science. Variations du baromètre et du thermomètre rappellent donc sur les hauteurs les plus escarpées des Alpes ce qui se passe dans les parties les plus froides de la zone glaciale, sans qu'il faille toutefois con-

clure à l'identité absolue de la physique atmosphérique des grandes montagnes avec celle des contrées polaires.

Il y a des lignes isobarométriques comme il y a des lignes isothermes; elles servent à unir les points du globe où l'amplitude moyenne des oscillations du baromètre, déduite des extrêmes de chaque mois, est la même. Si l'on trace sur la sphère la succession de ces lignes graduées par une différence de 4 ou 5 millimètres dans l'élévation du mercure, on voit qu'elles se distribuent à peu près comme les latitudes. Les différences entre le maximum et le minimum moyens du mois vont en croissant à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur. Cette distribution des lignes isobarométriques est la conséquence de celle des températures, car les changemens de poids de l'atmosphère sont étroitement liés aux effets de la chaleur. Plus on s'élève en latitude, plus les variations de température sont prononcées et fréquentes, plus par conséquent l'amplitude des oscillations barométriques doit augmenter.

On a vu qu'au sommet des montagnes les extrêmes de température vont en se rapprochant, ce qui fait qu'à mesure qu'on s'élève, on redescend en réalité l'échelle des lignes isobarométriques, et la gradation dans le sens vertical, au lieu de reproduire la succession des étages qui conduisent au pôle, ramène vers l'équateur. Ainsi, dans les hautes régions de l'air, la pression atmosphérique, de même que la température, ne doit plus offrir de variations bien sensibles en dehors des causes accidentelles de perturbation; mais, ainsi que l'ont constaté MM. Schlagintweit, jusqu'à une altitude d'environ 3,800 mètres, les variations du baromètre sont encore très prononcées.

Dans l'étude des mouvemens réguliers de l'atmosphère et des changemens de pression, il est nécessaire de tenir compte d'une foule d'anomalies locales qui masquent momentanément l'intervention des lois naturelles. En voici un exemple. Les deux observateurs que je viens de nommer se sont aperçus qu'au sommet de certains pics, ou sur le versant escarpé d'un plateau, le baromètre accusait quelquefois un maximum à l'heure même où un autre baromètre marquait un minimum dans la vallée inférieure. Ce fait se produit assez fréquemment dans les Alpes entre deux et quatre heures de l'après-midi, à l'époque périodique où le baromètre atteint vers ce moment du jour son degré le plus bas. MM. Schlagintweit ont bien vite saisi la cause de cette anomalie. Dans la vallée, entre deux et quatre heures, le sol est échauffé par les rayons du soleil qu'il reçoit depuis le matin, la température s'élève, l'air devient moins dense et plus sec, le baromètre baisse; mais sur un versant qu'avoisine un glacier, source continue de froid, sur un pic isolé qui perd à chaque

instant par le rayonnement la chaleur que lui envoie le soleil, l'atmosphère ne parvient pas à se réchauffer, et la température décroît; l'air s'épaissit et pèse davantage sur le baromètre, dont il détermine l'élévation. Il existe donc des accidens locaux pour les marées atmosphériques comme pour les marées océaniques. Seules, les causes qui tiennent aux lois générales par lesquelles est régie l'atmosphère se retrouvent partout les mêmes, et l'altitude n'exerce à cet égard aucune influence particulière. Les hautes régions de l'air, comme les couches les plus basses, ne sauraient se soustraire à l'action de la marche annuelle du soleil. Les tableaux numériques dressés par MM. Schlagintweit montrent que, si l'on observe deux jours de suite à la même heure, pendant différens mois, les hauteurs moyennes du baromètre, on obtient des chiffres sur lesquels l'altitude du lieu d'observation n'a aucune influence. C'est ce que Humboldt avait déjà constaté en Amérique.

Quant aux variations du baromètre suivant les saisons, la marche reparait à peu près la même, pourvu qu'on prenne soin de défalquer des chiffres obtenus les nombres qui représentent la pression de la vapeur dans l'air. Cette pression vient s'ajouter à celle de l'atmosphère proprement dite, et en contrarie les mouvemens périodiques. Pour qu'il y ait comparabilité entre les résultats fournis pour chaque mois, il faut ramener les hauteurs barométriques à celles de l'air sec correspondantes. Alors se montre l'influence exclusive de la marche du soleil sur la masse gazeuse qui nous enveloppe.

Dès qu'au printemps les jours deviennent plus longs, le minimum de température du matin a lieu plus tôt, et le minimum barométrique se rapproche de minuit. En été, alors que les différences de température sont plus prononcées, la variation diurne devient aussi plus forte. On a reconnu depuis longtemps déjà que la pression atmosphérique diminue à mesure que le soleil approche du zénith. Léopold de Buch l'a constaté le premier, et l'un des plus célèbres physiciens de Berlin, Dove, a pris ce fait comme point de départ d'intéressantes recherches. Dans nos climats, la hauteur du baromètre diminue à partir du mois de janvier et augmente généralement à partir de novembre. La colonne de mercure se maintient l'hiver et l'été à une hauteur moyenne plus grande qu'en automne et au printemps. On observe dans l'année deux *minima*, l'un en avril et l'autre en novembre. MM. Schlagintweit ont pu s'assurer dans les Alpes que cette marche annuelle se reproduit au sommet des montagnes comme dans nos plaines; mais il est à noter, ainsi que je le faisais tout à l'heure, que la hauteur de la colonne barométrique ne dépend pas seulement du poids intrinsèque des couches d'air, qu'elle est aussi subordonnée à la quantité de vapeur d'eau répandue dans l'at-

mosphère. Il n'y a pas pour ainsi dire d'air sec à la surface de la terre; une certaine quantité de vapeur s'y trouve toujours contenue. Dès que, par l'effet du vent ou de la température, l'air sèche, autrement dit vient à perdre une certaine quantité de vapeur, il s'en forme de nouvelles quantités aux dépens des êtres organisés, dont les fonctions se trouvent ainsi troublées, — aux dépens du sol, qui perd toute son humidité et devient par cela même moins propre à la végétation. La composition de l'air en oxygène et en azote se montre sensiblement la même à quelque hauteur qu'on s'élève dans l'atmosphère; c'est ce qu'a noté Gay-Lussac lors de son ascension en 1805; seule, la quantité d'acide carbonique varie assez notablement. MM. Schlagintweit ont observé jusqu'à 10,300 pieds une diminution progressive de ce gaz, et ils sont portés à croire qu'on approche ainsi peu à peu d'un chiffre constant, alors que l'absence de toute végétation et de causes particulières dues à la disposition des montagnes ne permet plus de ces variations qui masquent les lois générales. Il en est tout autrement pour la vapeur : la quantité que l'air en contient change sur les hauteurs d'une manière notable et affecte naturellement les indications barométriques.

En tenant compte de la présence de cette vapeur dans l'air pour le calcul de la pression atmosphérique, on reconnaît que la vapeur diminue sensiblement quand on passe de la saison froide à la saison chaude. C'est le fait le plus général à de faibles altitudes; sur les Alpes, MM. Schlagintweit ont obtenu parfois des résultats inverses, et une augmentation de pression est devenue sensible pendant l'été. La cause en est due à des influences spéciales nées de la configuration du sol, au plus grand échauffement que subissent les couches de l'air dans les lieux bas. Au reste, les différences de pression barométrique des deux saisons froide et chaude diminuent à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, et aux latitudes élevées le minimum de l'été ne diffère du maximum de l'hiver que d'un petit nombre de millimètres.

Ce fait que la hauteur barométrique est moindre en été qu'en hiver démontre, ainsi que l'a observé le météorologiste Kaemtz, les mouvemens de l'océan aérien sur toute la surface du globe. A l'époque des équinoxes, où la température est égale à la moyenne thermométrique annuelle, on observe partout la pression moyenne de l'air sec. Le soleil s'avance-t-il vers l'hémisphère boréal, celui-ci s'échauffe, tandis que l'hémisphère opposé se refroidit. Il en résulte un écoulement de l'air de l'hémisphère septentrional vers l'hémisphère austral, et un déplacement des vents alizés vers le nord. Le baromètre se tient conséquemment plus bas dans l'hémisphère où règne l'été, et plus haut dans celui où règne l'hiver. Dans les pays

qui se rapprochent davantage de la limite où cet échange a lieu, les différences sont plus marquées. La résistance que l'air éprouve à la surface de la terre rend ces effets moins appréciables dans les pays éloignés de la limite; voilà pourquoi les différences entre la pression de l'air sec en été et en hiver sont plus petites vers les hautes latitudes que sous l'équateur. Ces observations nous montrent que l'étude de la pesanteur de l'air ne doit pas être séparée de celle de la distribution de la vapeur d'eau, de ce que les physiciens appellent l'état hygrométrique.

Rappelons, pour être mieux compris, quelques principes de physique élémentaire. L'air ne saurait recevoir une quantité indéfinie de vapeur, et le poids qu'il en peut absorber dépend de la température et de la pression à laquelle il est soumis. Plus il s'échauffe, plus il devient apte à contenir de la vapeur, car le calorique en écarte de plus en plus les molécules, et permet pour ainsi dire à la vapeur de s'y loger. De même, si la pression que supporte l'air diminue, la quantité de vapeur qu'il pourra recevoir ira en s'accroissant. Il existe donc pour chaque pression et chaque degré du thermomètre un certain poids de vapeur d'eau qui est le maximum de ce que peut absorber une étendue donnée de l'atmosphère, et qui en produit ce que l'on appelle la saturation. Si vous représentez par 100 l'air saturé, des chiffres moindres correspondront aux différens états hygrométriques; ils indiqueront combien l'air s'éloigne de son point de saturation. Or les observations qui ont été faites montrent que les indications de l'hygromètre croissent avec l'altitude des lieux. L'air, à de grandes hauteurs, se trouve généralement dans un état plus voisin de la saturation que dans les plaines, ou, pour parler avec tout le monde, il est plus humide; mais on ne tient point compte ici de la température: or plus celle-ci s'abaisse, moins il faut de vapeur pour saturer l'air. Si l'on ne mesure donc que la quantité réelle de vapeur contenue dans l'atmosphère, on trouve qu'à mesure qu'on s'élève, le poids de cette vapeur renfermée dans un espace donné est de plus en plus petit, en sorte que, bien que s'approchant de son point de saturation, l'air est en réalité plus sec.

Cette opposition entre l'état apparent et l'état réel constaté pour la vapeur se retrouve dans les mêmes régions, mais d'une manière inverse, pour la chaleur. On mesure les degrés de celle-ci au moyen du thermomètre; mais on n'en évalue ainsi que la quantité relative. Tous les corps sous le même poids n'exigent pas une égale quantité de chaleur pour accuser la même température; ils ont, comme disent les physiciens, des capacités calorifiques différentes, et ces capacités tiennent à leur constitution moléculaire. L'absorption de chaleur spécifique est d'autant plus petite que l'agrégation des molécules est plus

grande. On conçoit donc que la capacité calorifique des gaz augmente avec la température et avec la diminution de la pression. Si l'air des hautes régions présentait le même état calorifique que l'air des lieux bas, un certain poids de ce dernier transporté aux grandes altitudes s'y dilaterait en donnant la même indication thermométrique que le même poids de l'air qui s'y trouve ordinairement répandu, ou, ce qui est l'équivalent, l'air des lieux bas, soumis à une pression égale à celle qui règne dans les régions élevées, ferait monter le thermomètre à la hauteur où il se tient dans ces régions. Or c'est ce qui n'a pas lieu, car l'air des plaines abaissé à la pression barométrique des hautes régions donne une température inférieure à celle qu'elles présentent : donc l'atmosphère des hautes régions, quoique à une température moindre que celle du sol, renferme à poids égal plus de chaleur que celle des lieux bas. Ainsi, tandis que la caloricité relative de l'air diminue, la caloricité absolue augmente, ce qui est l'inverse de ce qui se passe pour l'humidité.

Puisque l'air des hautes régions est plus près que celui des plaines de l'état de saturation, les pluies y doivent être plus fréquentes. Une fois l'air saturé, la plus légère augmentation de pression, le moindre abaissement de température détermine un excès de vapeur qui se précipite sous forme de pluie; ce phénomène se produit encore si des vents viennent apporter à l'atmosphère déjà presque saturée une nouvelle masse de vapeur. Les Alpes sont la région de l'Europe qui reçoit la plus grande quantité de pluie; il n'est aucune partie de cette chaîne où la moyenne annuelle de l'eau tombée ne présente un chiffre considérable. L'observation montre que ces pluies sont dues surtout au mélange en grande proportion de masses d'air chaud et froid. Si les Alpes agissaient comme un réfrigérant où viendrait se condenser la vapeur des vents qui soufflent sur leurs cimes, la température de ces montagnes devrait être plus basse que celle de l'air libre à la même hauteur au-dessus de la plaine; c'est ce qui n'a pas lieu. Déjà les pics isolés fournissent à leur sommet des indications thermométriques moindres que celles de plateaux ou de massifs d'une plus grande altitude. Or, puisque sur les Alpes il tombe plus de pluie que dans la plaine, le phénomène ne saurait être attribué à l'effet condensateur des montagnes. La cause en est donc toute mécanique.

Quand une masse d'air qui se meut vient à rencontrer une masse d'air tranquille, elle s'y mêle en partie et l'entraîne dans son mouvement. Supposons qu'un vaste courant souffle du sud-ouest, il arrive chargé de vapeur; atteint-il une cime autour de laquelle l'atmosphère est calme, l'air qu'il entraîne se verse dans l'air en repos. Toutefois, si rien n'entrave la marche du courant, sa température ne

se communique que lentement à l'atmosphère qu'il arrache à son immobilité, et ce n'est qu'à la longue que la quantité de vapeur apportée peut déterminer le point de saturation et amener la pluie. Au contraire la disposition des montagnes oppose-t-elle une barrière aux vents, le mélange des deux masses d'air s'opère rapidement, et au bout de quelques instans la nouvelle quantité de vapeur suffit à la production de la pluie. Ce même air, qui dans la vallée circule librement, vient-il se heurter contre une chaîne, le moindre déplacement de la masse atmosphérique produira la formation d'ondées, et les inégalités de température dues aux accidens de terrain engendreront sans cesse des chocs entre des masses d'air inégalement chargées de vapeur.

Les luttes des diverses parties de l'atmosphère entre elles sont donc les révolutions qui agitent ces régions élevées, où de loin tout a l'apparence de l'immobilité et du repos. Après une nuit claire et sereine, les cimes se refroidissent par le rayonnement; autour d'elles, la vapeur se condense, puis, à mesure que le soleil s'élève à l'horizon, un courant d'air ascendant s'établit, des vents horizontaux se produisent, et ces petits nuages, chassés peu à peu des pics qu'ils enveloppaient, vont se dissoudre dans l'atmosphère, tandis que de nouvelles vapeurs prennent leur place. Du fond de la vallée, l'œil ne saurait apercevoir ce transport continu qu'accompagne fréquemment un vent assez vif. Il semble que les nuages demeurent immobiles, bien que leur alignement dénote la direction du vent; mais si l'on gravit la montagne, on ne tarde pas à constater que ces couronnes nuageuses sont, comme bien d'autres couronnes, sans cesse exposées à des agitations.

Ainsi la vapeur d'eau, qui donne à l'atmosphère sa qualité respirable et sa force d'entretien pour la vie, est aussi la source principale de ses convulsions. Les couches d'air sont poussées à différentes hauteurs par des courans en sens contraire, qui tiennent à l'inégalité de la répartition de la chaleur, et qui se combattent toutes les fois qu'un mouvement violent imprimé à la masse atmosphérique n'assure pas la prédominance exclusive de l'un d'entre eux. Tandis que, dans les régions supérieures par exemple, un vent du sud pousse les nuages vers le nord avec une prodigieuse rapidité, d'autres nuages placés plus bas s'avancent lentement au midi. Toutefois le vent de la région supérieure finit par l'emporter; mais il ne domine au fond des vallées qu'après des engagements partiels où il n'a pas toujours de prime abord l'avantage, qu'à la suite de rafales, de tourmentes et de tourbillons qui portent quelquefois la désolation et la ruine.

La disposition des chaînes de montagnes modifie d'ailleurs sin-

gulièrement la direction des courans de l'atmosphère. L'obstacle que leur opposent ces murailles naturelles amène fréquemment une déviation du vent, et celui-ci se réfléchit dans une direction opposée avec un redoublement d'énergie. L'agitation de l'atmosphère dans les régions montagneuses est un phénomène en quelque sorte normal. Le soir et la nuit, il s'établit des sommets dans la vallée un courant d'air descendant, parce que les parties basses se refroidissent plus vite que les parties élevées; le jour, le courant change de sens et devient ascendant. C'est, comme on voit, quelque chose d'analogue à la brise qui règne sur les côtes. Le jour celle-ci vient de la mer, le soir elle souffle du rivage. De même que la brise du soir, le courant descendant des montagnes a plus de durée que le courant contraire. Ainsi l'atmosphère, qui a ses marées, présente aussi ses alternances diurnes de vents.

Chaque soir, l'abaissement de température, en amenant une plus grande condensation de la vapeur, fait descendre les nuages, et ceux-ci passent en s'abaissant par une série de formes et d'apparences qui varient à tout instant l'aspect du paysage. Les nuages sont des Protées dont il est difficile de décrire toutes les métamorphoses : les météorologistes ont cependant proposé une classification qui embrasse les apparences principales. Ils distinguent les *cirrus*, composés de filamens déliés, réunis comme les soies d'un pinceau ou mêlés comme les cheveux de notre tête; les *cumulus*, amas hémisphériques qui prennent à l'horizon l'aspect de montagnes neigeuses; les *stratus*, bandes horizontales qui tapissent souvent le firmament au coucher du soleil; les *cirro-cumulus*, petits nuages arrondis, ordinairement distribués dans le ciel comme les moutons d'un troupeau et qui lui donnent une apparence pommelée. Chacune de ces différentes familles de nuages a sa région moyenne où on la voit le plus habituellement suspendue. Les forts amas de vapeur ne s'élèvent guère au-delà de 2,500 mètres, mais les *cirrus* atteignent de bien plus grandes hauteurs, et on les observe, ainsi que les *cirro-cumulus*, à des altitudes de 12,000 mètres.

Les amas de vapeur ne tendent pas seulement à modifier l'état de l'atmosphère, ils jouent un grand rôle dans les phénomènes optiques que présentent les hautes régions. L'absorption des rayons lumineux qui traversent les couches de l'air dépend du plus ou moins grand degré d'épaisseur de celles-ci. De légères variations à cet égard déterminent des décompositions différentes du spectre solaire; en même temps que les couleurs varient, les objets s'offrent à nous plus ou moins éclairés. Apercevons-nous un de ces objets dont la dimension nous soit connue, une maison, un homme, un animal, alors que l'atmosphère des montagnes est d'une extrême

transparence, il nous semble plus rapproché qu'il ne l'est en réalité, parce que notre œil en saisit nettement les diverses parties. Si nous n'avons pas à l'avance la notion de la grandeur exacte, l'illusion est différente; la possibilité où nous nous trouvons de scruter les moindres détails de l'objet nous en dissimule la masse et nous le fait supposer plus petit qu'il n'est réellement; l'erreur porte alors sur la grandeur et non sur la distance. Mais que tout à coup l'atmosphère s'épaississe, que des brouillards s'élèvent, les formes des montagnes ou des objets paraîtront alors plus lourdes et plus massives; le nain prendra subitement les proportions d'un géant. Il est toutefois des momens où la transparence de l'atmosphère exagère la grosseur des objets. Que l'on contemple la chaîne des Alpes des plaines qui s'étendent à leur pied, soit au sud, soit au nord, quand le temps est humide et que la pluie s'appête à tomber, l'air est clair, et cependant les montagnes semblent plus sombres et plus élevées. C'est qu'alors les traits du paysage ne se fondent pas dans un tout uniforme, et que les hauteurs tranchent fortement avec la vallée. Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, les oppositions rendent plus sensibles les différences.

La transparence de l'atmosphère exerce aussi une influence marquée sur la faculté visuelle. Ordinairement la vapeur répandue dans l'air empêche la vue de s'étendre bien loin à l'horizon; nous voyons naturellement mieux de bas en haut que de haut en bas. De plus, les objets placés par rapport à nous à une certaine profondeur prennent une teinte plus sombre et plus uniforme, et le contraste des couleurs n'en vient plus accroître la visibilité. L'observateur qui porte ses regards d'une cime élevée sur une autre cime, placée à quelques lieues de distance, se trouve dans des conditions bien plus favorables. La lumière n'a plus alors qu'à traverser de minces couches de l'atmosphère, et toutes les parties d'un objet, tous les détails du terrain peuvent être distingués. De là l'efficacité de ces signaux allumés sur les montagnes, et qui se répondent d'une cime à l'autre. Nos ancêtres, les Gaulois, se transmettaient ainsi, au dire de César, les nouvelles avec une rapidité presque télégraphique.

Si la transparence de l'atmosphère rend les objets plus visibles et en accuse mieux les contours, la présence des vapeurs engendre des effets lumineux dont la variété, aux grandes altitudes, ajoute singulièrement à la beauté du spectacle. Que l'observateur porte sa vue sur une de ces cimes éloignées dont il peut, grâce à la transparence de l'air, distinguer nettement les lignes, et que des vapeurs se répandent et s'éparpillent dans le vaste espace qui l'en sépare, le pic se colorera bientôt d'une couleur rouge tirant vers le pourpre, comme MM. Schlagintweit l'ont observé notamment en 1847, au

Wildspitze. En d'autres circonstances, les nuages affectent des teintes diaprées et changeantes ou présentent des oppositions de tons qui se réfléchissent sur le sol. Tandis que les parties éclairées affectent une teinte bleu verdâtre, les ombres se colorent en brun roux. Si haut que soit le soleil au-dessus de l'horizon, la présence des vapeurs fait que les ombres sont encore accusées, et au sommet du Mont-Blanc ou du Mont-Rose, on peut en plein midi apercevoir les ombres des aiguilles montagneuses qui se projettent sur la neige. C'est que dans ces atmosphères froides les brouillards arrivent à un degré de condensation qui engendre des gouttelettes épaisses, qu'un refroidissement subit peut transformer en de petits cristaux de glace à travers lesquels les rayons solaires se réfractent de manière à donner naissance aux apparences colorées les plus diverses. Ce sont des causes de cet ordre qui produisent les anneaux colorés observés parfois à l'entour du soleil, et qu'on appelle des *couronnes* et des *halos*. Et ce n'est pas seulement à la lumière réfractée que sont dues ces nombreuses apparences : le soleil se réfléchit aussi dans les cristaux de glace flottante que l'atmosphère tient en suspension. Dans un voyage aérostatique accompli le 27 juillet 1850, MM. Barral et Bixio ont vu le soleil se réfléchir au-dessous d'eux sur l'atmosphère vaporeuse, comme il l'aurait fait à la surface des eaux.

Un physicien français qui a fait l'ascension du Mont-Blanc, M. Bravais, a observé qu'aux grandes altitudes certaines teintes crépusculaires sont beaucoup plus visibles; on aperçoit souvent après le coucher du soleil, à la suite du crépuscule, une teinte rose bien tranchée qui reste inaperçue pour la plaine et illumine le ciel à l'occident, vers le tiers de sa hauteur. Par contre, l'illumination au zénith est moins marquée dans ces hautes régions. A l'ombre, on a de la difficulté à distinguer des divisions de quelque finesse. La lune éclaire faiblement le firmament, et quand elle est dans son plein, c'est à peine si son éclat fait disparaître les étoiles de sixième grandeur dans la région du ciel opposée à l'astre.

Si les phénomènes lumineux du matin et du soir prennent dans les régions élevées un caractère de grandeur et de variété qui leur donne un attrait particulier, les phénomènes astronomiques s'y montrent aussi avec infiniment plus d'éclat. Le 8 juillet 1842, MM. Agassiz et Desor observèrent au sommet du Grimsel une éclipse de soleil. Jusqu'au milieu du phénomène, aucun changement optique particulier ne s'était produit; mais quand l'éclipse eut envahi les trois quarts du disque solaire, le phénomène le plus imposant se produisit. La teinte des glaciers et de la mer de glace à l'opposé du soleil pâlit insensiblement; cette pâleur croissait avec l'é-

clipse, et la neige prenait l'apparence livide qu'elle a souvent le soir quand les Alpes se colorent. Bientôt, l'occultation du soleil étant près d'atteindre son maximum, une teinte bleuâtre et mate se répandit sur les glaciers; les nuages qui planaient sur la vallée au nord-est prirent une couleur verdâtre; les petits filets d'eau et les flots d'un lac que les voyageurs apercevaient à leurs pieds du côté de l'est semblaient dorés comme par un beau clair de lune. « Nous étions, écrit M. Desor, pour ainsi dire entourés d'un crépuscule transparent. »

Quels ne doivent pas être dans les hautes montagnes de la Scandinavie les effets de l'apparition des aurores boréales, phénomène dû lui-même, ainsi que vient de le montrer un physicien célèbre, M. Auguste de Larive, à l'accumulation dans le haut de l'atmosphère de particules de glace? Ces aurores boréales sont les précurseurs des chutes de neige, de grêle ou de pluie; ils sont dus au concours du calorique, de l'électricité atmosphérique et du magnétisme terrestre, en sorte que, soit dit en passant, l'aurore boréale qu'on a pu observer dans la nuit du 9 au 10 avril 1860 est le symptôme d'un printemps froid ou pluvieux. Il est à regretter que MM. Schlagintweit n'aient pu compléter dans les Alpes scandinaves les belles observations qu'ils avaient faites en Suisse; elles eussent sans doute apporté de nouvelles preuves en faveur de la théorie de l'illustre physicien genevois.

II.

La vie est intimement liée au sol; l'oiseau même qui s'élance dans les airs est obligé de redescendre sans cesse pour chercher sa nourriture. De tous les mammifères, l'homme seul a la témérité de s'aventurer dans les airs, grâce à l'invention des aérostats; seul il peut, comme Gay-Lussac en 1805, se suspendre dans l'atmosphère à une altitude de plus de 7,000 mètres. Encore le froid intense qui se produit souvent à ces prodigieuses élévations l'empêche-t-il de résister longtemps à des conditions qui ne sont pas faites pour la vie. S'il n'est pas possible de retrouver si haut les dernières manifestations de la vie animale ou végétale, il est encore intéressant de suivre, en gravissant les montagnes, la progression décroissante de la faune et de la flore, de voir par quelles transformations passent la végétation et la nature animale avant de s'éteindre.

Entre les conditions atmosphériques nécessaires aux êtres organisés, c'est la température qui joue le principal rôle. La pression ne semble exercer presque aucune influence. De Candolle a démontré jadis que la hauteur absolue n'agit nullement sur les fonctions des

feuilles, sur la circulation de la sève. Il y a des milliers d'espèces qui se rencontrent à des élévations très diverses, soit dans des chaînes différentes, soit sur certaines montagnes : excepté pour un petit nombre de plantes propres à telle ou telle région montagneuse, comme il y en a de propres à certaines îles et à certaines localités dans les plaines, on peut, écrit le fils du célèbre botaniste, dire que tel est le fait général. La culture des plantes alpines dans les jardins le démontre également, puisqu'il est aisé de conserver les espèces en plaine quand les conditions de température et d'humidité sont convenables. Nos céréales s'arrêtent à une certaine hauteur en Europe, mais la rareté de l'air n'y est pour rien, attendu qu'on les voit prospérer sur les plateaux de l'Amérique méridionale à une bien plus grande élévation.

La chaleur et l'humidité, telles sont les deux causes principales qui président pour l'altitude à la distribution des végétaux. Il y a longtemps qu'on a remarqué l'analogie des différens étages d'une montagne élevée et des latitudes. Faire l'ascension du Mont-Blanc équivaut à un voyage en Laponie. La limite de la végétation est nécessairement subordonnée à celle des neiges perpétuelles, et le point d'élévation où commencent ces neiges dépend de la température moyenne annuelle de la contrée. Dans les Andes, il atteint 4,900 mètres ; sur le versant méridional de l'Himalaya, 5,100 mètres ; en Suisse, environ 2,550 mètres, et au 65° degré de latitude, il s'abaisse à 1,500 mètres.

La sécheresse des régions élevées et l'ardeur du soleil à de grandes hauteurs produisent quelquefois les mêmes effets qu'une persistance trop prolongée des froids rigoureux : bien des espèces sont arrêtées dans leur propagation en hauteur par une cause inverse de celle qui frappe de mort la majorité des végétaux au sommet des montagnes. Toutefois on ne saurait regarder les neiges perpétuelles comme un obstacle infranchissable à la vie végétale. Quelques plantes, en très petit nombre, il est vrai, dépassent encore la région neigeuse. Dans les Andes, un saxifrage, qui porte le nom du célèbre voyageur et chimiste Boussingault, se montre sur les rochers à 200 mètres plus haut que les éternels frimas. Dans les Alpes, au Mont-Rose, au Mont-Blanc, ce n'est qu'à 6 ou 700 mètres au-dessus de la ligne des neiges que toute végétation cotylédonnée a disparu. Jusque-là, de rares saxifrages, une gentiane, une renoncule, un chrysanthème, élèvent de quelques centimètres leur tige amaigrie. A l'entour des glaciers, dès qu'un espace se trouve dégagé de neige, qu'une fente de rocher fournit un abri contre les fortes gelées, des mousses et des lichens viennent tapisser de leurs ramuscules la pierre froide et nue. Les lichens se rencontrent dans les

Alpes, entre les altitudes de 3,200 et 4,900 mètres, en nombre assez considérable. Les mousses s'avancent de 800 à 1,000 mètres moins haut que les lichens, et ne dépassent que de peu les derniers phanérogames. Dans l'Himalaya, la végétation est encore fort active à de grandes hauteurs : on lui trouve pour limite 19,000 pieds anglais. Là se montre plus complètement qu'ailleurs la frappante analogie des régions élevées et des contrées arctiques. Le printemps ne commence que fort tard, mais quelques semaines de chaleur suffisent à la plante pour accomplir les diverses phases de son évolution annuelle, et, bien que fleurissant plus tard que dans la vallée chaude et humide, le végétal achève déjà la maturité de son fruit, quand la fructification commence à peine à quelques milliers de mètres plus bas. C'est ce qu'a observé un habile naturaliste, Joseph Dalton Hooker, dans sa curieuse exploration du Sikkim, province comprise dans la partie méridionale de l'Himalaya. Il y a donc pour les végétaux, comme l'a établi M. Alphonse de Candolle, une véritable capacité calorifique. Ce n'est pas seulement de la moyenne de température estivale que dépend la période de végétation, mais de la somme de chaleur utile que reçoit le végétal.

Dans les régions montagneuses, les variations d'exposition et de configuration de terrain s'opposent malheureusement à ce qu'on puisse suivre les effets réguliers de la décroissance de l'altitude. Sur les Alpes, MM. Schlagintweit ont remarqué qu'en des lieux d'une même hauteur absolue, rien n'est égal, hormis la pression de l'air. Il y a des différences prononcées quant à l'état hygrométrique, à la température, d'où résultent pour la végétation des contrastes assez prononcés. Il est impossible d'assigner une limite absolue à la végétation arborescente et sous-frutescente, nécessairement subordonnée à des conditions variables. Ce sont cependant les cimes isolées qui peuvent fournir les données les moins arbitraires, et jusqu'à un certain point comparables.

Afin de saisir en quelque sorte la raison de la progression décroissante formée par les végétaux, MM. Schlagintweit se sont livrés à des observations attentives sur les tiges des pins, des sapins, des mélèzes, de toutes les essences en un mot qui caractérisent la végétation des montagnes, et qui appartiennent à la famille des conifères. Ils ont pris comme mesure les anneaux ligneux qui viennent chaque année grossir le diamètre du tronc, et dont le nombre permet d'apprécier l'âge de l'arbre. L'épaisseur de cet anneau varie suivant les espèces, mais il diminue généralement à mesure qu'on s'élève. La diminution s'observe surtout dans la seconde période de la vie de l'arbre, de cent à deux cents ans, parce que, à de grandes altitudes, la force végétative s'épuise plus rapidement, et que la période de

vieillesse commence plus tôt. Dans les vallées profondes, pendant le second siècle de l'existence de l'arbre, l'anneau conserve encore une épaisseur notable qui dépasse même parfois celle du premier siècle. La croissance ne s'opère pas d'une manière régulière, car elle dépend naturellement de la température moyenne et estivale de l'année, qui subit des variations périodiques. Si l'on compare la croissance de l'arbre de dix années en dix années, on trouve des inégalités marquées; mais si l'on procède par cycles de cinquante ans, on retrouve une égalité sensible jusqu'au moment où la vitalité s'affaiblit définitivement par suite de l'âge. Ainsi dans une période de cinquante ans s'accomplissent tous les changemens atmosphériques qui peuvent accélérer ou ralentir la végétation, et les perturbations qui font croire à tant de gens que les saisons se dérangent se reproduisent à peu près les mêmes. Je parle ici des résultats généraux, car il est une foule de circonstances accidentelles et locales qui nous dérobent cette loi curieuse. Il y a ordinairement par périodes de dix ans un maximum et un minimum de croissance, lesquels diminuent nécessairement suivant les hauteurs, où cette différence moins accusée implique une végétation plus égale.

La nature du sol modifie encore sensiblement les lois générales de la végétation. Il faut en tenir grand compte quand on observe les végétaux aux différentes altitudes. « Ce ne sont pas seulement les expositions, les influences locales, écrit M. F. de Tschudi, qui influent sur la physionomie de la flore, mais encore la nature des roches. Autres sont les plantes qui poussent sur les blocs de terrains cristallins ou primitifs, autres sont celles des terrains calcaires schisteux, de la molasse ou du calcaire appelé *nagelfluë*. » Il y a même des végétaux qui appartiennent exclusivement à telle ou telle nature de roche, en sorte que l'aspect des plantes révèle souvent la qualité du terrain qu'elles recouvrent. Les formes spéciales qu'affectent certaines roches déterminent des vallées, des terrasses, des escarpemens, des aiguilles ou des cônes qui engendrent autant de systèmes particuliers de végétation spontanée et de propagation des espèces. L'eau, en se distribuant différemment selon la nature de la roche, répartit l'humidité dans des proportions qui agissent non-seulement sur les espèces, mais sur la durée du végétal, l'éclat des fleurs et la puissance de la tige. C'est ainsi que la flore calcaire des rochers et des terrains semés de blocs pierreux donne naissance à des formes plus élancées que la même flore dans les prairies, que les plantes qui poussent sur le carbonate de chaux dans les plaines se sèchent plus vite que celles qui viennent sur le schiste.

Il est donc indispensable de faire la part de toutes ces circonstances quand on veut évaluer la seule influence de l'altitude. L'eau,

qui joue un si grand rôle dans la végétation, pénètre inégalement le sol suivant la constitution de celui-ci, elle le lave ou elle l'ameublir suivant qu'elle y est versée avec plus d'abondance ou de rapidité; la violence des ondées auxquelles sont exposées certaines chaînes explique l'arrêt de développement de végétation qu'on n'observe pas à de plus hautes altitudes sur des pics isolés moins exposés à ces pluies diluviales. L'eau répandue en si grande abondance ravine la montagne sans rafraîchir le sol; elle détermine dans les Alpes ces gonflemens inopinés des torrens connus sous le nom de *runsen*, et dont M. F. de Tschudi nous fait une triste peinture. Les *runsen* sont en Suisse plus redoutés encore que les orages et les avalanches; les flots gonflés se précipitent de toutes les pentes des rochers avec un bruit pareil à celui du tonnerre, et ce qui dans l'été se réduisait à un simple filet d'eau, s'échappant sur la pente, au milieu des cailloux, prend alors les proportions d'une immense cataracte. L'eau se tamise surtout dans le sol quand elle tombe par petites quantités, et qu'elle est reçue sur un lit de verdure par des couches de mousses ou de feuilles qui en distribuent lentement l'action bienfaisante et en arrêtent les épanchemens violens. On comprend donc qu'à de grandes hauteurs les sources soient peu abondantes. MM. Schlagintweit leur assignent dans les Alpes, pour limite supérieure, une altitude de 2,500 à 3,000 mètres, et en certaines parties de la chaîne cette limite descend beaucoup plus bas. Dans l'Himalaya, elle s'élève considérablement, et M. J.-D. Hooker a rencontré à un mille au-dessous du grand glacier de Kinchinjhow, par une altitude de 4,876 mètres, une source chaude qui marquait 42 degrés centigrades.

L'eau n'est pas moins nécessaire aux animaux qu'aux plantes; mais l'animal n'est pas fixé au sol, il peut aller chercher l'eau où elle se trouve, s'abreuver dans les torrens et aux bords des glaciers, il puise même dans l'atmosphère une humidité qui étanche en partie sa soif; il se meut, et il lui est possible, en changeant de station, d'éviter ou d'adoucir l'action des extrêmes de température dont le végétal aurait à souffrir. Les animaux peuvent donc au moins momentanément s'élever plus haut que les plantes; mais les espèces herbivores sont forcément ramenées de temps à autre vers la zone végétale qui leur fournit seule la subsistance. Leurs ascensions d'ailleurs ont aussi leur limite. Le chamois lui-même, le plus hardi et le plus agile des visiteurs des cimes alpestres, ne dépasse pas 3,000 ou 3,500 mètres; le bouquetin ne se hasarde jamais aussi haut. Le renard se laisse entraîner parfois jusqu'à une hauteur de 3,300 ou 3,400 mètres à la poursuite des poules de neige; l'ours se montre plus rarement à de pareilles altitudes. Les rongeurs sont, entre les mammifères, ceux qui habitent le plus haut. M. Charles Martins a

rencontré sur le Faulhorn le campagnol des neiges (*hypudæus nivalis*) à une élévation de 8,550 pieds, et la demeure d'hiver des marmottes est souvent à plus de 8,000 pieds. Le reptile le plus alpestre, la grenouille, ne dépasse jamais la ligne des neiges, en-deçà de laquelle demeurent en général les lézards et les vipères. Quant aux poissons, s'ils trouvent dans l'abondance des lacs et des torrens un milieu plus propre à leur existence, la froidure des eaux est pour eux un obstacle analogue à celui que la basse température de l'air oppose aux animaux terrestres. Les truites sont à peu près les seuls poissons qui puissent vivre dans ces eaux glacées. Grâce à leur faculté d'exécuter des sauts, des bonds énormes, elles remontent les cataractes et franchissent des obstacles qui arrêteraient tout autre animal nageur. Deux variétés de la truite, celle des torrens (*salmo fario*) et la truite rouge (*salmo salvelinus*), se rencontrent encore au Saint-Gothard, à 6,409 pieds, dans le petit lac de Luzendro; plus haut, la congélation perpétuelle des eaux s'oppose absolument à leur existence, et sur le grand Saint-Bernard, dans un lac qui est élevé de 7,500 pieds, on ne rencontre plus aucune trace de la faune ichthyologique.

Ce sont naturellement les oiseaux qui représentent la population des plus hautes altitudes. Dans les Andes le condor, dans les Alpes l'aigle et le vautour peuvent planer au-dessus des cimes les plus gigantesques. Ces animaux, organisés pour les plus longs voyages, sont les grands voiliers de l'océan atmosphérique, de même que les sternes et les pétrels sont les grands voiliers de l'Atlantique. Le choucas, cette espèce de corbeau d'un noir intense, qui a le bec jaune et les pattes d'un rouge vif, n'atteint pas de si grandes élévations dans l'atmosphère, mais il est par excellence l'oiseau des hautes cimes, celui de la région des neiges et des pitons stériles. On l'a rencontré au sommet du Mont-Rose et au Col du Géant, à plus de 3,500 mètres. Réunis par bandes dans les anfractuosités des montagnes, voltigeant le long des escarpemens les plus abrupts, les choucas font entendre leurs bruyans croassemens. Tout ce qui se dresse dans les airs et nous communique le vertige a pour ces oiseaux un attrait particulier : sapins gigantesques, clochers, vieilles tours, créneaux de châteaux-forts dominant les vallées, pinacles de cathédrales, pics isolés dont les escarpemens plongent au fond d'effrayans précipices, aiguilles nues et dentelées, voilà leurs demeures de prédilection; c'est à ces hauteurs qu'ils établissent leur nichée. Véritables cénobites de l'air, condamnés comme ceux de la Thébàide au régime le plus frugal et le plus austère, ils se plaisent dans la solitude, et semblent d'autant plus satisfaits qu'un plus grand espace les sépare de l'homme.

Il est des oiseaux plus gracieux qui résident aussi dans la région

des frimas et en animent quelque peu l'immobile et triste paysage. Le pinson de neige (*fringilla nivalis*) affectionne tellement cette froide patrie qu'il descend rarement jusqu'à la zone des bois. L'accenteur des Alpes le suit à ces grandes élévations; il préfère la région pierreuse et stérile qui sépare la zone de la végétation de celle des neiges perpétuelles; les uns et les autres s'avancent parfois à la poursuite des insectes jusqu'à 3,400 ou 3,500 mètres de haut.

La terre a ses oiseaux comme l'air. Certaines espèces ne se servent de leurs ailes que quelques instans, et quand la marche leur devient tout à fait impossible; tel est le cas des gallinacés. La région des neiges a son espèce propre, comme ellé a ses passereaux caractéristiques. Le lagopède ou poule de neige se rencontre en Islande comme en Suisse. Il s'élève bien au-dessus des frimas perpétuels et reste cantonné à ces grandes altitudes. En hiver, son plumage prend l'aspect des frimas au milieu desquels il vit. La neige lui est tellement nécessaire, qu'aux approches de l'été il remonte assez haut pour la trouver; il y niche, il s'y roule avec délice; il y creuse des trous pour se mettre à l'abri du vent, la seule incommodité qu'il redoute dans sa glaciale demeure. Quelques lichens, des graines apportées par les airs suffisent à sa nourriture; il fait la chasse aux insectes, dont il nourrit ses poussins.

Les insectes sont en effet les seuls animaux qui pullulent encore dans ces régions déshéritées : c'est une nouvelle analogie avec les contrées polaires. Dans la zone tempérée froide, les coléoptères se présentent en plus grand nombre et avec une plus grande variété que dans les régions plus voisines de l'équateur. Dans les contrées subarctiques, les insectes, pendant les courtes semaines de l'été, se montrent en grand nombre. C'est également la classe des coléoptères qui prédomine dans les hautes régions des Alpes; ils atteignent sur le versant méridional 3,000 mètres et 2,400 sur le versant opposé. On les découvre dans les trous, les petites anfractuosités; ce sont presque constamment des espèces carnassières, car à une si grande altitude la nourriture végétale fait défaut. Leurs ailes sont si courtes qu'ils semblent en être complètement dépourvus; on dirait que la nature a voulu les mettre à l'abri des grands courans d'air qui les entraîneraient infailliblement dans la navigation atmosphérique, si leurs voiles n'eussent été en quelque sorte carguées. En effet, on rencontre quelquefois d'autres insectes, des névroptères et des papillons, que les vents enlèvent jusqu'à ces hauteurs, et qui vont se perdre au milieu des neiges. Les névés, les mers de glace sont couvertes de victimes qui ont ainsi péri. On trouve leurs frères cadavres répandus par milliers sur les glaces. Cependant il est certaines espèces qui bravent la région des frimas et s'élèvent libre-

ment jusqu'à des hauteurs de 4 ou 5,000 mètres. M. J.-D. Hooker a observé des papillons au Mont-Momay, à une altitude de plus de 5,400 mètres; mais en aperçoit-on plus haut, ce sont des naufragés que le vent pousse malgré eux. Les arachnides, qui se rapprochent à tant d'égards de la classe des insectes, ont aussi le privilège de résister à la froide température des montagnes. Un insecte des Alpes presque microscopique, le *desoria glacialis*, habite exclusivement le voisinage des glaciers. Mais on dirait que la tristesse de leur séjour se réfléchit dans l'aspect de tous ces petits animaux : ils ne présentent plus la variété de teintes qui les caractérise ailleurs; ils affectent tous une couleur noire ou sombre qui dissimule de prime abord leur présence dans les trous où ils se blottissent. A ces hauteurs, les habitudes des insectes se modifient selon les localités où ils vivent. M. P. Liöy, qui a tracé un aperçu philosophique des lois auxquelles obéit la nature organique et dont elle est la mobile manifestation, remarque que des insectes nocturnes dans les contrées de plaine deviennent diurnes dans les régions montagneuses. C'est qu'en effet les hautes régions reproduisent à certains égards les conditions des lieux bas pendant la nuit; elles gardent, même après le lever du soleil, la fraîcheur et l'ombre que le soir donne seul dans les plaines.

Tel est le tableau de la vie animale dans ces zones alpestres où la faune se réduit graduellement pour ne plus laisser de place qu'à la solitude et à la désolation. Au-delà du dernier étage de la végétation, au-delà de l'extrême région qu'atteignent les insectes et les mammifères, tout devient silencieux et inhabité; toutefois l'air est encore plein d'infusoires, d'animalcules microscopiques, que le vent soulève comme de la poussière, et qui sont répandus dans l'atmosphère jusqu'à une hauteur inconnue. Ce sont des germes nageant dans l'espace, qui attendent pour se fixer et devenir le point de départ d'une faune nouvelle l'apparition d'un autre soulèvement, d'un nouvel exhaussement du globe.

Ainsi le règne animal ne disparaît pas sans avoir pour ainsi dire épuisé toutes les organisations encore compatibles avec l'état du sol, de plus en plus refroidi et appauvri, avec celui de l'atmosphère, de plus en plus raréfié. Les oiseaux occupent comme les avant-postes de la grande armée d'êtres de toute espèce qui défend la montagne contre l'invasion de la mort. Les rapaces forment en quelque sorte les éclaireurs. Les passereaux, les grimpeurs et quelques gallinacés se rapprochent plus du gros de l'armée; ils aiment à se tenir dans la région intermédiaire entre celle des forêts et celle des neiges perpétuelles. Les derniers sapins, les derniers buissons sont comme des échauguettes d'où ils observent l'atmosphère, prêts à descendre

aux étages inférieurs si le temps menace, profitant de la moindre éclaircie, du plus léger adoucissement de la froidure pour s'élancer plus haut. Dans cette région moyenne, on n'entend sans doute pas les harmonieux accords de la fauvette ou du rossignol, mais le chant des espèces montagnardes respire encore la joie et le plaisir de vivre. M. de Tschudi nous trace en quelques lignes un délicieux tableau de l'existence des oiseaux dans la montagne. Je le traduis ici librement : « Un peu avant que le ciel ne se colore des premiers feux du matin, avant même qu'un léger souffle de l'air n'annonce l'approche du jour, quand les étoiles scintillent encore au firmament, ce sont les oiseaux qui donnent le signal du réveil de la nature. Un léger bruissement se produit le long des sapins, c'est une sorte de roucoulement dont les notes deviennent de plus en plus accentuées, dont le mouvement s'accélère par degrés, et qui finit par se transformer en un caquetage harmonieux, montant et descendant de branche en branche, comme l'archet du musicien passe des cordes les plus graves aux plus aiguës; puis un bruit plus éclatant retentit tout à coup : les voix d'abord timides entonnent chacune leur air caractéristique; chaque espèce fait entendre son cri, son sifflement plus ou moins perçant. Le doux et mélancolique nocturne a cessé; c'est une aubade que la gent ailée donne au soleil qui vient réchauffer son humide demeure. »

Quelle douce impression ces observations du naturaliste ne communiquent-elles point à l'âme! Comme la fraîcheur, la pureté de ces sensations ajoutent à celles de l'air! Nous voudrions vivre un instant de cette existence aérienne dans cette zone intermédiaire assez verte encore pour qu'on y trouve un abri contre les ardeurs du jour et le froid des nuits, assez éclaircie pour que l'œil puisse découvrir le magnifique panorama des montagnes et plonger avec délices dans le firmament; mais l'homme a été moins favorisé à cet égard que les oiseaux. Gravier une haute cime est toujours pour lui chose pénible : soit que l'air qu'il respire dans les lieux élevés contienne moins d'oxygène sous un volume donné et que la dissolution de ce gaz dans le sang s'opère plus difficilement sous une pression plus faible, soit que les mouvemens répétés qu'entraîne l'ascension fatigue le système musculaire, nous éprouvons à de grandes hauteurs une accélération du pouls, une difficulté de respiration, des vertiges, des nausées, des saignemens aux gencives et aux lèvres, enfin tout un cortège de fâcheux symptômes connus sous le nom de *mal de montagnes*. On a beaucoup discuté sur la véritable cause de ce phénomène pathologique; il tient certainement en grande partie à la pression différente de l'air. L'homme n'a pas été organisé comme les oiseaux pour s'élever dans l'atmosphère en traversant des couches

d'une densité différente. Les oiseaux sont en effet pourvus de sacs aériens qui communiquent avec les poumons comme avec l'intérieur des os, et remplissent une grande partie du corps de l'animal. Ces réservoirs constituent une sorte de pompe aspirante et foulante; dans l'inspiration ils appellent et reçoivent l'air extérieur, dans l'aspiration ils en chassent une partie par la glotte ou les fosses nasales et poussent l'autre à l'aide du poumon dans des réservoirs antérieurs et postérieurs. Ces réservoirs font sans cesse passer dans le poumon un air dont la pression est toujours en rapport avec les changemens de volume qu'ils subissent, en sorte que la surface respiratoire et ses nombreux vaisseaux sont chez l'oiseau comme séparés de l'atmosphère qu'il traverse à tire-d'aile; il échappe donc ainsi en partie à l'action de la pression variable de l'atmosphère. Une disposition analogue se présente chez les insectes. Ces petits animaux sont pourvus de trachées communiquant avec l'air extérieur par des stigmates qui peuvent se fermer au gré de l'animal. Il en résulte pour eux la faculté de résister à l'influence du vide pneumatique, des gaz délétères, et même de l'immersion dans l'eau.

Ces considérations que je puise chez un de nos plus célèbres physiologistes, M. Longet, expliquent la difficulté que nous éprouvons à supporter une ascension rapide et continue. Heureusement le mal des montagnes n'implique pas une incompatibilité absolue des hautes régions avec la vie humaine. Les troubles que nous ressentons tiennent surtout à ce que le changement s'opère d'une manière trop brusque; un certain laps de temps est toujours nécessaire pour que l'équilibre entre les gaz du sang et les gaz extérieurs puisse complètement s'établir, pour que les mouvemens plus actifs de la respiration se mettent en harmonie avec les conditions nouvelles, de telle manière que le poumon absorbe dans un temps donné la même quantité d'oxygène qu'exige l'état normal. On s'acclimate aux grandes hauteurs comme on s'acclimate dans des contrées qui semblaient trop chaudes, trop humides ou trop froides pour que l'homme y pût vivre. La ville de Quito, placée à 2,908 mètres au-dessus du niveau de la mer, renferme une nombreuse population qui ne paraît pas souffrir de cette altitude. Une autre ville des Andes, Potosi, est à 4,166 mètres, et contient jadis plus de cent mille âmes. Après que Saussure fut resté quinze jours au sommet des Alpes, son poulx reprit son mouvement normal, et Boussingault, après un séjour prolongé dans les villes des Andes, put aisément supporter la basse pression de la cime du Chimborazo. Il y a donc des précautions à prendre si l'on veut impunément se transporter dans les hautes régions, où, une fois établis dans des conditions convenables, il nous devient possible de vivre : il ne s'agit que d'habituer graduellement notre économie aux changemens barométriques de l'atmosphère.

III.

Ce qu'on vient de lire sur la condition physique des hautes montagnes indique dans les régions élevées du globe une prédominance de plus en plus marquée des phénomènes atmosphériques sur les phénomènes purement terrestres. La présence des masses montagneuses modifie encore sensiblement la marche des choses; mais l'influence du mouvement apparent du soleil, du rayonnement de la chaleur dans l'espace, est de moins en moins contrariée par les causes locales; une sorte d'équilibre tend à s'établir, et pour apprécier l'ensemble des phénomènes, il n'est plus nécessaire de tenir compte d'un aussi grand nombre d'accidens. La vie s'éteint de plus en plus; chaque étage nouveau accuse un plus grand appauvrissement de la faune et de la flore. L'absence d'oppositions dans l'état atmosphérique, la tendance vers la saturation qu'offre l'atmosphère ne donnent plus aux tissus organiques le ressort qui leur est nécessaire. Le sol manque aux végétaux, les végétaux manquent aux animaux; le froid fait souffrir les uns et les autres. Des vents violents enveloppent et renversent celui qui se hasarde à gravir les plus hautes cimes; une couche de glace de plus en plus épaisse s'étend sous ses pas; le voyageur y marche en trébuchant ou s'y enfonce.

Tout montre donc que les destinées de notre espèce appartiennent à de moindres altitudes. C'est dans les contrées chaudes et basses, aux bords de l'Euphrate, du Nil, de l'Indus, du Gange et du Hoang-Ho que la civilisation s'est développée aux plus anciennes époques. La tradition représente le premier séjour de l'homme non comme un nid d'aigle d'où la société est descendue pour aller butiner et plus tard s'établir dans la plaine, mais comme un fertile jardin arrosé par quatre fleuves, et les fleuves n'appartiennent pas à la région des montagnes. Ces régions ont au contraire été longtemps pour l'homme un séjour d'horreur et d'effroi; les Grecs en faisaient la demeure de Borée et d'Aquilon, une sorte de lieu d'exil et de punition; au dire des poètes, c'était au sommet du Caucase que le genre humain coupable, personnifié dans Prométhée, avait été enchaîné par la colère de Jupiter. Ce n'est qu'à une époque fort moderne qu'on s'est familiarisé avec les hautes montagnes, que l'on a été saisi pour elles d'amour et d'admiration. Les Romains étaient restés insensibles aux beautés naturelles de l'Helvétie; ils ne voyaient dans cette partie des Gaules que d'horribles *salus*, que le triste repaire d'un peuple déshérité par le destin. Il n'y a pas deux siècles qu'on visite la Suisse par plaisir et par enthousiasme pour l'effet pittoresque de ses monta-

gues. C'est vainement qu'on chercherait dans les auteurs du moyen âge une complaisante description de tant de beautés et de scènes imposantes. L'élan religieux, si puissant à cette époque, n'allait point au-delà des clochers et des tours des cathédrales; quant à la nature, à quelque hauteur qu'elle eût amoncelé ses ouvrages, nul ne pensait qu'elle pût élever aussi l'âme vers Dieu.

La plaine, voilà donc la vraie demeure de l'homme, celle qui lui assure la richesse, l'aisance et le progrès. C'est dans les pays plats, dans les vallées basses et ouvertes, que l'agriculteur trouve pour ses travaux le plus de facilité, qu'il obtient des récoltes plus abondantes, qu'il les voit moins exposées aux intempéries et aux catastrophes. Il ne rencontre pas en ces lieux d'obstacles pour se rendre d'un point à un autre, et la facilité de communication amène un échange plus fréquent d'idées et de denrées. Rien ne s'y oppose à l'extension indéfinie des villes, tout y est préparé comme à l'avance pour les merveilles de l'industrie et les splendeurs des arts; mais dans ce séjour, où la vie coule si facile et si égale, l'homme s'énervé et se corrompt, les générations s'affaiblissent et finissent par s'éteindre. Aussi est-ce un courant perpétuel de populations qui descendent de la montagne dans la plaine. Sans cesse de nouvelles familles de montagnards viennent prendre la place des familles éteintes et régénérer par l'infusion d'un sang plus vigoureux une race qui s'étiolé ou perd graduellement son énergie. Tel est le spectacle que nous présente l'histoire. Les sociétés civilisées ne pourraient se suffire à elles-mêmes sans cette immigration; elles se déshabitueraient dans le bien-être du rude labeur des champs et des épreuves par lesquelles l'homme doit passer pour retremper ses forces et son caractère. Quand la première civilisation, qui s'était développée aux bords de l'Euphrate, sentit les atteintes d'une caducité précoce, les montagnards de la Chaldée descendirent en Mésopotamie et y dominèrent. Les Mèdes, venus du versant méridional du Caucase, jouèrent plus tard le même rôle. La conquête doriennne, l'invasion des populations gauloises dans la plaine du Pô, celle des habitants des forêts montagneuses de la Germanie dans les pays plats du nord de la Gaule, l'établissement des Mandchoux dans la Chine, aussi bien que celui des tribus de l'Asie centrale dans les plaines du Gange et de l'Indus, reproduisent à des époques diverses le même phénomène historique. De là l'opinion que les hauts plateaux ont été les premiers habités, que c'est au sommet des montagnes que l'homme avait sa primitive patrie. L'examen des lieux nous prouve au contraire que les destinées de l'humanité l'appelaient dans les contrées plus basses, et que là seulement l'homme a pu trouver un libre essor à ses facultés.

Si ces contrées où le relief du sol se résout dans d'imperceptibles ondulations offrent à la société des conditions de bien-être et de progrès qu'on ne trouve pas ailleurs au même degré, elles sont uniformes comme l'état social vers lequel tend l'humanité. Tout y semble petit et monotone comme l'œuvre de l'homme; rien n'y fait ressortir les grands effets de la création dont les hauts lieux gardent l'ineffaçable empreinte. Dans les plaines, l'esprit humain règne seul, et seul se laisse apercevoir; on ne rencontre que l'œuvre de nos mains ou le produit de nos efforts sur la nature. Dans les contrées de montagnes, c'est cette nature qui apparaît à son tour, et nos ouvrages infimes sont écrasés par la majesté et le grandiose qui les environnent. Tout est varié, tout est opposition et contraste; chaque coin de rocher, chaque cime, chaque pente, chaque ravin a sa physiologie propre, son cachet particulier d'élégance et de grandeur. Aussi ces régions sont-elles la terre promise des physiciens, des naturalistes, le théâtre d'une foule d'observations qui s'offrent d'elles-mêmes, et dont nous n'avons pu donner qu'un bien imparfait résumé.

Quelque ravissante que soit une de ces fêtes où notre esprit s'épuise en raffinemens et en inventions de toute sorte, quelque attachante que semble une de ces conversations, un de ces entretiens de salon où l'esprit se joue à travers mille sujets, provoque toutes les impressions et les fait revivre ensuite par une analyse délicate, quelque satisfaisans que soient pour notre orgueil les chefs-d'œuvre de l'art et du goût, les sensations que tant de plaisirs nous font éprouver n'égaleront jamais en force, en plénitude, en imprévu la nature vierge, la vue des montagnes. Nul spectacle ne renferme des enseignemens plus salutaires, plus féconds, et n'invite davantage l'âme à descendre en elle-même pour s'élancer ensuite vers les régions d'une éternelle sérénité. Lorsque, fatigués de cette atmosphère des villes sans cesse respirée, nous ouvrons la fenêtre et apercevons dans le lointain les étages successifs des montagnes formant à l'horizon comme le premier degré des nuages, il nous semble que nous retournons aux joies pures de nos premières années, et que nous faisons de la nature, un instant obscurcie, une nouvelle découverte.

ALFRED MAURY.

ÉPISODES MILITAIRES

DE LA

VIE ANGLO-INDIENNE

III.

LA FIN DE LA GUERRE.

LUCKNOW REPRIS. — LA CHASSE AUX REBELLES.

- I. *My Diary in India in the year 1858-1859*, by William Howard Russell, special correspondent of the Times. — II. *Eight Months Campaign against the Bengal Sepoys*, by colonel George Bouchier. — III. *The Mutiny of the Bengal army, an historical narrative*, by one who has served under sir Charles Napier.
-

V.

A deux heures de la nuit, les clairons sonnent, et l'armée anglaise s'éveille (1). Un étrange bruit occupe l'espace, jusque-là silencieux. On dirait des milliers de chevaux foulant de leurs sabots la terre dure et sonore. Sortez de votre tente, et au clair de lune vous verrez les *khelassies* (ouvriers du camp) frappant de leurs maillets de bois les innombrables piquets qui soutiennent les tentes : ébranlés ainsi et se maintenant à peine dans leurs trous élargis, les piquets laisseront tomber au moindre effort l'abri mobile. Sur le ciel clair et profond, semé d'innombrables étoiles, se détachent de tous côtés les blanches fumées qui s'envolent des feux du bivouac, et dont la lune argente les orbes légers. Autour de ces feux s'agitent les noires silhouettes des *camp-followers*, ou parasites d'armée. Un vaste murmure de voix humaines, le craquement de milliers d'essieux,

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

annoncent que la masse énorme se met en mouvement. Les bazars volans sont en route. Peu à peu le tumulte s'accroît d'une rumeur inexplicable, grognemens d'abord faibles et plaintifs, qui deviennent de plus en plus rudes et prennent l'accent de la fureur : ce sont les chameaux, éveillés plus tôt qu'ils ne voudraient, et qui protestent à leur manière contre les mauvais procédés passés et futurs dont ils ont gardé mémoire, dont ils prévoient le retour. Au moment où le *dood-wallah* (le cornac) tire la corde fixée au morceau de bois fiché dans la cloison cartilagineuse qui sépare ses naseaux, le pauvre animal ouvre son immense bouche garnie de dents noirâtres qui se projettent, comme des chevaux de frise, en avant de ses lèvres retroussées, et du fond de ce merveilleux appareil hydraulique qui absorbe et retient si bien la rare boisson fournie par les puits du désert, partent des clameurs, des rugissemens à étourdir même une oreille habituée au canon. Tout en criant, il obéit pourtant aux secousses réitérées de sa longe; il replie sous lui ses longues jambes et s'agenouille. Une corde qu'on passe autour de son cou et sous ses genoux l'empêche de se relever à l'improviste. Pendant qu'on empile sur son dos le fardeau qui l'effraie, il crie de plus belle, et crie encore longtemps après qu'il s'est relevé, mis en marche, et qu'il suit, attaché par le nez à la queue du chameau qui le précède, l'interminable file dont ils font tous deux partie. Il s'en exhale d'abominables odeurs auxquelles ne s'habituent guère certains chevaux, volontiers rétifs quand on veut les faire marcher côte à côte de ces exotiques compagnons.

L'une après l'autre, les tentes tombent; roulées autour de leurs piquets, elles vont prendre place sur le dos des chameaux. Les officiers qu'elles abritaient, restaurés par une tasse de thé, le cigare aux lèvres, cheminent déjà sur les flancs du long cortège. La route est large, mais le flot humain la déborde des deux côtés, et se fait, aux dépens des champs qu'elle traverse, deux autres chemins supplémentaires. Une poussière blanche, soulevée de tous côtés par les roues des chars et des caissons d'artillerie, emplit l'air de molécules calcaires; elle forme une espèce de rideau très favorable aux petites excursions que les fourrageurs se permettent à droite et à gauche vers les villages en vue, d'où ils rapportent des fagots de bois sec pour le feu du soir, avec des feuilles vertes qui défraieront au souper l'appétit des *doods* et des *hathees* (les chameaux et les éléphans).

Après plusieurs heures de marche, on aperçoit, planant au-dessus des nuages de poussière, une multitude de milans et de vautours. Ces avides oiseaux sont d'un heureux présage; au-dessous d'eux est le camp. En effet voici dans la plaine les tentes déjà dressées. L'étendard national, l'*Union-Jack*, planté devant celle du

général, indique à chacun dans quelle direction il doit chercher son quartier. Les *khelassies* ont marqué avec des cordes et des piquets chaque grande division de la cité improvisée. Telle on a quitté sa tente le matin, telle on la retrouve; le mobilier est en place, vos serveurs, vêtus de blanc, les bras croisés, vous attendent respectueusement. Après quelques ablutions indispensables, vous vous rendez à la *mess-tent*, où le dîner est servi, suivant toutes les lois de l'étiquette, dans la porcelaine et l'argent. La chère est peut-être un peu moins délicate qu'au *Bengal-Club*, mais si le *khansamah* (l'intendant pourvoyeur) n'est pas un maladroit à fustiger et à destituer sur place, vous aurez le *curry*, les *steaks*, les côtelettes, l'*ale*, le *porter*, voire les vins de France ou de Portugal, absolument comme si vous étiez l'hôte bien venu et bien traité de la ménagère la plus entendue. De la table, après une causerie émaillée de *cheroots*, vous regagnez votre *charpoy*, où votre valet de chambre vous enferme soigneusement sous le moustiquaire impénétrable; demain, bien avant l'aurore, les *bugles* vous éveilleront; vous quitterez frissonnant vos couvertures; aux pâles clartés d'une bougie, vous avalerez une tasse de thé, vous allumerez votre cigare, et en route jusqu'au soir, sous le soleil, en pleine poussière!

Pour distractions, çà et là, quelque alerte, quelque panique. Les *grass-cutters* (1) (chargés d'approvisionner de foin la cavalerie) se sont éparpillés un peu loin. La peur les prend tout à coup; ils se rabattent à grand train vers la colonne. Les *sycees* (valets d'écurie), les gens du bazar s'effraient à leur tour; grand reflux d'hommes, de chevaux, d'ânes et d'éléphants, confusion, désordre, cris d'alarme: on annonce l'ennemi. « — Si c'est bien réellement l'ennemi, que faire? demande, étonné, le voyageur que nous connaissons, M. Russell. Comment les distinguer de nos propres hommes? — Ne vous inquiétez pas pour si peu, lui répond son ami Stewart. Tirez sur tout cavalier vêtu de blanc et armé d'un sabre; vous ne risquez guère de vous tromper. » Par bonheur, cette fois il n'y eut pas à dégaîner. Les *sowars* ennemis battaient, il est vrai, la campagne; mais ils n'en étaient pas à ce point d'oser se jeter sur l'armée dont ils observaient la marche.

Ceci se passait le 1^{er} mars 1858, entre Oonao, qu'on avait quitté le matin, et Buntheerah, où l'on fit halte. Le 2, au lever du jour, sir Colin Campbell, à la tête d'un détachement, devançait la colonne et allait choisir dans les environs de Lucknow l'assiette du camp où il voulait s'établir. On n'avait plus qu'une journée de marche pour se trouver enfin devant la ville promise. En effet, le 3, de bonne

(1) Ils coupent l'herbe jusqu'à la racine avec un outil semblable au tranchet de nos cordonniers.

heure, la colonne défilait devant Jellalabad, petit fort aux murailles croulantes, occupé par une partie des défenseurs de l'Alumbagh. Plus d'une fois, les cipayes étaient venus de Lucknow attaquer cette extrémité de la ligne ennemie; leurs échelles étaient encore renversées le long des fossés; parmi les buissons, maint et maint squelette était resté sans sépulture. « Mais que fait là cet officier? se demande M. Russell; pourquoi pousse-t-il ainsi son cheval sur ces ossements à demi recouverts par quelques rouges lambeaux de l'uniforme cipaye?... Les vrais braves ne font point la guerre aux morts. »

Au-delà de Jellalabad apparaissent quelques bois, puis une vaste plaine inculte que bornent à gauche des bois encore et des plantations de cannes : une hauteur limite cet horizon. Derrière cette hauteur, quand on arrive au sommet, on trouve l'enceinte murée d'un vaste enclos planté d'arbres; c'est là un des parcs royaux situés à l'est de Lucknow, et dans lesquels l'armée de siège va s'établir. Sir Colin Campbell y a déjà sa tente, et les *khelassies* sont à l'œuvre. L'endroit s'appelle Bibiapore; il est en arrière et au sud de la Dilkoosha, autre parc bien plus vaste et plus découvert, d'où l'on a déjà chassé l'ennemi. L'enclos de La Martinière, qui confine à la Dilkoosha comme ce parc confine à Bibiapore, est encore occupé par les cipayes : « Mais le général n'a qu'à parler, dit à M. Russell l'honnête sergent qui le guide (vieille connaissance de Crimée), nous serions bientôt dans La Martinière ! »

Arrêtons un instant nos yeux sur l'ensemble du paysage, si nous voulons bien nous rendre compte des combats qui vont y être livrés.

De Cawnpore, la route remonte vers Lucknow dans la direction du nord-est. Cette route côtoie les murs de l'Alumbagh, et l'armée anglaise ne l'a point suivie jusque-là; deux ou trois milles en-deçà, elle s'est rabattue par sa droite (autant vaut dire à l'est) jusqu'au fort de Jellalabad, qu'elle a tourné; puis, se dirigeant à nouveau vers le nord, elle est venue se placer entre la Goumti, à laquelle elle s'adosse, et la face orientale de l'énorme cité qu'elle veut réduire. Lucknow, dont la circonférence n'a pas moins de trente milles (environ 53 kilomètres), présente un front redoutable. Au nord, la Goumti couvre la ville et lui sert de fossés. Un ancien canal qui se détache de cette rivière à l'endroit même où un méandre bien marqué ramène ses eaux dans la direction du midi protège la place à l'est et forme, en face de la Dilkoosha, de La Martinière, etc., sa première ligne de défense. Inclinant ensuite par une courbe dans la direction de l'ouest et enveloppant ainsi la capitale au midi, ce canal continue l'enceinte. On peut, comme Havelock, attaquer Lucknow par le sud, en forçant l'unique pont jeté sur ce canal, près du palais appelé le Charbagh; mais alors on en est réduit, pour arriver jusqu'aux points fortifiés intérieurs (le Kaiserbagh, la Résidence,

l'Imanbarra, le *Begum's Kothie*), à traverser la ville dans presque toute son épaisseur. C'est là ce que ne veut pas sir Colin Campbell, instruit justement par cette fatale expérience, et qui se souvient du sang inutilement versé dans « la guerre de rues » que Havelock et Neill ont affrontée. Plus prudent, plus ménager de la vie de ses soldats, il entend renouveler l'attaque du 17 novembre 1857, qui, somme toute, lui a si bien réussi. C'est la ligne orientale des défenses ennemies qu'il veut forcer, et qu'il veut forcer à son extrémité nord, c'est-à-dire au point même où le Vieux-Canal se réunit à la Goumti. S'il y parvient, il prend à revers toute cette première ligne, et, sans rien avoir à démêler avec la ville proprement dite, se trouve en face d'une seconde ligne de fortifications, parallèle à la première, mais beaucoup plus restreinte. Celle-ci part de la Goumti, passe devant le Kaiserbagh, et, se rapprochant de la première enceinte, vient envelopper le Begum-Kothie et l'Imanbarra. La troisième et dernière ligne de défense s'appuie aux murailles mêmes du Kaiserbagh ; elle couvre la Résidence, et s'étend jusqu'aux deux ponts (*Iron bridge* et *Stone bridge*) qui permettent seuls de passer la Goumti.

A défaut de plan qui parle aux yeux, et afin d'être mieux compris, nous supposerons la Seine coulant de l'ouest à l'est. Nous lui ferons contourner au nord les fortifications de Paris, d'Asnières, si l'on veut, jusqu'à Joinville-le-Pont. Le parc de la Dilkoosha devient le bois de Vincennes, compris dans la courbe que forme le fleuve. Belleville, Ménilmontant, la place de la Bastille, le Jardin des Plantes et les boulevards du midi marqueraient alors assez bien la ligne de retranchemens opposés à l'armée anglaise. Ce rapprochement n'est pas si singulier qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Lucknow a plus d'une fois rappelé Paris au correspondant du *Times*, qui, sur les terrasses de la Dilkoosha, songeait aux perspectives de Saint-Cloud. Lucknow seulement jette plus de feux que Paris. Ses coupoles dorées, ses dômes d'azur, ses minarets, ses palais, ses toits plats et brillans, miroitent sous l'ardent soleil de l'Inde. De hautes colonnes se détachent du sein des massifs de verdure et portent haut dans l'espace des sphères dorées qui ressemblent à des constellations. La rivière roule des flots d'acier liquide, d'où jaillissent des reflets diamantés. Un moment ébloui par cette vision splendide, M. Russell cherche pourtant à se reconnaître, et, familier avec l'usage des lunettes d'approche, il a bientôt saisi les traits distinctifs de ce vaste panorama.

Du haut de la Dilkoosha, édifice d'architecture italienne dans le style du XVIII^e siècle, son œil embrasse toute la partie nord de Lucknow. A sa droite, en dehors des retranchemens, est l'enclos de La Martinière, ainsi nommé d'un brave Français, Claude Martin, enri-

chi dans les guerres de l'Inde, et dont le magnifique mausolée est encore debout à côté du palais qu'il s'était donné (1). Au premier coup d'œil jeté sur cette bizarre fabrique, on pousse un cri d'admiration; le second provoque un éclat de rire. Rien de plus fantastique, en effet, que cette architecture incohérente, où des maçons dociles ont essayé de réaliser les rêves d'un millionnaire en délire. Colonnes, arceaux, piliers s'amalgament et s'agencent sans ombre de raison : ici un escalier qui ne mène à rien, là des fenêtres sans emploi possible; en saillie, hors des murs, sans motif, sans symétrie, d'énormes têtes de lions grotesques. Une porte inutile sert de prétexte à deux pilastres incongrus. Des statues partout : au bord des perrons, au sommet des tourelles, à l'angle des terrasses, rangées, pressées l'une contre l'autre, et de là se répandant, comme la foule un jour de fête, dans le parc et jusque sur les murailles qui le bornent.

Par-delà ce singulier monument, à droite, au bord de la Goumti, commence le rempart élevé par les cipayes, et qui a dû coûter un travail énorme. Il ressemble de loin à ces longs remblais sur lesquels courent nos railways quand ils ont un vallon à traverser. On remarque ici une redoute accotée à ce rempart (moins solide en réalité qu'en apparence), plus loin une batterie, çà et là quelques canons en *barbette*. Justement en face du camp anglais, un ouvrage assez bien établi couvre un bâtiment à deux étages, le *Bank's Bungalow*. A gauche de cet édifice s'élèvent le palais de la begum (*Begum's Kothic*); en arrière, le petit Imanbarra (temple musulman); plus en arrière encore, et dans le même axe, le Kaiserbagh, groupe énorme de bâtimens aux coupoles étincelantes. Si le regard s'en détache et se détourne vers la droite (ou vers le nord), il rencontre la Résidence aux murailles démantelées et les trois ou quatre palais adjacens où Havelock s'était établi (Chuttur-Munzil, Motie-Mahal, etc.); s'il franchit la rivière, il aperçoit à l'autre bord le Badshahbagh, autre château de plaisance entouré d'un parc magnifique, puis de vastes plaines que traverse de l'ouest à l'est la route qui mène à Fyzabad. C'est par-delà cette route, et dans la même direction, qu'est le village de Chinhut, resté célèbre depuis l'échec subi par sir Henry Lawrence.

Au premier plan de ce vaste tableau, et pour ainsi dire au pied même de la Dilkoosha, M. Russell plongeait sur les tranchées en zigzag creusées sur la droite de La Martinière, et reliant à cette forteresse improvisée les fossés où se cachaient les tirailleurs cipayes, les *rifle-pits*, comme il les appelle.

(1) Ce palais, à l'époque de l'insurrection, était une grande et riche institution, une sorte d'université anglo-indienne. Voyez, sur Claude Martin et son rôle à Lucknow, l'étude de M. le major Fridolin sur les *Grandes Villes de l'Inde*, Revue du 15 mars 1857.

« Tandis que nous regardions, dit-il, un grand mouvement se manifesta tout à coup dans ces voies profondes. Des murs du parc on voit ruisseler dans les tranchées comme un flot d'hommes vêtus de blanc. Une fusillade irrégulière s'établit le long de ces boyaux anguleux; on dirait une trainée de poudre qui s'enflamme. Cette mousqueterie est à l'adresse de la Dilkoocha. Les balles passent dans l'air en frissonnant par-dessus nos têtes, ou viennent de temps en temps s'aplatir contre le toit; mais la grande majorité des coups ne porte pas jusqu'à nous, on le voit de reste aux petites éruptions de poussière que les balles font jaillir du sol en avant du château. *Grâce à Dieu*, l'ennemi ne possède encore que « la brune Bess (1). » Encore quelques années, et pas un de nous ne fût impunément resté sur cette terrasse, car nos bons amis des tranchées auraient été pourvus d'excellentes armes de précision, Enfield ou tout autres, bien rayées et portant à mille mètres. — Voyez donc, sergent... Faites tirer sur ces drôles, là-bas, autour de cet arbre! — En effet, d'une tranchée pratiquée en travers de la route qui mène directement de la Dilkoocha vers le *Bank's Bungalow*, venaient de sortir sept ou huit hommes, qui, s'abritant d'un gros arbre, s'amusaient à tirer sur nous. — Allons, Mac-Alister, dit le sergent, il me semble que vous pouvez calculer sur sept cents *yards* (2). — Laissez-moi essayer à six cent cinquante. — Et la balle vibre dans l'air. Nos bons amis saluent et courent se réfugier dans la tranchée. Un d'eux, au moment de sauter dans cet asile sauveur, a levé ses deux bras en l'air. — M'est avis, dit Mac-Alister, bourrant une autre cartouche dans son fusil, m'est avis que cette fois je les ai *pincés*. »

Peu à peu la fusillade gagnait du terrain, les Anglais se faisant un point d'honneur de répondre au feu des tranchées. Leurs balles coniques écretaient le bord de ces fosses sablonneuses; mais ni de part ni d'autre on ne se faisait grand mal. Tout à coup cependant, derrière un groupe d'arbres à la droite de La Martinière, un épais nuage de fumée s'envola, et un boulet passa sur la tourelle où le correspondant du *Times* s'était perché pour mieux voir. En même temps, une autre pièce placée devant le *Bank's Bungalow* ouvrait aussi son feu, et, par trois ricochets successifs, le projectile qu'elle expédiait aux Anglais, arrivant jusqu'au seuil même de la Dilkoocha, mit en déroute un groupe de curieux. Bref, il devint évident qu'on était sous le feu de l'artillerie des rebelles. Aussi un officier vint-il faire taire les tirailleurs qui garnissaient les fenêtres inférieures du château; leur feu ne servait à rien et attirait les boulets ennemis.

Sous ces boulets, et sans s'en inquiéter autrement, les chefs de l'armée anglaise, plans et cartes en main, délibéraient sur leurs attaques futures ou discutaient les rapports de leurs espions. Ceux-ci racontaient que les assiégés étaient loin d'être d'accord entre eux. Le

(1) *Brown-Bess* (Élisabeth-la-Brune), nom donné à l'ancienne carabine de munition, dont le canon était bruni.

(2) Le *yard* est à peu de chose près le mètre français.

principal agent de la résistance était toujours la begum Huzrat Mahul, mère du prétendu roi Brijeis-Kuddr, femme énergique, passionnée, rompue aux intrigues du *zenannah*, mais gouvernée par un imbécile favori, nommé Mummoo-Khan (1). A la tête de l'opposition, et prêchant plus haut que le gouvernement lui-même la résistance aux Anglais, était le fameux *moulvie* de Fyzabad, — celui qu'on a longtemps appelé le *moulvie* sans trop savoir de qui l'on parlait (2).

Le 5 mars au soir, après un excellent dîner fourni par la *mess* des ingénieurs, — le vin de Bordeaux et le vin de Champagne y avaient représenté la France très honorablement, — la causerie se prolongeait et les pipes allaient s'éteindre, quand un jeune officier d'artillerie, la mine assez piteuse, vint s'enquérir « de la route à suivre pour aller au pont. » Il avait des canons à y conduire, et ne savait quel chemin prendre. Cette simple question n'était rien moins qu'un grand secret divulgué, un secret caché, même à M. Russell, par la prudence du général en chef. Le pont en question ne pouvait être qu'un pont en construction. Il ne s'agissait donc que de savoir où on travaillait à l'établir, et là n'était pas le difficile. On n'avait qu'à suivre les pièces envoyées pour couvrir et protéger le travail des ingénieurs.

Les vastes prairies comprises dans le parc de Bibiaporé descendent par une pente adoucie jusqu'au bord de la Goumti. Là, tout à fait à l'arrière du camp, un corps de sapeurs était à l'œuvre, aidé par des centaines de *coolies*. Ils ajustaient, ils reliaient ensemble des barriques jadis pleines de *porter*, et qui allaient, disposées en radeau, former un pont mobile d'un bord à l'autre de la rivière, profondément encaissée en cet endroit et large de quarante yards. Cette opération, mystérieuse de sa nature, s'accomplissait à grand bruit. Les charretiers criaient, les roues gémissaient, et pour peu que l'ennemi eût mis en campagne des patrouilles vigilantes, ce tapage risquait fort de leur donner l'éveil. Or il eût suffi d'une centaine de fusiliers tapis dans les hautes herbes de la rive gauche pour gêner singulièrement les travaux entamés sur la rive droite. Pas un cipaye ne se montra. M. Russell put admirer tout à son aise l'adresse des pontonniers formés à Chatham et le talent de l'ingénieur Nicholson (le même, par parenthèse, qui, après la prise de Sébastopol, fut chargé de faire sauter les fameux docks); puis il s'alla paisiblement coucher et revint le lendemain, tout à loisir, s'informer des progrès qu'avait faits l'ouvrage. Un des deux radeaux destinés à soutenir le pont flottait déjà d'un bord à l'autre, et un détachement d'infanterie l'avait franchi pour protéger au besoin les ouvriers.

(1) Le même dont les dépêches de l'Inde reçues en avril 1860 annoncent le procès et l'exécution.

(2) Les *moulvies* sont des prêtres mahométans.

Tandis que, télescope en main, il admirait la sérénité du paysage, l'opulence paisible des champs de blé, la fraîcheur veloutée des prairies, il entrevit tout à coup, parmi les arbres et au-dessus des épis, quelques *blancheurs* mobiles. Son œil exercé ne pouvait s'y tromper : c'était l'ennemi. Un corps de cavalerie effectivement ne tarda point à se montrer hors des bois qui avaient d'abord masqué ses approches. M. Russell discernait d'ailleurs derrière les chevaux quelques têtes de bœufs, ce qui annonçait de l'artillerie. Prédire les boulets en pareil cas n'est point le fait d'un nécroman très subtil. Les boulets arrivèrent au moment dit, pendant que la cavalerie déployée dans la plaine s'avancait en bon ordre avec toute sorte de triomphantes allures :

« En tête, dit M. Russell, galopait un *swell* (1), — c'est le surnom que lui donnèrent aussitôt nos soldats, — coiffé d'un turban vert, vêtu de châles jaunes, monté sur un bel étalon blanc, et suivi d'une sorte d'état-major. Ses *sowars*, habillés de blanc et marchant sur trois de front, le suivaient la lance haute. On les reconnut aussitôt pour avoir appartenu à l'un des régimens révoltés. — Coquins d'enfer! grommelait près de moi un officier de l'armée indigène, ils ont tué leur colonel, et les infâmes poltrons ont échappé à la potence!... — Ils avançaient pourtant, déployaient leurs escouades, paraaient avec une sorte d'affectation, et furent bientôt sur notre droite à cinq ou six cents yards de l'endroit où nous nous tenions. C'était pour nos plus jeunes soldats une bravade un peu trop insolente... Au lieu d'attendre les *sowars* à trois ou quatre cents yards, le piquet de droite se leva tout d'un coup et leur envoya sa volée, au petit bonheur. Jamais changement à vue plus rapide que celui de ces vaillans paladins. Ils piaffaient, caracolaient, tranchaient du victorieux, brandissaient leurs sabres l'instant d'avant; mais à peine la première balle vint-elle, égratignant le sol, soulever une trainée de poussière aux pieds du cheval monté par le capitaine, que celui-ci, laissant retomber son sabre et piquant des deux, se déroba par une volte rapide à un danger sur lequel il ne comptait pas. Il fut suivi de près par tout son essaim de cavaliers, et pas un d'entre eux ne parut songer à retenir sa monture avant d'être à un bon mille de nos tireurs. »

Les canons en revanche se mirent de la partie, la batterie anglaise établie en-deçà de la Goumti s'empessa de leur répondre, et le spirituel correspondant jugea qu'il était temps de déjeuner. Il revint au camp, suivi et parfois précédé de quelques boulets lancés à toute volée qui ne laissèrent pas de blesser et tuer quelques bœufs et quelques chameaux.

Ce siège ne rappelait en rien les sièges ordinaires. Il n'y avait ni tranchée ouverte, ni travaux de sape, ni sorties à repousser, ni batteries à faire taire, ni murs à battre en brèche. Les cipayes étaient mal pourvus d'artillerie. Mieux armés sous ce rapport, ils

(1) Éléphant de bas étage, qui fait montre de beaux habits, de bijoux, etc.

auraient rendu la Dilkoosha inhabitable. Un édifice pareil devant Sébastopol eût été jeté par terre en moins de douze heures; c'est ce que se disait M. Russell, réduit à philosopher, n'ayant rien à voir, sur les droits incontestables de la begum, sa légitimité vainement mise en doute par les Anglais, son habileté opiniâtre, les motifs sérieux de sa haine contre la race ingrate qui avait détrôné, oublieuse des immenses services qu'elle leur devait, les souverains héréditaires du royaume d'Oude. Si de temps en temps il sortait de ces méditations profondes, c'était pour catéchiser les généraux et les harceler de ses innombrables questions. Sa curiosité satisfaite et ses dépêches quotidiennes une fois livrées à la poste, il n'avait plus d'autre ressource pour tuer le temps que la bonne chère ou la pêche à la ligne. Ce dernier plaisir, assez fade en lui-même, était relevé par la chance attrayante de servir de cible aux *budmashes* errans sur la rive gauche de la Goumti. On était fréquemment exposé à périr ainsi, victime d'un affût perfide. Un mot tout exprès avait été forgé pour ce genre de péril : c'était le verbe *to pot*. *Poter* quel-qu'un voulait dire en 1858, devant Lucknow, le canarder à loisir sans qu'il pût vous apercevoir. Être *potted* ou *empôté*, c'était jouer le rôle de ces poupées de tir qu'on s'amuse à mettre en pièces. Nous laissons à de plus savans étymologistes que nous ne le sommes le soin de chercher et le plaisir de trouver une origine rationnelle à cette expression du langage militaire anglo-indien.

Pourtant, le 6 mars, une manœuvre importante avait éclairci les plans ultérieurs du général en chef, qui prit alors la peine de les expliquer, cartes en main, au correspondant du *Times*. Sur ce pont de bateaux jeté à l'arrière du camp, une division tout entière allait franchir la Goumti. S'élevant ensuite au nord jusqu'au viaduc de Kokraul, ou en d'autres termes jusqu'à la route de Lucknow à Fyzabad, elle se porterait par un *à-gauche* rapide sur la face nord de la ville assiégée. Côtayant alors au plus près possible la rivière, dont elle remonterait ainsi le cours, elle devait établir ses batteries de manière à prendre en enfilade les ouvrages extérieurs construits sur la ligne du Vieux-Canal; en avançant un peu plus à l'ouest, elle pourrait même les prendre à revers. L'extrémité septentrionale de la première ligne de défense, à la fois attaquée de front par sir Colin Campbell et balayée de côté ou même en arrière par les canons de la division détachée, ne pouvait tenir longtemps. Inutile d'ajouter qu'une manœuvre pareille eût été parfaitement insensée en face d'une garnison bien composée et bien commandée, et qu'en isolant de lui un tiers de sa petite armée, sir Colin Campbell se fût exposé à le voir écrasé sans pouvoir lui porter secours (1); mais son calcul

(1) C'est ce qui eût pu arriver devant Toulouse à l'une des divisions de l'armée an-

avait pour base l'ignorance et la lâcheté des innombrables soldats entassés dans Lucknow, et ce calcul devait se trouver juste.

Pendant que sir Colin entraînait dans ces intéressans détails, la colonne détachée que commandait sir James Outram défilait sur le pont-radeau sans que l'ennemi fît mine de mettre obstacle à son passage, qui dura plus de quatre heures; elle emmenait trente canons, deux bataillons de *rifles*, deux régimens anglais, un régiment de fusiliers du Bengale, un régiment d'infanterie du Pendjab, un régiment de dragons, un de lanciers, trois régimens de cavaliers du Pendjab, sans parler de la multitude d'indigènes attachés à ces divers corps. Ceux-ci défilaient encore la nuit venue, et alors que la colonne elle-même avait disparu à l'horizon, derrière les bois qui en forment la limite.

Braquant sa lunette sur la plaine qu'allait bientôt avoir à franchir la division de sir James Outram, M. Russell voyait ce vaste espace littéralement couvert de petits groupes armés, sortis de Lucknow par les deux ponts, et qui se répandaient en désordre le long de la route de Fyzabad, dans les champs, derrière les arbres, dans les chaumières éparses, chacun s'embusquant à sa guise. Çà et là, dans cette foule éparpillée, se traînait un canon tiré par des bœufs; çà et là, dans son palanquin doré ou sur quelque éléphant, à l'ombre d'un immense parasol, se prélassait quelque chef, quelque haut fonctionnaire, allant en guerre avec toute la pompe, toutes les aises imaginables. Cavaliers et fantassins pêle-mêle marchaient ainsi au-devant des *Feringhees*. Alléchés par les promesses d'un pareil spectacle, les officiers de l'état-major se pressaient sur les terrasses de la Dilkosha; leurs yeux sondaient la profondeur des bois et guettaient le moment où la tête de la colonne anglaise se montrerait enfin aux rebelles.

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?... La ville cesse de vomir ses essaims de soldats, la poussière s'épaissit dans la plaine et semble se rapprocher de nous. A travers le tapage que font nos canons en batterie presque sous nos pieds, il me semble que j'entends comme un bruit lointain d'artillerie... Tenez, tenez!... les bois fourmillent de blancs soldats, qui cette fois rebroussement chemin vers Lucknow... Voyez plutôt ce torrent de cavalerie qui se précipite vers le pont du Kokraul!... Que de poussière! quelle course effrénée! Outram est donc sur leurs talons?... L'instant d'après, dans un désordre impardonnable, apparaît un escadron de nos *bays*, reconnaissables seulement à leurs vestes rouges, et courant le sabre haut sur les fuyitifs, qui çà et là se retournent pour faire feu. La masse se jette dans ces terrains bouleversés, coupés de fossés, qui s'étendent entre le Kokraul et la

glaise, que la Garonne, grossie tout à coup, isole pendant deux jours de lord Wellington. Le maréchal Soult a été vivement blâmé par les historiens militaires de n'avoir pas mis cette occasion à profit.

rivière, terrains impraticables pour la cavalerie qui les poursuit. Une minute plus tard débouche une batterie d'artilleurs à cheval affamés de carnage. On détache les pièces, on les place. De ces points noirs jaillit un éclair, et dans le rayon que la mitraille a parcouru on voit la poussière monter plus épaisse... C'est en vain cependant que nos boulets cherchent la masse compacte des fuyards; ils sont déjà trop loin pour être vus, pour être atteints, tant le bruit de nos canons et la charge impétueuse de nos cavaliers ont accéléré leur retraite! Outram est maître du terrain et va poser son camp à l'issue même des bois qu'on prétendait lui disputer. »

Le lendemain (7 mars), les cipayes, qui, pendant la nuit, avaient incendié les hautes herbes des ravins, afin de mieux juger la position de ce nouveau camp, firent mine d'attaquer ses piquets et postes avancés: vain et ridicule effort après l'éclatant échec de la veille! Outram était désormais inébranlable. Aussi lui fit-on passer immédiatement vingt-deux canons de 16, avec leurs attelages d'éléphants et tout le matériel que comportait l'active coopération qu'on espérait de cette grosse artillerie. Les assiégés cependant, convaincus que le dimanche, à certaine heure, l'armée chrétienne devait être absorbée en ses dévotions, voulurent essayer une surprise; mais, bien qu'ils s'y reprissent à deux fois, ils purent s'apercevoir que l'office divin laissait beaucoup de bras disponibles, et que les soins du culte ne sont pas incompatibles avec la plus stricte observance des précautions militaires. Leur double tentative échoua misérablement. Trente-six heures se passèrent alors en préparatifs pour la journée décisive qui allait suivre. On brûlait force poudre de part et d'autre sans grands résultats, et de son observatoire élevé le correspondant du *Times* admirait le sang-froid de certains habitants de Lucknow qui, se livrant au passe-temps chéri des Hindous, lançaient leurs cerfs-volans dans l'azur par-delà les minarets dorés du Kaiserbagh. « Ces braves gens (se disait-il, moralisant toujours à sa manière), si nous tombions dans leurs mains, nous dépeceraient, nous éventreraient avec la même sérénité qu'ils mettent à ces jeux puérils. C'est leur nature, c'est celle de tous les Orientaux, participant à la fois du singe et du tigre. Et nous autres d'ailleurs, n'avons-nous pas traité les Juifs autrefois comme les Hindous et les mahométans traitent aujourd'hui les chrétiens? Nos croisés de Palestine, ou du moins leurs farouches soldats, ne faisaient guère quartier, que je sache, à l'infidèle que leur livrait une victoire; mais que dis-je? nous-mêmes, nous accordons rarement la vie à nos ennemis. Et nos auxiliaires, ces farouches *Pendjabees*, renchéraient, s'ils l'osaient, sur les cruautés que nous reprochons aux *Poorbeahs*... »

VI.

Les préparatifs de l'attaque étaient achevés. Un fil télégraphique, installé par le lieutenant Stewart, mettait en communication instantanée les deux fractions de l'armée assiégeante, et le concert parfait de leurs opérations se trouvait ainsi assuré. Sir Colin Campbell et sir James Outram devaient ce jour-là (9 mars) pousser en même temps l'ennemi. La colonne jetée au-delà de la Goumti s'ébranla de bonne heure, et, marchant derrière son artillerie, s'avança vers Lucknow, dans la plaine labourée par ses boulets. Les canons ennemis ripostaient faiblement, et, successivement ramenés de position en position, se rabattaient dans la direction des deux ponts. Du reste, un immense rideau de poussière enveloppait les combattants, et du haut de la Dilkoosha on ne distinguait les progrès de sir James Outram qu'au bruit de la mousqueterie et de la canonnade, apporté par l'écho dans une direction toujours plus voisine de la place. De temps en temps, un message arrivait, annonçant que la marche en avant continuait de ce côté sans rencontrer de trop sérieux obstacles. L'ennemi, chassé par le canon de toutes ses embuscades, se rejetait du côté du Badshahbagh, ce palais qui fait presque face à la Résidence, sur l'autre bord de la Goumti; il paraissait cependant vouloir défendre auparavant un autre palais baigné par la rivière, le Chuckerwallah-Kothie.

En même temps que ces nouvelles arrivaient au camp de la Dilkoosha, l'ordre y circulait, donné sans trop de bruit, de faire dîner les soldats à midi précis. On sait, en campagne, ce que présage une mesure de ce genre. Les officiers, entrevoyant du nouveau, questionnaient à l'envi l'impassible correspondant du *Times*, qu'on savait au courant de plus d'un mystère. Il était en effet prévenu qu'à deux heures on attaquerait La Martinière. Ceci lui gâtait le spectacle, et il se prenait à regretter la précision des ordres, les combinaisons trop méthodiques de la stratégie civilisée. Dans l'attaque préméditée, rien d'imprévu, rien de livré au hasard. En termes aussi clairs, aussi froids qu'une démonstration géométrique, le général Mansfield assignait à chacun son poste, son rôle, et chacun devait à ces indications de l'état-major une obéissance mécanique. Moyennant cette stricte observance des ordres reçus, la position de l'ennemi, en un temps donné, devait être occupée par *a* plus *b*; procédé merveilleux d'exactitude, de netteté, qui aboutit à épargner beaucoup d'hommes, mais laisse peu de place à la curiosité, à l'émotion du spectateur.

A droite et à gauche de la Dilkoosha, deux batteries, dont l'une était commandée par William Peel, redoublaient leur feu contre La

Martinière; elles y envoyaient une pluie d'obus, de boulets et de fusées. Les parapets s'ébréchaient, les murs croulaient, les statues de plâtre volaient en éclats : *Pandy* (1), malgré tout, tenait bon. Turbans blancs et faces noires fourmillaient encore dans ce palais en démolition. A couvert, et de loin, *Pandy* supporte le feu avec assez de constance. Cependant deux heures sonnent : à la minute même, au milieu des éclats de la canonnade, on entend de cour en cour passer le signal : *en avant!* Massées derrière le château, qui les abritait jusque-là, les colonnes d'attaque se mettent en marche. Elles ont l'ordre de ne pas tirer; c'est à la baïonnette que la position doit être enlevée. A peine les premiers pelotons de *highlanders* se sont-ils montrés, l'artillerie se tait tout à coup. C'en est assez pour que l'ennemi comprenne de quoi il s'agit. Du haut des terrasses, on voit les cipayes fuir de tous côtés dans les zigzags des tranchées et désertar à l'envi leurs fossés de tir; on les voit se presser à toutes les issues et se précipiter de toutes parts vers La Martinière. Un bien petit nombre songe à faire feu pendant cette brusque retraite. Les *highlanders* se déploient; les Sikhs se jettent pêle-mêle sur les flancs de la ligne formée par les *highlanders*. Tous prennent bientôt la course, c'est à qui rejoindra plus tôt l'ennemi. Cet élan rapide les met promptement à l'abri du feu de flanc que leur envoie, dès qu'ils sont à découvert, toute l'artillerie placée en écharpe sur la ligne du Vieux-Canal. Les boulets à leur adresse arrivent en plein sur les porte-brancards (*dooty-bearers*) qui marchent à l'arrière pour recueillir les blessés. Ces pauvres *coolies* tombent çà et là, victimes obscures auxquelles personne n'accorde même un regard. En revanche, sir Colin se fâche sérieusement contre « un imbécile » qui mène son régiment sous le feu en bon ordre et massé comme à la parade... « Allez!... courez lui dire d'éparpiller ses hommes... Peut-on commettre de pareilles bévues?... » Quand il s'agit d'économiser le sang anglo-saxon, le général en chef est intraitable. Il peut d'ailleurs se rassurer. Arrivés aux tranchées que les cipayes viennent d'évacuer, les *highlanders* et les Sikhs s'y jettent à l'envi et gagnent ainsi, à l'abri des boulets, les murs de La Martinière. On voit bientôt les cipayes s'élancer sur les degrés du palais et fuir par les longs corridors. Quelques minutes plus tard, le général en chef interpelle le correspondant du *Times* : « Tenez, monsieur Russell, je vous fais mon aide-de-camp provisoire... Prenez cette lunette,... vos yeux valent mieux que les miens... Sous ces arbres, sur la droite de La Martinière, quels sont ces hommes que je distingue à peine?... » C'étaient les *highlanders* et les Sikhs, déjà installés dans l'enceinte

(1) Surnom générique donné aux cipayes.

ennemie, où ils faisaient des progrès rapides au milieu d'une fusillade enragée. « Eh bien ! reprit tranquillement sir Colin, c'est le moment d'aller à La Martinière. » Les chevaux amenés, l'état-major partit pour aller prendre possession de la nouvelle conquête. Quelques boulets passèrent, en déchirant l'air, bien près de ces hardis cavaliers ; mais pas un d'entre eux ne fut atteint, et bientôt ils s'accoudaient aux balcons du palais de Claude Martin, ayant alors sous les yeux, dans toute sa splendeur, le panorama de Lucknow, dont, sur les terrasses de la Dilkosha, l'œil n'embrasse qu'une partie. On voyait de là sans obstacle les mouvemens de la division Outram, s'avancant en bon ordre vers le Chuckerwallah-Kothie et le Badshahbagh, tandis qu'une partie de ses canons, déjà mise en batterie sur la marge sablonneuse de la Goumti, commençait à prendre en flanc la première ligne de défense. Le plan de sir Colin se réalisait de point en point.

Cette première ligne du reste était déjà presque abandonnée. Les artilleurs cipayes n'avaient pas même attendu la complète occupation de La Martinière pour se rabattre en arrière sur le palais de la begum (*Begum's Kothie*), l'Imanbarra et la ligne bastionnée qui partait de la rivière presque parallèlement au Badshahbagh. Pour renouveler la manœuvre qui venait de lui réussir si bien, le général Outram avait à s'emparer de tous les points encore défendus sur la rive gauche de la Goumti. Il continua donc avec vigueur son mouvement en avant, tandis que, satisfait d'avoir vu tomber la ligne du Vieux-Canal, sir Colin permettait simplement aux montagnards et aux Sikhs de s'établir dans les faubourgs situés entre cette ligne et la cité proprement dite.

Le Chuckerwallah-Kothie est ou plutôt était un grand édifice peint en jaune, situé sur le champ de courses, tout au bord de la rivière. Quelques vingtaines de cipayes s'y étaient enfermés, avec la ferme résolution de s'y défendre et la certitude, une fois cernés, de n'en pas sortir vivans. L'héroïsme de leur sacrifice aurait dû toucher les soldats d'Outram comme il a touché M. Russell :

« On les a traités d'insensés, de fanatiques, nous dit-il ; ce qu'ils firent était tout simplement digne d'être chanté par un Tyrtée de leur race. Ils combattirent jusqu'au bout, tuant ou blessant tout ce qui venait à eux. Leurs balles ayant frappé à mort un des officiers anglais qui commandaient les Sikhs, et gravement blessé deux ou trois autres, on retira les troupes d'assaut, et on ouvrit sur cette habitation une canonnade terrible. Quand les murs furent percés, abattus en vingt endroits par les boulets et les obus, quand on devait croire que pas un homme de la petite garnison n'était debout, un détachement de Sikhs se précipita dans ces ruines. Quelques cipayes y respiraient encore. On les acheva : c'était clémence ; mais par une ral-

son ou par une autre, qu'on n'a jamais bien éclaircie, un de ces malheureux fut tiré par les jambes hors de ces décombres; on le traîna sur le sable jusqu'à un endroit commode pour l'opération qui se préparait, et là, quelques-uns de ses bourreaux le tenant, d'autres lui lardaient la figure et tout le corps à coups de baïonnette, pendant que d'autres encore rassemblaient à grand-peine quelques fragmens de charpente dont ils formèrent une espèce de petit bûcher. Quand tout fut prêt, cet homme fut brûlé vif!...

« Plus d'un Anglais assistait à cette scène atroce, plus d'un officier en fut témoin; pas un n'intervint. Un incident imprévu vint encore aggraver cette cruauté vraiment infernale. Ce fut la tentative que fit le malheureux, à moitié brûlé, pour se soustraire à la torture qu'on lui infligeait ainsi. Par un soudain effort, il bondit hors du brasier, et traînant après lui des lambeaux de chair fumans, il put encore fuir à quelques pas de là; mais on le saisit de nouveau, de nouveau il fut couché sur son lit de flammes, où on le maintint à la pointe des baïonnettes jusqu'à ce que la mort fût venue l'y clouer. — Je n'oublierai jamais, me disait l'ami qui me racontait cette horrible scène, je n'oublierai jamais les hurlemens de cet homme, et la hideuse image de son supplice m'accompagnera jusqu'à ma dernière heure. — Et vous n'avez pas essayé d'intervenir? — Je n'ai pas osé. Les Sikhs étaient enragés. Ils vengeaient la mort d'Anderson, et nos hommes, au lieu de les retenir, les encourageaient. Impossible de rien faire. »

Après la prise du Chuckerwallah-Kothie, le Badshahbagh ne fit pas très longue résistance. Dès le 9 au soir, maître de cette position importante, le général Outram put y établir trois batteries dont les feux convergens tombaient sur le Kaiserbagh, position centrale et dernier refuge de l'ennemi. Dans la soirée de ce jour, M. Russell alla rendre visite à William Peel, blessé grièvement, et qui, nonobstant des pronostics d'abord favorables, devait peu après mourir de sa blessure, aggravée par un accès de petite vérole. En le quittant, il s'assit à la même table que le major Hodson, officier encore plein de vie, d'ardeur, d'espérances guerrières; Hodson, quarante-huit heures plus tard, allait être mortellement frappé (1). Que de braves, que d'éminens soldats cette guerre d'esclaves aura coûtés à l'Angleterre! Ils ne figurent pas au bilan de ses pertes tel que le donnent les statisticiens de la trésorerie.

La journée du 10 mars fut consacrée tout entière à s'établir dans les positions enlevées le 9, et à bombarder impitoyablement les points fortifiés où l'ennemi tenait encore. Sir Colin prodiguait les boulets pour économiser les hommes. Ses troupes, bien abritées dans les maisons et jardins clos compris entre le Vieux-Canal et le *Begum's Kothie*, perçaient l'une après l'autre les murailles qui les séparaient de ce palais, transformé en forteresse. Les Anglais se dérobaient, en se frayant ainsi une espèce de chemin couvert, aux dangers d'un combat de rues qu'auraient rendu formidable les préparatifs de

(1) Voyez, sur ce brillant militaire, la *Revue* du 1^{er} mai 1859.

l'ennemi : des barricades dans toutes les rues, la plupart armées de canons, partout des fenêtres crénelées, partout des meurtrières pratiquées dans les murs, et derrière tous ces abris près de soixante mille cipayes, appuyés par environ soixante-dix mille *mujeebs* ou soldats volontaires, simples paysans armés il est vrai, mais qui se battaient plus énergiquement et avec plus d'enthousiasme que les anciens soldats de la compagnie.

Le lendemain, rien ne faisait prévoir de graves événements. L'affaire importante de la journée était un *darbar* (assemblée solennelle) préparé en l'honneur de Jung-Bahadour, qui arrivait enfin, ouvrier de la dernière heure. Les troupes du maharajah, établies sur la gauche de l'armée anglaise, menaçaient l'angle sud-ouest de Lucknow, le pont du Charbagh et cette partie de la ville qui s'étend au-dessous du *Bank's Bungalow*. Son altesse en personne s'était annoncée et avait fait demander, par l'entremise du colonel Mac-Gregor, un « salut royal. » Obligé de l'accorder, sir Colin se plaignait de l'extrême condescendance qu'on témoignait ainsi au souverain du Népal. « Un officier d'artillerie, disait-il, proposer une telle dérogation à tous les usages!... Ne pouvait-il dire à ce Jung-Bahadour que pendant les sièges les salves de cérémonie sont interdites?... »

La réception devait avoir lieu à quatre heures. Tous les officiers disponibles, en grande tenue, entouraient le général en chef, lui-même en grand uniforme. D'épais tapis couvraient le sol de la tente devant laquelle l'*Union-Jack* flottait déployé. Deux escadrons et deux canons étaient allés chercher l'altesse népalaise, qui se faisait attendre. Vers quatre heures et demie, le bruit des canons qui grondaient sans relâche depuis le matin cessa tout à coup. L'écho n'apportait plus sous la tente que le crépitement sec de la mousqueterie. A ces signes certains, on pouvait reconnaître l'assaut du *Begum's Kothie*. Décidément Jung-Bahadour prenait mal son temps, et les braves militaires condamnés à l'attendre rongeaient leur frein avec une impatience toujours croissante. Sir Colin lui-même avait l'air d'un chasseur qui prête l'oreille aux aboiemens significatifs de la meute lointaine.

« Justement alors, dit M. Russell, une certaine agitation dans la foule des *camp-followers*, et les « garde à vous (1) » lancés aux soldats qui formaient la haie nous avertirent que le maharajah se décidait enfin à paraître. Bien lui en prit. Un quart d'heure plus tard, il risquait fort de trouver la tente vide. Son altesse arrivait, se prélassant, à pas comptés et majestueux, accompagnée de ses frères et du capitaine Metcalfe, chargé du rôle d'introducteur et d'interprète. Un état-major ghoorka suivait à distance. Nos yeux étaient fixés sur le prince, mais au fond nous étions tout oreilles et ne pensions qu'à l'assaut.

(1) *Stand to your arms!*...

« Sir Colin vint jusque sur le seuil de la tente à la rencontre du maharajah, lui prit la main et le fit entrer. Alors commença une série de révérences et de *salaams*, réitérés sans fin ni trêve, à mesure que le prince présentait au général en chef d'abord les altesses ses frères, puis, un à un, tous ses grands officiers. Il s'écoula quelque temps avant que le général eût pu s'établir sur son fauteuil, placé au fond de la tente. Le prince ghorka était à sa droite, et avec lui tous les hôtes qu'il nous avait amenés. Les Anglais occupaient la gauche. Le *darbar* était ouvert; il consistait en quelques discours fleuris que traduisait avec un sérieux parfait le capitaine Metcalfe, tandis que les Népalais et les Anglais ne cessaient de s'examiner. Les premiers étaient en général d'assez gros hommes, à face de Kalmouk, hauts d'épaules, les jambes fortement arquées, richement vêtus d'une sorte d'uniforme d'ordre composite, mi-parti oriental et européen. Jung lui-même resplendissait comme une queue de paon étalée en plein soleil, et ses frères ne brillaient guère moins, il faut en convenir; mais ce qui jetait plus de feux que toutes les joailleries du maharajah, c'était son ceil, dont la prunelle phosphorescente émettait je ne sais quels froids rayons, insupportables à contempler. Dans ce regard de tigre, que de cruauté, que de subtilité, que de ruse! Et comme il sondait, avide et brillant, toutes les profondeurs de la tente! « Voilà bien, murmurait un de mes plus proches voisins, le drôle le mieux conditionné qu'on ait jamais acquitté ou pendu. »

« Le *darbar* durait encore lorsqu'arrive un des aides-de-camp chargés par le général Mansfield d'annoncer à sir Colin que le *Begum's Kothie* est à nous. Nous avons peu de pertes à regretter. L'ennemi a laissé plus de cinq cents morts. Le *hourrah* qui s'arrête sur nos lèvres, chacun l'a poussé au fond du cœur. Jung essaie de paraître charmé de cette nouvelle, que sir Colin lui communique avec une certaine vivacité. Malgré tout, la conférence officielle avait duré trop longtemps, et quand les cornemuses écossaises se mirent de la partie, un vrai désespoir gagna l'assistance; mais pas un de nous n'osait bouger. Enfin le général en chef et le maharajah se levèrent, et alors commença la présentation des officiers anglais à son altesse. Arrivant à moi : « Désirez-vous, me dit sir Colin, être présenté au prince? — Excellence, je n'en ai pas la moindre envie. » J'échappai par cette simple réponse à la nécessité de presser une main qui a commis plus d'un meurtre. Son altesse et ses frères se hissèrent ensuite sur l'éléphant de cérémonie que le général avait mis à leur disposition, et dont j'admirais pour la première fois le *howdah* d'argent, le masque et la trompe, peints des plus vives couleurs, les formes massives qu'un harnachement somptueux semblait avoir incrustées d'or. Ce fut ainsi que, suivi de son cortège à cheval, Timur-Leng prit congé de nous! »

Le *Begum's Kothie* était pris, le petit Imanbarra fort menacé, le Kaiserbagh en échec et bombardé sur deux de ses faces. C'était assez pour une journée. Le général en chef s'attendait à une résistance encore énergique; mais, le Kaiserbagh dut-il tenir bon, la résistance qu'il pouvait offrir n'était plus qu'une question de temps. « Or, quelque temps qu'il nous prenne, j'aime encore mieux cela que de

voir mes soldats dans les rues, exposés au feu des maisons. » Ainsi parlait sir Colin Campbell dans sa prudence tout écossaise.

Pendant que, le 12 et le 13 mars, fidèle à son système, il faisait canonner la seconde ligne de défense et occuper un à un tous les postes d'où l'on délogeait les cipayes, M. Russell, avide d'informations, courait à cheval dans toutes les directions, visitant le Secunderbagh, le Shah-Nujeef, le Kuddom-Russoul, édifices épars le long de la Goumti (rive droite), et qui, lors de la première expédition de sir Colin (novembre 1857), avaient coûté de rudes combats. Cette fois l'ennemi les abandonnait sans coup férir. Un pont de bateaux jeté sur la rivière, non loin du Secunderbagh, lui permit d'aller rendre visite au général Outram. Le « Bayard de l'Inde, » — ainsi l'avait surnommé sir Charles Napier, — fit un excellent accueil au correspondant du *Times*, et, après l'avoir gardé toute une nuit sous sa tente, l'emmena, par mesure de bienvenue, dans une reconnaissance périlleuse qu'il allait faire du côté des deux ponts. A un moment donné, cette double issue pouvait être, pour les opérations à venir, d'une importance majeure. En attendant, les ponts, bien barricadés, étaient aux mains des rebelles, qui occupaient aussi en grand nombre les maisons les plus voisines. Dès que le général et ses compagnons se montrèrent dans une des rues que dominait le feu des cipayes, ils furent exposés à une véritable grêle de balles que le « Bédouin de la presse, » déjà fait au péril, affronta bravement, mais dont on s'aperçoit qu'il garda quelque rancune au Bayard de l'Inde. « Supposons, lui disait-il assez raisonnablement pendant que la mousqueterie sifflait autour d'eux, que vous succombiez ici, on dira, — et on dira vrai, — que votre mort est celle d'un soldat tombé en faisant son devoir et couvert de lauriers glorieux; mais si le crâne de votre serviteur n'était pas de force à résister aux instances d'une de ces balles qui viendrait frapper à sa porte en lui demandant l'hospitalité, que dirait-on, je vous le demande? Qu'il est mort en véritable imbécile, pour s'être fourré où il n'avait que faire, et qu'il s'en va couvert, non de lauriers, mais de ridicule. » La différence effectivement méritait d'être prise en considération.

VII.

Ce jeu fatal qu'on appelle la guerre a des chances tout à fait imprévues. Le programme du siège que nous racontons portait, à la date du 14, l'occupation du temple musulman (l'Imanbarra), vers lequel, depuis quarante-huit heures, les assiégeans se frayaient péniblement un chemin parallèle à la rue principale de Lucknow, — la Huzrutgung, — où Havelock avait fait jadis décimer sa colonne

d'attaque, imprudemment engagée. L'assaut était annoncé pour le milieu du jour, on venait de déjeuner, et les officiers de l'état-major que la rédaction des ordres ne retenait pas à leur bureau fumaient tranquillement leurs cigares, quand une ordonnance parut qui arrivait au galop, tenant à la main un papier plié en quatre. Un aide-de-camp passait quelques secondes plus tard. Le correspondant du *Times*, toujours aux aguets, crut devoir l'interpeller. « Eh bien! Norman?... l'Imanbarra est à nous?... — L'Imanbarra, mon cher?... Plaisantez-vous?... Nous sommes dans le Kaiserbagh!... »

Rien de plus imprévu, et pourtant rien de plus vrai. Deux officiers du génie (le lieutenant-colonel Harness et M. Napier) venaient d'annoncer que les défenses extérieures du palais impérial étaient tournées, et la vive fusillade qu'on entendait dans cette direction prouvait que les assiégeants avaient pénétré dans la place. A travers les jardins encombrés de soldats, parmi les *doolies* qui revenaient du combat et rapportaient les blessés, gravissant des brèches, se glissant d'issue en issue, M. Russell, à qui l'excitation du moment faisait oublier ses principes de prudence, parvint bientôt jusque dans l'Imanbarra, où sir Colin arrivait en même temps que lui, au milieu des immenses clameurs poussées par les troupes victorieuses. Le temple était jonché de débris. La joie farouche des soldats se donnait carrière, et péle-mêle saccageait tout. Le pillage et les dévastations de Kertch revinrent à la mémoire de l'ancien « Criméen, » qui passa, haussant les épaules, et courut s'installer sur les terrasses de l'Imanbarra. Un certain nombre de *panadies*, postés sur les toits des environs, y envoyaient bien encore de temps en temps quelques balles perdues; mais « ils étaient trop agités pour bien viser, » et notre observateur put examiner en détail le curieux tableau qu'il avait sous les yeux : devant lui, les dômes bombés, les clochers-touppes, les toits pointus du Kaiserbagh, où on se battait encore, où « la poudre parlait » à mots pressés; derrière la Goumti, sur la droite, les batteries d'Outram, tirant sans relâche, non pas sur le Kaiserbagh lui-même, mais sur l'espace compris entre le palais et les deux ponts, espace où s'entassaient les cipayes en retraite; dans les cours de l'Imanbarra, aux pieds du spectateur, tout le désarroi d'une évacuation soudaine : vêtements, armes de tout genre, *tulwars*, mousquets à mèche, boucliers, etc., sur lesquels couraient de tous côtés les *highlanders* et les Sikhs, fouillant partout, pillant partout, et de temps à autre ramenant du fond de quelque retraite obscure, avec d'horribles cris de joie, quelque malheureux cipaye, bientôt immolé.

M. Russell ne resta pas longtemps au milieu de ce tumulte sans intérêt, et descendit dans la Huzrutgung, maintenant encombrée de troupes anglaises, qui, haletantes de chaleur, bouillonnant d'impa-

tience, attendaient l'ordre de marcher en avant. « Savez-vous pourquoi on nous fait languir ainsi? » lui demanda le lieutenant Ingram, dont l'impatience semblait au comble. Peu d'instans après, arrivait l'ordre attendu, et presque au seuil de ce palais fatal où s'élançait le jeune officier, animé d'une ardeur fiévreuse, il allait tomber, frappé à mort.

Le correspondant du *Times*, dans cette bagarre périlleuse, marchait escorté de son fidèle compagnon « Pat Stewart. » Ce fut avec lui qu'évitant une barricade incendiée, où deux canons peut-être chargés montraient leurs gueules noires au milieu des flammes, il parvint, le long d'un mur crénelé, à une grande porte murée, dans laquelle un détachement de sapeurs venait justement de faire brèche. Le porche était encore encombré de briques et de gravois, mais en somme le passage était praticable. Une fois franchi, on se trouvait dans une des cours du Kaiserbagh. Au fond de cette cour, sous une porte intérieure percée dans le même axe, les sapeurs, lancés à toute course, disparurent comme l'éclair. « Attention! disait un officier qui venait de rejoindre nos deux *promeneurs*... Tous ces appartemens qui entourent la cour sont encore pleins de cipayes... Je les vois,... je les entends... » Il n'y avait pourtant pas à reculer. Les trois curieux s'élancèrent sur la trace des sapeurs. Vingt balles se croisèrent sur leurs têtes, vingt autres rasèrent le sol à leurs pieds; mais « hors d'haleine et mourant de rire, » ils traversèrent sains et saufs l'espace ouvert. La seconde porte donnait accès dans une autre cour garnie de statues, plantée d'orangers et d'arbustes en fleurs, bordée de palais italiens, — petit paradis où l'enfer déchainé prenait ses ébats. Un peloton de soldats en uniformes rouges, à peu près formé en bon ordre, envoyait ses volées à un ennemi invisible. Tout le reste était tumulte et chaos.

« Tableau plus étrange et plus navrant ne se voit guère, — continue M. Russell, — mais il avait quelque chose d'enivrant. Figurez-vous des cours aussi vastes que Temple-Gardens; tout autour d'élégans pavillons revêtus de stuc et d'or, dont les fausses fenêtres sont çà et là décorées de peintures à fresques, tandis que de vertes jalousies et des tendelets à l'italienne protègent le double rang des croisées où l'air et le soleil peuvent pénétrer. Des statues, des candélabres, des fontaines, des massifs d'orangers, des aqueducs, des kiosques recouverts en métal bruni occupent ces riches *squares*. Là, de tous côtés, dans toutes les directions, courent au hasard, avec de grands cris, soldats d'Europe, soldats indigènes, tirant aux fenêtres, d'où partent de temps en temps quelques mousquetades, quelques balles isolées. Devant chaque porte se presse un groupe ardent et avide qui cherche à l'enfoncer, tantôt à coups de crosse, tantôt en faisant sauter la serrure d'un coup de fusil. Quelques-uns de ces palais à colonnades, résidences des grands officiers de la couronne, ont déjà livré passage aux assiégeans, qu'on voit courir le long des corridors; on s'y fusille encore de chambre en chambre. Des cris sau-

vages, le bruit des glaces qu'on brise, parfois un jet de fumée à travers les treillis des jalousies, disent assez ce qui s'y passe. Parmi les orangers, dans les allées qu'ils abritent, gisent des cipayes morts ou mourans, et les blanches statues sont parfois teintées d'un rouge suspect. Un de nos soldats, adossé contre une Vénus de marbre, au sourire impassible, aspire péniblement l'air qui manque à ses poumons, et chaque aspiration lui coûte un flot de sang. Une balle lui a traversé le cou. Des officiers vont de çà, de là, courant après leurs soldats : promesses, menaces, rien n'y fait. La discipline n'existe plus. Par les portes enfoncées débouchent les pillards, chargés de butin, enivrés par la colère, altérés d'or. Châles, riches tapis, brocards d'or et d'argent, écrins de pierreries, armes incrustées, vêtemens splendides, ils plient sous le faix. Quelques-uns, chargés de porcelaines ou de glaces magnifiques, les brisent de dépit sur la dalle, et retournent chercher un butin de meilleur aloi. D'autres s'occupent à détacher, des poignées d'épées, des canons de pistolets, des pommeaux de selles, des tuyaux de pipes, les pierreries qui les ornaient. Ceux-ci se traînent sous d'épais et lourds tissus, où, dans une trame de métal précieux, s'incrustent des arabesques de perles. Ceux-là, prenant tout ce qui se trouve sous leurs mains, arrivent chargés de vases en bronze ou en jade, de tableaux, de monstrueuses terres-cuites.

« Sous les voûtes qu'on traverse pour passer d'une cour à l'autre, — toutes offrant à peu près le même spectacle, — une épouvantable odeur de *grillé* vous saisit parfois à la gorge. C'est quelque cipaye tué à bout portant, dont les vêtemens de cotonnade ont pris feu, et qui se consume lentement sous la flamme que son cadavre alimente.

« Nous voici dans un véritable cul-de-sac, une cour étroite, dont un côté est occupé par des hangars ouverts. Là sont entreposés toute sorte de voitures, calèches, coupés, *broughams*, — et des palanquins garnis de velours à franges d'or, — bref, un vrai magasin de carrosserie. De l'autre côté sont des entrepôts surmontés d'un étage de chambres, le tout bien clos et barricadé; dans un recès passablement ombragé, une fontaine construite en pierre; tout auprès, une porte donnant accès dans l'un des entrepôts dont il vient d'être question. Cette porte, enfoncée par quelques maraudeurs, est demeurée ouverte. Nous entrons : une montagne de caisses, pleines, à déborder, de porcelaines bien emballées et de vases énormes, de coupes, de gobelets, tous du plus beau jade. Quelques-unes ne renferment que des bouts de pipes, des cuillers, des tasses, des soucoupes, également en jade, et par conséquent d'un assez haut prix. Il y avait là, en fait de bric-à-brac et de curiosités, au moins une charge de chameau. Nous choisissons, Stewart et moi, ainsi que deux ou trois autres officiers qui s'étaient joints à nous, quelques objets à notre convenance que nous mîmes de côté autour de la fontaine. Bien nous en prit, car tout aussitôt, dans l'hémicycle lumineux qui de l'arceau de la porte venait s'inscrire sur le pavé de la cour, l'ombre d'un homme s'allonge : une baïonnette se montre d'abord, évidemment à la hauteur de l'œil, puis l'extrémité d'une carabine Enfield, puis, ne se hasardant qu'à bon escient, la tête d'un soldat anglais. — Qui vive?... amis?... c'est entendu... Arrivez, vous autres!... — Et trois ou quatre bandits, appartenant à un régiment de sa majesté la reine, entrent en scène au pas de charge : faces noires de poudre, buffleteries rouges de sang,

poches gonflées de toute espèce d'objets de prix. Le pillage s'organise alors sous nos yeux. La première porte attaquée résiste à toute sorte d'efforts, jusqu'au moment où on fusille la serrure à bout portant. Nos hommes se précipitent, on entend un cri de joie : ils reviennent, rapportant à brassées des coffrets de fer, des écrins, des caisses. Ce sont des bijoux, des armes incrustées, des parures. Un de ces gaillards, qui vient de faire sauter une charnière qu'on eût crue en plomb, — mais elle était en bel et bon argent, — tire de la boîte qu'elle fermait un bracelet d'émeraudes, diamans et perles, le tout de dimensions si extraordinaires, que je ne pouvais le prendre au sérieux. Ce devait être, pensai-je, quelque fragment de lustre à girandoles en pierres fausses. — Qu'en donne votre honneur? me dit-il. Je le lâche pour cent roupies, vaille que vaille. — Malheur! trois fois malheur! je n'avais pas un *penny* dans mes poches, Stewart pas davantage, ni les autres officiers présens. C'est l'usage de l'Inde : le valet de chambre est chargé de la caisse. Le mien veillait avec un soin tout particulier sur mes poches, où il ne laissait jamais résider ni mohur d'or ni roupie d'argent. — Voyons, dis-je à mon brocanteur, vous aurez vos cent roupies; mais je dois vous prévenir que si les pierres que voilà ne sont pas fausses, le bracelet vaut bien davantage. — Soit, soit,... et tant mieux pour votre honneur... Vraies ou fausses, je les lui laisse pour cent roupies... Prenez, voici. — Alors vous viendrez toucher ce soir à l'état-major,... ou bien donnez-moi votre nom et le numéro de votre compagnie; je vous ferai passer cet argent. — Ah! mais votre honneur plaisante... Est-ce que je sais où je serai ce soir?... Peut-être à tous les diables, avec une bonne balle dans le coffre... Tenez, je me contenterai de deux mohurs (1) payés comptant, plus une bouteille de rhum fournie sur place... Ce n'est pas un jour, vous comprenez, à faire crédit. — L'axiome était incontestable, et toute discussion d'ailleurs tout à fait superflue. Le bijoutier improvisé remit dans leur écrin ces magnifiques émeraudes, dont le souvenir m'éblouit encore,... et ma fortune, du coup, se trouva manquée (2).

« En nous quittant, au reste, — comme s'il avait eu quelques remords de sa rigueur commerciale, — cet homme prit dans l'écrin deux colifichets qu'il nous offrit à titre de bon souvenir et à charge de revanche. Celui qui m'échut ainsi était un anneau de nez, orné de perles et de petits rubis. Stewart, plus heureux, fut gratifié d'un papillon, formant broche, dont les ailes étaient d'opale et de diamant.

« Mais ceci n'était qu'un épisode. Pendant que nous débattions notre marché, le pillage prenait des proportions fantastiques. Les soldats entassaient dans la cour des vêtemens brodés, de la vaisselle plate, des manteaux de brocart, des bannières, des tambours, des châles, des écharpes, des instrumens de musique, des miroirs, des tableaux, des livres, des fioles de médecines, des lances, des boucliers, que sais-je encore? Un catalogue complet tiendrait vingt pages. Ivres de pillage, — jamais je n'ai mieux compris la valeur de ce mot, que j'avais entendu plus d'une fois, — ils brisaient les armes, pour ne garder que l'or et les pierreries des montures, et brûlaient les tis-

(1) Le mohur vaut 32 shillings, soit 40 francs.

(2) M. Russell a oui dire que les pierres de ce bracelet, arrivées dans les mains d'un officier, ont été revendues par lui à un joaillier 7,500 livres sterling (187,500 francs).

sus d'or et d'argent dans un feu allumé tout exprès, afin de les réduire en lingots portatifs. Ils cassaient la porcelaine et le jade par pure fantaisie de destruction; ils crevaient les tableaux et les lançaient par lambeaux sur l'ardent brasier. Les meubles servaient à l'alimenter.. Peu à peu, une vingtaine de pillards se trouvèrent ensemble dans la cour envahie. La plupart étaient Anglais; mais il y avait aussi quelques Sikhs. Plus d'une querelle s'élevait déjà, qui menaçait de mal finir. Les choses prenaient une physionomie de plus en plus sombre. Notre présence n'était d'aucune utilité, et comme un sapeur indigène vint justement à se montrer, nous nous emparâmes de lui pour faire transporter nos vases dans une autre cour. Tout s'y passait à peu près de même, mais elle était plus vaste, et dès lors on y courait moins de risques. »

Le Kaiserbagh était occupé, irrévocablement occupé; mais on se battait encore dans les rues de Lucknow, et plusieurs points plus ou moins importants, sur la rive droite de la Goumti (le grand Imanbarra, la Muchie-Baoun, etc.), étaient encore occupés par les rebelles en force. Le général Outram, établi dans le Badshahbagh, tenait fermé le pont de fer (le plus à l'est, le pont inférieur); mais le pont de pierre, situé à quelque cent mètres plus haut, était ouvert aux fuyards, qui s'y jetaient par milliers. Les batteries d'Outram leur envoyaient des boulets, et une fusillade bien nourrie se continuait dans cette direction; encore eût-il fallu, pour rendre la journée plus décisive, enlever le pont de fer, passer la rivière, et se placer avec une partie de la division sur la route même des fugitifs, tandis que le reste, avançant à l'ouest, irait leur fermer le *Stone bridge*. Par cette manœuvre, que la situation des choses indiquait nettement, on aurait décimé ces masses désordonnées et découragées. Peut-être aussi, à vrai dire, les eût-on réduites au désespoir, et une fois acculés, peut-être les cipayes se fussent-ils décidés à combattre plus énergiquement. Quoi qu'il en soit, ce grand *coup de filet* ne fut pas même essayé. Sir Colin Campbell avait donné au général Outram des instructions positives : ce dernier ne devait traverser le pont de fer que si cela se pouvait « sans risquer la perte d'un seul homme. » Entre le général en chef et son vaillant collègue, il existait, sinon une mésintelligence absolue, du moins une certaine *raideur* qui ne permettait pas à sir James Outram de prendre sur lui une infraction formelle à des ordres si positifs. Il se sentait les mains liées, et laissa perdre, — au grand regret de sir Colin lui-même, — une occasion qui ne devait plus s'offrir, celle de frapper sur la masse des révoltés, qui allaient, une fois hors de Lucknow, se disperser en *guerillas* encore redoutables.

Pendant toute la journée du 14 et une partie du 15 mars, Lucknow fut livré au pillage, malgré la résistance obstinée d'un grand nombre de retardataires qui défendaient çà et là certains quartiers,

certaines rues, certains édifices d'où il fallut successivement les déloger. Quand on parvenait à cerner quelqu'une de ces garnisons éparpillées, — comme cela eut lieu à l'*Engine-house*, un peu au-dessous du Chuttur-Munzil, près de la Goumti, — on les mitrillait, on les fusillait en masse. Trois ou quatre cents d'entre eux périrent à l'*Engine-house* sans qu'on fit quartier à un seul. M. Russell, toujours aux avant-postes, prit part, le 16, à l'expédition envoyée contre la Résidence et le grand Imanbarra, défendus encore par des révoltés pourvus de canons et abrités derrière des barricades qu'il fallut enlever à la baïonnette. Plus d'une poignée de mitraille, plus d'une balle isolée passèrent à quelques pouces de l'intrépide observateur, qui n'en prenait pas moins ses notes, le cigare aux lèvres, sous un ciel embrasé, dans une atmosphère infectée par la décomposition des cadavres, qui de tous côtés gisaient au soleil. On ne faisait pas encore quartier, et certains exemples de férocité individuelle déshonorèrent la victoire aux yeux mêmes des vainqueurs. Les fusiliers du Bengale venaient d'occuper la porte du grand Imanbarra, donnant sur la place qui sépare ce temple du Hosseinabad. « Un enfant kaschmyrien arriva au poste, conduisant par la main un vieillard aveugle, et, se jetant aux pieds d'un officier, implora sa protection. L'officier, — je le tiens de ses camarades, — prit son revolver, et, le dirigeant vers la tête du suppliant, lâcha la détente : — *Shame! shame* (honte! honte!) criaient les soldats. Le coup ne partit pas. L'officier arma de nouveau son pistolet, dont la capsule refusa encore service. Une troisième fois la détente fut pressée, une troisième fois l'arme rata. A la quatrième seulement, — il avait eu, à trois reprises, l'occasion de se laisser fléchir, — le noble officier en vint à ses fins! Le sang qui battait dans les veines de l'enfant ruissela aux pieds de son meurtrier, tandis que les assistants poussaient une clameur indignée (1). »

On se battait encore le 18 mars 1858, mais le pillage était arrêté. Des postes établis aux extrémités des rues faisaient rendre gorge aux déprédateurs qui circulaient chargés de dépouilles; la plupart étaient des valets de camp qui s'étaient abattus, comme des vautours, sur la grande cité presque morte. La begum, avec son fils Brijeis-Kuddr et le fameux mouvie de Fyzabad, était restée jusqu'alors à la tête de cinq ou six mille hommes campés autour du Moosabagh, vaste palais entouré de jardins et ceint de fortes murailles, situé à l'extrémité occidentale des faubourgs, bien au-delà du grand Imanbarra et du Hosseinabad. Sir Colin conçut un moment l'espoir de les enlever au moyen d'une triple expédition, qui, si elle était menée avec ensemble, devait tourner la position et fermer toute chance à la re-

(1) *My Diary in India*, tome 1^{er}, page 318.

traite de ces chefs de la révolte, soit qu'ils voulussent fuir à l'ouest, soit que, traversant la rivière, ils songeassent à se jeter vers le nord; mais pour l'agilité, la dextérité des retraites, les cipayes en remontrèrent aux Anglais. Comme à travers les réseaux d'un filet mal tendu, la begum et ses adhérens se dérobèrent aux trois détachemens envoyés pour les envelopper. Les *bays* (cavalerie) que commandait le brigadier Campbell, et qui devaient fermer le côté sud du Moosabagh, ne mirent ni assez de promptitude dans leur marche, ni assez de décision dans leurs attaques. Le prétendu roi d'Oude, sa mère, et le prêtre fanatique qui, de tous les chefs de la révolte, a déployé le plus d'instinct militaire, s'échappèrent ensemble, et on sut bientôt qu'ils étaient dans le Rohilcund à la tête de plusieurs corps d'armée encore en état de tenir la campagne.

Lucknow pris, l'Oude n'était point rentré sous le joug; les grands chefs féodaux se maintenaient dans leurs « forteresses de boue (1), » et attendaient pour se soumettre des indications précises sur le sort qui leur était réservé par l'Angleterre victorieuse. De tous côtés erraient des bandes armées, levant les impôts au nom de l'insurrection. La begum était à Bitowlee, sur la Gogra; Koer-Singh battait le district d'Azimghur; un ancien *chuckledar* de l'Oude, Mehndie-Hossein, rassemblait à l'ouest, dans le Goruckpore, des forces qu'on disait formidables. Nana-Sahib était du côté de Calpee. Aussi fallut-il bientôt rompre l'armée (2) en plusieurs colonnes volantes qui, sous les ordres de sir Hope Grant, du général Rose, etc., marchèrent de tous côtés pour balayer le pays. M. Russell, atteint d'une forte dysenterie, resta au quartier-général de Lucknow jusqu'au jour où sir Colin Campbell quitta la capitale conquise après y avoir installé le *commissioner* Montgomery. On était alors à la moitié d'avril. Le général en chef revenait à Cawnpore, d'où il allait bientôt, à la tête de forces respectables, se porter vers Futteghur. Là, le brigadier Walpole, — qui, soit dit en passant, avait essuyé un rude échec devant un de ces « forts de boue » si dédaignés (3), — vint le rejoindre avec sa colonne. Le 27 avril, les deux généraux passèrent ensemble le Gange et pénétrèrent dans le Rohilcund. Deux jours après, le correspondant du *Times* reçut à l'intérieur de la cuisse un coup de pied de cheval qui allait lui rendre fort pénible le reste de la campagne. Cet accident le réduisit bientôt à ne plus marcher qu'en *doolie*, et par-

(1) *Mud-forts*. Cette expression revient à chaque instant sous la plume de M. Russell.

(2) Avant cette dislocation, en avril 1858, l'armée de sir Colin Campbell se composait (d'après les états officiels que cite M. Russell dans l'appendice de son *Diary*) de 18,278 hommes de toutes armes, dont 1,745 soldats ou officiers d'artillerie, 865 du génie, 3,169 sabres et 12,498 baïonnettes.

(3) Roya ou Royea, défendu par Nerput-Singh, un des chefs rebelles. Un des plus brillants officiers de l'armée anglaise, le jeune Adrian Hope, périt misérablement devant cette bicoque, imprudemment attaquée de front.

fois, quand le *doolie* manquait, à monter dans le *howdah* de quelque éléphant, ressource extrême dont il parle avec une rancune amère. De plus, il dut être saigné plusieurs fois, couvert d'emplâtres, bref traité de telle sorte que sa constance à marcher en avant, son rôle d'informateur public, sa curiosité qui le maintenait toujours en tête du long cortège formé par les troupes, prennent vraiment des proportions héroïques.

Arrivé à Shahjehanpore, sur la route de Bareilly, le corps d'armée de sir Colin Campbell y fit halte le 1^{er} mai. On venait d'apprendre le désastre du vieux général Penny, tombé dans une embuscade de nuit et tué par les rebelles dans les rangs desquels son cheval l'avait emporté (1). Il fut en conséquence décidé que Shahjehanpore demeurerait occupé pendant qu'on marcherait en avant. Les colonels Hale et Percy Herbert y furent laissés avec quelques troupes, établies tant bien que mal dans la prison de la ville, le seul bâtiment propre à recevoir garnison que Nana-Sahib eût laissé debout dans cette place quittée par lui quelque temps auparavant. Le 2 mai, sir Colin Campbell se remit en route dès le matin. Il venait d'arriver à Tilhour (à douze milles de Shahjehanpore) quand le vent lui apporta un bruit de grosse artillerie. A peine avait-il perdu de vue Shahjehanpore que l'habile et obstiné moulvie de Fyzabad était accouru, menaçant la petite garnison dont nous avons parlé. Cette manœuvre si hardiment conçue et si adroitement exécutée fit froncer le sourcil du général en chef; mais il comptait sur l'énergique résistance des vaillans soldats qu'il avait laissés derrière lui, et continua flegmatiquement à marcher sur les rebelles, qui, disait-on, voulaient lui disputer Bareilly. Les espions racontaient qu'il y avait là 30,000 fantassins, 6,000 cavaliers et quarante pièces de canon.

VIII.

Cette affaire de Bareilly (5 mai 1858), où, faute d'informations suffisantes, sir Colin Campbell devait voir encore une fois lui échapper les rebelles alors qu'il se croyait certain de frapper un grand coup, un coup décisif, n'est pas en elle-même plus intéressante que vingt autres combats livrés à cette époque, ou dans les mois qui suivirent, aux sept ou huit principales fractions de l'armée insurgée qui parcouraient le pays dans toutes les directions. Les vaincre, si elles avaient voulu combattre en rase campagne, rien de plus facile; mais les

(1) Cette affaire eut lieu près d'Oossait, sur la route du Budaon, dans un endroit nommé le Kukrowlee. La colonne du général Penny était de 1,550 hommes, dont 553 Anglais, un bataillon de Belouchies, quelques fantassins du Pendjab, et 250 cavaliers du Moultan. Il menait avec lui six pièces de campagne. Plusieurs officiers furent grièvement blessés dans ce combat, qui eut tous les caractères d'une surprise.

traquer, les surprendre, les acculer, telle était la mission des généraux anglais, et il faut convenir qu'elle n'était pas des plus simples. La connaissance imparfaite des localités, les divergences des rapports d'espions (1), les chaleurs excessives qui tuèrent plusieurs centaines de soldats européens, les terribles orages de l'Inde, ces *tempêtes de sable*, comme on les appelle, où le simoun balaie devant lui des montagnes d'une poussière qu'on dirait empoisonnée, voilà ce qui, mieux que leurs fusils et leurs canons, protégeait les cipayes, favorisés d'ailleurs par le concours tacite des populations indigènes. Il a fallu plusieurs mois consécutifs, et plus d'expéditions encore que de mois, pour arriver peu à peu à les refouler vers la frontière du nord, les chasser vers le Népaül, les fatiguer, les réduire en détail : œuvre complexe dont nous n'aborderons pas le récit.

Ce qui nous ramène à Bareilly, c'est le souvenir que nous a laissé le récit de cette bataille (ou de ce combat) tel qu'il se trouve dans le journal du courageux correspondant. Jamais M. Russell n'avait couru de telles chances ou vu la mort de si près. Ses impressions furent vives ; elles ont chaudement coloré la chronique de cette journée, mémorable à ses yeux. Nous nous permettons, tout en lui laissant la parole, d'abrégé quelque peu sa vive et pittoresque narration.

« Nous marchions sur Bareilly par une chaussée élevée au-dessus du plat pays ; on l'a ainsi construite pour la mettre à l'abri des inondations. La plaine est coupée de nombreux *nullahs* (ravins), ce qui gêne en bien des endroits les évolutions des troupes régulières. Le colonel Jones, qui vient pour prendre la ville à revers, est, on le suppose, à une journée de marche. Bareilly se trouve donc bloqué sur deux faces ; mais il reste deux côtés par lesquels la plus grande partie des rebelles pourra s'échapper, attendu qu'ils ont une cavalerie bien plus nombreuse que la nôtre.

« J'ai dit ce matin à mon *sycee* qu'il eût à tenir mon cheval toujours à portée de la litière où je voyage. Alison et Baird (2) ont donné des instructions analogues à leurs serviteurs. L'ennemi a des milliers de *sowars*, nous avons seulement quelques centaines de cavaliers. Notre ligne de marche sera très longue, très imparfaitement protégée. Les indigènes aiment beaucoup les attaques de flanc et d'arrière-garde. Notre position spéciale nous expose particulièrement, car nos porteurs, en butte aux insultes des soldats qui

(1) La veille de la bataille de Bareilly, par exemple, plusieurs rapports signalaient la présence à Furreedpore de plusieurs corps ennemis bien pourvus de canons. Un voyageur qui arrivait de cette ville déclara qu'il n'y avait laissé ni un soldat ni une pièce d'artillerie. Le mensonge parut flagrant, et le quartier-maître général fit raser les sourcils, la barbe et les cheveux de l'imposteur, à qui on administra ce que les Anglo-Indiens appellent « un *backshish* de bambou, » savoir une forte bastonnade. Le lendemain, il fut constaté que lui seul avait dit vrai. (*My Diary*, t. I^{er}, p. 407.)

(2) Les deux premiers aides-de-camp de sir Colin Campbell, tous les deux malades, le dernier de la petite vérole.

encombrent la chaussée, s'écartent volontiers, et prennent à droite ou à gauche, à travers champs, sur les flancs de la colonne.

« Les mouches me persécutent, la poussière m'étouffe, la chaleur m'abat. Le sang qu'on m'a ôté, les récentes piqûres des sangsues, le vésicatoire posé récemment à l'intérieur de ma cuisse, viennent ajouter à mes souffrances. La belladone a perdu son influence calmante sur les douleurs du membre si rudement atteint. — Je ne vois, par l'interstice de mes rideaux, que les jambes des chameaux, des chevaux, des éléphants et des hommes, comme perdus dans un nuage de poussière. Pas d'arbres au bord de la route, un soleil de feu ! Mes sensations sont à peu près celles d'un homme qu'on étoufferait dans un bain de boue. Les haltes fréquentes de la colonne sont *agaçantes* au dernier point. Quelques coups de feu à l'avant-garde,... je m'informe : c'est une patrouille ou un piquet ennemi auquel on vient d'enlever un canon destiné à balayer la route. Un escadron ou deux de carabiniers sont dans les champs à ma gauche, et se dirigent vers des bois qui bordent la plaine richement cultivée. Un nuage de fumée s'élève à la base d'un bouquet d'arbres. Arrive un boulet de l'ennemi qui ricoche dans la direction de ma litière, au grand émoi des *camp-followers* occupés à récolter les champs de légumes. Second coup de canon. Les carabiniers se retirent au petit trot hors de la ligne du feu. Sir Colin passe, suivi d'un petit état-major et d'une pièce attelée. L'ennemi semble les prendre pour but. Tout à coup cependant son feu cesse. Je regarde, penché hors de mon *doolie*, et je vois notre infanterie qui se développe sur les côtés de la route. On aperçoit à travers les arbres quelques blanches maisons : — *Bareilly hai, sahib!* me disent mes porteurs.

« Un officier passe près de moi et m'aperçoit dans le *doolie* : — Dites-moi, Russell, savez-vous où est Tod Brown (1)?... Le *chef* (général en chef) demande du gros canon... L'ennemi est bien retranché, il paraît nombreux; sir Colin, avant d'aller à lui, veut le régaler de quelques boulets... Il y a des masses de cavalerie sur nos deux flancs.

« J'avais vu Tod Brown une heure auparavant, cherchant à se frayer passage à travers les chariots et l'infanterie qui encombraient la route. Je le dis à mon questionneur, qui me quitta pour continuer ses recherches.

« La chaleur devenait de plus en plus écrasante. A chaque instant, des soldats européens se trouvaient mal, et je les voyais emporter. Le major Metcalfe m'avait donné le matin fort obligeamment deux bouteilles de vin de France; j'en fais porter une tasse à un pauvre diable étendu près de ma litière. On lui ingurgite le vin non sans difficulté, car il avait déjà les dents serrées et la langue collée au palais. Il reprend quelque peu connaissance, me regarde et me dit : *Dieu vous récompense!* puis il fait un effort pour se relever, aspire l'air avec peine, et retombe... mort.

« La route s'encombre de plus en plus. Ma litière subit de rudes chocs et menace de rouler en bas de la chaussée. J'aperçois sur notre gauche un petit bouquet d'arbres qui me semble à un petit quart de mille, et où nous serions à l'ombre. Tout autour, dans les champs, nos valets de camp continuent à piller les légumes, les salades, les grains de toute espèce qui semblent abon-

(1) Officier d'état-major attaché à l'artillerie.

der en ce fertile pays. Ce bouquet de bois, si attrayant de loin, n'est en somme qu'un groupe de bambous et d'autres arbustes donnant peu d'ombrage. Nous nous y installons cependant, et nos porteurs se dispersent dans les bambous pour y bavarder et y dormir tout à leur aise.

« De l'armée, plus de vestige; elle a disparu comme si un gouffre se fût ouvert sous elle. Nos troupes sont dans les ravins en avant de nous, et peut-être aussi dans la plaine à droite, dont la chaussée nous isole; derrière nous, assez loin, l'arrière-garde et les bagages. Çà et là des nuages de poussière indiquent la marche d'un corps de cavalerie. Grâce à nos moissonneurs, le paysage a l'aspect paisible de ceux d'Angleterre au temps des récoltes; mais le soleil nous avertit que nous ne sommes point dans le comté de Kent.

« Toutes mes plaies piquent ferme. J'ai, l'un après l'autre, dépouillé tous mes vêtements, sauf ma chemise, et je demeure haletant au fond de mon *doolie*. Une demi-heure se passe ainsi dans une espèce de rêverie nuageuse et troublée. J'ai cessé de m'étonner de toutes ces lenteurs inexplicables. Un bruit de mousqueterie me réveille. Je regarde, penché à ma portière, et je vois une longue ligne de *highlanders* en avant de nous, qui, paisiblement, fermes à leur poste, les yeux fixés au loin, tiraillent isolément... sur quoi, je ne puis le deviner; on entrevoit cependant quelques troupes indigènes défilant en avant d'eux dans le lointain. Le feu, soudainement ouvert, s'éteint tout à coup. — Qu'y a-t-il donc? demandai-je à Baird. — Ah! je n'en ai pas la moindre idée... on tire... voilà tout... Quelle damnée chaleur!... Je me sens mourir... Suit une longue pause. Je regarde une ou deux fois vers la route, cherchant des yeux quelques symptômes de marche en avant; puis le sommeil me gagne... Quels rêves je fis, je ne m'en souviens guère; mais le réveil... oh! je me le rappelle bien.

« Une clameur, des cris étourdissants à mon oreille; mon *doolie* brusquement soulevé retombe à terre : *Sowar! sowar!* criaient mes porteurs. Je les vois gagner pays tout effarés. Les *camp-followers* en grand désordre galopent tous vers la route; hommes, animaux battent le sol de leurs pieds tumultueux; les éléphants poussent des cris aigus, les chameaux, le cou tendu, allongent leur trot irrégulier. Chevaux, ânes, femmes, enfans, une véritable marée déferle, blanche et rapide, vers la chaussée en relief : bref, une panique-monstre; puis, ciel miséricordieux! à quelques centaines de mètres, un grand flot de blancs *sowars*, le sabre haut et brillant au soleil! L'air ébranlé s'emplit de leurs cris et de leur galop sonore; sur leur passage, les *camp-followers* tombent la tête fendue, les bras sanglans, et l'aile gauche de cette cavalerie enragée arrive en droite ligne vers le bouquet d'arbres qui nous abrite!...

« Un clin d'œil suffit pour embrasser un tableau que la langue ou la plume serait une bonne heure à rendre incomplètement.

« En ce moment, mon fidèle *sycee*, — la sueur perlant sur sa face noire, — accourait vers la litière, et tirait après lui mon cheval, qui se défendait et se cabrait; le brave homme poussait des gémissemens à fendre l'âme. A peine pouvais-je me mouvoir dans le *doolie*. Je ne sais donc comment je m'y pris, mais enfin je trouvai moyen, aidé par le pauvre Ramdeen, de me mettre en selle. Je crus enfourcher une plaque de fer rougi. La peau de ma cuisse,

brûlée par les vésicatoires, se détacha et roula sur elle-même comme un parchemin qu'on approche du feu. Les piqûres de sangsue se remirent à couler. Le fer des étriers me paraissait du charbon incandescent. La mort semblerait douce auprès d'une torture pareille.

« Je n'avais sur moi, — je l'ai dit, — que ma chemise. Pieds et jambes nus, la tête découverte, escorté de Ramdeen, qui avait saisi la courroie d'un de mes étriers, et poussait le cheval autant par ses cris qu'avec la branche épineuse dont il lui labourait les flancs, je traversai la plaine sous cet effrayant soleil. Je me trouvai bientôt dans un tohu-bohu d'animaux empêtrés les uns avec les autres, et quand je vis une compagnie de *sowars* se ruer sur nous, je dis adieu à toute espérance. Ramdeen poussa un grand cri, et, jetant par-dessus son épaule un regard effrayé, lâcha tout à coup mon étrier, puis disparut. Je suivis la direction de son regard, et aperçus un grand coquin à barbe noire, accompagné de trois *sowars*, qui venait droit à moi. Je n'avais ni sabre, ni pistolets. Précisément alors un pauvre *doodwallah* (1), menant sa bête par l'anneau passé dans le nez, se jeta en travers de moi, et voyant le *sowar* si près, se coula sous le ventre du chameau. Prompt comme la pensée, le *sowar* fit passer son cheval autour de l'obstacle qu'on lui opposait ainsi, et au moment où l'homme baissé se redressait, je vis, comme on voit l'éclair, le *tulwar* levé fondre sur sa tête. La lame traversa les deux mains qu'il avait machinalement portées en l'air pour parer le coup, et avec un faible cri de *Ram ! Ram !* qui s'éteignit au fond de sa gorge, le chamelier tomba tout à côté de moi, la tête fendue jusqu'au nez.

« Je compris que mon heure était arrivée. Mes talons nus ne produisaient aucun effet sur les flancs de mon cheval essoufflé. J'entrevis bien un nuage de poussière et un groupe d'hommes qui, de la route, venaient sur nous; mais au même moment je sentis une douleur poignante, et il me sembla que deux éclairs jaillissaient de mes yeux. Cependant un sentiment net de la situation me restait encore : je compris que je venais d'être sabré; je portai ma main à ma tête, et la retirai non ensanglantée. Alors me vint un rêve joyeux, qui tout à coup me transporta dans mon pays. J'étais en pleine chasse, la meute aboyait autour de mon cheval lancé au galop; mais je ne pouvais plus me tenir en selle, un brouillard passait devant mes yeux, et tout ce qui me revient de mes sensations à cette minute même, c'est que je faisais un délicieux plongeon dans les fraîches eaux d'un lac, où j'enfonçais à des profondeurs inouïes; puis les eaux pénétraient dans mes poumons avec ce bruit particulier qu'elles font à l'issue évasée d'un étroit conduit, ... et je me sentis étouffé...

« En recouvrant mes sens, je me trouvai sur le bord de la route, couché dans un *doolie*. Tout ce qui m'était arrivé me faisait l'effet d'un rêve. Je voulus parler; ma bouche était pleine de sang. De violents spasmes dans les poumons me firent expectorer, pendant une heure et plus, des mucosités sanguinolentes. Des médecins m'ont dit depuis, — ce que j'ignorai dans le moment, — qu'un de mes poumons ne fonctionnait déjà plus, et que, sans l'événement qui détermina cette évacuation abondante, je serais infailliblement mort, non d'un coup de sabre, mais d'un coup de soleil. »

(1) *Dood*, chameau; *dood-wallah*, conducteur de chameaux.

A cette même journée de Bareilly, un incident caractéristique faillit priver l'armée anglaise de son général. Ce fut une charge de ces guerriers fanatiques qu'on appelle *ghazies*. Les *ghazies* sont liés par un serment religieux; d'avance ils ont fait le sacrifice de leur vie quand ils marchent contre les infidèles. Ceux-ci, coiffés de turbans verts, ceints d'écharpes vertes, arrivèrent, le *tulwar* en main, la tête abritée sous le bouclier, ayant au doigt l'anneau d'argent sur lequel est gravée une sentence du Koran. Ils criaient : *Deen! deen!* et se livraient à des danses frénétiques. Leur charge inattendue fut si rapide que sir Colin Campbell eut à peine le temps de commander aux grenadiers de son escorte de recevoir ces gens à la baïonnette. Quelques soldats malheureusement perdirent la tête et firent feu. A la faveur du désordre, les *ghazies* pénétrèrent derrière les soldats du 62^e jusqu'au groupe de l'état-major, et quelques officiers, arrachés de leurs chevaux, faillirent être mis en pièces. Des *ghazies*, un ou deux à peine échappèrent. Leur chef ou champion était arrivé, avec des cris de défi et à travers les balles, jusqu'à un mètre de la ligne formée par les soldats. L'un de ceux-ci fit un pas en avant, et, lui appuyant sa carabine entre les deux yeux, lui cassa la tête à bout portant.

Tout semblait fini quand le regard de sir Colin Campbell, errant sur cette scène de carnage, rencontra celui d'un *ghazie* étendu à terre et qui faisait le mort, mais dont la main serrait étroitement le manche de son sabre : « Un coup de baïonnette à cet homme-là! » dit froidement le général. Un grenadier exécute l'ordre : la pointe de son arme s'engage sans pouvoir le percer dans l'épais tissu de coton maille qui protégeait la poitrine du *ghazie*, et celui-ci se relève par un élan de bête fauve; mais un Sikh qui se trouvait là par hasard, d'un revers de son sabre bien affilé, fait rouler aux pieds de sir Colin la tête de son féroce ennemi.

La chance avait définitivement tourné contre M. Russell, déjà malade et blessé deux fois. Après une dizaine de jours passés à Bareilly, — que les rebelles avaient évacué, — il rebroussa chemin avec l'état-major, et, non sans dangers nouveaux, non sans fatigues nouvelles, se retrouva le 24 mai à Futtehghur. De là seulement il put se mettre en route pour Simla, où les médecins l'envoyaient respirer l'air vivifiant des montagnes. Ce fut à cette occasion qu'il vint à Delhi et fut admis à contempler dans sa misérable déchéance le vieillard à peu près idiot en qui se sera éteinte la dynastie mogole. Il en partit le 10 juin, et trois jours après il était au bord de cette fraîche zone qui enveloppe au nord les plaines brûlantes de l'Hindoustan. Son séjour à Simla, interrompu par deux excursions dont le récit offre de curieux détails, dura jusqu'au 6 octobre. A cette époque, lord Clyde (sir Colin Campbell) préparait une nouvelle expé-

dition contre ceux des grands feudataires de l'Oude qui n'avaient pas encore déposé les armes. M. Russell, bien rétabli et nullement rebuté par ses mésaventures de guerre, courut rejoindre l'état-major. Sur sa route se trouvaient Meerut, Agra, Mynpoorie, qu'il visita pour la première fois, et Cawnpore, qu'il revit avec de moins sombres préoccupations. D'Allahabad, où le 23 octobre il reprenait sa position quasi-officielle auprès de lord Clyde, il commençait le 1^{er} novembre une seconde campagne qui dura deux mois.

Cette « chasse aux taloukdars, » — lui-même l'appelle ainsi, — fut un tissu de mécomptes quotidiens, de fausses manœuvres, d'avortemens stratégiques. L'ennemi était partout et n'était nulle part. Tantôt il offrait la bataille et disparaissait au moment où on croyait en venir aux mains, tantôt la forteresse où on pensait avoir cerné quelqu'un de ces chefs rebelles, — Bene-Madhoo, Mehndie-Hoosein, Tantia-Topee ou tout autre, — se trouvait évacuée de nuit par ces insaisissables fuyards. Cependant, au prix de marches et de fatigues énormes, on repoussait peu à peu les insurgés vers le nord, et les postes de police établis derrière l'armée dans chacun des districts qu'elle venait de balayer remplaçaient le pays sous l'autorité britannique. Un moment vint où les corps insurgés furent rejetés derrière la Gogra. Les soumissions individuelles commencèrent dès le 18 novembre; les fiers *zemindars* venaient, l'un après l'autre, faire leur traité de paix. La misère sévissait dans les rangs des rebelles. On savait par le rapport des espions que de graves dissensions s'étaient glissées parmi leurs chefs. Enfin, après un dernier combat (30 décembre 1858), le dernier corps qui restait en-deçà de la Raptie fut rejeté derrière ce cours d'eau et se trouva ainsi sur le territoire du Népal. Allié plus fidèle et moins indécis, Jung-Bahadour n'aurait pas eu grand'peine à dissoudre ce qui survivait de ces bandes amoindries et désorganisées; mais soit inertie, soit pour témoigner au gouvernement anglais qu'il ne se regardait pas comme assez largement payé de ses services passés, soit enfin, — ce qui est moins probable, — par un reste de compassion pour des hommes de même race et de même religion, le maharajah ne prit aucune mesure sérieuse contre les insurgés réfugiés chez lui. Pénétrer au-delà de la frontière anglaise était une mesure grave. Lord Clyde ne se croyait pas autorisé à la prendre sans consulter le gouverneur-général. Une chute de cheval était d'ailleurs venue tempérer son ardeur, et lui rendait le repos fort nécessaire. Aussi, dès la première quinzaine de janvier, après avoir reçu à merci plusieurs des principaux chefs rebelles, — mais sans s'être saisi du Nana, dont on avait presque constamment suivi la trace dans les derniers jours de l'expédition, — il reprenait la route de Lucknow, où M. Russell se sépara de lui définitivement le 18 janvier 1859. Sa mission était terminée, et,

parti le 3 mars de Gawnpore, il courut à Calcutta s'embarquer pour le *home*, *sweet home*, après une année qui doit compter au moins double dans les états de service de « la plume de guerre (1). »

L'impression générale que traduit son *journal*, et que, de retour en Angleterre, il paraît avoir conservée, est celle d'une surprise découragée. Bien évidemment, il ne s'attendait point à ce qu'il a vu. Bien évidemment aussi, ce qu'il a vu ne lui a point laissé sur l'avenir de l'empire anglo-indien des espérances trop flatteuses. Quelques vérités, bien constatées pour lui, attestent à ses yeux la fragilité de cette immense construction. La première est celle-ci : sans le concours des populations indigènes elles-mêmes, les Anglais ne pourraient pas se maintenir dans l'Inde. Supposez que les Sikhs et les Ghoorkas eussent refusé de marcher, la révolte des cipayes n'eût pu être domptée; elle l'eût été difficilement, même avec l'aide des Sikhs et des Ghoorkas, sans les services actifs de quelques puissans *rajahs* (2) demeurés fidèles à une cause qui leur était étrangère. Ces misérables *camp-followers* eux-mêmes, ces valets de camp, porteurs d'eau, porteurs de litières, marchands de lait, faucheurs, chameliers, cornacs d'éléphants, que l'Anglais hautain et brutal injurie ou frappe à tort et à travers, sont les agens indispensables de sa puissance. — Sans eux, disait un sergent à M. Russell, nous ne tiendrions pas huit jours la campagne. — Par un simple acte de mauvaise volonté, purement passive, en protestant, selon la mode du pays, par cet abandon collectif de toute industrie, de toute activité, (*dhurna*) que se sont quelquefois imposé les habitans d'une ville ou d'un district tout entier, l'Inde se débarrasserait, sans coup férir, de ses maîtres. Ces maîtres, elle les hait sans les comprendre. Les deux races juxtaposées sont une énigme l'une pour l'autre. L'Anglais ne peut se faire à ce calme du fatalisme oriental qui laisse si peu d'essor à la volonté, à l'activité humaine. Lui, l'homme glouton du Nord, il méprise ce sensualisme subtil qui se nourrit de parfums, de rêverie, de paresse et de voluptés. Lui, l'aristocrate laborieux, armé, dompteur d'hommes et d'animaux, écuyer, boxeur, rameur, orateur, voyageur, il prend pitié de cet autre aristocrate bien autrement fier, qui de ses pieds sacrés dédaigne de toucher le sol immonde, pour qui tout travail est une œuvre servile, tout trafic une souillure, tout effort un supplice infamant. Diplomate courtois et rusé, dont les lèvres distillent le miel au moment même où sa main cherche, sous le *cummerbund* de soie, le khanjiar empoisonné dont il va vous frapper, l'Hindou, par sa duplicité, révolte, exaspère l'honnêteté farouche de John Bull, qui oublie, en s'indignant, de

(1) *Pen-of-War*; c'est le surnom populaire qu'on a donné à M. William Russell.

(2) Le *rajah* de Puttiala, celui de Jheend, etc.

combien de promesses violées, de combien de traités menteurs, de combien d'attaques imprévues, de corruptions largement payées se compose le pouvoir qu'il est appelé à maintenir. Aux yeux de l'Hindou, qu'est-il donc? Pas même un homme, une créature étrange, — un orang-outang si l'on veut, très perfectionné, — qui sait se battre, envoyer des boules de feu qui tuent de très loin, faire marcher des voitures avec de l'eau chaude, obtenir à coups de bâton la rentrée de l'impôt, du reste sans aucune notion de la vie civilisée. Ne mange-t-il pas du porc? n'immoie-t-il pas à son appétit insatiable le bœuf lui-même, animal sacré? Ne mêle-t-il pas à ses goinfreries l'abus des liqueurs qui rendent fou? Puis, les joues animées, la langue épaisse, après avoir hurlé on ne sait quels discours sauvages terminés par des cris de chien (*toasts et hurrahs*), ne le voit-on pas aller rejoindre, dans le salon voisin, des *mems* (*madams*) éhontées qui, le visage nu, les bras nus, les épaules nues, se laissent prendre à bras-le-corps et dansent comme des *nautch-girls* (bayadères)? Le domestique qui se tient debout, grave et vêtu de blanc, derrière chaque convive anglais à la table du *deputy commissioner*, ne pense et ne peut pas penser autre chose de ces *burra-sahibs* inexplicables, pour lesquels il a toutes les génuflexions qu'ils voudront, mais pas d'autre respect que celui dont le nègre entoure le commandeur qui le fouaille. Grave malentendu que des siècles ne détruiraient pas! Et l'Angleterre a-t-elle des siècles à rester maîtresse de cette colonie lointaine, coûteuse, énorme? Au fond du cœur, qu'en pensent ses hommes d'état? N'en est-il pas qui, s'ils osaient dire toute leur pensée, avoueraient qu'ils subissent l'Inde comme une succession acceptée, dont les charges passent les bénéfices? Mais comment donner cours à cette opinion quand l'abandon de l'Inde est reconnu impossible?

« Puisqu'il en est ainsi, disent certains politiques, convertissons, moralisons notre conquête. » Convertir et moraliser cent cinquante millions d'hommes, petite difficulté! Comment s'y prendre?— Comme s'y prenaient les lieutenans de Mahomet : le crucifix ou le sabre.— A merveille! Mais ce n'était pas le crucifix que l'on imposait en février 1857 aux cipayes de Berhampore : on leur demandait de porter à leurs lèvres un morceau de papier où pouvait se trouver l'arrière-trace de quelque substance réputée impure. De cette exigence, bien innocente à coup sûr, qu'est-il résulté? Nous ne savons trop ce que valent, comme engin de guerre, les cartouches Enfield; mais nous savons, en revanche, qu'elles coûtent présentement à l'Angleterre, qui liquide les frais de l'insurrection, plus d'un milliard de francs. A ce prix-là, que représente la conversion de l'Inde, chiffrée en livres sterling?

Sur tous ces sujets, réforme religieuse, réforme morale, réforme

militaire, réforme administrative de l'empire anglo-indien, les livres abondent (1). Il faut les parcourir pour se faire une idée juste de l'incohérence qui règne dans les vues, les déductions, les raisonnemens de tous ces réformateurs. Tout vient, selon l'un, de ce qu'on a laissé « déshonorer le Christ. » Cela veut dire qu'il fallait abolir l'idolâtrie des Hindous et forcer les mahométans à ne plus haïr Jésus. Encore une fois, détruire trois cent trente-trois millions de dieux, — c'est le chiffre du panthéon hindou, — adorés par deux cent millions d'êtres humains, cela n'est point une œuvre légère. Hunooman, le singe à face noire (2), Indra, Doorga, Shiva, Yuma, Gunesha, Puvuna et Brahma, ainsi que les animaux qu'ils montent, éléphant, lion, taureau, buffle, rat, daim, chèvre, etc., ont autant d'adorateurs que les saints de notre calendrier, et, — il faut bien le dire, — des adorateurs plus convaincus, plus fervens, plus exacts à pratiquer leur culte. Presque tous ces dieux ont une biographie romanesque, qui terrifie et réjouit l'imagination des croyans. L'Évangile leur paraît bien pâle quand ils le comparent aux incarnations de Wishnou, lequel eut deux femmes légitimes et en séduisit une foule d'autres : Rhada, par exemple, sa maîtresse favorite, dont l'image figure sans cesse, dans les cortèges solennels, à côté de celle du dieu, tandis que les épouses légitimes y brillent par leur absence. Que de gaieté dans les querelles de Shiva et de sa femme Parvutee, jalouse et fière comme Junon, et qui reproche à son Jupiter de courtiser « des filles de basse caste ! » Indra, le roi du ciel, a violé la femme de son guide spirituel ; Yuma, le Pluton hindou, a frappé sa mère d'un coup de pied ; Doorga épouse deux fois son mari Shiva, sous un nom d'abord, puis sous un autre (Suttee et Parvutee) ; Kali (c'est encore Doorga), pour avoir bu le sang des géans vaincus par elle, a sur la poitrine un éternel ruisseau de sang. C'est Kali qu'invoquent de préférence les voleurs et les courtisanes, dévots et dévotes étranges, mais sincères, et qui ne manquent jamais de prier soit pour le succès d'une embuscade, soit pour la rencontre d'un riche amoureux.

Nous voilà un peu loin du christianisme ; serions-nous par hasard plus près de la grande charte et du régime constitutionnel ? Il est permis d'en douter, et d'admettre, au moins comme solution provisoire, celle qu'ont adoptée les maîtres de l'Inde, à savoir qu'il faut laisser subsister, comme instrument nécessaire, le pouvoir féodal des grands propriétaires terriens, les confirmer dans leurs privilèges.

(1) *England and India, an Essay on the duties of Englishmen towards the Hindoos*, by Baptist Wriothsley Noel; 500 pages (London, Nisbet, 1859). — *Topics for Indian Statesmen*, by John Bruce Norton, barrister at law, Madras, 400 pages (London, Richardson brothers, 1858), etc.

(2) Fils de Puvuna et d'une guenon.

ges, les avoir pour intermédiaires entre les foules assujetties et la poignée de conquérans qui vient leur dicter des lois. Quant au mécanisme administratif à l'usage de ceux-ci, la conclusion la plus généralement acceptée à l'heure présente est qu'il faut le simplifier autant que possible, en donnant l'autorité la plus absolue, la plus arbitraire, aux représentans supérieurs du gouvernement britannique, tout en les maintenant sous un contrôle sévère, et en laissant peser sur eux de tout son poids la responsabilité de leurs erreurs ou de leurs crimes. C'est ce qu'on appelle le système du Pendjab. Mais tous ces changemens, toutes ces réformes seront vainement essayés, si le niveau moral de la race conquérante ne s'élève pas à la hauteur de sa tâche. Depuis les soldats anglais que M. Russell nous montre crevant les barils d'or placés sous leur escorte (1) jusqu'aux officiers et employés supérieurs qui, de leur propre aveu, « ne resteraient pas vingt-quatre heures dans l'Inde sans les roupies qu'on y récolte, » nous ne rencontrons que des hommes poussés par un mobile unique, l'amour du gain. C'est là, nous le savons de reste, la grande préoccupation des temps actuels, c'est le grand ressort de l'activité des nations. Cependant, pour résoudre un problème comme celui que l'Inde pose à l'Angleterre, il faut d'autres pensées, des vues plus hautes, un désintéressement, une abnégation dont quelques-uns de ses plus grands hommes d'état et de guerre lui ont, en divers temps, donné le glorieux exemple. Une immense part lui a été faite dans la tutelle du monde. L'Angleterre s'en est montrée digne à certains égards, ce n'est pas nous qui le contesterons jamais. La Providence semble lui demander plus encore, et certes la révolte de 1857 est une injonction solennelle s'il en fut jamais. Le moment est donc venu de ceindre ses reins, non pas comme le mineur rapace qui va creuser son filon dans la roche obscure, mais comme le pasteur d'hommes qui mène dans la bonne voie son troupeau docile. Le rôle de cette île riche et puissante lui interdit le repos. Pour elle, ne pas grandir est déchoir; s'arrêter, c'est ne plus vivre. Heureuse, après tout, la nation à qui Dieu dit : « Sois héroïque ou meurs ! » Il ne peut parler ainsi qu'à celles qu'il a mises au premier rang.

E.-D. FORGUES.

(1) Il ajoute, — et ceci est une honte pour l'Angleterre, — qu'on en était venu à ne plus faire voyager les caisses publiques autrement que sous la garde des soldats indigènes!

LA

COMÉDIE ANGLAISE

SOUS LA RESTAURATION

I.

LE PUBLIC.

I.

Lorsqu'on quitte les nobles portraits de Van-Dyck pour les figures de Lely, la chute est subite et profonde : on sortait d'un palais, on tombe dans un mauvais lieu.

Au lieu de ces seigneurs fiers et calmes qui restent cavaliers en devenant hommes de cour, de ces grandes dames si simples qui semblent à la fois princesses et jeunes filles, de ce monde généreux et héroïque, élégant et orné, où resplendit encore la flamme de la renaissance, où reluit déjà la politesse de l'âge moderne, on rencontre des courtisanes dangereuses ou provocantes, à l'air ignoble ou dur, incapables de pudeur ni de pitié (1). Leurs mains potelées, épanouies, ploient mignardement des doigts à fossettes. Des torsades de cheveux lourds roulent sur leurs épaules charnues, les yeux noyés clignent voluptueusement, un fade sourire joue sur les lèvres sensuelles. L'une relève un flot de cheveux dénoués qui coule sur les rondeurs de sa chair rose ; celle-ci, languissante, se laisse aller, ouvrant une manche dont la molle profondeur découvre toute la blancheur de son bras. Presque toutes sont en chemise ; plusieurs

(1) Voyez surtout les portraits de lady Mooreland, de lady Williams, de la comtesse d'Ossory, de la duchesse de Cleveland, de lady Price, etc.

semblent sortir du lit; le peignoir froissé colle sur la gorge, et semble défait par une nuit de débauche; la robe de dessous, toute chiffonnée, tombe sur les hanches; les pieds froissent la soie qui chatoie et luit. Toutes débraillées qu'elles sont, elles se parent insolemment d'un luxe de filles : ceintures de diamans, dentelles bouillonnantes, splendeur brutale des dorures, profusion d'étoffes brodées et bruisantes, coiffures énormes, dont les boucles et les torsades enroulées et débordantes provoquent le regard par l'échafaudage de leur magnificence effrontée. Des draperies tortillées tombent alentour en forme d'alcôve, et les yeux plongent par une échappée sur les allées d'un grand parc dont la solitude sera commode à leurs plaisirs.

Tout cela était venu par contraste : le puritanisme avait amené l'orgie, les fanatiques avaient décrié la vertu. La sombre imagination anglaise, saisie de terreurs religieuses, avait désolé la vie humaine. La conscience, à l'idée de la mort et de l'obscurité éternité, s'était troublée; des anxiétés sourdes y avaient pullulé en secret comme une végétation d'épines, et le cœur malade, tressaillant à chaque mouvement, avait fini par prendre en dégoût tous ses plaisirs et en horreur tous ses instincts. Ainsi empoisonné dans sa source, le divin sentiment de la justice s'était tourné en folie lugubre. L'homme, déclaré pervers et damné, se croyait enfermé dans un cachot de perdition et de vice où nul effort et nul hasard ne pouvaient faire entrer un rayon de lumière, à moins que la main d'en haut, par une faveur gratuite, ne vint arracher la pierre scellée de ce tombeau. Il avait mené la vie d'un condamné, bourrelée et angoissante, opprimée par un désespoir morne, et hantée de spectres. Tel s'était cru souvent sur le point de mourir; tel autre, à l'idée d'une croix, était traversé d'hallucinations douloureuses (1); ceux-ci sentaient le frôlement du malin esprit : tous passaient des nuits les yeux fixés sur les histoires sanglantes et les appels passionnés de l'Ancien-Testament, écoutant les menaces et les tonnerres du Dieu terrible jusqu'à renouveler en leur propre cœur la féroce des égorgeurs et l'exaltation des voyans. Sous cet effort, la raison peu à peu défailait. A force de chercher le Seigneur, on trouvait le rêve. Après de longues heures de sécheresse, l'imagination, faussée et surmenée, travaillait. Des figures éblouissantes, des idées inconnues se levaient tout d'un coup dans le cerveau échauffé; l'homme était soulevé et traversé de mouvemens extraordinaires. Ainsi transformé, il ne se reconnaissait plus lui-même; il ne s'attribuait pas ces inspirations véhémentes et soudaines qui s'imposaient à lui, qui l'entraînaient hors des chemins frayés, que rien ne liait entre elles, qui le

(1) Carlyle, *Cromwell*, t. I^{er}, p. 48.

secouaient et l'illuminaient sans qu'il pût les prévoir, les arrêter ou les régler : il y voyait l'action d'une puissance surhumaine, et s'y livrait avec l'enthousiasme du délire et la raideur de la foi.

Pour comble, le fanatisme s'était changé en institution ; le sectaire avait noté tous les degrés de la transfiguration intérieure, réduit en théorie l'envahissement du rêve : il travaillait avec méthode à chasser la raison pour introniser l'extase. Fox en faisait l'histoire, Bunyan en donnait les règles, le parlement en offrait l'exemple, toutes les chaires en exaltaient la pratique. Des ouvriers, des soldats, des femmes en discouraient, y pénétraient, s'animaient par les détails de leur expérience et la publicité de leur émotion. Une nouvelle vie s'était déployée, qui avait flétri et proscrit l'ancienne. Tous les goûts temporels étaient supprimés, toutes les joies sensuelles étaient interdites ; l'homme spirituel restait seul debout sur les ruines du reste, et le cœur, exclu de toutes ses issues naturelles, ne pouvait plus regarder ni respirer que du côté de son funeste Dieu. Le puritain passait lentement dans les rues, les yeux au ciel, les traits tirés, jaunes et hagards, les cheveux ras, vêtu de brun ou de noir, sans ornemens, ne s'habillant que pour se couvrir. Si quelqu'un avait les joues pleines, il passait pour tiède (1). Le corps entier, l'extérieur, jusqu'au ton de la voix, tout devait porter la marque de la pénitence et de la grâce. Le puritain discourait en paroles traînantes, d'un accent solennel, avec une sorte de nasillement, comme pour détruire la vivacité de la conversation et la mélodie de la voix naturelle. Ses entretiens remplis de citations bibliques, son style imité des prophètes, son nom et le nom de ses enfans, tirés de l'Écriture, témoignaient que sa pensée habitait le monde terrible des prophètes et des exterminateurs. Du dedans, la contagion avait gagné le dehors. Les alarmes de la conscience s'étaient changées en lois d'état. La rigidité personnelle était devenue une tyrannie publique. Le puritain avait proscrit le plaisir comme un ennemi, chez autrui aussi bien qu'en lui-même. Le parlement faisait fermer les maisons de jeu, les théâtres, et fouetter les acteurs à la queue d'une charrette ; les jurons étaient taxés ; les arbres de mai étaient coupés ; les ours, dont les combats amusaient le peuple, étaient tués ; le plâtre des maçons puritains rendait décentes les nudités des statues ; les belles fêtes poétiques étaient défendues. Des amendes et des punitions corporelles interdisaient même aux enfans « les jeux, les danses, les sonneries de cloches, les réjouissances, les régales, les luttes, la chasse, » tous les exercices et tous les amusemens qui pouvaient profaner le dimanche. Les ornemens, les ta-

(1) Le colonel Hutchinson fut un instant suspect parce qu'il portait les cheveux longs et qu'il s'habillait bien.

bleaux, les statues des églises étaient arrachés ou déchirés. Le seul plaisir qu'on gardât et qu'on souffrit était le nasillement des psaumes, l'édification des sermons prolongés, l'excitation des controverses haineuses, la joie âpre et sombre de la victoire remportée sur le démon et de la tyrannie exercée contre ses fauteurs. En Écosse, pays plus froid et plus dur, l'intolérance allait jusqu'aux derniers confins de la férocité et de la minutie, instituant une surveillance sur les pratiques privées et sur la dévotion intérieure de chaque membre de chaque famille, ôtant aux catholiques leurs enfans, imposant l'abjuration sous peine de la prison perpétuelle ou de la mort, amenant par troupes (1) les sorcières au bûcher. Il semblait qu'un nuage noir se fût appesanti sur la vie humaine, noyant toute lumière, effaçant toute beauté, éteignant toute joie, traversé çà et là par des éclairs d'épée et par des lueurs de torches, sous lesquels on voyait vaciller des figures de despotes moroses, de sectaires malades, d'opprimés silencieux.

Le roi rétabli, ce fut une délivrance. Comme un fleuve barré et engorgé, l'esprit public se précipita de tout son poids naturel et de toute sa masse acquise dans le lit qu'on lui avait fermé. L'élan emporta les digues. Le violent retour aux sens noya la morale. La vertu parut puritaine. Le devoir et le fanatisme furent confondus dans un discrédit commun. Dans ce grand reflux, la dévotion, balayée avec l'honnêteté, laissa l'homme dévasté et fangeux. Les parties supérieures de sa nature disparurent; il n'en resta que l'animal sans frein ni guide, lâché par ses convoitises à travers la justice et la pudeur.

Quand on regarde ces mœurs à travers Hamilton et Saint-Évremond, on les tolère. C'est que leurs façons françaises font illusion. La débauche du Français n'est qu'à demi choquante; si l'animal en lui se déchaîne, c'est sans trop d'excès. Son fonds n'est pas, comme chez l'autre, rude et puissant. Vous pouvez casser la glace brillante qui le recouvre, sans rencontrer le torrent gonflé et bourbeux qui gronde sous son voisin; le ruisseau qui en sortira n'aura que de petites échappées, rentrera de lui-même et vite dans son lit accoutumé. Le Français est doux, naturellement civilisé, peu enclin à la sensualité grande ou grossière, amateur de conversation sobre, aisément prémuni contre les mœurs crapuleuses par sa finesse et son bon goût. Le chevalier de Grammont a trop d'esprit pour aimer l'orgie. C'est qu'en somme l'orgie n'est pas agréable : casser des verres, brailler, dire des ordures, s'emplir jusqu'à la nausée, il n'y a là rien de bien tentant pour des sens un peu délicats; il est né épicurien, non glou-

(1) 1648, trente en un jour. Une d'elles avoua qu'elle avait été à une assemblée où étaient cinq cents sorcières. — *Pictorial History*, t. III, p. 489.

ton ou ivrogne. Ce qu'il cherche, c'est l'amusement, non la joie déboutonnée ou le plaisir bestial. Je sais bien qu'il n'est pas sans reproche. Je ne lui confierais pas ma bourse, il oublie trop aisément la distinction du tien et du mien ; surtout je ne lui confierais pas ma femme, il n'est pas net du côté de la délicatesse ; ses escapades au jeu et auprès des dames sentent d'un peu bien près l'aigrefin et le suborneur. Mais j'ai tort d'employer ces grands mots à son endroit ; ils sont trop pesans, ils écrasent une aussi fine et aussi jolie créature. Ces lourds habits d'honneur ou de honte ne peuvent être portés que par des gens sérieux, et Grammont ne prend rien au sérieux, ni les autres, ni lui-même, ni le vice ni la vertu. Passer le temps agréablement, voilà toute son affaire. « On ne s'ennuya plus dans l'armée, dit Hamilton, dès qu'il y fut. » C'est là sa gloire et son objet ; il ne se pique ni se soucie d'autre chose. Son valet le vole : un autre eût fait pendre le coquin ; mais le vol était joli, il garde son drôle. Il partait oubliant d'épouser sa fiancée, on le rattrape à Douvres : il revient, épouse ; l'histoire était plaisante, il ne demande rien de mieux. Un jour, étant sans le sou, il détrousse au jeu le comte de Caméran. « Est-ce qu'après la figure qu'il a faite il peut plier bagage comme un croquant ? Non pas, il a des sentimens, il soutiendra l'honneur de la France. » Le badinage couvre ici la tricherie ; au fond, il n'a pas d'idées bien claires sur la propriété. Il régale Caméran avec l'argent de Caméran. Caméran eût-il mieux fait, ou autrement ? Peu importe que son argent soit dans la poche de Grammont ou dans la sienne : le point important est gagné, puisqu'on s'est amusé à le prendre et qu'on s'amuse à le dépenser. L'odieux et l'ignoble disparaissent de la vie ainsi entendue. S'il fait sa cour, soyez sûr que ce n'est point à genoux : une âme si vive ne s'affaisse point sous le respect ; l'esprit le met de niveau avec les plus grands ; sous prétexte d'amuser le roi, il lui dit des vérités vraies. S'il tombe à Londres au milieu des scandales, il n'y enfonce point ; il y glisse sur la pointe du pied, si lestement, qu'il ne garde pas de boue. On n'aperçoit plus sous ses récits les angoisses et les brutalités que les événemens recèlent ; le conte file prestement, éveillant un sourire, puis un autre, puis encore un autre, si bien que l'esprit tout entier est emmené, d'un mouvement agile et facile, du côté de la belle humeur. A table, Grammont ne s'empiffrera pas ; au jeu, il ne deviendra pas furieux ; devant sa maîtresse, il ne lâchera pas de gros mots ; dans les duels, il ne haïra pas son adversaire. L'esprit français est comme le vin français : il ne rend les gens ni brutaux, ni méchans, ni tristes. Telle est la source de cet agrément. Les soupers ne détruisent ici ni la finesse, ni la bonté, ni le plaisir. Le libertin reste sociable, poli et prévenant ; sa gaieté n'est complète que par la gaieté des autres ; il s'occupe d'eux pour s'occuper de lui-même,

et, par surcroît, il reste alerte et dispos d'intelligence; les saillies, les traits brillans, les tours heureux pétillent sur ses lèvres; il pense à table et en compagnie quelquefois mieux que seul ou à jeun. Vous voyez bien qu'ici le débauché n'opprime pas l'homme; Grammont dirait qu'il l'achève, et que l'esprit, le cœur, les sens, ne trouvent leur perfection et leur joie que dans l'élégance et l'entrain d'un souper choisi.

Tout au rebours en Angleterre. Si on gratte la morale qui sert d'enveloppe, la brute apparaît dans sa violence et sa laideur. Un de leurs hommes d'état disait que chez nous la populace lâchée se laisserait conduire par les mots d'humanité et d'honneur, mais que chez eux, pour l'apaiser, il faudrait lui jeter de la viande crue. L'injure, le sang, l'orgie, voilà la pâture où se rua cette populace de nobles. Tout ce qui excuse un carnaval y manque, et d'abord l'esprit. Trois ans après le retour du roi, Butler publie son *Hudibras*, avec quels applaudissemens, les contemporains seuls peuvent le dire, et le retentissement s'en est prolongé jusqu'à nous. Si vous saviez comme l'esprit en est bas, avec quelle maladresse et dans quelles balourdises il délaie sa farce vindicative! Ça et là subsiste une image heureuse, débris de la poésie qui vient de périr; mais tout le tissu de l'œuvre semble d'un Scarron, aussi ignoble que l'autre et plus méchant. Cela est imité, dit-on, de *Don Quichotte*; Hudibras est un chevalier puritain qui va, comme l'autre, redresser les torts et embourser des gourmandes. Dites plutôt que cela ressemble à la misérable contrefaçon d'Avellaneda. Le petit vers bouffon trotte indéfiniment de son pas boiteux, clapotant dans la boue qu'il affectionne, aussi sale et aussi plat que dans *l'Énéide travestie*. La peinture d'Hudibras et de son cheval dure un chant presque entier; quarante vers sont dépensés à décrire sa barbe, quarante autres à décrire ses culottes. D'interminables discussions scolastiques, des disputes aussi prolongées que celles des puritains, étendent leurs landes et leurs épines sur toute une moitié du poème. Point d'action, point de naturel, partout des satires avortées, de grosses caricatures; ni art, ni mesure, ni goût, le style puritain transformé en un baragouin absurde, la rancune enfiellée manquant son but par son excès même, et défigurant le portrait qu'elle veut tracer. Croiriez-vous qu'un tel écrivain fait le joli, qu'il veut égayer, qu'il prétend être agréable? La belle raillerie que ce trait sur la barbe d'Hudibras! « Ce météore chevelu dénonçait la chute des sceptres et des couronnes; par son symbole lugubre, il figurait le déclin des gouvernemens, et sa bêche (1) hiéroglyphique disait que son tombeau et celui de l'état étaient creusés. » Il est si content de cette gaieté insipide qu'il la prolonge pendant

(1) Cette barbe était taillée en bêche.

dix vers encore. La bêtise croît à mesure qu'on avance. Se peut-il qu'on ait trouvé plaisantes des gentillessees comme celles-ci : « Son épée avait pour page une dague, qui était un peu petite pour son âge, et en conséquence l'accompagnait en la façon dont les nains suivaient les chevaliers errans. C'était un poignard de service, bon pour la corvée et pour le combat ; quand il avait crevé une poitrine ou une tête, il servait à nettoyer les souliers ou à planter des oignons. » Tout tourne au trivial ; si quelque beauté se présente, le burlesque la salit. A voir ces longs détails de cuisine, ces plaisanteries rampantes et crues, on croit avoir affaire à un amuseur des halles ; ainsi parlent les charlatans des ponts quand ils approprient leur imagination et leur langage aux habitudes des tavernes et des taudis. L'ordure s'y trouve, et la canaille rit quand le bateleur fait allusion aux ignominies de la vie privée. Voilà le grotesque dont les courtisans de la restauration ont fait leurs délices ; leur rancune et leur grossièreté se sont complu au spectacle de ces marionnettes criardes ; d'ici à travers deux siècles, on entend le gros rire de cet auditoire de laquais.

Charles II à table faisait orgueilleusement remarquer à Grammont que ses officiers le servaient à genoux. Ils faisaient bien, c'était là leur vraie posture. Le grand-chancelier Clarendon, un des hommes les plus honorés et des plus honnêtes de la cour, apprend à l'improviste, en plein conseil, que sa fille Anne est grosse des œuvres du duc d'York, et que ce duc, frère du roi, lui a promis mariage. Voici les paroles de ce tendre père ; il a pris soin lui-même de nous les transmettre. « Le chancelier (1) s'emporta avec une excessive colère contre la perversité de sa fille et dit avec toute la véhémence imaginable qu'aussitôt qu'il serait chez lui, il la mettrait à la porte comme une prostituée, lui déclarant qu'elle eût à se pourvoir comme elle pourrait, et qu'il ne la reverrait jamais. » Remarquez que ce grand homme avait reçu la nouvelle par surprise chez le roi, et qu'il trouvait du premier coup ces accens généreux et paternels. « Il ajouta qu'il aimerait beaucoup mieux que sa fille fût la catin du duc que de la voir sa femme. » N'est-ce pas héroïque ? Mais laissons-le parler. Un cœur si noblement monarchique peut seul se surpasser lui-même. « Il était prêt à donner un avis positif, et il espérait que leurs seigneuries se joindraient à lui pour que le roi fît à l'instant envoyer *la femme* à la Tour, où elle serait jetée dans un cachot, sous une garde si stricte que nulle personne vivante ne pût être admise auprès d'elle, qu'aussitôt après on présenterait un acte au parlement pour lui faire couper la tête, que non-seulement il y donnerait son consentement, mais qu'il serait le premier à le proposer. »

(1) Mémoires de Clarendon, t. II, p. 65.

Quelle vertu romaine ! Et de peur de n'être pas cru, il insiste. « Qui-conque connaîtra le chancelier croira qu'il a dit tout cela de tout son cœur. » Il n'est pas encore content, il répète son avis, il s'adresse au roi avec toute sorte de raisons concluantes pour obtenir qu'on tranche la tête à sa fille. « J'aimerais mieux me soumettre à son déshonneur et le supporter en toute humilité que le voir réparé par son mariage, pensée que j'exècre si fort que je serais bien plus content de la voir morte avec toute l'infamie qui est due à sa présomption ! » Voilà comment, en cas difficile, un homme garde ses traitemens et sa simarre. Sir Charles Berkeley, capitaine des gardes du duc d'York, fit mieux encore ; il jura solennellement « qu'il avait couché » avec la jeune fille, et se dit prêt à l'épouser « pour l'amour du duc, quoique sachant le commerce du duc avec elle. » Puis un peu après il avoua qu'il avait menti, mais en tout bien, tout honneur, afin de sauver la famille royale de cette més-alliance. Ce beau dévouement fut payé ; il eut bientôt une pension sur la cassette et fut créé comte de Falmouth. Dès l'abord, la bassesse des corps publics avait égalé celle des particuliers. La chambre des communes, tout à l'heure reine, encore pleine de presbytériens, de rebelles et de vainqueurs, vota « que ni elle ni le peuple d'Angleterre ne pouvaient être exempts du crime horrible de rébellion et de sa juste peine, s'ils ne s'appliquaient formellement la grâce et le pardon accordés par sa majesté dans la déclaration de Breda. » Puis tous ces héros allèrent en corps se jeter avec contrition aux pieds sacrés de leur monarque. Dans cet affaissement universel, il semblait que personne n'avait plus de cœur. Le roi se fait le mercenaire de Louis XIV, et vend son pays pour une pension de 200,000 livres. Des ministres, des membres du parlement, des ambassadeurs reçoivent l'argent de la France. La contagion gagna jusqu'aux patriotes, jusqu'aux plus purs, jusqu'aux martyrs. Lord Russell intrigua avec la cour de Versailles ; Algernon Sidney accepta 500 guinées. Ils n'ont plus assez de goût pour garder un peu d'esprit, ils n'ont plus assez d'esprit pour garder un peu d'honneur.

Si vous regardez l'homme ainsi découronné, vous y retrouverez d'abord les instincts sanguinaires de la brute primitive. Un membre de la chambre des communes, sir John Coventry, avait laissé échapper une parole qu'on prit pour un blâme des galanteries royales. Le duc de Monmouth, son ami, le fit assaillir en trahison, sur l'ordre du roi, par d'honnêtes gens dévoués, qui lui fendirent le nez jusqu'à l'os. Un scélérat, Blood, avait tenté d'assassiner le duc d'Osmond et poignardé le gardien de la Tour pour voler les diamans de la couronne. Charles II, jugeant cet homme intéressant et distingué dans son genre, lui fit grâce, lui donna un domaine en Irlande, l'admit dans sa familiarité face à face avec le duc d'Os-

mond, si bien que Blood devint une sorte de héros et fut reçu dans le meilleur monde. Après de si beaux exemples, on pouvait tout oser. Le duc de Buckingham, amant de la comtesse de Shrewsbury, tue le comte en duel; la comtesse, déguisée en page, tenait le cheval de Buckingham, qu'elle embrassa tout sanglant; puis le couple de meurtriers et d'adultères revint publiquement, et comme en triomphe, à la maison du mort. On ne s'étonne plus d'entendre le comte de Kœnigsmark traiter « de peccadille » un assassinat qu'il avait commis avec guet-apens. Je traduis un duel d'après Pepys, pour faire comprendre ces mœurs de soudards et de coupe-jarrets. « Sir Henri Bellasses et Tom Porter, les deux plus grands amis du monde, parlaient ensemble, et sir H. Bellasses parlait un peu plus haut que d'ordinaire, lui donnant quelque avis. Quelqu'un de la compagnie qui était là dit : — Comment! est-ce qu'ils se querellent qu'ils parlent si haut? — Sir Henri Bellasses, entendant cela, dit : — Non, et je veux que vous sachiez que je ne querelle jamais que je ne frappe. Prenez cela comme une de mes règles. — Comment, dit Tom Porter, frapper? Je voudrais bien voir l'homme d'Angleterre qui oserait me donner un coup. — Là-dessus sir Henri Bellasses lui donna un soufflet sur l'oreille, et ils allèrent pour se battre... Tom Porter apprit que la voiture de sir Henri Bellasses arrivait; alors il sortit du café où il attendait les nouvelles, arrêta la voiture, et dit à sir Henri Bellasses de sortir. — Bien, dit sir Henri Bellasses, mais *vous ne m'attaquerez pas* pendant que je descendrai, n'est-ce pas? — Non, dit Tom Porter. Il descendit, et tous deux dégainèrent. Ils furent blessés tous deux, et Henri Bellasses si fort, qu'il mourut dix jours après. » Ce n'étaient pas ces bouledogues qui pouvaient avoir pitié de leurs ennemis. La restauration s'ouvrit par une boucherie. Les lords conduisirent le procès des républicains avec une impudence de cruauté et une franchise de rancune extraordinaires. Un sheriff se colletait sur l'échafaud avec sir Henri Vane, fouillant dans ses poches, lui arrachant un papier qu'il essayait de lire. Pendant le procès du major-général Harrison, le bourreau fut placé à côté de lui, en habit sinistre, une corde à la main. On voulut lui donner tout au long l'avant-goût de la mort. Il fut détaché vivant de la potence, éventré. Il vit ses entrailles jetées dans le feu; puis il fut coupé en quartiers, et son cœur encore palpitant fut arraché et montré au peuple. Les cavaliers par plaisir venaient là. Tel renchérissait; le colonel Turner, voyant qu'on coupait en quartiers le légiste John Coke, dit aux gens du sheriff d'amener plus près Hugh Peters, autre condamné. L'exécuteur approcha, et, frottant ses mains rouges, demanda au malheureux si la besogne était de son goût. Les corps pourris de Cromwell, d'Ireton, de Bradshaw, furent déterrés,

traînés sur des claies, pendus à Tyburn, décapités le soir, et les têtes plantées sur des perches au haut de Westminster-Hall. Les dames allaient voir ces ignominies; le bon Evelyn y applaudissait; les courtisans en faisaient des chansons. Ils étaient tombés si bas, qu'ils n'avaient plus même le dégoût physique. Les yeux et l'odorat n'aidaient plus l'humanité de leurs répugnances; les sens étaient aussi amortis que le cœur.

Au sortir de ce sang, ils couraient à la débauche. Qu'on se rappelle la vie du comte de Rochester (1), homme de cour et poète, qui fut le héros du temps. Ce sont les mœurs d'un saltimbanque effréné et triste : hanter les tripots, suborner les femmes, écrire des chansons sales et des pamphlets orduriers, voilà ses plaisirs. Des commérages parmi les filles d'honneur, des tracasseries avec les écrivains, des injures reçues, des coups de bâton donnés, voilà ses occupations. Pour faire le galant, avant d'épouser sa femme, il l'enlève. Pour étaler du scepticisme, il finit par refuser un duel et gagner le nom de lâche. Cinq ans durant, il resta ivre. La fougue intérieure, manquant d'une issue noble, le roulait dans des aventures d'arlequin. Une fois, avec le duc de Buckingham, il loua sur la route de Newmarket une auberge, se fit aubergiste, régaland les maris et débauchant les femmes. Il s'introduit déguisé en vieille chez un bonhomme avare, lui prend sa femme, qu'il passe à Buckingham. Le mari se pend; ils trouvent l'affaire plaisante. Une autre fois il s'habille en porteur de chaise, puis en mendiant, et court les amourettes de la canaille. Il finit par se faire charlatan, astrologue, et vend dans les faubourgs des drogues pour faire avorter. C'est le dévergondage d'une imagination véhémence, qui se salit comme une autre se pare, qui se pousse en avant dans l'ordure et dans la folie comme un autre dans la raison et dans la beauté. Qu'est-ce que l'amour pouvait devenir dans des mains pareilles? On ne peut même pas copier les titres de ses poèmes: il n'a écrit que pour les mauvais lieux. Stendahl disait que l'amour ressemble à une branche sèche jetée au fond d'une mine; les cristaux la couvrent, se ramifient en dentelures, et finissent par transformer le bois vulgaire en une aigrette étincelante de diamans purs. Rochester commence par lui arracher toute cette parure; pour être plus sûr de le saisir, il le réduit à un bâton. Tous les fins sentimens, tous les rêves, cet enchantement, cette sereine et sublime lumière qui transfigure en un instant notre misérable monde, cette illusion qui rassemblant toutes les forces de notre être, nous montre la perfection dans une créature bornée, et le bonheur éternel dans une émotion

(1) La *Revue* a publié une étude très complète de M. Forgues sur Rochester, 15 août et 1^{er} septembre 1857.

qui va finir, tout disparaît; il ne reste chez lui qu'un appétit rassasié et des sens éteints; le pis, c'est qu'il écrit sans verve et correctement; l'ardeur animale, la sensualité pittoresque lui manquent; on retrouve dans ses satires un élève de Boileau. Rien de plus choquant que l'obscénité froide. On supporte les priapées de Jules Romain et la volupté vénitienne, parce que le génie y relève l'instinct physique, et que la beauté, avec ses draperies éclatantes, transforme l'orgie en une œuvre d'art. On pardonne à Rabelais quand on a senti la séve profonde de joie et de jeunesse virile qui regorge dans ses ripailles : on en est quitte pour se boucher le nez, et l'on suit avec admiration, même avec sympathie, le torrent d'idées et de fantaisies qui roule à travers sa fange; mais voir un homme qui tâche d'être élégant en restant sale, qui veut peindre en langage d'homme du monde des sentimens de crocheteur, qui s'applique à trouver pour chaque ordure une métaphore convenable, qui polissonne avec étude et de parti-pris, qui, n'ayant pour excuse ni le naturel, ni l'élan, ni la science, ni le génie, dégrade le pur style français jusqu'à cet office, c'est voir un goujat qui s'occupe à tremper une parure dans un ruisseau. Après tout viennent le dégoût et la maladie. Tandis que La Fontaine reste jusqu'au dernier jour capable de tendresse et de bonheur, celui-ci à trente ans injurie la femme avec une âcreté lugubre. « Quand elle est jeune, elle se prostitue pour son plaisir; quand elle est vieille, elle prostitue les autres pour son entretien. Elle est un piège, une machine à meurtre, une machine à débauche. Ingrate, perfide, envieuse, son naturel est si extravagant, qu'il tourne à la haine ou à la bonté absurde. Si elle veut être grave, elle a l'air d'un démon; on dirait d'une écervelée ou d'une coureuse quand elle tâche d'être polie : disputeuse, perverse, indigne de confiance, et avide pour tout dépenser en luxure. » Quelle confession qu'un tel jugement, et quel abrégé de vie! On voit à la fin le viveur hébété, desséché comme un squelette, rongé d'ulcères. Parmi les refrains, les satires crues, les souvenirs de projets avortés et de jouissances salies qui s'entassent comme dans un égout dans sa tête lassée, la crainte de la damnation fermente; il meurt dévot à trente-trois ans.

Tout en haut, le roi donne l'exemple. « Ce vieux bouc, » comme l'appellent les courtisans, se croit gai et élégant; quelle gaieté et quelle élégance! L'air français ne va pas aux gens d'outre-Manche. Catholiques, ils tombent dans la superstition étroite; épicuriens, dans la grosse débauche; courtisans, dans la servilité basse; sceptiques, dans l'athéisme débraillé. Cette cour ne sait imiter que nos ameublemens et nos costumes; l'extérieur de régularité et de décence que le bon goût public maintient à Versailles est rejeté d'ici comme incommode. Charles et son frère, en robe d'apparat,

se mettent à courir comme au carnaval. Le jour où la flotte hollandaise brûla les navires anglais dans la Tamise, il soupait chez la duchesse de Monmouth et s'amusa à poursuivre un phalène. Au conseil, pendant qu'on exposait les affaires, il jouait avec son chien. Rochester et Buckingham l'injuriaient de reparties insolentes ou d'épigrammes dévergondées; il s'emportait et les laissait faire. Il se prenait de gros mots avec sa maîtresse publiquement; elle l'appelait imbécile, et il l'appelait rosse. Il revenait de chez elle le matin, « si bien que les sentinelles elles-mêmes en parlaient (1). » Il se laissait tromper par elle aux yeux de tous; une fois elle prit deux acteurs, dont un saltimbanque. Au besoin, elle lui chantait pouille. « Le roi a déclaré qu'il n'était pas le père de l'enfant dont elle est grosse en ce moment; mais elle lui a dit : « Le diable m'emporte! vous le reconnaitrez. » Là-dessus, il reconnaissait l'enfant, et prenait pour se consoler deux actrices. Quand arriva sa nouvelle épouse, Catherine de Bragance, il la séquestra, chassa ses domestiques, la brutalisa pour lui imposer la familiarité de sa drôlesse, et finit par la dégrader jusqu'à cette amitié. Le bon Pepys, en dépit de son cœur monarchique, finit par dire : « Ayant entendu le duc et le roi parler, et voyant et observant leurs façons de s'entretenir, Dieu me pardonne, quoique je les admire avec toute l'obéissance possible, pourtant plus on les considère et on les observe, moins on trouve de différence entre eux et les autres hommes, quoique, grâce en soit rendue à Dieu, ils soient tous les deux des princes d'une grande noblesse et d'un beau naturel! » Il avait vu, un jour de fête, Charles II conduire miss Stewart dans une embrasure de croisée, « et la dévorer de baisers une demi-heure durant, à la vue de tous. » Un autre jour, « le capitaine Ferrers lui dit qu'un mois auparavant, dans un bal de la cour, une dame en dansant laissa tomber un enfant. » On l'emporta dans un mouchoir, « et le roi l'eut dans son cabinet environ une semaine, et le disséqua, faisant à son endroit de grandes plaisanteries. » Ces gaietés de carabin par-dessus ces aventures de mauvais lieu donnent la nausée. Les courtisans suivaient l'élan. Miss Jennings, qui devint duchesse de Tyrconnel, se déguisa un jour en vendeuse d'oranges, et cria sa marchandise dans les rues. Pepys raconte des fêtes où les seigneurs et les dames se barbouillaient l'un à l'autre le visage avec de la graisse de chandelle et de la suie, « tellement que la plupart d'entre eux ressemblaient à des diables. » La mode était de jurer, de raconter des scandales, de s'enivrer, de déblatérer contre les prêtres et l'Écriture, de jouer. Lady Castlemaine en une nuit perdit 25,000 liv. sterl. Le duc de Saint-Albans, aveugle, à quatre-vingts ans, allait au tripot, avec un domestique à côté

(1) Pepys.

de lui qui lui nommait chaque carte. Sedley et Buckarst se déshabillaient pour courir les rues après minuit. Un autre, en plein jour, se mettait nu à la fenêtre pour haranguer la multitude. Je laisse dans Grammont les accouchemens des filles d'honneur et les goûts contre nature : il faut les montrer ou les cacher, et je n'ai pas le courage de les insinuer joliment à sa manière. Je finis par un récit de Pepys qui donnera la mesure. « Harry Killigrew m'a fait comprendre ce que c'est que cette société dont on a tant parlé récemment, et qui est désignée sous le nom de *balleurs* (*ballers*). Elle s'est formée de quelques jeunes fous, au nombre desquels il figurait, et de lady Bennett (comtesse d'Arlington), avec ses dames de compagnie et ses femmes. On s'y livrait à tous les débordemens imaginables; on y dansait à l'état de pure nature. » L'inconcevable, c'est que cette kermesse n'est point gaie : ils sont misanthropes et deviennent moroses; ils citent Hobbes et l'ont pour maître. En effet, c'est la philosophie de Hobbes qui va donner de ce monde le dernier mot et le dernier trait.

Celui-ci est un de ces esprits puissans et limités qu'on nomme positifs, si fréquens en Angleterre, de la famille de Swift et de Bentham, efficaces et brutaux comme une machine d'acier. De là chez lui une méthode et un style d'une sécheresse et d'une vigueur extraordinaires, les plus capables de consolider et de détruire, et qui, par l'audace des dogmes, ont mis dans une lumière immortelle une des faces indestructibles de l'esprit humain. Dans chaque objet, dans chaque événement, il y a quelque fait primitif constant qui en est comme le noyau solide, autour duquel viennent se grouper les riches développemens qui l'achèvent. L'esprit positif s'abat du premier coup sur ce noyau, écrase l'éclatante végétation qui le recouvre, la disperse, l'anéantit, puis, concentrant sur lui tout l'effort de sa prise véhémence, le dégage, le soulève, le taille, et l'érige en un lieu visible d'où il brillera désormais à tous et pour toujours comme un cristal. Tous les ornemens, toutes les émotions, sont exclus du style de Hobbes; ce n'est qu'un amas de raisons et de faits serrés dans un petit espace, attachés entre eux par la déduction comme par des crampons de fer. Point de nuances, nul mot fin ou recherché. Il ne prend que les plus familiers de l'usage commun et durable; depuis deux cents ans, il n'y en a pas douze chez lui qui aient vieilli; il perce jusqu'au centre du sens radical, écarte l'écorce passagère et brillante, circonscrit la portion solide qui est la matière permanente de toute pensée et l'objet propre du sens commun. Partout pour affermir il retranche; il atteint la solidité par les suppressions. De tous les liens qui unissent les idées, il n'en garde qu'un, le plus stable; son style n'est qu'un raisonnement continu et de l'espèce la plus tenace, tout composé d'additions et de soustrac-

tions, réduit à la combinaison de quelques notions simples qui, s'ajoutant les unes aux autres ou se retranchant les unes des autres, forment sous des noms divers des totaux ou des différences dont on suit toujours la génération et les élémens. Il a pratiqué d'avance la méthode de Condillac, remontant dès l'abord au fait primordial, tout palpable et sensible, pour suivre de degré en degré la filiation et le parentage des idées dont il est la souche, en sorte que le lecteur, conduit de chiffre en chiffre, peut à chaque moment justifier l'exactitude de son opération et vérifier la valeur de ses produits. Un pareil instrument logique fauche à travers les préjugés avec une raideur et une hardiesse d'automate. Hobbes déblaie la science des mots et des théories scolastiques. Il raille les quiddités, il écarte les espèces sensibles et intelligibles, il rejette l'autorité des citations (1). Il tranche avec une main de chirurgien dans le cœur des croyances les plus vivantes. Il nie que les livres de Moïse, de Josué et des autres soient de leurs prétendus auteurs. Il déclare que nul raisonnement ne réussit à prouver la divinité de l'Écriture, et qu'il faut à chacun pour y croire une révélation surnaturelle et personnelle. Il renverse en six mots l'autorité de cette révélation et de toute autre : « Dire que Dieu a parlé en rêve à un homme, c'est dire simplement qu'il a rêvé que Dieu lui parlait. Dire qu'il a vu une vision ou entendu une voix, c'est dire qu'il a eu un rêve qui tenait du sommeil et de la veille. Dire qu'il parle par une inspiration surnaturelle, c'est dire qu'il trouve en lui-même un ardent désir de parler, ou quelque forte opinion pour laquelle il ne peut alléguer aucune raison naturelle et suffisante. » Il réduit l'homme à n'être qu'un corps, l'âme à n'être qu'une fonction, Dieu à n'être qu'une inconnue. Toutes ses phrases sont des équations ou des réductions mathématiques. En effet, c'est aux mathématiques qu'il emprunte son idée de la science; c'est d'après les mathématiques qu'il veut réformer les sciences morales : c'est le point de départ des mathématiques qu'il donne aux sciences morales, lorsqu'il pose que la sensation est un mouvement interne causé par un choc extérieur, le désir un mouvement interne dirigé vers un corps extérieur, et lorsqu'il fabrique avec ces deux notions combinées tout le monde moral. C'est la méthode des mathématiques qu'il donne aux sciences morales, lorsqu'il pose comme les géomètres deux idées simples qu'il transforme par degrés en idées plus complexes et qu'avec la sensation et le désir il compose les passions, les droits et les institutions humaines, comme les géomètres avec la ligne courbe et la ligne droite composent les polyèdres les plus compliqués. C'est l'aspect des mathématiques qu'il a donné aux sciences morales,

(1) « Si l'on veut respecter l'antiquité, c'est l'âge présent qui est le plus vieux. »

lorsqu'il a dressé dans la vie humaine sa construction incomplète et rigide semblable au réseau de figures idéales que les géomètres instituent au milieu des corps. Pour la première fois, on voyait chez lui comme chez Descartes, mais avec excès et en plus haut relief, la forme d'esprit qui fit par toute l'Europe l'âge classique : non pas l'indépendance de l'inspiration et du génie comme à la renaissance, non pas la maturité des méthodes expérimentales et des conceptions d'ensemble comme dans l'âge présent, mais l'indépendance de la raison raisonnante, qui, écartant l'imagination, s'affranchissant de la tradition, pratiquant mal l'expérience, trouve dans la logique sa reine, dans les mathématiques son modèle, dans le discours son organe, dans la société polie son auditoire, dans les vérités moyennes son emploi, dans l'homme abstrait sa matière, dans l'idéologie sa formule, dans la révolution française sa gloire et sa condamnation, son triomphe et sa fin.

Mais tandis que Descartes, au milieu d'une société et d'une religion épurées, ennoblies et apaisées, intronisait l'esprit et relevait l'homme, Hobbes, au milieu d'une société bouleversée et d'une religion en délire, dégradait l'homme et intronisait le corps. Par dégoût des puritains, les courtisans réduisaient la vie humaine à la volupté animale. Par dégoût des puritains, Hobbes réduisait la nature humaine à la partie animale. Ils étaient athées et brutaux en pratique : il était athée et brutal en spéculation. Ils avaient établi la mode de l'instinct et de l'égoïsme : il écrivait la philosophie de l'égoïsme et de l'instinct. Ils avaient effacé de leurs cœurs tous les sentimens fins et nobles : il effaçait du cœur tous les sentimens nobles et fins. Il érigeait leurs mœurs en théorie, donnait le manuel de leur conduite, et rédigeait d'avance les axiomes (1) qu'ils allaient traduire en actions. Selon lui comme selon eux, « le premier des biens est la conservation de la vie et des membres ; le plus grand des maux est la mort, surtout avec tourment. » Les autres biens et les autres maux ne sont que les moyens de ceux-là. Nul ne recherche ou souhaite que ce qui lui est agréable. « Nul ne donne qu'en vue d'un avantage personnel. — Pourquoi les amitiés sont-elles des biens ? « Parce qu'elles sont utiles, les amis servant à la défense et encore à d'autres choses. » — Pourquoi avons-nous pitié du malheur d'autrui ? « Parce que nous considérons qu'un malheur semblable pourrait nous arriver. » — Pourquoi est-il beau de pardonner à qui demande pardon ? « Parce que c'est là une marque de confiance en soi-même. » Voilà le fond du cœur humain. Regardez maintenant ce qu'entre ces mains flétrissantes deviennent les plus précieuses fleurs. « La musique, la peinture, la poésie, sont agréables comme imita-

(1) Ses principaux ouvrages ont été écrits entre 1646 et 1655.

tions qui rappellent le passé, parce que, si le passé a été bon, il est agréable en imitation comme bon, et que, s'il a été mauvais, il est agréable en imitation comme passé. » C'est à ce grossier mécanisme qu'il réduit les beaux-arts, on s'en est aperçu quand il a voulu traduire l'*Iliade*. A ses yeux, la philosophie est du même ordre. « Si la sagesse est utile, c'est qu'elle est de quelque secours; si elle est désirable en soi, c'est qu'elle est agréable. » Ainsi nulle dignité dans la science : c'est un passe-temps ou une aide, bonne au même titre qu'un domestique ou un pantin. L'argent, étant plus utile, vaut mieux. C'est pourquoi « celui qui est sage n'est pas riche, comme disent les stoïciens, mais celui qui est riche est sage. » Pour la religion, elle n'est que la « crainte d'un pouvoir invisible feint par l'esprit ou imaginé par des contes publiquement autorisés. » En effet, cela est vrai pour l'âme d'un Rochester ou d'un Charles II; poltrons ou injurieux, crédules ou blasphémateurs, ils n'ont rien soupçonné au-delà. — Nul droit naturel. « Avant que les hommes se fussent liés par des conventions, chacun avait le droit de faire ce qu'il voulait contre qui il voulait. » Nulle amitié naturelle. « Les hommes ne s'associent que par intérêt ou vanité, c'est-à-dire par amour de soi, non par amour des autres. L'origine des grandes sociétés durables n'est pas la bienveillance mutuelle, mais la crainte mutuelle. » — « Tous dans l'état de nature ont plus ou moins la volonté de nuire... L'homme est un loup pour l'homme... L'état de nature est la guerre, non pas simple, mais de tous contre tous, et par essence cette guerre est éternelle. » Le déchaînement des sectes, le conflit des ambitions, la chute des gouvernemens, le débordement des imaginations aigries et des passions malfaisantes avaient suggéré cette idée de la société et de l'homme. Ils aspiraient tous, philosophes et peuple, à la monarchie et au repos. Hobbes, en logicien inexorable, la veut absolue; la répression en sera plus forte, la paix plus stable. Que nul ne résiste au souverain. Quoi qu'il fasse contre un sujet, quel qu'en soit le prétexte, ce n'est point injustice. C'est lui qui doit décider des livres canoniques. Il est pape et plus que pape. Ses sujets, s'il l'ordonne, doivent renoncer au Christ, au moins de bouche; le pacte primitif lui a livré sans réserve l'entière possession de tous les actes extérieurs. Au moins de cette façon les sectaires n'auront pas, pour troubler l'état, le prétexte de leur conscience. C'est dans ces extrémités que l'immense fatigue et l'horreur des guerres civiles avaient précipité un esprit étroit et conséquent. Sur cette prison scellée où il enfermait et resserrait de tout son effort la méchante bête de proie, il appuyait comme un dernier bloc, pour éterniser la captivité humaine, la philosophie entière et toute la théorie, non-seulement de l'homme, mais du reste de l'univers. Il réduisait les jugemens à « l'addition de deux noms, » les idées à des états du cerveau, les

sensations à des mouvemens corporels, les lois générales à de simples mots, toute substance au corps, toute science à la connaissance des corps sensibles, tout l'être humain à un corps capable de mouvement reçu ou rendu, en sorte que l'homme, n'apercevant lui-même et la nature que par la face méprisée, et rabattu dans sa conception de lui-même et du monde, put ployer sous le faix de l'autorité nécessaire et subir enfin le joug que sa nature rebelle refuse et doit porter. Tel est en effet le désir que suggère ce spectacle de la restauration anglaise. L'homme méritait ce traitement, parce qu'il inspirait cette philosophie; il va se montrer sur la scène tel qu'il s'est montré dans la théorie et dans les mœurs.

II.

Quand les théâtres, fermés par le parlement, rouvrirent, on s'aperçut bientôt que le goût avait changé. Shirley, le dernier de la grande école, n'écrivait plus et meurt. Waller, Buckingham, Dryden, sont obligés de refaire les pièces de Shakspeare, de Fletcher, de Beaumont, pour les accommoder à la mode. Pepys, qui va voir *le Songe d'une nuit d'été* (1), déclare « qu'il n'y retournera plus jamais, car c'est la plus insipide et ridicule pièce qu'il ait vue de sa vie. » La comédie se transforme; c'est que le public s'était transformé.

Quels auditeurs que ceux de Shakspeare et de Fletcher (2)! Quelles âmes jeunes et charmantes! Dans cette salle infecte où il fallait brûler du genièvre, devant cette misérable scène à demi éclairée, ces décors de cabaret, ces rôles de femmes joués par des hommes, l'illusion les prenait. Ils ne s'inquiétaient guère des vraisemblances; on pouvait les promener en un instant sur des forêts et des océans, d'un ciel à l'autre, à travers vingt années, parmi dix batailles et tout le pêle-mêle des aventures. Ils ne se souciaient point de tousjours rire; la comédie, après un éclat de bouffonnerie, reprenait son air sérieux ou tendre. Ils venaient moins pour s'égayer que pour rêver. Il y avait dans ces cœurs tout neufs comme un amas de passions et de songes, passions sourdes, songes éclatans, dont l'essaim emprisonné bourdonnait obscurément, attendant que le poète vint lui ouvrir la nouveauté et la splendeur du ciel. Des paysages entrevus dans un éclair, la crinière grisonnante d'une longue vague qui surplombe, un coin de forêt humide où les biches lèvent leur tête inquiète, le sourire subit et la joue empourprée d'une jeune fille qui aime, le vol sublime et changeant de tous les sentimens délicats,

(1) 1662.

(2) Lire la *Fidèle Bergère*.

par-dessus tout l'extase des passions romanesques, voilà les spectacles et les émotions qu'ils venaient chercher. Ils montaient d'eux-mêmes au plus haut du monde idéal; ils voulaient contempler les extrêmes générosités, l'amour absolu; ils ne s'étonnaient point des féeries, ils entraient sans effort dans la région que la poésie transfigure; leurs yeux avaient besoin de sa lumière. Ils comprenaient du premier coup ses excès et ses caprices; ils n'avaient pas besoin d'être préparés; ils suivaient ses écarts, ses bizarreries, le fourmillement de ses inventions regorgeantes, les soudaines prodigalités de ses couleurs surchargées, comme un musicien suit une symphonie. Ils étaient dans cet état passager et extrême où l'imagination adulte et vierge, encombrée de désirs, de curiosités et de forces, développe tout d'un coup tout l'homme, et dans l'homme ce qu'il y a de plus exalté et de plus exquis.

Des viveurs ont pris leur place. Ils sont riches, ils ont tâché de se polir à la française, ils ont ajouté à la scène des décors mobiles, de la musique, des lumières, de la vraisemblance, de la commodité, toute sorte d'agrémens extérieurs; mais le cœur leur manque. Représentez-vous ces fats à demi ivres, qui ne voient dans l'amour que le plaisir, et dans l'homme que les sens: un Rochester au lieu d'un Mercutio! Avec quelle partie de son âme pourrait-il comprendre la poésie et la fantaisie? La comédie romanesque est hors de sa portée; il ne peut saisir que le monde réel, et dans ce monde l'enveloppe palpable et grossière. Donnez-lui une peinture exacte de la vie ordinaire, des événemens plats et probables, l'imitation littérale de ce qu'il fait et de ce qu'il est; mettez la scène à Londres, dans l'année courante; copiez ses gros mots, ses railleries brutales, ses entretiens avec les marchandes d'oranges, ses rendez-vous au parc, ses essais de dissertation française. Qu'il se reconnaisse, qu'il retrouve les gens et les façons qu'il vient de quitter à la taverne ou dans l'antichambre; que le théâtre et la rue soient de plain-pied. La comédie lui donnera les mêmes plaisirs que la vie; il y traitnera également dans la vulgarité et dans l'ordure; il n'aura besoin pour y assister ni d'imagination, ni d'esprit; il lui suffira d'avoir des yeux et des souvenirs. Cette exacte imitation lui fournira l'amusement en même temps que l'intelligence. Les vilaines paroles le feront rire par sympathie, les images effrontées le divertiront par réminiscence. L'auteur d'ailleurs prend soin de lui fournir une fable qui le réveille. Il s'agit ordinairement d'un père ou d'un mari qu'on trompe. Les beaux gentilshommes prennent comme l'auteur le parti du galant, s'intéressent à ses progrès, et se croient avec lui en bonne fortune. Joignez à cela des femmes qu'on débauche et qui veulent être débauchées. Ces provocations, ces façons de filles, le chassez-croisez des échanges et des surprises, le carnaval des rendez-vous et des

soupers, l'impudence des scènes aventurées jusqu'aux démonstrations physiques, les chansons risquées, les *gueulées* (1) lancées et renvoyées parmi des tableaux vivans, toute cette orgie représentée remue les coureurs d'intrigues par l'endroit sensible. Et par surcroît le théâtre consacre leurs mœurs. A force de ne représenter que des vices, il autorise leurs vices. Les écrivains posent en règle que toutes les femmes sont des drôlesses, et que tous les hommes sont des brutes. La débauche entre leurs mains devient une chose naturelle, bien plus, une chose de bon goût; ils la professent. Rochester et Charles II pouvaient sortir du théâtre édifiés sur eux-mêmes, et convaincus comme ils l'étaient que la vertu n'est que la grimace des coquins adroits qui veulent se vendre cher.

Dryden, qui un des premiers (2) entre dans cette voie, n'y entre pas résolument. Une sorte de fumée lumineuse, reste de l'âge précédent, plane encore sur son théâtre. Sa riche imagination le retient à demi dans la comédie romanesque. Un jour il arrange le *Paradis* de Milton, la *Tempête* et le *Troilus* de Shakspeare. Un autre jour, dans l'*Amour au Couvent*, dans le *Mariage à la mode*, dans le *Faux Astrologue*, il imite les imbroglis et les surprises espagnoles. Il a tantôt des images éclatantes et des métaphores exaltées comme les vieux poètes nationaux, tantôt des figures cherchées et de l'esprit pointillé comme Calderon et Lope. Il mêle le tragique et le plaisant, les renversemens de trônes et les peintures de mœurs; mais dans ce compromis maladroit l'âme poétique de l'ancienne comédie a disparu : il n'en reste que le vêtement et la dorure. L'homme nouveau se montre grossier et immoral, avec ses instincts de laquais sous ses habits de grand seigneur, d'autant plus choquant que Dryden en cela contrarie son talent, qu'il est au fond sérieux et poète, qu'il suit la mode et non sa pensée, qu'il fait le libertin par réflexion, et pour se mettre au goût du jour. Il polissonne maladroitement et dogmatiquement; il est impie sans élan, en périodes développées. Un de ses galans s'écrie : « Est-ce que l'amour sans le prêtre et l'autel n'est pas l'amour? Le prêtre est là pour son salaire, et ne s'inquiète pas des cœurs qu'il unit. L'amour seul fait ce mariage. » « Je voudrais, dit Hippolyte, qu'il y eût un bal en permanence dans notre cloître, et que la moitié des jolies nonnes y fût changée en hommes pour le service des autres. » Nuls ménagemens, nul tact. Dans son *Moine espagnol*, la reine, assez honnête femme, dit à Torrismond qu'elle va faire tuer le vieux roi détrôné pour l'épouser, lui Torrismond, plus à son aise. Bientôt on leur annonce le meurtre : « Maintenant, dit la reine, marions-nous. Cette nuit, cette

(1) Mot de Le Sage.

(2) Son *Wild Gallant* est de 1662. Voyez, sur Dryden, la *Revue* du 1^{er} décembre 1858.

heureuse nuit, est à vous et à moi. » A côté de cette tragédie sensuelle, l'intrigue comique, poussée jusqu'aux familiarités les plus lestes, étale l'amour d'un cavalier pour une femme mariée qui à la fin se trouve être sa sœur. Dryden ne trouve dans ce dénouement rien qui froisse son cœur. Il a perdu jusqu'aux plus vulgaires répu gnances de la pudeur naturelle. Quand il traduit une pièce hasardee, *Amphitryon* par exemple, il la trouve trop modeste; il en ôte les adoucissements, il en alourdit le scandale. « Le roi et le prêtre, dit son Jupiter, sont en quelque manière contraints par convenance d'être des hypocrites bien masqués. » Là-dessus, le dieu étale crûment son despotisme. Au fond, ses sophismes et son impudence sont pour Dryden un moyen de décrier par contre-coup les théologiens et leur Dieu arbitraire. « Un pouvoir absolu, dit Jupiter, ne peut faire de mal. Je n'en puis faire à moi-même, puisque c'est ma volonté que je fais, ni aux hommes, puisque tout ce qu'ils ont est à moi. Cette nuit, je jouirai de la femme d'Amphitryon, car lorsque je la fis, je décrétai que mon bon plaisir serait de l'aimer. Ainsi je ne fais point de tort à son mari, car je me suis réservé le droit de l'avoir tant qu'elle me plairait. » Cette pédanterie ouverte se change en luxure ouverte sitôt qu'il voit Alcène. Nul détail n'est omis : Jupiter lui dit tout, et devant les suivantes, et le lendemain, quand il sort, elle fait pis que lui, elle s'accroche à lui, elle entre dans des peintures intimes. Toutes les façons royales de la haute galanterie ont été arrachées comme un vêtement incommode. C'est le sangène cynique au lieu de la décence aristocratique. C'est une scène d'après Charles II et la Castlemaine au lieu d'une scène d'après Louis XIV et M^{me} de Montespan.

J'en passe plusieurs : Crowne, l'auteur de *Sir Courtly Nice*; Shadwell, l'imitateur de Ben Jonson; mistress Afra Behn, qui se fit appeler Astrée, espion et courtisane, payée par le gouvernement et par le public. Etheredge est le premier qui, dans son *Homme à la mode*, donne l'exemple de la comédie imitative et peigne uniquement les mœurs d'alentour, « du reste franc viveur et contant librement ses habitudes (1). » « Pourchasser les filles, hanter le théâtre, ne songer à rien toute la journée, et toute la nuit aussi, direz-vous : » c'étaient là ses occupations à Londres. Plus tard, à Ratisbonne, « il fait de graves révérences, converse avec les sots, écrit des lettres insipides, » et se console mal avec les Allemandes. C'est avec ce sérieux qu'il prenait ses fonctions d'ambassadeur. Mais le héros de ce beau monde fut William Wycherley, le plus brutal des écrivains qui aient sali le théâtre. Envoyé en France pendant la révolution, il s'y fit papiste, puis au retour abjura, puis à

(1) Lettre à lord Middleton.

la fin, dit Pope, abjura encore. Privées du lest protestant, ces têtes vides allaient de dogme en dogme, de la superstition à l'incrédulité ou à l'indifférence, pour finir par la peur. Il avait appris chez M. de Montausier l'art de bien porter des gants et une perruque; cela suffisait alors pour faire un *gentleman*. Ce mérite et le succès d'une pièce ignoble, *l'Amour au bois*, attirèrent sur lui les yeux de la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi et de tout le monde. Cette femme, qui ramassait des danseurs de corde, le ramassa un jour au beau milieu du Ring. Elle mit la tête à la portière et lui cria publiquement : « Monsieur, vous êtes un maraud, un drôle, un fils de » Touché de ce compliment, il accepta ses bonnes grâces, et obtint par contre-coup celles du roi. Il les perdit, épousa une femme de mauvaises mœurs, se ruina, resta sept ans en prison pour dettes, passa le reste de sa vie dans les embarras d'argent, regrettant sa jeunesse, perdant la mémoire, écrivaillant de mauvais vers qu'il faisait corriger par Pope avec toute sorte de tiraillemens d'amour-propre, rimant des obscénités plates, traînant son corps usé et son cerveau lassé à travers la misanthropie et le libertinage, jouant le misérable rôle de viveur édenté et de polisson en cheveux blancs. Onze jours avant sa mort, il avait épousé une jeune fille qui se trouva être une coquine. Il finit comme il avait commencé, par la maladresse et l'inconduite, n'ayant réussi ni à être heureux ni à être honnête, n'ayant employé un esprit viril et un talent vrai que pour son mal et le mal d'autrui.

C'est qu'il n'était pas né épicurien. Son fonds, vraiment anglais, c'est-à-dire énergique et sombre, répugnait à l'insouciance aisée et aimable qui permet de prendre la vie comme une partie de plaisir. Son style est travaillé et pénible. Son ton est virulent et acerbe. Il fausse souvent la comédie pour arriver à la satire haineuse. L'effort et l'animosité se marquent dans tout ce qu'il dit et fait dire. C'est un Hobbes, non pas méditatif et tranquille comme l'autre, mais actif et irrité, qui ne voit que du vice dans l'homme, et se sent homme jusqu'au fond. Le seul travers qu'il repousse, c'est l'hypocrisie; le seul devoir qu'il prescrive, c'est la franchise. Il veut que les autres avouent leur vice, et il commence par avouer le sien. « Quoique je ne sache pas mentir comme les poètes, dit-il, je suis aussi vain qu'eux; » puis, parlant de sa reconnaissance : « Voilà, madame, la gratitude des poètes, qui, en bon anglais, n'est qu'orgueil et ambition. » Chez lui, nulle poésie d'expression, nulle conception d'idéal, nul établissement de morale qui puisse consoler, relever ou épurer les hommes. Il les parque dans leur perversité et dans leur ordure, et s'y installe avec eux. Il leur montre les vilénies du bas-fond où il les confine; il veut qu'ils respirent cette fange; il les y enfonce, non pour les en dégoûter comme d'une chute acciden-

telle, mais pour les y accoutumer comme à une assiette naturelle. Il arrache les compartimens et les ornemens par lesquels ils essaient de couvrir leur état ou de régler leur désordre. Il s'amuse à les faire tatter, il se complait dans le tapage des instincts déchainés; il aime les retours violens du pêle-mêle humain, l'embrouillement des méchancetés, la dureté des meurtrissures. Il déshabille les convoitises, il les fait agir tout au long, il les ressent par contre-coup, et, tout en les jugeant nauséabondes, il les savoure. En fait de plaisir, on prend ce qu'on trouve : les ivrognes de barrière, à qui l'on demande comment ils peuvent aimer leur vin bleu, répondent qu'il soule tout de même et qu'ils n'ont que cela d'agrément.

Qu'on puisse oser beaucoup dans un roman, on le comprend. C'est un œuvre de psychologie voisine de la critique et de l'histoire, ayant des libertés presque égales, parce qu'elle contribue presque également à exposer l'anatomie du cœur. Il faut bien qu'on puisse représenter les maladies morales, surtout lorsqu'on le fait pour compléter la science, froidement, exactement, et en style de dissection. Un tel livre de sa nature est abstrait : il se lit dans un cabinet, sous la lampe; mais transportez-le sur le théâtre, empirez ces scènes d'alcôve, réchauffez-les par des scènes de mauvais lieux, donnez-leur un corps par les gestes et les paroles vibrantes des actrices; que les yeux et tous les sens s'en remplissent, non pas les yeux d'un spectateur isolé, mais ceux de mille hommes et femmes confondus dans le parterre, irrités par l'intérêt de la fable, par la précision de l'imitation littéraire, par le ruissellement des lumières, par le bruit des applaudissemens, par la contagion des impressions qui courent comme un frisson par tous ces nerfs excités et tendus! Voilà le spectacle qu'a fourni Wycherley et qu'a goûté cette cour. Est-il possible qu'un public, et un public de choix, soit venu écouter de pareilles scènes? Dans *l'Amour au bois*, à travers les complications de rendez-vous nocturnes et de viols acceptés ou commencés, on voit un bel esprit, Dapperwitt, qui veut vendre Lucy, sa maîtresse, à un beau gentilhomme du temps, Ranger. Il la vante, avec quels détails! Il frappe à la porte; l'acheteur cependant s'impatiente et le traite comme un nègre. La mère ouvre, veut vendre Lucy pour elle-même et à son profit, les injurie et les renvoie. On amène alors un vieil usurier puritain et hypocrite, Gripe, qui d'abord ne veut pas financer. « Payez donc à dîner! » Il donne un *groat* pour un gâteau et de l'ale. La marraine se récrie, il lâche une couronne. « Mais pour les rubans, les pendans d'oreille, les bas, les gants, la dentelle et tout ce qu'il faut à la pauvre petite. » Il se débat. — Allons! une demi-guinée. — « Une demi-guinée! » dit la vieille. — Je t'en prie, va-t'en; prends l'autre guinée aussi, deux guinées, trois guinées, cinq; voilà, c'est tout ce que j'ai. — Il me faut aussi ce grand anneau à cachet, ou je

ne bouge pas ! » Elle s'en va enfin, ayant tout extorqué, et Lucy fait l'innocente, semble croire que Gripe est un maître à danser, et lui demande sa leçon. Ici quelles scènes et quelles équivoques ! Enfin elle crie, la mère et des gens apostés enfoncent la porte ; Gripe est pris au piège, on le menace d'appeler le constable, on lui escroque cinq cents livres sterling. Faut-il conter le sujet de *l'Épouse campagnarde* ? On a beau glisser, on appuie trop. Horner, gentilhomme qui revient de France, répand le bruit qu'il ne peut plus faire tort aux maris. Vous devinez ce qu'entre les mains de Wycherley une pareille donnée peut fournir, et il en tire tout ce qu'elle contient. Les femmes causent de son état, et devant lui se font détromper par lui, et s'en vantent. Il y en a trois qui viennent chez lui, font ripaille, boivent, chantent, et quelles chansons ! C'est le débordement de l'orgie qui triomphe, se décerne elle-même la couronne et s'étale en maximes. « Notre vertu, dit l'une d'elles, est comme la conscience de l'homme d'état, la parole du quaker, le serment du joueur, l'honneur du grand seigneur : rien qu'une grimace pour duper ceux qui se fient à nous. » A la dernière scène, les soupçons éveillés se calment sur une nouvelle déclaration de Horner. Tous les mariages sont salis, et ce carnaval finit par une danse des maris trompés. Pour comble, Horner propose au public son exemple, et l'actrice qui vient dire l'épilogue achève l'ignominie de la pièce en avertissant les faux galans qu'ils aient à se bien tenir, et que s'ils peuvent duper les hommes, « ce n'est pas aux femmes qu'on en peut donner à garder. »

Mais ce qui est véritablement unique, et le plus extraordinaire des signes de ce temps, c'est qu'au milieu de ces provocations nulle circonstance repoussante n'est omise, et que le conteur semble tenir autant à nous dégoûter qu'à nous depraver. A chaque instant, les élégans, même les dames, mettent en tiers dans la conversation ce qui, depuis le *xvi^e* siècle, accompagne l'amour. Dapperwitt, en offrant Lucy, dit pour excuser les retards : « Laissez-lui le temps de mettre sa longue mouche sous l'œil gauche et de corriger son haleine avec un peu d'écorce de citron. » Lady Flippant, seule dans le parc, s'écrie : « Malheureuse femme que je suis ! j'ai quitté le troupeau pour mettre les chiens à mes trousses, et pas un vagabond ivrogne qui vienne trébucher sur mon chemin ! Les mendiants en loques, les ramasseuses de cendres ont meilleure chance que moi. » Ce sont là les morceaux les plus doux, jugez des autres ! Il prend à tâche de révolter même les sens ; l'odorat, les yeux, tout souffre devant ses pièces ; il faut que ses auditeurs aient des nerfs de matelot. Et c'est de cet abîme que la littérature anglaise est remontée jusqu'à la sévérité morale, jusqu'à la décence excessive qu'elle

s'impose aujourd'hui! Ce théâtre est comme une guerre déclarée à toute beauté, à toute délicatesse. Si Wycherley emprunte à quelque écrivain un personnage, c'est pour le violenter ou le dégrader jusqu'au niveau des siens. S'il imite l'Agnès de Molière (1), il la marie afin de profaner le mariage, lui ôte l'honneur, bien plus la pudeur, bien plus encore la grâce, change sa tendresse naïve en instinct éhonté et en confessions scandaleuses (2). S'il prend la Viola de Shakespeare (3), c'est pour la traîner dans des bassesses d'entremetteuse, parmi les brutalités et les coups de main. S'il traduit le rôle de Célimène, il efface d'un trait les façons de grande dame, les finesses de femme, le tact de maîtresse de maison, la politesse, le grand air, la supériorité d'esprit et de savoir-vivre, pour mettre à la place l'impudence et les escroqueries d'une courtisane « forte en gueule. » S'il invente une fille presque honnête, Hippolyta, il commence par lui mettre dans la bouche des paroles telles qu'on n'en peut rien transcrire. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, qu'il crée ou qu'il copie, qu'il blâme ou qu'il loue, son théâtre est une diffamation de l'homme, qui rebute en même temps qu'elle attire, et qui écœure quand elle corrompt.

Un don surnage pourtant, la force, qui ne manque jamais dans ce pays, et y donne un tour propre aux vertus comme aux vices. Quand on a écarté les phrases d'auteur tout oratoires et pesamment composées d'après les Français, on aperçoit le vrai talent anglais, le sentiment poignant de la nature et de la vie. Wycherley a ce lucide et hardi regard qui saisit dans une situation les gestes, l'expression physique, le détail sensible, qui fouille jusqu'au fond des crudités et des bassesses, qui atteint, non pas l'homme en général et la passion telle qu'elle doit être, mais l'individu particulier et la passion telle qu'elle est. Il est réaliste, non pas de parti-pris, comme nos modernes, mais par nature. Il plaque violemment son plâtre sur la figure grimaçante et bourgeonnée de ses drôles pour nous porter sous les yeux le masque implacable où s'est collée au passage l'em-

(1) Dans l'*Épouse campagnarde*.

(2) On connaît la lettre d'Agnès dans Molière : « Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles, etc. » Regardez la façon dont Wycherley l'a traduit : « Dear, sweet Mr Horner, my husband would have me send you a base, rude, unmannerly letter; but I won't, and would have forbid you loving me, but I won't; and would have me say to you, I hate you, poor Mr Horner, but I won't tell a lie for him. For I'm sure if you and I were in the country at cards together, I could not help treading on your toe under the table, or rubbing knees with you, and staring in your face, till you saw me, and then looking down, and blushing for an hour together, etc. »

(3) Dans le *Plain dealer*.

preinte vivante de leur laideur. Il charge ses pièces d'incidens, il multiplie l'action, pousse la comédie jusqu'aux situations dramatiques; il bouscule ses personnages à travers les coups de main et les violences, il va jusqu'à les fausser pour outrer la satire. Voyez dans Olivia, qu'il copie d'après Célimène, la fougue des passions qu'il manie. Elle peint ses amis comme Célimène, mais avec quels outrages! « Milady Automne? — Un vieux carrosse repeint. — Sa fille? — Splendidement laide, une mauvaise croûte dans un cadre riche. — Oui, la vieille au bout de la table... — Renouvelle la coutume grecque de servir une tête de mort dans les banquets. » Nos nerfs modernes ne supporteraient pas le portrait qu'elle fait de Manly son amant, et celui-ci l'entend par surprise. A l'instant elle se redresse, le raille en face, se déclare mariée, lui dit qu'elle garde les diamans qu'elle a reçus de lui, et le brave. « Mais, lui dit-on, par quel attrait l'aimiez-vous? Qu'est-ce qui avait pu vous donner du goût pour lui? — Ce qui force tout le monde à flatter et à dissimuler, sa bourse; j'avais une vraie passion pour elle. » Son impudence est celle d'une courtisane déclarée. Amoureuse dès la première vue de Fidelio, qu'elle prend pour un jeune homme, elle se pend à son cou, « l'étouffe de baisers; » puis dans l'obscurité elle tâtonne pour le trouver en disant : « Où sont tes lèvres? » Il y a une sorte de « férocité » animale dans son amour. Elle renvoie son mari par une comédie improvisée; puis, avec un mouvement de danseuse : « Va-t'en, mon mari, et viens, mon ami. Justement les seaux dans les puits : l'un descendant fait monter l'autre. » Elle éclate d'un rire mordant : « Pourvu qu'ils n'aillent pas comme eux se heurter en route et se casser l'un l'autre! » Surprise en flagrant délit et ayant tout avoué à sa cousine, dès qu'elle entrevoit une espérance de salut, elle revient sur son aveu avec une effronterie d'actrice : « Eh bien! cousine, lui dit l'autre, je le confesse, c'était là de l'hypocrisie raisonnable. — Quelle hypocrisie? — Je veux dire, ce conte que vous avez fait à votre mari; il était permis, puisque c'était pour votre défense. — Quel conte? Je vous prie de savoir que je n'ai jamais fait de conte à mon mari. — Vous ne me comprenez pas, bien sûr; je dis que c'était une bonne manière d'en sortir, et honnête, de faire passer votre galant pour une femme. — Qu'est-ce que vous voulez dire, encore une fois, avec mon galant, et qui est-ce qui a passé pour une femme? — Comment! vous voyez bien que votre mari l'a pris pour une femme! — Qui? — Mon Dieu! mais l'homme qu'il a trouvé avec vous! — Seigneur! Vous êtes folle à coup sûr. — Oh! ce jeu-là est insipide, il est blessant. — Et se jouer de mon honneur est encore plus blessant. — Quelle hardiesse admirable! — De la hardiesse, moi! à moi un tel langage. Oh bien! je ne

reverrai plus votre visage. Lettice, où êtes-vous? Venez, laissons là cette mauvaise femme médisante. — Un mot d'abord, madame, je vous prie; pourriez-vous jurer que votre mari ne vous a pas trouvée avec... — Jurer! Oui, que quiconque est monté dans ma chambre, inconnu, dans l'obscurité, homme ou femme, je ne le connais pas, et par le ciel, et par tout ce qui est bon; et si je meurs, puisse-je n'avoir jamais une seule joie dans ce monde ni dans l'autre! Oui, et je veux être éternellement... — Damnée! et vous l'êtes; mais vous n'avez plus besoin de vous parjurer: autant jouer franc jeu. — O horrible! horrible avis! Sortons, ne l'entendons pas; viens, Lettice, elle nous corromprait.» Voilà de la verve, et si j'osais conter les audaces et les vérifications de l'action nocturne, on verrait que M^{me} Marneffe a une sœur et M. de Balzac un devancier.

Il y a un personnage qui montre en abrégé son talent et sa morale, tout composé d'énergie et d'indélicatesse, Manly le *plain dealer*, si visiblement son favori, que les contemporains ont donné à l'auteur en surnom le nom de son héros. Manly est peint d'après Alceste, et l'énormité des différences mesure la différence des deux mondes et des deux pays. Il n'est pas gentilhomme de cour, mais capitaine de vaisseau, avec les allures des marins du temps, « la casaque tachée de goudron et sentant l'eau-de-vie, » prompt aux voies de fait et aux jurons sales, appelant ses gens chiens et esclaves, et, quand ils lui déplaisent, les jetant à coups de pied dans l'escalier. « Mylord, dit-il à un seigneur avec un grondement de dogue, les gens de votre espèce sont comme les prostituées et les filous, dangereux seulement pour ceux que vous embrassez. » Puis, quand le pauvre homme essaie de lui parler à l'oreille: « Mylord, tout ce que vous m'avez appris en me chuchotant ce que je savais d'avance, c'est que vous avez l'haleine puante; voilà un secret pour votre secret. » Quand il est dans le salon d'Olivia avec « ces perroquets bavards, ces singes, ces échos d'hommes, » il vocifère comme sur son gaillard d'arrière: « Silence, bouffons de foire! » et il les prend au collet. « Pas de caquetage, babouins! dehors tout de suite, ou bien... » Et il les met à la porte. Voilà ses façons d'homme sincère. — Il a été ruiné par Olivia, qu'il aime et qui le renvoie. La pauvre Fidelia, déguisée en homme et qu'il prend pour un adolescent timide, vient le trouver pendant qu'il ronge sa colère: « Je puis vous servir, monsieur; au pis, j'irais mendier ou voler pour vous. — Bah! encore des vanteries... Tu dis que tu irais mendier pour moi? — De tout mon cœur, monsieur. — Eh bien! tu iras faire l'entremetteur pour moi. — Comment, monsieur? — Oui, auprès d'Olivia. Va, flatte, mens, agénouille-toi, promets n'importe

quoi pour me l'avoir. Je ne peux pas vivre sans l'avoir. » Et lorsque Fidelia revient lui disant qu'Olivia l'a embrassée, et de force, avec un emportement d'amour : « Son amour!... l'amour d'une prostituée, d'une sorcière! Ah! ah! n'est-ce pas qu'elle embrasse bien, monsieur? Bien sûr, je me figurais que ses lèvres... Mais je ne dois plus me les figurer. Et pourtant elles sont si belles que je voudrais les baiser encore, — m'y coller, — puis les arracher avec mes dents, les mâcher en morceaux et les cracher à la face de son entreteneur!... » Ces cris de sauvage annoncent des actions de sauvage. Il va la nuit avec Fidelia pour entrer sous son nom chez Olivia, et Fidelia, par jalousie, résiste. Son sang s'émeut alors, un flot de fureur lui monte à la face, et il lui crie tout bas d'une voix sifflante : « Ah! tu es donc mon rival? Eh bien! alors tu vas rester ici et garder la porte à ma place, pendant que j'entre à ta place. Puis, quand je serai dedans, si tu oses bouger de cette planche ou souffler un mot, je lui couperai la gorge, à elle d'abord, et si tu l'aimes, tu ne risqueras pas sa vie. Et la tienne aussi, je sais que la tienne au moins, tu l'aimes. Pas un mot, ou je commence par toi! » Il renverse le mari, autre traître, reprend à Olivia la cassette de bijoux qu'il lui avait donnée, lui en jette quelques-uns, disant « qu'il n'a jamais quitté une fille sans la payer, » et donne cette même cassette à Fidelia, qu'il épouse. Toutes ces actions paraissaient alors convenables. Wycherley prenait dans sa dédicace le titre de son héros, *Plain dealer*; il croyait avoir tracé le portrait d'un franc honnête homme, et s'applaudissait d'avoir donné un bon exemple au public. Il n'avait donné que le modèle d'une brute déclarée et énergique. C'est là tout ce qu'il restait de l'homme dans ce triste monde. Wycherley lui ôtait son manteau mal ajusté de politesse française, et le montrait avec la charpente de ses muscles et l'impudence de sa nudité.

A côté d'eux, un grand poète aveugle et tombé, l'âme remplie des misères présentes, peignait ainsi le tumulte de l'orgie infernale : « Béliel vint le dernier, le plus impur des esprits tombés du ciel, le plus grossier dans l'amour du vice pour lui-même... Nul n'est plus souvent dans les temples et aux autels, quand le prêtre devient athée, comme les fils d'Éli qui remplirent de leurs débauches et de leurs violences la maison de Dieu. Il règne aussi dans les cours et dans les palais, et dans les cités luxurieuses, où le bruit de l'orgie monte au-dessus des plus hautes tours, avec l'injure et l'outrage, quand la nuit obscurcit les rues, et que ses fils se répandent au dehors, gorgés d'insolence et de vin. »

H. TAINÉ.

DE LA

RENAISSANCE LITTÉRAIRE

EN GRÈCE

LES POÈTES ZALOKOSTAS ET ORPHANIDIS.

I.

La renaissance littéraire de la Grèce n'a pas été, comme son réveil politique (1), l'objet d'une attention passionnée de la part des autres peuples. C'est chose toute simple : le grec est considéré, dans le reste de l'Europe, comme une langue morte, et l'on s'inquiète peu de savoir quelle sorte de langage a succédé à l'idiome splendide d'Homère. L'étude de ce langage offrirait cependant un très vif intérêt, car, sous les diverses transformations qu'il a subies depuis quatre siècles, il est facile de reconnaître chacune des phases dramatiques que le peuple grec a lui-même traversées. Les Vénitiens, les Génois, les Francs, les Turcs, tous les peuples qui ont successivement occupé ce malheureux pays ont laissé dans la langue même des traces de leur passage. En Épire, où l'oppression musulmane s'est montrée la plus dure, où elle subsiste encore, le grec est à peu près méconnaissable, tant il est surchargé de barbarismes albanais et turcs. En Morée, où la domination des Francs s'est maintenue le plus tard, où leur influence s'est le mieux établie, les idiomes, mé-

(1) Voyez, sur les héros des guerres de l'indépendance en Grèce, la *Revue* du 15 avril, 15 juin et 1^{er} octobre 1859.

langés d'une foule de mots italiens, sont moins dénaturés et moins rudes. D'autre part, il est tel village, telle montagne du Péloponèse ou de la Roumélie, dont les habitans ont, par le fait du hasard ou d'une résistance exceptionnelle, échappé à l'introduction de presque tout élément étranger, et conservé comme de purs diamans dans leur dialecte des termes et des paroles antiques. A laisser même de côté toutes les considérations par lesquelles l'étude de la grammaire d'une nation peut se rattacher à la philosophie et à l'histoire, à n'envisager le grec moderne que comme un instrument plus ou moins parfait, une forme plus ou moins harmonieuse de la pensée, on y trouve une langue expressive et pittoresque, remarquable par l'abondance et l'éclat des images, par les contrastes saisissans que produit la réunion de tant d'élémens divers. Les molles consonances italiennes, les sons gutturaux, vagues et prolongés des langues orientales, les termes âpres et sauvages de l'albanais s'y mêlent sans cesse aux expressions sonores, amples et mélodieuses du grec pur. Antique par le fond, barbare à la surface, correcte et magistrale dans son essence même, fantasque et déréglée dans ses détails extérieurs et dans ses accessoires, semblable en quelque sorte à ces bas-reliefs qui gisent au pied du Parthénon, dont les formes divines, ensevelies sous une couche de limon et de mousse, ne demanderaient qu'un peu de travail et de soin pour reparaître avec toute leur perfection sculpturale, cette langue est le symbole caractéristique de l'état social où le peuple qui la parle est resté plongé pendant plusieurs siècles.

Dès que cette situation a changé, dès qu'avec l'indépendance les Grecs ont vu les conditions morales et matérielles de leur existence se transformer radicalement, ils ont voulu effacer tout vestige du temps de l'esclavage, non-seulement dans leur législation et dans leurs mœurs, mais jusque dans leur vocabulaire. Les hommes qui se mirent alors à la tête de ce mouvement littéraire eurent à éviter un dangereux écueil : on pouvait craindre en effet qu'ils ne se laissassent aller à une réaction trop violente en voulant créer de prime-saut une langue si pure, si correcte, si éloignée de la langue vulgaire, que le peuple ne l'eût pas comprise, et ne se la fût jamais appropriée; mais ils eurent soin de ménager les transitions et de se tenir sans cesse à la portée de l'intelligence commune. Aussi la renaissance des lettres en Grèce offre-t-elle jusqu'à ce jour deux périodes bien marquées. La première transformation, qui fait suite immédiate aux guerres de l'indépendance, ne diffère du style et du génie demi-barbares des improvisateurs populaires que par l'absence des solécismes grossiers et par une composition moins inculte; l'autre, qui s'accomplit maintenant, accuse un progrès immense sur la précédente : la

forme y est presque antique, et la pensée se rapproche sensiblement du génie de la poésie moderne.

Une grande fête académique célébrée par les Athéniens offre chaque année aux voyageurs qui parcourent la Grèce l'occasion de reconnaître le caractère tout national de la nouvelle poésie hellénique. Chaque année, l'académie d'Athènes ouvre un concours poétique, et elle décerne un prix, fondé par l'opulent patriote Ambroise Ralli, au poète dont l'œuvre est jugée la plus remarquable par l'invention et la plus propre à ramener la langue à sa pureté première. Le jour fixé pour la clôture solennelle de ce concours est le 25 mars, anniversaire de la proclamation de l'indépendance hellénique. Ce jour-là, Athènes tout entière est en mouvement : toutes les classes de la société montrent un empressement égal ; les cafés et les bazars sont déserts ; les places sont encombrées par la foule, qui gesticule, crie, discute avec l'emportement naturel à ce peuple. Après la lecture d'un rapport sur les diverses productions soumises au concours, le président proclame le vainqueur, le félicite au nom de la nation, récite à haute voix ses vers, et pose sur son front une couronne de laurier. Au sortir de la séance, le poète couronné est accueilli par les acclamations de la foule et reporté chez lui presque en triomphe. On ne peut se faire une idée des querelles et des tempêtes qui jusqu'au dernier moment agitent ce grand débat littéraire.

Les poètes athéniens de nos jours sont donc animés de la même ambition qui poussait les grands poètes du passé à rechercher avant tout les suffrages populaires. Leurs accens s'adressent, non point à une classe privilégiée de lettrés et de savans, mais à la nation tout entière, et c'est d'elle seule qu'ils attendent la récompense et le prix de leurs travaux. Le gouvernement du roi Othon, absorbé par d'autres soins, n'a point encore songé à aider les poètes de son concours : sauf la fondation Ralli, Athènes n'a point d'institution destinée à protéger les lettres ; cette indifférence du pouvoir laisse du moins aux écrivains une indépendance qui maintient en eux dans toute sa vigueur primitive l'énergie du sentiment patriotique et populaire, source féconde de leurs inspirations. Une autre condition rapproche en Grèce les poètes du peuple ; c'est la modicité même du prix de leurs ouvrages, qui obtiennent ainsi une circulation des plus rapides. Ce n'est pas seulement pour les lire qu'on les achète, mais pour en apprendre par cœur les plus remarquables passages. Que de fois, pendant mes courses à l'intérieur de la Grèce, dans un caravansérail enfumé, n'ai-je pas entendu des artisans, des marchands, des voyageurs de la plus médiocre apparence, déclamer à tour de rôle les plus belles tirades de quelque récent poème, après avoir chanté les vieilles romances de leurs improvisateurs ! Le peuple

grec aime ses poètes, et il sait à l'occasion les secourir dans leurs besoins et les soutenir dans les épreuves de la vie publique. Qu'un écrivain par exemple soit privé des ressources nécessaires à l'impression de ses œuvres, il fait appel à la nation et lance de toutes parts des listes de souscription qui sont rapidement couvertes de signatures (1). En 1858, un poète satirique, Soutzo, ayant été condamné à la prison pour de trop directes offenses à la dignité royale, les autorités durent, le jour de la condamnation, appeler toutes les troupes sous les armes afin de contenir l'effervescence de la foule et de s'opposer à la délivrance du prisonnier (2).

Avant d'examiner en détail les plus remarquables productions qui ont succédé, dans la même langue et sur le même sol, aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, il convient d'en esquisser la physionomie générale. Le sentiment qui domine la poésie grecque moderne tout entière, le mobile qui l'entraîne, le principe qui la féconde, c'est l'amour de la patrie et de la liberté. A l'époque où le joug de la domination musulmane était le plus pesant, la liberté avait déjà, au sein des forêts profondes, sur le sommet des montagnes abruptes, ses autels et ses défenseurs, ses poètes et ses soldats; tandis que les klephtes versaient leur sang pour elle, les improvisateurs la chantaient. Aujourd'hui les Hellènes sont encore trop voisins de l'époque de leur affranchissement pour que leurs poètes n'y trouvent pas la source à peu près exclusive de leur inspiration. La douce mélancolie, la vague tristesse, les rêveries des imaginations occidentales sont des sentiments étrangers à la muse des Grecs modernes. Le culte du pur idéal n'a point encore pénétré dans cette race, que les besoins de la réalité pressent de toutes parts, et qui doit lutter encore contre les obstacles multipliés que rencontre sa régénération : race active, audacieuse, héroïque, mais naturellement peu portée aux contemplations abstraites; douée néanmoins de grands instincts poétiques, sensible aux moindres impressions, trouvant dans les circonstances les plus ordinaires de la vie l'occasion de chanter et d'improviser. La na-

(1) Les livres ne sont pas le seul mode de publicité que les écrivains grecs aient à leur disposition. Les journaux qui, au nombre de cinquante environ, paraissent chaque jour à Athènes ou dans les villes principales, et qui, grâce à la liberté dont la presse jouit en Grèce, discutent à leur gré et souvent avec plus d'emportement que de sagesse les actes du gouvernement, réservent à peu près tous une place à des vers ou à des romans. Il existe surtout un certain nombre de recueils littéraires dont le but est d'entretenir dans les classes élevées le culte des lettres, de diriger le goût public, d'épurer le langage et d'enseigner aux écrivains modernes à suivre les traditions saines et pures de l'antiquité. On peut citer l'*Euterpe* et la *Pandore*; ce dernier recueil, fondé il y a une dizaine d'années par MM. Dragoumis, Rangabé, Pappargipoulo, est le plus important.

(2) Le roi Othon a depuis fait grâce au poète et lui a rendu la liberté.

ture, dont le spectacle nous emporte si facilement vers les hautes régions de l'idéal et de l'infini, exerce sur les Grecs une influence profonde: ils l'aiment avec passion, ils en jouissent avec ivresse; mais ici les sensations dominent encore la pensée: ils s'arrêtent à l'admiration de la beauté visible, et leur esprit ne franchit pas la limite des horizons terrestres. Leurs poètes excellent dans le récit et la description; ils savent encadrer en de magiques paysages les curieux épisodes de leur histoire, ou les légendes merveilleuses empruntées aux superstitions et aux traditions populaires; ils affectionnent les teintes chaudes et colorées dont la splendide lumière qui éclaire le ciel de la Grèce leur a livré le secret; ils attachent un prix souvent exagéré à la perfection matérielle du vers et à l'harmonie des périodes. Doit-on s'en étonner? La langue d'Homère et de Platon, si riche, si sonore, si prosodique, si mélodieusement accentuée, ne semble-t-elle pas bien faite pour leur inspirer le culte de la forme et les entraîner à la recherche souvent exclusive d'une harmonie toute musicale? Dans une pièce fugitive, *Pensées de solitude* (1), un des poètes les plus aimés de la Grèce moderne, M. Rizo Rangabé, a néanmoins laissé échapper quelques accens empreints d'une religieuse émotion et d'une véritable mélancolie. Voici cette page, la seule de ce genre qui soit tombée sous nos yeux :

« A peine la lune a-t-elle doré nos pâles horizons, que je m'enfuis dans les déserts, loin des hommes et des cités bruyantes. La nature, livre sublime sorti de la main de Dieu, déroule ses pages à mes yeux, et, le cœur plein d'un trouble mystérieux, je contemple la terre solitaire et le ciel paisible.

« O Nature, lorsque, le soir, tu rejettes amoureusement le voile qui dérobe aux regards profanes tes vénérables beautés, quelle heure magique, quelle harmonie, quelle joie pour tes austères amans!

« Avec quelles extases pieuses mon âme, perdue dans le vague éther, comprend alors ce réciproque amour qui fait que les astres gravitent les uns vers les autres, et que le nuage s'endort tranquille sur le sein frémissant des mers!

« Oui, un lien ineffable unit la créature au Créateur. La forêt qui tressaille, le lac qui sommeille, le torrent qui gronde, le zéphyr qui passe, tout a sa voix dans l'hymne de l'universelle harmonie. Quant à moi, discordance plaintive, rythme inutile et déplacé dans ce concert immense, je suis au sein de l'immortel chef-d'œuvre comme un membre retranché, triste, seul, étranger au mouvement qui entraîne tout autour de moi, semblable au miroir des eaux qui reflète les vapeurs colorées de l'air, les feuilles des forêts, les fleurs du printemps, et qui n'a par lui-même ni forme ni couleur. »

(1) *Poésies diverses*, par A. Rizo Rangabé, Athènes, 1859, chez André Coromylas, tome I^{er}, p. 245.

Citons encore du même poète une charmante légende intitulée *la Voyageuse*. C'est l'une des imitations les plus heureuses qui aient été faites de la manière originale et naïve des bardes populaires. Elle rappelle complètement le style de ces derniers, et servira d'introduction naturelle, de prologue, si l'on veut, au tableau de la première période littéraire qui a succédé au temps où les improvisateurs étaient les seuls représentans de la poésie hellénique.

« Jeune fille aux cheveux d'or, aux épaules d'albâtre, où vas-tu par ce chemin désert? Il est minuit; ne sais-tu pas qu'à cette heure les esprits se promènent, que les fées glissent sur la prairie, et que les néréides (1) dansent sur la montagne?

« — Si les néréides dansent à cette heure, qu'elles dansent! Ce n'est point elles que je cherche. Vous qui passez, n'avez-vous point vu mon bien-aimé sur les chemins que vous avez suivis?

« — Et quand nous l'aurions vu, ton bien-aimé, sur les chemins que nous avons suivis, à quoi donc aurions-nous pu le reconnaître?

« — Il était grand, élancé; il était jeune, beau comme le soleil du printemps; son sourire était doux comme une journée de mai; il chantait sur sa lyre comme le rossignol. Il avait le miel sur sa bouche, l'amour dans ses yeux, la valeur dans son âme, et moi dans son cœur. Ensemble nous avons passé des années de joie et de bonheur, pareils aux inséparables tourterelles. Un jour, il m'a dit: « Viens auprès de moi, laisse-moi t'embrasser; il faut nous quitter. Vois-tu là-bas? Les balles pleuvent comme la grêle, le choc des épées retentit. Ce bruit m'appelle. Regarde ces pallikares, ils dansent leur danse guerrière; c'est moi qu'ils attendent pour conduire leur chœur sauvage. Écoute ces femmes, ces enfans qui gémissent; c'est moi qu'ils attendent pour les venger.

« — Ainsi, mon fidèle, tu pars! Tu pars et tu me laisses! Tu rencontreras d'autres belles; tu en aimeras une autre, et moi, tu m'oublieras!

« — Ne pleure pas, mon enfant; penche ton front sur mes lèvres; laisse-moi t'embrasser. Adieu, porte-toi bien. Je te serai fidèle jusqu'à ce que je meure. Lorsque les neiges seront tombées trois fois, et que trois fois elles auront fondu, tu entendras mes pas, tu entendras ma voix, et tu seras sur mon cœur.

« Et il partit. Trois fois la neige est tombée, elle a fondu trois fois, et j'ai pleuré pendant trois années sombres et malheureuses. Je ne l'ai pas entendu, je ne l'ai pas revu. Et maintenant, je parcours les montagnes, les plaines, les jardins, les déserts. Voyageurs qui m'écoutez avec des larmes dans vos yeux, n'y a-t-il plus d'espoir? S'il n'y en a plus, donnez-moi la mort. Voyageurs qui jouissez des délices de la route, oh! dites-moi où vous l'avez vu? Si vous l'avez vu à quelque fête, je cours l'y rejoindre; si vous l'avez vu dans la tombe, je veux m'y coucher près de lui.

(1) Les Grecs modernes appellent *néréides* ou *neraides* non-seulement les esprits des eaux, mais encore ceux qui fréquentent les lieux élevés. Les paysans du Magne et de la Laconie par exemple croient que les cimes du Taygète sont le séjour de trois femmes surnaturelles qui apparaissent parfois au moment des orages, et qu'ils appellent *néréides*.

« — Douce jeune fille, puisque tu me le demandes, j'ai vu ton bien-aimé. Il n'était point dans la tombe, il n'était point à une fête; seulement il passait avec mille hommes. Descends là-bas, gagne la montagne par ce chemin qui monte, peut-être à ton tour le verras-tu passer. Ses vêtements sont noirs, ses larmes sont noires, son fusil est noir, son cœur est noir aussi.

« L'enfant descendit et prit le chemin qui monte. Elle escalade les rochers, elle marche près des abîmes, elle va sur la montagne. Près d'elle, les bêtes des forêts passent et grondent; seul, son bien-aimé ne passe pas. Ses yeux brûlent, son cœur se fend; elle s'assied sur un tertre de gazon, elle chante sa tristesse, et elle pleure. Une voix se fait entendre.

« — Qui a troublé mon sommeil? qui vient fouler le frais gazon sur ma tombe? N'étais-je pas un digne pallikare? J'ai tué trente Turcs, j'en ai pris quarante. Des lauriers ornaient mon sabre et ma lyre, et cependant je soupirais. « Je reviendrai après les troisièmes neiges, » avais-je dit; mais en faisant cette promesse, je n'avais pas consulté l'inflexible Charon (1). Avant le retour de la troisième neige, une balle m'a frappé à mon tour. Mon corps est froid, mon amour seul est toujours ardent.

« — Oh! c'est toi, j'entends tes pas, je reconnais ta voix! Combien de temps m'as-tu laissée seule et désespérée! Viens, afin que, t'ayant revu, je ne te quitte plus!

« — O jeune fille, ma chambre est noire et mon lit est étroit. Où je suis, les rayons du soleil ni la rosée des nuits n'ont jamais pénétré.

« — Qu'importe si ton lit est étroit et si ta chambre est noire? Dussé-je te suivre jusque dans la nuit sauvage de la mort, j'irai; dussé-je me coucher au fond de l'abîme, ce sera mon paradis!

« Elle voit l'ombre de son bien-aimé souillée de poussière, de poudre et de sang, comme au jour de sa dernière bataille. Les chiens aboient, les coucous pleurent, les rafales agitent les cyprès, le vent glacé du nord déracine les platanes, emportant avec lui des sanglots, des soupirs, et l'écho funèbre du psaume des morts; les nuages noirs courent et sèment la foudre, les éclairs luisent sur deux cadavres. »

Cette ballade a toutes les allures des petits drames fantastiques dont la poésie populaire de l'Épire et de la Thessalie surtout offre de nombreux exemples. Les improvisateurs savaient inventer à merveille de charmantes épopées et de romantiques histoires, lorsqu'ils n'avaient pas à chanter le trépas d'un klephte ou les exploits

(1) Charon était, comme on le sait, la personnification de la mort chez les anciens. Cette tradition s'est perpétuée, et les Grecs modernes ne désignent jamais la mort sous un autre nom. L'imagination du peuple et de ses poètes représente ce personnage redoutable sous mille formes diverses. Le plus souvent c'est un vieillard à la barbe blanche, au regard sinistre, au bras armé d'une faux, ou bien c'est un cavalier monté sur un coursier fantastique comme celui de la ballade de Lénore; il pousse devant lui les jeunes gens, il traîne les vieillards, il porte les femmes en croupe, et les petits enfans sont rangés en file sur le pommeau de sa selle; c'est encore une hirondelle noire qui plane sur le monde, et qui abat à chaque instant son vol pour décocher une flèche contre sa proie.

d'un capitaine. M. Rangabé est à peu près le seul des poètes lettrés de la Grèce qui les ait suivis aussi loin dans le domaine de la pure fantaisie. Il appartient donc tout à la fois à l'ère des improvisateurs par le genre de quelques-unes de ses meilleures compositions et à l'ère moderne par le tour moins abrupt qu'il sait donner à sa pensée, comme par l'époque à laquelle il a publié ses œuvres. Aussi, tout en nous reportant aux temps primitifs, où la poésie naissait entièrement de l'instinct populaire, nous ramène-t-il sans effort à l'époque où les lettres sont devenues en Grèce l'objet d'une étude approfondie et raisonnée, et de laquelle date la renaissance qu'on s'est proposé de suivre ici dans ses diverses phases et dans ses rapides progrès.

II.

Le poète George Zalokostas, né à Janina quelques années avant le commencement de l'insurrection grecque, personnifie de la façon la plus accentuée l'époque de transition qui suivit immédiatement les guerres de l'indépendance. L'exceptionnelle énergie de la race belliqueuse à laquelle il appartient, la sauvage beauté des sites qui entourèrent son enfance, les mélancoliques vallons de Paramythia, les roches sanglantes de Souli, les forêts sombres de Dodone et les alpes verdoyantes du Pinde, où s'écoula tour à tour sa jeunesse, toutes ces influences expliquent la séve et l'originalité de son talent, le rythme vigoureux de son vers, l'harmonie un peu barbare de sa poésie. Sa muse s'est éveillée au bruit du combat, à la lueur des feux nocturnes du *liméri* (1). Zalokostas ne fut pas un des derniers à prendre les armes; ses œuvres laissent voir à chaque instant le klephte à côté du poète. Il décrit avec prédilection les habitudes et les passions guerrières, les luttes corps à corps, ces combats disproportionnés où l'audace et la ruse donnaient presque toujours la victoire au plus faible. *Le Khan de Gravia*, par exemple, est le récit d'un de ces brillants épisodes que l'histoire n'a pas coutume de relever, mais que la poésie aime toujours à recueillir et à parer de ses commentaires.

« En face de Gravia, la montagne retentit du bruit des instrumens; les armes d'or étincellent, les foustanelles blanches s'agitent. Par une pente oblique et rapide, un chœur de soldats descend; la flûte aux sons aigus accompagne leur voix. C'est Odyssée aux pieds légers qui les conduit; il se dirige vers le khan, et il couve dans son sein un projet audacieux.

« — Valeureux compagnons, dit-il, c'est ici que la patrie vous appelle;

(1) Camp ou bivouac dans les montagnes.

une armée innombrable va s'abattre sur ces lieux, et ce caravansérail obscur peut devenir pour nous un champ d'immortelle gloire. Les vieux morts de Sparte s'éveilleront et feront trembler le sol sous le pied des Turcs épouvantés; l'ombre de Diacos (1) entendra avec une grande joie le bruit retentissant du mousquet! »

En effet, les barbares traversent bientôt le fleuve en foule; les hommes crient, les chevaux hennissent, les adversaires sont en présence. A partir de ce moment, la fantaisie du poète s'empare des moindres détails de l'action, et en compose toute une petite épopée.

« Au-devant de tous, un derviche s'avance; il presse de l'éperon le flanc de son coursier. — Où vas-tu? lui crie Odyssée, fils d'Androuzots.

« — Je vais là où se trouvent les ennemis du prophète; je veux chanter Allah sur leurs cadavres!

« — O fils du prophète, reprend Odyssée, là où tu vas, il n'y a ni minaret ni mosquée, mais un bon fusil qui parle. Écoute sa voix.

« Soudain le derviche, lâchant ses rênes et son sabre, se renverse en arrière et roule sur la terre, qu'il baigne de son sang. »

Après toute une journée de lutte sanglante, la nuit tombe enfin. « Le métal luisant des armes ne brille plus; les monts, les bois, les abîmes sont silencieux. Les Turcs, semblables à des loups affamés, ont resserré leurs lignes autour du misérable khan. » Bientôt le sommeil, « frère de la mort, » s'empare d'eux. Le pacha lui-même, après une longue résistance, s'endort sur les épais coussins qui couvrent le sol de sa tente. A peine a-t-il fermé les yeux que l'ombre du derviche atteint au début de la journée lui apparaît et dit : « Ne crains rien, ô pacha, je suis le messenger d'une bonne nouvelle; réjouis-toi, tu seras vainqueur des Grecs! — Et ce disant, le mort s'éloigna de son ami en lui jetant un regard plein de sarcasme. — Tu souris, ô pacha! murmura-t-il entre ses lèvres blêmes avant de disparaître; à ton réveil, tu verseras des larmes noires. »

Par ces derniers vers, l'auteur veut dire sans doute que quelque démon favorable aux Hellènes revêtait la forme du derviche pour inspirer au pacha une sécurité funeste, en lui prédisant une victoire qu'il ne devait pas remporter. L'apparition de ce fantôme prouve l'attrait que le merveilleux exerce sur l'imagination des Grecs, et la foi que ces derniers ajoutent aux rêves, arme puissante, disent-ils, dont les êtres surnaturels font usage pour prémunir les hommes contre les périls du lendemain ou pour les pousser à leur perte. On rencontre encore dans l'intérieur de la Grèce, en Épire surtout, des

(1) L'un des chefs grecs dont le nom revient le plus souvent dans les romances populaires.

femmes qui font métier de sorcellerie et prétendent posséder la science mystérieuse de l'interprétation des songes. Les gens du peuple ont à ce sujet une foule de croyances singulières. De même qu'ils s'imaginent que l'eau de certaines sources, qu'ils appellent *agiasma*, et devant lesquelles ils ne s'arrêtent jamais sans y plonger la tête, a la vertu de prévenir ou de guérir les maladies, ils croient aussi que l'ombre de certains arbres fait naître des songes tristes ou sourians, qu'il est des lieux, consacrés depuis plusieurs siècles par la superstition, où il faut aller dormir pour connaître l'avenir d'une façon certaine, et lorsqu'un pressentiment les tourmente ou qu'une inquiétude vague les agite, ils vont passer la nuit dans une église, afin de procurer à leur sommeil quelque apparition rassurante.

Le lendemain donc, le pacha, comptant sur la perfide promesse de l'ombre, livra de nouveau bataille; mais la poignée de braves renfermée dans les murailles du khan sortit triomphante de cette lutte inégale. Les vainqueurs n'eurent qu'une seule perte à déplorer, et le poète rend ce touchant hommage à l'unique victime de cette chaude affaire :

« Il est minuit; la lune et son cortège d'étoiles éclairent le sombre firmament; tout est silencieux; dans le lointain seulement, quelques détonations attardées troublent encore les échos.

« Il est minuit; les klephtes, sans rien dire, creusent les froides entrailles de la terre; ils ensevelissent un de leurs compagnons. Nulle fleur ne servira d'oreiller à sa tête, nulle branche verdoyante n'invitera les oiseaux à venir chanter près de lui.

« Sur cette tombe, l'encens ne brûle point; le psaume des morts ne résonne pas sa triste mélodie; je n'entends pas non plus, ô vaillant Caplani, les gémissements de ta mère! »

Cette dernière scène, pleine de charme et de poésie, jette une ombre de douce tristesse sur ce petit drame militaire, qu'elle termine fort naturellement, car les klephtes avaient coutume d'ensevelir leurs morts sur le champ de bataille même, et pour ne point faillir à l'accomplissement de ce devoir, ils s'exposèrent plus d'une fois à voir leur triomphe se changer en défaite, grâce au retour subit d'un ennemi plus nombreux. La privation de sépulture est aux yeux des Grecs la plus lamentable des infortunes; la condition des corps non ensevelis, exposés aux intempéries de l'air et à l'avidité des bêtes sauvages, excite en eux plus de terreurs que la mort elle-même. Ils croient que les âmes des malheureux dont le corps n'a point eu de funérailles errent éternellement au fond des solitudes, le long des fleuves, sur les bords de la mer, implorant sans cesse des prières, impuissantes d'ailleurs à terminer leur supplice. De leur côté, les Turcs ne manquaient jamais de trancher la tête aux cada-

vres des Grecs restés en leur pouvoir, et d'exposer ce hideux trophée aux injures et aux profanations d'une populace fanatique. De toutes les chances de la guerre, c'était celle que les klephtes redoutaient le plus. Aussi, lorsqu'ils étaient obligés de s'éloigner précipitamment du lieu du combat, emportaient-ils sur leurs épaules leurs blessés et leurs morts; si la nécessité d'une fuite rapide les obligeait de renoncer à ce précieux fardeau, ils n'hésitaient pas à décapiter de leurs propres mains leurs compagnons d'armes, alors même que ces malheureux n'avaient pas achevé de rendre le dernier soupir.

A voir l'inquiétude immense qui agite le peuple grec au sujet de la destinée des âmes dans l'autre monde, le soin superstitieux qu'il apporte à l'accomplissement des cérémonies funèbres dans la crainte que la moindre omission ne procure aux mânes du défunt les plus sinistres infortunes, on pourrait croire que la pensée de la mort excite en lui des terreurs et une appréhension toutes particulières. Loin de là, cette pensée est familière à ce peuple, elle l'accompagne partout, jusque dans ses réjouissances publiques, et si elle jette parfois sur son imagination une teinte de mélancolie, elle ne lui cause ni trouble ni frayeur. Voici un singulier exemple de ce que nous avançons. — Le jour de Saint-George, nous entrâmes dans un petit village qui porte le nom de ce saint, vénéré par toute la Grèce; les habitants de ce village, situé au fond des montagnes de la Laconie, célébraient la fête de leur patron et dansaient sur la place publique, aux portes de leur chétive église, autour d'une estrade sur laquelle deux ou trois musiciens chantaient en s'accompagnant d'un instrument discord et sauvage. Écoutez les étranges paroles de ce chant dont on répétait en chœur le refrain monotone :

« Réjouissez-vous, jeunes gens et jeunes filles; voici le soir qui vient; Charon compte nos jours un à un.

« Dansons sur cette terre qui doit nous dévorer.

« — Charon n'a ni discrétion ni pitié; il prend les vieillards, il prend les petits enfans sur le sein des nourrices...

« — Sous cette terre, nous descendrons tous un jour. Elle dévore sous les grands arbres les jeunes gens et les pallikares, et sous les fleurs, les belles jeunes filles...

« — Réjouissez-vous, jeunes gens et jeunes filles. Charon est résolu à ne pas laisser une âme sur la terre (1). »

Et les montagnards de Laconie qui dansaient au refrain de cette funèbre antienne avaient le regard joyeux et le sourire aux lèvres.

(1) Nous ne possédions que quelques fragmens de cette chanson, que nous avons retrouvée tout entière dans un opuscule sur la poésie grecque populaire, récemment publié à Athènes par M. Sp. Zampélio.

On voit maintenant combien les chants inspirés à Zalokostas par la pensée de la mort devaient répondre au sentiment populaire : ceux où il célébrait les joies du combat ne rencontraient pas de moins nombreux échos ; mais faut-il le suivre pas à pas sur tous les champs de bataille où il a servi, le mousquet à la main, la cause de l'indépendance ? Selon les chances capricieuses de la guerre, Zalokostas passe sans cesse de la Roumélie en Morée, de la Morée en Roumélie, un jour poursuivant les Turcs, et l'autre poursuivi par eux, errant tout à la fois en trouvère et en paladin, se battant toute la journée, et le soir charmant ses compagnons d'armes par la peinture de leurs propres exploits. Tantôt il fuit dans les montagnes, sans ressources et presque découragé ; tantôt il entre victorieusement dans une ville, chantant une ode à la liberté. Sans entrer dans tous les détails de sa vie militaire, on peut en rapporter cependant ici les épisodes les plus saillants. A la tête de quelques partisans déterminés, Zalokostas guerroyait en Étolie vers la fin de l'année 1824. Surpris un jour par une nombreuse troupe de Turcs, près du village de Machala, il n'hésita point à accepter la bataille. Presque au début de l'action, il vit tomber à ses côtés un jeune homme du nom de Nasos, auquel il avait voué une amitié toute particulière. Les périls de ce combat inégal ne l'empêchèrent pas de rendre à son ami les derniers devoirs. Il lui ferma les yeux, tourna son visage du côté de l'orient, et jeta sur son cadavre la cape de poils de chèvre que portent les Albanais. Il allait s'éloigner, lorsqu'une jeune femme, que le pauvre Nasos avait épousée quelques jours auparavant, accourut cherchant partout son mari dans la mêlée. Zalokostas se contenta de lui montrer du doigt le manteau qui couvrait le cadavre. A ce signe, la jeune femme éperdue se jette sur le corps inanimé de Nasos, couvre ses lèvres de baisers, et, saisissant le sabre que le mort tenait encore dans sa main crispée, elle veut mettre fin à ses jours. Zalokostas l'arrête, lutte un instant avec elle et parvient à la désarmer ; mais, pendant ce court espace de temps, il avait été séparé du reste de sa troupe : une nuée d'ennemis l'environne, il est fait prisonnier et conduit dans la forteresse de Vrachori (1). La nuit suivante, ayant réussi à ébranler l'un des barreaux de la fenêtre étroite de sa prison, il fixa solidement à l'autre l'extrémité de la ceinture démesurément longue qu'il portait autour de la taille, et qui fait partie du costume des pallikares ; puis il se laissa glisser le long de la muraille. Il ne put atteindre le sol qu'en se laissant tomber d'une assez grande hauteur ; le bruit de sa chute réveilla une sentinelle qui fit feu au hasard, et qui donna ainsi l'alarme à toute la garnison. Le jour

(1) Ville principale de l'Étolie.

commençait à poindre ; le fugitif n'eut que le temps de se jeter dans un marécage où il resta toute la journée, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles et caché dans une épaisse touffe de joncs. Le soir seulement, il osa quitter ce dangereux abri, et il se rendit à Missolonghi, que les musulmans assiégèrent peu de temps après (1825). Pendant ce siège, qui coûta à la Grèce son sang le plus généreux, Zalokostas se distingua par un trait d'audace vraiment héroïque. Au bout de plusieurs mois de blocus, la ville était réduite aux dernières extrémités ; ses défenseurs, décimés par la faim, les maladies et le feu de l'ennemi, suffisaient à peine à la garde des murs. Un soir, de grands feux, allumés sur le sommet des monts qui bornent au nord la plaine de Missolonghi, annoncèrent aux assiégés qu'un renfort inespéré leur arrivait de ce côté ; mais il y avait peu d'espoir que ceux qui venaient ainsi à leur secours parvinssent à traverser les lignes ottomanes : il s'agissait donc de leur frayer un passage. A la faveur d'une nuit profondément obscure, Zalokostas, accompagné d'un seul homme et chargé de matières incendiaires, sortit de la ville, trompa les avant-postes ennemis en leur adressant la parole en albanais, et pénétra au centre même du camp. Ayant choisi l'endroit où les tentes se trouvaient le plus rapprochées les unes des autres, il entourra l'un de ces abris de résine et de poix, y mit le feu et s'éloigna. Il comptait que l'incendie gagnerait de proche en proche et pratiquerait une large trouée, à travers laquelle le renfort si ardemment désiré pourrait passer peut-être en profitant du tumulte et de la confusion que cet accident ne manquerait pas de faire naître parmi les Turcs. Son compagnon ayant été reconnu par un soldat et tué d'un coup de pistolet, Zalokostas le vengea sur l'heure, chargea sur ses épaules le cadavre de son ami, et put regagner la ville, grâce au désordre causé par l'explosion de l'incendie. Malheureusement le temps était très calme, le feu se propageait lentement, une pluie torrentielle survint, les flammes furent éteintes, et la ville ne put être secourue.

Quelques semaines plus tard, les Missolonghiotes au désespoir effectuèrent cette sortie qui est restée justement célèbre. Le soldat-poète était de la troupe héroïque qui chercha à se faire jour l'épée à la main à travers les Turcs, et qui fut aux trois quarts massacrée. Après avoir erré quelque temps dans les montagnes du canton de Zigos, il rencontra un petit nombre de Souliotes avec lesquels il réussit à traverser le golfe de Lépante sur une barque abandonnée. Ils rejoignirent ensemble à Nauplie le fameux partisan Caraïskakis, qui venait d'être investi par le gouvernement du commandement des armées de terre et chargé de déloger les Turcs de l'acropole d'Athènes. Zalokostas échappa ainsi à tous les dangers ; on le verra

regretter plus tard de n'avoir pas été atteint, comme tant d'autres, par une balle ennemie.

Après la pacification de la Grèce, il entra au service du roi Othon. Il semble que l'heureuse étoile qui l'avait constamment protégé pendant dix années d'une existence pleine d'aventures et de périls l'ait abandonné à partir du jour où sa vie cessa d'être exposée à la chance des batailles. En effet, malgré sa réputation de bravoure et sa renommée de poète, il ne sortit pas des grades subalternes de l'armée, et il fut aussi frappé alors dans ses affections les plus chères par la perte d'un enfant tendrement aimé. La douleur profonde qu'il ressentit lui inspira les stances suivantes adressées à la lune :

« O lune bien-aimée, tu ne souffres pas, et je souffre; pourquoi donc paraîs-tu si triste là-haut dans le ciel?

« Toi qui répands tes rayons d'or sur la terre et de magiques enchantemens sur les flots, pourquoi m'enveloppes-tu d'une lueur si pâle que je ressemble à un trépassé dans son tombeau?

« O lune, parmi les anges qui habitent tes royaumes, mon ange n'est-il pas? Et n'est-ce pas un baiser de tes lèvres que ta lumière m'apporte?

« Écoute ma prière, prends ce soupir, et dis à mon enfant que mon âme dort avec lui sous la terre. Et s'il veut savoir quand mes maux finiront, réponds-lui qu'ils ne seront terminés que lorsque tes rayons bleus rencontreront ma tombe. »

Ce fut pour le talent de Zalokostas l'occasion d'une remarquable transformation. L'enthousiasme de la liberté, l'enivrement du combat, l'éclat des aventures guerrières, s'effacent en lui devant le sentiment de douleur qui l'absorbe. Sa muse se replie tristement sur elle-même, et en même temps rencontre des inspirations plus pénétrantes, qui se traduisent en de moins rudes accens. De cette époque datent ses meilleures poésies fugitives. Il en est une, *le Poète*, dans laquelle Zalokostas fait allusion à lui-même et au présentiment de sa fin prochaine :

« L'étoile du matin tremble à l'horizon; les coteaux, les bois, les montagnes ne sont encore que des ombres douteuses; les prés s'abreuvent de la rosée nocturne; le rossignol chante, et de blanches lueurs paraissent et disparaissent sur les vagues irisées de la mer.

« Les esprits invisibles tressent des couronnes d'or sur le sommet des monts, et les anges concourent à ce mystérieux travail. Tout est parfum, fleurs, feuilles et branches.

« Assis près d'une source, un jeune homme, un poète, promène un regard distrait sur les vagues objets de la terre; il soupire et s'entretient avec la solitude.

« O triste nuit, quelle magie tu exerçais sur moi, et de quelle joie tu me pénétrais lorsque j'étais auprès de ma bien-aimée! Aujourd'hui, tandis que

les couples d'oiseaux conversent au fond des bois touffus, moi, je poursuis dans les déserts un fantôme qui m'échappe.

« On l'appelait Chryso, elle était jeune et belle : à quoi lui ont servi la beauté, la jeunesse en face de l'injuste Parque ? L'impitoyable Charon, ce froid chasseur, la vit et la prit.

« O vous qui l'avez connue, sources, forêts, oiseaux et fleurs, ne dites pas que je suis insensible, si vous me voyez encore de ce monde à travers lequel je me traîne comme un spectre. Je voudrais mourir, car la vie est un tourment, et la mort une fête.

« Charon l'entendit : les amandiers n'ont pas encore fleuri dans les champs, et déjà le jeune homme dort sous la terre près de Chryso.

« Deux arbres mystérieusement accouplés ombragent cette double tombe, et lorsque le vent passe, ils s'inclinent l'un vers l'autre comme pour un baiser. »

L'œuvre capitale de Zalokostas, celle qui lui a coûté le plus d'efforts et qui a le plus contribué à sa renommée, est un poème intitulé : *Armatoles et Klephtes*. L'antagonisme du klephte et de l'armatole ne fut pas une des moindres calamités que la Grèce asservie eut à subir. L'armatole était une sorte de grand feudataire, institué pour la première fois sous le règne de Soliman II et chargé d'administrer dans de certaines limites les terres soumises à sa juridiction, de veiller à la sûreté des routes, de maintenir la tranquillité du pays, de réprimer la continuelle effervescence des populations chrétiennes. Sa charge était héréditaire. Le but de cette institution avait été de donner une sorte de satisfaction au sentiment national du peuple conquis : satisfaction illusoire, car, pour conserver ses biens et sa dignité, l'armatole se voyait forcé de pactiser sans cesse avec l'oppresseur. Quand il était las de servir les Turcs, ou qu'il avait quelque injure à venger, il se faisait klephte. Ce dernier était au contraire l'homme libre par excellence, l'ennemi juré de tout ce qui tenait au conquérant de près ou de loin. Le klephte et l'armatole se trouvaient donc sans cesse aux prises ; par malheur, il arrivait souvent que l'un sous le prétexte de la tranquillité publique, et l'autre sous celui de la liberté, cachaient des querelles particulières et ne cherchaient qu'à terminer les armes à la main d'antiques haines de famille. Ils entretenaient ainsi une sorte de guerre civile presque aussi funeste au pays que la domination musulmane elle-même. Cette période de l'histoire des Grecs est fort obscure ; elle ne nous est guère connue que par la poésie populaire, qui, fidèle interprète du sentiment national, jette un romanesque intérêt sur le klephte, vaillant, généreux, indompté, fuyant l'oppression dans le désert et préférant la compagnie des aigles et des loups à celle des Turcs. Zalokostas a puisé, dans le souvenir traditionnel de ces dissensions intestines, le sujet de son meilleur et dernier poème. Il le dédie aux

mânes de cet enfant qu'il devait rejoindre prématurément dans la tombe. La scène se passe en Épire, à Janina. L'âme du poète, en se reportant vers l'âpre berceau de sa première jeunesse, retrouve la sève et la vigueur de ses inspirations d'autrefois. Voici l'invocation qui lui sert de début :

« O muses, lumières divines de l'esprit, dissipez un instant les ténèbres du passé et soulevez à mes yeux le voile qui couvre le temps de notre esclavage ! Transportez-moi sur le sol sacré de l'Épire, au fond de ses montagnes saintes. O Temps, et toi, Mort, fléaux du monde, laissez-moi puiser aujourd'hui dans le trésor de votre double richesse, toi dans les pages mystérieuses de ton livre, et toi dans les froides tombes.

« Je vois le mont Tmara (1), la neige couvre les forêts du sein desquelles son fier sommet s'élance ; je vois le lac alimenté par les ondes noires du Cocyte, et l'île sur laquelle la résidence d'été et les palais efféminés d'un féroce pacha s'élèveront plus tard. Une tour apparaît seule en ces lieux, la tour triangulaire d'un armatole. »

Là vivait, puissant et heureux, l'armatole Chloros, régnant sans conteste sur les contrées environnantes. Cette paisible existence dura jusqu'au jour où il donna la main de Despo, sa fille, au brave Kentros. Parmi les hommes d'armes du vieux chef, il en était un, Photos, qui, violemment épris de Despo, avait osé la demander à son père, lui, le serviteur, le soldat aux gages de Chloros. « Eh quoi ! lui avait répondu ce dernier, si je te prends pour gendre, qui dressera ma table ? Qui aura soin de faire luire le fourreau de mon sabre et le canon de ma carabine ? » Irrité de cette réponse dédaigneuse, le jeune homme, pendant qu'on célébrait les noces de Despo, se sauva dans la montagne, s'y fit klephte, et se mit à ravager sans relâche les terres de son ancien maître. Lamprinos, fils de l'armatole, et Kentros essayèrent vainement de délivrer le pays de cet hôte dangereux. Photos, à la tête d'une audacieuse bande, les repoussa toujours ; les ayant enfin attirés dans une embuscade, il les conduisit chargés de chaînes au fond des gorges du Midjikelli (2).

« D'épaisses nuées s'amassent et noircissent le ciel ; l'ouragan court sur les abîmes, les chênes déracinés roulent en bas dans la plaine, et les oiseaux s'envolent de toutes parts à la recherche d'un asile.

« Au sein d'un étroit vallon protégé par les rochers et par un bois de sapins aux feuilles épineuses, l'invincible klephte a établi son *liméri*. Là, il règne et couve dans son sein le feu sacré qui doit un jour embraser et ravager la Grèce. Ses soldats veillent sur ses prisonniers, qu'ils accablent de tourmens et d'injures. »

(1) Haute montagne en face de Janina.

(2) Autre montagne à quelques lieues de Janina.

A la faveur de la tempête, Kissas, protopallikare (1) de Chloros, réussit, sous le costume d'un paysan, à pénétrer dans le *liméri*, espérant trouver un stratagème pour sauver ses amis. Les klephtes le reconnaissent et lui font subir les plus cruels supplices. « Photos, s'écrie l'infortuné, si tu crois au Christ, si tu as encore quelque espoir de sauver ton âme, ne me laisse pas mourir avec mes péchés, fais-moi venir un confesseur. » Photos n'a point hâte de terminer les jours de ses captifs; il veut jouir longuement de leurs douleurs. Le poète redescend alors dans la demeure désolée de l'armatole.

« Tout auprès du *pyrgos*, il est un petit sanctuaire. Une lampe de cuivre y brûle entre l'image pensive d'un saint et la boîte peinte où le passant dépose son humble offrande pour l'encens et la cire. Devant l'image, une jeune femme est debout, les mains croisées dans l'attitude de la prière; elle attache un morne regard sur la face dorée du bienheureux.

« Elle ne peut prier; son cœur est en proie à mille tortures; son âme rêve la vengeance. La douleur a flétri l'éclat de ses vingt ans, comme le souffle du vent flétrit la fleur du narcisse; mais, sous son teint pâle, ses traits ont conservé leur délicate beauté.

« Soudain un bruit d'armes et de pas se fait entendre. Le vieil armatole entre dans le temple; à la sauvage expression de son visage, il est aisé de deviner qu'une tempête de passions couve dans son sein. Sa chevelure toute blanche s'échappe de son feutre pourpre et tombe en boucles épaisses sur ses larges épaules. La poignée de son sabre frappe ses genoux; il est fort comme un jeune homme.

« — Despo, dit-il, les ténèbres de la nuit ont achevé la moitié de leur course; il est temps de te reposer. — Mon père, la douleur ne dort pas; la vengeance ne laisse pas l'esprit en repos. Kissas, notre fidèle Kissas, est dans le *liméri* des klephtes; il n'a pas délivré mon frère, il n'a pas tué le meurtrier de Kentros. Le lendemain de mes noces, j'ai pris des habits de deuil.

« Soudain son cœur s'enflamme, la colère sillonne son front et fait trembler convulsivement ses lèvres, des éclairs jaillissent de ses yeux. — Mon père, l'âme de Kentros erre et soupire dans quelque solitude ignorée, sur une terre non purifiée par l'encens. Jusques à quand verserons-nous des pleurs inutiles? Courons le venger; son sang nous appelle. »

Cette douleur sans larmes, ce courroux viril, sont bien dans les traditions de la poésie populaire de la Grèce, traditions dont Zalkostas ne s'éloigne jamais, et dans lesquelles il trouve sa force et son originalité. La femme, telle que les improvisateurs l'ont chantée, est une création toute spéciale de la muse des Grecs modernes. Le patriotisme, le dévouement et une mâle pudeur sont ses premiers attributs. L'amour conjugal et l'amour maternel se confondent dans son cœur avec l'amour de la patrie; elle n'aime son mari que parce

(1) Sorte d'aide-de-camp.

qu'il combat pour la liberté; elle n'élève son enfant qu'en vue des luttes où elle espère qu'il se distinguera quelque jour. Les vertus humbles et douces du foyer domestique, la grâce et le charme de la créature délicate, sensible et faible sont étrangers à ce type tout héroïque. Loin de s'abandonner à de vaines plaintes, Despo se redresse et crie aux armes. Elle préside aux préparatifs du combat, excite les guerriers et distribue les panoplies décrochées par elle de la muraille, tandis que sa vieille mère prie et pleure dans son oratoire. Enfin Chloros donne le signal du départ.

A peine l'armatole et ses soldats ont-ils traversé le lac qu'ils rencontrent inopinément ceux qu'ils allaient secourir, et qu'un klephte du nom de Dimaras, touché de leurs souffrances, avait délivrés pendant la nuit. Ils reprennent tous ensemble le chemin de la montagne dans l'intention de livrer à leur ennemi une de ces homériques batailles dont l'Épire a été si souvent le théâtre.

« Déjà les forêts se dépouillent de l'ombre de la nuit, et le soleil éclaire de ses premiers rayons les gorges du Midjikelli. Pas un souffle n'agit le bois silencieux; le torrent seul gronde au bas de la montagne. Sur la cime de chaque rocher, à l'entrée de chaque défilé, d'invisibles sentinelles veillent, tandis que leurs compagnons reposent encore sur leur couche de feuilles sèches. Photos est le neuvième; il dort au milieu d'eux. Sa main gauche est crispée sur la poignée de son sabre, sa droite serre la crosse dorée d'un pistolet. Le sommeil l'a surpris dans un accès d'étrange joie, et le sourire amer de son âme est gravé sur sa figure.

« Ils dorment sans crainte, et cependant les armatoles, habitués aux abîmes, sont déjà près d'eux. Dimaras, le sauveur de Kentros, les a guidés à travers d'infranchissables ravins, par des sentiers secrets... Le voici donc, ce lieu terrible où nul rayon ne pénètre, où les klephtes dorment, où les louves gardent leurs couvées! Le feu commence, le sang coule, les cris des combattants font tressaillir la montagne. O toi! lecteur qui aimes ta patrie, tu as horreur de cette inimitié qui pousse des frères à s'entre-tuer. Détourne ton regard de cette scène de carnage.

Le poème finit par ce gracieux tableau du retour des armatoles vainqueurs :

« Le soleil au déclin de sa course argente les flots paisibles du lac, au milieu duquel l'île verdoyante sourit. Le *pyrgos* s'élève sur le rivage sablonneux; il apparaît de loin comme une forme magique. Debout sur le rempart, Despo, prodige de beauté, blanche, pâle, immobile comme un marbre, a les yeux fixés sur le bord opposé, du côté des forêts.

« Soudain une barque quitte le rivage et ride la surface des eaux; la proue divise les flots, et la poupe laisse après elle un sillon d'écume. Le cliquetis des armes retentit, l'or étincelle aux rayons du soleil couchant; mais dans la barque règne un silence profond. Hélas! pourquoi nul chant de victoire ne se fait-il entendre?

« Despo compte le nombre de ceux qui reviennent, elle en compte douze, elle compte encore : un seul manque, elle tremble ; mais bientôt elle reconnaît Kentros, Lamprinos et Chloros. Déjà l'esquif, ralentissant la rapidité de sa course, approche de la terre, et Despo, tirant de son sein des fleurs récemment cueillies, les répand, précieuse récompense, sur le groupe des vainqueurs.

« Puis elle jette sur un cadavre trois odorantes tubéreuses. Généreux Dimaras ! quel est le cœur que ta mort laisse solitaire ? quel est le flambeau nuptial que ton trépas éteint ? Que n'ai-je pu, moi aussi, parcourant le champ de bataille d'un pas rapide, mais combattant pour une meilleure cause, mourir et recevoir pour prix de ma valeur des fleurs tombées des mains de ma bien-aimée ! »

La dernière œuvre de Zalokostas fut couronnée par l'académie d'Athènes ; cette couronne ne s'adressait plus qu'à une tombe : le poète était mort depuis quelques mois, sans avoir joui du triomphe qui consacrait la célébrité et la popularité de son nom (1).

III.

L'idiome vulgaire qu'a employé Zalokostas n'est plus celui des poètes athéniens de nos jours. Depuis trente ans, cet idiome s'est peu à peu modifié ; il s'est débarrassé des locutions étrangères et des empreintes barbares qui le défiguraient ; il s'est transformé progressivement en une langue pure, grammaticale, mélodieuse, qui se perfectionne et s'enrichit chaque jour en puisant aux trésors du dialecte antique. L'école dont fait partie Zalokostas, et que les Athéniens appellent *vulgariste*, eède la place à un nouveau cycle qui compte parmi ses poètes les plus corrects et les plus élégans M. Orphanidis. Ce dernier est de Smyrne ; par la forme, la couleur et l'image, il diffère du poète de Janina autant que le ciel voluptueux et doux de sa patrie diffère du ciel austère de l'Épire. Au fond, la source de son inspiration est la même ; mais le théâtre et la mise en scène changent et se revêtent d'une parure plus harmonieuse et plus étudiée. Du sauvage séjour habité par les klephtes, nous entrons

(1) Zalokostas avait de son vivant publié dans la *Pandore* un certain nombre de pièces détachées. Après sa mort, ses œuvres ont été recueillies en 1859 par les soins de quelques amis et de sa veuve. Celle-ci a inscrit en tête du volume les lignes suivantes : « En publiant les œuvres complètes de mon bien-aimé Zalokostas, je regarde comme mon premier devoir de remercier la patrie du concours si délicat et si généreux qu'elle a prêté à cette publication. L'enthousiaste coopération de mes compatriotes, l'empressement de tous à subvenir aux frais de cet ouvrage, sont la plus douce récompense que puisse envier l'ombre de mon Zalokostas, le plus grand honneur fait à sa mémoire, la fierté de mes tristes et derniers jours. Cette œuvre est donc la propriété de la nation ; c'est un enfant orphelin qu'elle adopte, et que je lui confie tout baigné de mes larmes. »

dans l'une des contrées les plus séduisantes de la Hellade, contrée que M. Orphanidis (1) a parcourue tout à la fois en poète et en naturaliste, cueillant le jour des fleurs près des fontaines que d'antiques traditions ont rendues sacrées en Phocide et en Béotie, et le soir écoutant les superstitieuses légendes racontées par les gens du pays. Au retour de ce voyage et sous l'impression qu'il en avait gardée, il écrivit le poème d'*Anna et Phloros ou la Tour de Pétra* (2). L'action se passe au pied du vert Hélicon, non loin de la ville de Livadie, que les Grecs appellent l'*humide* à cause des sources nombreuses qu'elle renferme, du torrent qui baigne ses murs et des neiges du Parnasse, qui la couronnent dans le lointain. Nous avons nous-même visité le paysage dans lequel l'auteur a encadré son récit, et, par un singulier hasard, nous avons aussi entendu raconter la légende que M. Orphanidis a prise pour canevas de son poème.

On sait que l'Hélicon est une montagne de la Béotie dont les anciens avaient fait l'un des séjours préférés des muses. Au dire de l'historien Pausanias, nulle plante vénéneuse n'en souillait le sol, et les vipères elles-mêmes, endormies sur ces tièdes coteaux, ne se nourrissaient que d'herbes inoffensives et parfumées qui ôtaient tout danger à leurs morsures. Apollon, Mercure, Bacchus, Orphée, Hésiode avaient leurs statues sous les arbres d'un bois sacré où s'élevait un temple que les plus grands artistes s'étaient plu à embellir de leurs chefs-d'œuvre. De ces splendeurs, il ne reste aujourd'hui qu'un poétique souvenir; mais la nature n'a pas changé, les vallons y sont toujours pleins de fraîcheur, de parfums et d'ombrages : un bois touffu, sur la lisière duquel on rencontre les ruines mélancoliques d'un petit monastère, couvre le penchant du mont; plus haut, une assise de rochers chaudement colorée par le soleil se dresse, comme pour garantir la vallée du souffle des orages et empêcher que, la nuit, quelque rafale n'emporte au loin les célestes fantômes des neuf sœurs. La végétation luxuriante de l'Hélicon forme un contraste frappant avec la désolante aridité de presque toutes les montagnes de la Grèce, qui semble avoir perdu ses fleuves et ses forêts en même temps que ses dieux. A une demi-journée de marche, au pied du Parnasse, la ville de Livadie, se détachant avec élégance sur un fond de rochers sombres, serpente en amphithéâtre autour d'un tertre élevé et montre au loin ses coupoles byzantines et ses minarets élancés. Sur la route de Thèbes à Livadie, à quelque distance du mont Hélicon, l'on aperçoit une ruine qui date du moyen âge et dont les murs semblent avoir été noircis par le feu. Je passais en cet

(1) Il occupe à l'académie d'Athènes une chaire de botanique.

(2) Publié pour la première fois à Athènes, chez Vilars, 1855.

endroit un soir d'automne (1854), accompagné d'un Thébain, mon hôte de la veille, qui se rendait à Livadie comme moi. J'invitai mon compagnon de route à monter sur cette ruine, afin de mieux contempler le soleil qui se couchait derrière les cimes lointaines de l'Eubée. Le Thébain refusa obstinément et me dit que ces lieux étaient hantés par les esprits, que personne n'osait s'y arrêter, à l'exception toutefois des pâtres, qui passent en Grèce pour entretenir avec les êtres surnaturels un commerce assidu. Il me raconta même que, l'année précédente, un voyageur, parvenu au sommet de ces vieilles murailles, fut pris d'un inexplicable vertige, et se précipita dans l'abîme la tête la première. Il s'engagea ensuite dans un long récit d'histoires fantastiques; mais comme ces histoires composent précisément le fonds du poème qui a commencé la réputation de M. Orphanidis, c'est à ce dernier qu'il faut emprunter le récit de la romanesque aventure dont ces lieux furent le théâtre, suivant la foi populaire.

« Une tour de forme barbare s'élève sur le chemin de Thèbes; elle domine la plaine du Copais, où l'azur du ciel se reflète çà et là dans les eaux. Les chouettes chantent assises sur les corniches du toit; les hiboux, qui parlent dans le désert, ont leurs nids sous les balcons. Lorsque la lune, pâle, à demi noyée dans un océan de vapeurs, éclaire faiblement la campagne, on aperçoit un fantôme errant sur le pyrgos solitaire. Ce fantôme est celui d'une jeune fille vêtue d'une robe blanche qui tombe jusqu'à ses pieds: ses cheveux sont épars; ses traits, d'une beauté divine, expriment l'épouvante. Elle parcourt du sommet à la base, avec l'adresse et la légèreté des ombres, ce vieux donjon que le moindre vent fait trembler comme un cyprès et vibrer comme une lyre; elle agite les bras avec désespoir, comme pour demander du secours contre un pressant danger, apparaissant et disparaissant entre les créneaux, les balcons ciselés et les brèches béantes de la tour. Puis, se montrant à une fenêtre tournée vers l'orient, elle se penche au dehors et s'élance dans le vide en poussant un cri terrible que les échos des vallées répètent mille fois. »

Souvent aussi c'est un bruit d'armes, un éclat de rire confus; puis le tumulte cesse, et, par la muraille éventrée, une longue file de chevaux, de forme étrange, s'échappent emportant des cavaliers penchés sur leurs noires encolures; leurs sabots font jaillir des éclairs, leur galop retentit comme la foudre. Ils vont se précipiter dans les ravins du côté de Thèbes. Ce donjon était, il y a quelques siècles, la demeure d'un sinistre personnage, reflet un peu pâle des sombres héros de Byron, quoi qu'en dise M. Orphanidis, qui se défend quelque part d'avoir cherché à imiter le poète anglais. Cet homme, aussi beau que pervers, aussi riche que cruel, avait abordé les rivages de la Grèce seul, sur une barque légère, au milieu d'une

affreuse tempête. On ne savait de lui que deux choses : qu'il était de Venise et qu'il s'appelait Antonelli. Il n'avait pas tardé à se faire l'ami des Turcs, à imiter leur conduite, à remplir la contrée du bruit de ses orgies et de ses crimes. Aussi était-il l'effroi des citoyens paisibles, des femmes honnêtes et des vierges pudiques. Parmi ces dernières, il en était une pour laquelle Antonelli avait conçu une passion violente. Fille du vieux Lampros, riche habitant de Livadie, elle se nommait Anna, et elle était fiancée à un pallikare qu'elle aimait, Phloros. La veille du jour fixé pour le mariage, Antonelli entra dans Livadie, suivi d'une troupe nombreuse de cavaliers; il se rendit chez le toparque, homme toujours prêt à seconder une criminelle entreprise.

« La demeure de Lampros est toute en mouvement; la foule des amis et des proches remplit les vastes salles, et de nombreux serviteurs gardent les portes du vestibule. Les jeunes filles de Livadie, compagnes familières d'Anna, se sont assemblées et lui apportent la robe nuptiale, en chantant les couplets d'usage. Déjà le prêtre appelé dans la maison du père pour cette cérémonie a revêtu sa chape d'or, et les cierges de cire blanche brillent pour l'hyménée; déjà Phloros tient dans sa main la main tremblante d'Anna, lorsqu'un bruit effrayant se fait entendre autour de la maison; un cliquetis d'armes, des cris de soldats, jettent la terreur dans l'âme des conviés; la parole expire sur les lèvres du prêtre prêt à bénir les nouveaux époux. »

Au même instant, les satellites du toparque, à l'instigation d'Antonelli, font irruption dans la salle, se jettent sur le vieux Lampros, qu'ils entraînent, chargé de chaînes, sous une accusation mensongère. La jeune fille reste plongée dans le deuil, le sommeil la fuit: si parfois ses paupières appesanties se ferment, des songes affreux éloignent d'elle le repos et la forcent à désertir sa couche. Son père lui apparaît mort et baigné de sang. La pauvre enfant veut crier, mais un baiser de glace rend sa bouche muette. Alors le mort redevient vivant, et le vieillard doux et vénérable bénit sa fille avec un geste d'inexprimable tendresse.

Après plusieurs jours de désespoir et d'angoisse, Anna reçut un billet écrit d'une main inconnue. Ce billet lui assignait pour la nuit suivante un rendez-vous à l'autre de Trophonius; on lui promettait, si elle consentait à s'y rendre seule, de lui indiquer un moyen de sauver son père, encore vivant au fond des prisons du toparque. Anna, dont l'âme droite et pure ne soupçonnait nulle part la perfidie, n'hésita point à accepter cette mystérieuse entrevue. Elle courut s'agenouiller aux pieds de la madone, qui a son autel dans l'intérieur de toutes les familles grecques. Au moment où les premières paroles de sa prière sortirent de ses lèvres, la lampe qui brûlait devant l'image sainte s'éteignit brusquement. — Faites, s'écria la

jeune fille, effrayée de ce présage et troublée tout à coup par de funestes pressentimens, faites, ô Panagia, que mon espoir ne s'évanouisse pas comme cette faible lumière! — Et, reprenant courage, elle attendit le soir avec une fiévreuse impatience.

« La nuit vint enfin; Anna prit le chemin de l'autre prophétique. Un vent d'orage poussait rapidement de pesantes nuées qui voilaient toutes les lumières du ciel; le tonnerre mêlait sa voix à celle du torrent d'Hercyne, qui coule sur le rocher. Ce soir-là, le démon des tempêtes s'était assis sur la cime du Parnasse. Dans la ville, le silence, un silence d'esclaves, régnait; les chiens sauvages hurlaient dans la plaine. La jeune fille se hâte; chaque ombre la fait trembler, elle frissonne au moindre bruit. Son imagination troublée prête la vie aux choses inanimées. Les rochers se meuvent derrière elle et la suivent comme de gigantesques fantômes, les arbres étendent leurs bras décharnés, comme pour lui montrer la route que le destin lui ordonne de suivre; mais le souvenir de son père exalte son courage: elle arrive à l'entrée de la caverne redoutée où le dieu rendait jadis ses oracles. »

Cette sombre description laisse pressentir un malheur. En effet, c'est Antonelli lui-même qui a indiqué ce rendez-vous à la jeune fille, et quelques heures plus tard elle se trouve dans le pyrgos de Pétra, à la merci de son ravisseur. Cependant Phloros se met en campagne pour délivrer sa bien-aimée. Le poète aborde la description du camp de Phloros, devenu capitaine. Ce tableau est plein de vérité, et les figures des klephtes se détachent d'une manière frappante sur les contours harmonieux et doux du paysage au milieu duquel ils ont établi leur pittoresque bivouac.

« Des sources cristallines rafraîchissent les vertes forêts de l'Hélicon; là, les oiseaux chantent, et le printemps règne éternellement... C'est la troisième aurore depuis le jour où la fille de Lampros a disparu de Livadie. Près d'une fontaine, des hommes armés sont assis. A leur fière attitude, à leur longue chevelure, à leur poitrine velue, à leur terrible regard, on voit bien qu'ils sont tous de ces hôtes vaillans des montagnes, hommes libres, effroi des Turcs. Les uns fourbissent leurs armes étincelantes, les autres attisent le feu devant lequel rôtissent des agneaux entiers. Le plus grand nombre prête une oreille attentive aux récits guerriers d'un vieillard; d'autres groupes chantent, en regardant le ciel, la mort d'un frère ou d'un ami.

« Un seul, jeune, blond, de haute taille, se tient à l'écart, adossé au tronc d'un sapin touffu. Son visage pâle, sa tête tristement penchée sur sa poitrine, expriment éloquentement une douleur secrète. C'est Phloros. De temps à autre, son regard interroge le soleil, et mesure avec une sorte de colère la distance qui le sépare encore de l'horizon lointain du soir. Il semble reprocher à l'astre lumineux de mettre une lenteur inaccoutumée à parcourir sa carrière... Enfin le disque rougissant s'inclina vers le couchant, et ses derniers rayons envoyèrent des reflets pourprés sur les nuages roses et sur la neige des montagnes. Lorsque la nuit, mère du silence sacré, eut étendu

son voile sur la nature, les klephtes sortirent des bois et s'avancèrent sans bruit contre la tour de Pétra. »

Le Vénitien, toujours sur ses gardes, fait à ses ennemis une énergique résistance. Bientôt la porte extérieure est enfoncée; mais une seconde, plus pesante et plus massive que la première, s'oppose aux assaillans. Le sabre et l'arquebuse étant inutiles, ceux-ci prennent des armes de cyclopes, et, doués comme tous les héros populaires d'une force surnaturelle, ils lancent des quartiers de roches et des troncs d'arbres contre la muraille de fer. Phloros est le plus acharné, car, à travers le bruit du combat, la voix d'Anna se fait entendre. La seconde porte cède à son tour, et les assiégeans poussent un cri de victoire; mais un spectacle terrible les arrête. L'intérieur de la tour est en feu, les flammes la parcourent du sommet à la base, les poutres s'écroulent, et les défenseurs de ces murs ont disparu comme par enchantement. Saisis d'un superstitieux effroi, les klephtes croient au sortilège; persuadés qu'ils ont eu affaire à des démons subitement rentrés dans leurs domaines souterrains, ils reculent, lorsque Phloros distingue un bruit de chevaux galopant à travers la plaine; il regarde et aperçoit aux lueurs de l'incendie une légion de rouges fantômes qui fuient du côté de Thèbes. Il s'élance à leur poursuite et reconnaît au dernier rang, sur un même coursier, sa pâle fiancée et son redoutable ennemi. Il s'arrête, arme sa carabine en invoquant la Vierge, met un genou en terre pour mieux viser et tire. Le cheval est touché, il roule dans la poussière; mais le cavalier se relève en brandissant un cimeterre. Phloros reprend sa course. Il arrive; hélas! il ne retrouve plus que le cadavre sanglant de sa bien-aimée, et près d'elle l'arme de son meurtrier. — Depuis ce jour, on ne revit plus dans le pays aucun des acteurs de ce drame; il n'en reste comme souvenir, avec la tour incendiée, démantelée, fréquentée par de lamentables apparitions, que la tombe de la jeune fille, creusée par des mains inconnues, et sur laquelle s'épanouit un grand rosier qui ne cessa jamais de porter des fleurs.

Là se termine la légende telle que les habitans de l'ancienne Béo-tie la racontent, et l'on aime ce dénouement vague où les personnages s'évanouissent comme les ombres d'un rêve; mais M. Orphanidis a voulu continuer l'aventure : il fait partir Phloros pour l'Italie. Phloros, arrivé à Venise, apprend qu'Antonelli est condamné à mort pour de nouvelles crimes; il demande à remplir l'office de bourreau, et tranche de sa propre main la tête du coupable en prononçant le nom d'Anna. Puis il revient en Grèce et s'en va dans le monastère de Saint-Lucas demander aux austérités de la vie religieuse l'oubli du passé; mais il ne tarde pas à reconnaître le vieux Lampros lui-même dans l'hégomène du couvent. Ne pouvant supporter cette vue,

qui rouvre à chaque instant les blessures de son cœur, l'infortuné novice se sauve au sein des solitudes les plus inaccessibles du Par-nasse, où il meurt bientôt de douleur, de froid et de faim.

Le talent de M. Orphanidis se montre plus sûr et plus élevé dans un autre poème en cinq chants, *Chios esclave* (1). Le premier il a célébré l'héroïsme et les infortunes des îles, qui jusque-là tenaient fort peu de place dans la poésie grecque, et n'avaient guère inspiré qu'un petit nombre d'improvisations en l'honneur de Canaris et de Miaoulis. De toutes les îles de la Grèce, Chios est assurément la plus belle; elle n'a jamais cessé d'être aussi la plus malheureuse. Rien n'égale la douceur de son climat, la fertilité de son sol, la richesse et la variété de ses produits, la grandeur et la grâce de ses paysages; mais que de calamités et de désastres ont de tout temps accablé cette contrée enchanteresse, que les Grecs appellent encore un *paradis terrestre*, malgré les maux qu'ils y ont soufferts! Voyant la silhouette de Chios se dresser du sein de la mer par un matin d'été près du golfe de Smyrne, nous regrettons de passer si vite devant cette côte séduisante. — N'y allez jamais, nous dit un Smyrniote assis près de nous; mieux vaut la voir de loin; à l'intérieur, vous ne rencontreriez que des Turcs et des ruines. — Cette pensée semble avoir dicté l'invocation suivante par laquelle M. Orphanidis ouvre son poème :

« Près des côtes de l'Asie-Mineure, non loin de Smyrne l'heureuse, le nau-tonier rencontre une île transparente que baigne une atmosphère embaumée. Lorsque la mer et les monts font silence, de mystérieuses paroles et de vagues rumeurs vous viennent de son rivage; cependant les dangereuses sirènes n'y ont point fixé leur séjour.

« Salut, Chios! Si tu n'es pas le berceau d'Homère, c'est chez toi du moins qu'il a placé l'Olympe. Saisi d'un saint respect, j'ai baisé la pierre où s'est reposé le génie de l'antique Grèce (2), et, dans le calme de la nuit, mon oreille attentive a cru distinguer, à travers les bruits harmonieux et confus de la nature, le vieil écho des paroles du divin aveugle.

« Salut, Chios! patrie des fleurs, fille charmante de la mer! un sang innocent a trop souvent arrosé ton sein fécond et béni; entre les fentes de tes pierres, on trouve des ossements de martyrs. O toi, voyageur qui cingles vers ce beau rivage, contente-toi d'en aspirer de loin les parfums; n'y descends pas, car tout ce que tu verrais déchirerait ton cœur. »

Le sujet du poème est un épisode de la domination génoise, qui dura de 1346 à 1566, époque à laquelle les Turcs y mirent fin. Pendant ces deux siècles, les Génois se montrèrent presque aussi cruels que le furent ensuite leurs barbares successeurs. La famille des

(1) Athènes, 1858.

(2) A une heure environ de la capitale de Chios, on montre près de la mer un rocher qui porte le nom de *pierre* ou *école* d'Homère. Les Chiotès prétendent que le chantré des dieux enseignait et lisait ses poèmes au peuple du haut de ce rocher.

Giustiniani se distingua surtout par la dureté du joug qu'elle imposa aux Chiotes. Ces derniers tentèrent plus d'une fois de secouer cette domination. Une année, ils formèrent le projet de massacrer tous les étrangers le jour de Pâques (1), au moment où, suivant un usage qui n'a pas cessé d'exister, le peuple va baiser la main de ses archontes et leur souhaiter une longue et prospère existence, en répétant Χριστός ἀνέστη, *le Christ est ressuscité*, paroles sacramentelles que les Grecs ne manquent jamais ce jour-là de prononcer en s'abordant. L'un des conjurés livra le secret du complot, et les Génois se vengèrent par les plus terribles supplices. Les vieilles chroniques et les traditions populaires de l'île retentissent de ce sanglant épisode; elles prétendent que les conspirateurs furent trahis, non par l'un d'entre eux, mais par une jeune fille amoureuse d'un Giustiniani. Cette donnée ouvrait à la poésie un champ fertile en péripéties dramatiques. M. Orphanidis s'en est emparé avec succès. *Chios esclave* est une épopée courte, sobre, nerveuse, remplie d'un intérêt savamment ménagé, de situations tragiques et de physionomies bien dessinées. Les personnages qui se meuvent à travers les cinq chants dont elle se compose sortent enfin du moule exclusivement klephtique dans lequel les héros de la poésie grecque sont à peu près tous uniformément coulés. Isidore s'est condamné de bonne heure à l'exil pour fuir le spectacle des maux soufferts par sa patrie; suivant l'usage grec, il s'était fiancé, avant de partir, avec une enfant, la fille du vieux Mynas, l'un des habitans les plus riches et les plus influens de l'île. Au bout de neuf ans, il revient secrètement pour délivrer son pays et épouser ensuite celle dont il se croit toujours aimé; mais le temps de son absence a effacé son souvenir du cœur de l'oubliée enfant: il la retrouve assise auprès de Jean Giustiniani, le neveu même du tyran, du gouverneur Pierre. Désormais Isidore aspire non-seulement à chasser l'oppresser, mais à venger sa propre injure; il veut frapper du même coup et le tyran et le séducteur. Marie, la fille du vieux Mynas, n'est plus la femme

(1) La fête de Pâques est en Grèce la plus solennelle de l'année. Suivant la foi superstitieuse des Grecs, la nuit qui la précède est d'un heureux augure; elle ramène avec elle toutes les joies du printemps, et elle dissipe les influences pernicieuses des nuits sombres et néfastes de l'hiver. Le peuple la passe en prières, assemblé dans les églises. Aussitôt que le prêtre a annoncé la résurrection du Christ, les rues se remplissent d'une foule qui manifeste bruyamment sa joie, et décharge en l'air toute sorte d'armes à feu, tellement qu'on se croirait au milieu d'une émeute plutôt que d'une fête populaire. A ces réjouissances publiques se joignent celles de la famille; les discordes cessent, et les ennemis réconciliés viennent autour d'une même table manger l'agneau pascal: réconciliations quelquefois durables, souvent éphémères, car la vengeance est une passion fortement enracinée dans le cœur des Grecs. Autrefois les Turcs relâchaient pour ce jour-là leurs prisonniers, et leur permettaient d'aller célébrer la pâque au sein de leur famille.

purement héroïque que nous avons vue jusqu'ici; elle est douée de tous les charmes de son sexe, elle en partage aussi toutes les faiblesses. Éprise de celui qu'on appelait le *bon Jean*, parce qu'il s'efforçait parfois d'adoucir les rigoureuses sentences de son oncle, elle apprend avec désespoir de la bouche même de son père la vaste conjuration ourdie par ses compatriotes. Sachant que les jours de Jean sont menacés, elle tremble; elle hésite entre l'amour et le devoir. Enfin, à force de tristesse et de mystérieuses paroles, elle révèle à Jean le danger qu'il court. Tels sont en peu de mots les élémens principaux du poème.

Le premier chant est une sorte de sombre ouverture; l'inexorable gouverneur de Chios ordonne les supplices, distribue les condamnations, tandis que son neveu hasarde de timides remontrances, et tente vainement de lui faire écouter la voix du peuple qui gémit et murmure. Au second chant, l'action s'engage et se poursuit sans digression. Par une nuit obscure, deux hommes se rencontrent sur l'une des plages les plus désertes de l'île : Isidore et l'évêque grec Procopios, l'un des chefs les plus ardents du complot. Procopios représente ici l'antagonisme des églises grecque et latine, qu'un abîme sépare, et qui ont de tout temps rempli l'Orient du bruit de leurs rivalités. Ce qu'il veut, c'est l'expulsion du clergé latin, qui a suivi les Génois et qui partage leur pouvoir. Isidore apprend au pontife que quatre vaisseaux et trois cents guerriers, envoyés par l'impératrice de Byzance, sont dans la rade; au premier signal, ils prêteront main-forte aux insurgés. « En attendant, ajoute-t-il, je suis mendiant et fou; je vais parcourir la ville et répéter au peuple ses chansons favorites. L'âge, l'exil, mes haillons, ma folie, me rendront méconnaissable. » Le lendemain, Procopios s'en allait prêcher par les bourgades et les villages, tandis que dans la ville un insensé, assis en face de la forteresse, chantait et rassemblait les passans. En l'écoutant, les uns riaient, les autres pleuraient.

En même temps voici ce qui se passait chez Mynas :

« Marie est seule dans le jardin; son bras, pur et blanc comme un marbre antique, soutient sa tête pensive. Elle regarde les fleurs, fleur charmante elle-même, mais nulle d'entre elles n'a d'attraits pour ses yeux. Elle écoute, mais ce n'est point le chant du rossignol qui captive son oreille.

« Soudain un bruit se fait entendre; elle s'élance, rapide et légère, parmi les citronniers; les branches en fleurs s'entr'ouvrent devant elle. C'est Jean, calme et joyeux comme de coutume. Ils se sourient l'un à l'autre. Marie fut la première à rompre le silence. « Je craignais que tu ne vinsses pas, dit-elle. — Lorsque l'aimant aura cessé d'attirer le fer, lorsque le corps sera sans ombre et la mer sans poissons, alors, ma bien-aimée, je pourrai vivre loin de toi; alors seulement, si tu m'appelles, je serai sourd à ta voix. — Je t'ai fait venir, reprit la jeune fille, car une douleur violente brise mon cœur.

Que ne suis-je insensible comme le rocher ! Mon âme ne serait point agitée par le doute ; je n'aurais point à choisir entre le sentiment et le devoir. — Je ne te comprends pas, fit le jeune homme ; Marie, tu caches un mystère au fond de ton âme. Que de fois, depuis deux semaines, j'ai vu tes lèvres prêtes à parler, ton front innocent couvert d'une sueur froide ! mais ta bouche restait muette : tu dévorais ton secret, et moi mes pleurs. »

« Marie allait répondre ; mais elle pousse un cri de terreur. A quelques pas de la fenêtre, un homme couvert de haillons, les cheveux en désordre, est immobile et debout. Il fixe sur la jeune fille un regard courroucé ; un sourire d'amer désespoir erre sur ses lèvres, un souffle précipité soulève sa poitrine.

« — Rassure-toi, dit Jean, c'est un mendiant débarqué récemment à Chios ; il est privé de raison. Le pauvre diable s'imagine avoir été doge de Venise ; c'est pourquoi il hait les Génois. Il croit que sa femme l'a trompé. Quelquefois il est plaisant et chante une foule de chansons... Mais par où a-t-il pu entrer ? La porte est close et la muraille est haute. — A ces mots, Isidore pousse un éclat de rire et s'écrie :

« — Archonte, je suis entré par où entrent d'ordinaire la foudre et la vengeance du ciel ! — Allons, reprit Jean, tu te crois encore à Venise. Chante-nous plutôt une de tes romances, afin que ma maîtresse t'entende, et si tu chantes bien, peut-être ta bien-aimée voudra encore de toi.

« Le fou se mit à chanter... »

Chacune des strophes de la ballade que le poète met dans la bouche du mendiant renferme une allusion aux événemens terribles qui se préparent. Un mystérieux pressentiment révèle à la jeune fille le sens des paroles obscures du chanteur :

« Dans son âme, où pénètre tout à coup un prophétique instinct, l'image attristée du passé, le remords du présent, l'effroi de l'avenir se pressaient en foule. Et puis la voix de l'indigent avait un timbre enchanteur et magique ; il semblait à la pauvre enfant que son cœur avait autrefois, bien des années auparavant, tressailli aux accens d'une voix pareille. Cependant elle n'a point reconnu Isidore. « Que dis-tu de cette romance ? fit le neveu de Justiniani. — Elle n'est pas d'un fou, » repartit Marie avec une profonde tristesse. Et le jeune homme jeta un ducat aux pieds du mendiant.

« — Reprends ton or ! s'écria ce dernier avec fureur, il est taché de sang. » Et le ducat vint frapper Jean en pleine poitrine. « Malheureux, fit celui-ci, tu vas pleurer ton insolence ! » Mais Marie retint le bras de son amant : « Ne lui fais pas de mal, dit-elle, il est fou ; cela te porterait malheur ; laisse-moi le payer. » Et elle jeta deux ducats au chanteur. « Ta main est blanche, ô ma maîtresse, dit ce dernier en les ramassant ; mais elle tremble. » Et il s'éloigna en répétant un refrain menaçant.

« Marie, saisissant avec force la main du noble Génois, reprit d'un ton suppliant : « Aujourd'hui c'est votre jeudi saint, ... après-demain votre pâque commence... Promets-moi, ... jure-moi que, le jour de Pâques, tu ne paraîtras pas un instant dans la ville, ... que tu n'iras pas avec les autres à la maison du gouverneur ! »

« A ces mots, le chevalier fronça le sourcil ; il comprit la gravité de cette

rière, et le trouble de Marie le gagna. « Ne me demande rien de plus, continua l'enfant d'une voix brisée par l'émotion; mais si tu tiens à mon amour, si tu veux sauver tout ce que j'adore au monde, si ton âme a quelque pitié pour moi, fais ce que je te dis! — J'essaierai, » répondit le noble Génois. En cet instant, la voix de Mynas se fit entendre. « Fuis, fuis! s'écria Marie, car je mourrais s'il me fallait aujourd'hui me trouver entre mon père et mon amant; mais... ce soir,... reviens! »

A la fin du jour suivant, les conjurés s'assemblent dans le palais de l'archevêque. Inconnus les uns aux autres, ils se lient par un serment; ennemis peut-être, ils jurent de mourir en frères. Cinq lampes répandent une lueur faible et tremblante qui fait paraître plus pâles encore les pâles figures des conjurés.

En revenant du palais épiscopal, le père de Marie trouve sa fille tout en pleurs; il s'émeut de cette grande tristesse, et, cherchant à la consoler, il lui dit : « Je devine le motif de tes larmes; elles sont légitimes. N'es-tu pas à l'âge où la tigresse elle-même renonce à vivre seule dans le désert? » Et il se met à lui parler d'Isidore et de leurs jeux d'autrefois, alors qu'ils se plaisaient, elle tout enfant encore et lui déjà jeune homme, à effeuiller les fleurs ensemble, à courir vers la mer, à compter follement les grains de sable du rivage. Puis, comme Marie semble douter du retour de son fiancé, absent depuis neuf ans, Mynas lui révèle que le mendiant à qui elle a jeté deux ducats n'est autre qu'Isidore. Il s'efforce ensuite de faire briller aux yeux de son enfant la gloire dont ce dernier va se couvrir en devenant le libérateur de sa patrie, et, cédant peu à peu à l'exaltation que fait naître en lui la seule pensée des grandes choses qui vont s'accomplir le lendemain, il lui dévoile le secret et les projets des conjurés. A ce moment, on eût pu voir, par la fenêtre du jardin, un auditeur mystérieux de cet entretien s'enfuir rapidement... Quelques instans après, Jean Giustiniani entra à la tête d'une troupe de soldats pour s'emparer du vieux Mynas. En apprenant la funeste vérité, celui-ci prononce sur la tête de son enfant cet anathème : « Malheureuse, tu trahis quelque chose de plus sacré que ton père, ta patrie; tu assassines tes frères, tu ériges sur leurs cadavres le trône des tyrans. Comme père, je te pardonne; comme homme, je te plains; comme citoyen, je te maudis, ainsi que la victime maudit le bourreau! Que ton souffle soit comme le souffle brûlant des damnés! Que la sauvagerie colère de ta conscience rende tes sommeils effrayans! Que les fantômes de ceux qui vont mourir par toi te poursuivent à ton chevet jusqu'à ta dernière heure, et qu'en face du juge tout-puissant leurs gémissantes voix demandent ta condamnation! »

Le complot découvert, les Génois n'eurent pas de peine à s'emparer des conjurés. Un seul leur échappa, Isidore, le plus redoutable.

Dès le lendemain, les exécutions commencèrent; la place publique fut environnée de potences. Marie put être témoin du supplice de son père sans qu'une larme s'échappât de ses yeux, sans qu'un soupir soulevât sa poitrine. Elle était folle. La tombe de Mynas fut creusée près du torrent, entre les débris d'un vieux temple. Chaque nuit, un bouquet de fleurs sauvages fut déposé sur cette tombe par des mains inconnues, et les passans apercevaient le matin avec surprise ce mystérieux témoignage d'un souvenir tendre et persévérant. C'était Isidore, qui, bravant les périls amassés sur sa tête, venait toutes les nuits orner de ce présent mélancolique le tombeau du martyr. Quant à Marie, une force invincible la ramenait toujours au lieu où son père avait expiré; elle restait là des journées entières, accroupie, la chevelure en désordre, le regard fixe, blanche, froide, immobile comme une Niobé de marbre. D'autres fois, poussée par le délire et par de sombres terreurs, elle sortait de la ville et parcourait les montagnes en jetant des cris de détresse; puis elle revenait, exténuée et tout en pleurs, s'asseoir à sa place accoutumée.

Cependant Isidore faisait parler de lui. Il avait soulevé les paysans, taillait en pièces les troupes lancées à sa poursuite, et massacrait sans pitié les étrangers. A quelque temps de là, le gouverneur Pierre convia à un grand repas tous ceux de sa famille et de sa cour. Un seul manquait, son neveu Jean, qui était allé chasser la perdrix.

« Le festin était joyeux et splendide; le vin de Chypre coulait à flots. Déjà les têtes s'échauffaient, lorsqu'un serviteur entra, portant entre ses mains une urne pesante, d'or massif, magnifiquement ciselée. Il la remit à Pierre, en même temps qu'un billet ainsi conçu : « Pierre, tu m'as causé bien des maux; n'ayant pu tirer de toi la vengeance que je méditais, je courbe la tête, et je t'envoie cette urne précieuse. Je la crois digne de toi, et je te l'offre. Dieu veuille que ce présent apaise ton cœur mauvais et cruel! C'est Isidore qui t'écrit des montagnes. » A ces mots, un silence d'étonnement se fait dans l'assemblée; tous les yeux s'attachent avec curiosité sur l'urne magnifique. Pierre l'ouvre,... il pousse un cri terrible et tombe inanimé... Au fond, il y avait une tête pâle et sanglante, la tête du *bon Jean*. »

Tels sont les épisodes les plus saillans de ce poème (1), dont la traduction est impuissante à rendre le principal mérite, qui réside dans l'extrême correction et l'expressive beauté du style. Ce qui distingue surtout M. Orphanidis, c'est l'art avec lequel il use des inépuisables ressources de l'idiome grec; la forme pure, élégante,

(1) Ce poème, ainsi que l'auteur nous en avertit dans une courte préface, n'est que la première partie d'une œuvre plus considérable. A ce tableau de la domination génoise doit succéder un tableau non moins sanglant, celui de la domination turque.

mélodieuse, dont il revêt sa pensée est éminemment faite pour charmer l'oreille athénienne, dont l'extrême délicatesse est restée proverbiale : en lisant ses vers, on serait parfois tenté de les croire écrits depuis deux mille ans, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. En effet, la renaissance des Hellènes à ses débuts est, comme la renaissance des peuples latins, un retour vers le passé, et s'il faut en juger par ce qui s'est produit à l'occident de l'Europe à l'aurore des temps modernes, cette étude des anciens, souvent exclusive, est un point de départ nécessaire aux peuples destinés à une sérieuse régénération.

Il y a dans les poètes dont nous venons d'examiner les œuvres deux tendances opposées, deux courans contraires qui dominent le mouvement de renaissance littéraire commencé depuis quelques années en Grèce. Zalokostas subit encore dans sa forme et dans son style demi-barbares l'influence des siècles de décadence et de servitude que les Hellènes ont traversés. En revanche, sa pensée est tout empreinte du génie antique; l'idée qui le domine est celle qui poursuivait les anciens poètes de la Hellade. Les héros qu'il chante, klephtes et soldats de l'indépendance, portent tous les signes d'une étroite parenté avec les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, auxquels ils tiennent de si près par leur physionomie générale, leurs coutumes, leur manière de combattre et de célébrer leurs victoires, qu'il ne leur manque peut-être qu'un Homère pour les entourer du même prestige. C'est en restant fidèle au sentiment patriotique qui a présidé de tout temps aux destinées des Hellènes, et qui, par la façon merveilleuse dont il s'est perpétué parmi eux, a préparé de nos jours leur affranchissement, que Zalokostas a trouvé la force, l'originalité, la popularité. M. Orphanidis au contraire, sous une forme empreinte d'une pureté antique, tend, par un singulier contraste, à s'éloigner des vieilles traditions; il s'efforce de donner un tour plus moderne à sa pensée; il introduit quelques passions nouvelles dans l'action de son drame, et ses personnages ont quelque chose de moins exclusivement héroïque. Cette tendance à l'imitation des modernes que laissent entrevoir les poèmes de M. Orphanidis peut-elle exercer une heureuse influence sur le progrès des lettres grecques? Un fait certain du moins ressort de cette étude : c'est à la vitalité et à la persistance du génie antique au sein de leur race que les Grecs doivent leur résurrection politique; c'est à ce noble génie, dont Homère est l'éternelle et splendide personnification, qu'il leur faut demander avant tout leur renaissance intellectuelle.

E. YEMENIZ, consul de Grèce.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1860.

L'on a remarqué depuis longtemps qu'en politique l'année se partage en deux saisons : l'hiver et l'été. L'hiver est la saison des affaires, des luttes, des controverses, des agitations, des conflits; l'été, la saison de l'apaisement, du repos, du sommeil. Nous parlons des années ordinaires, de celles où la guerre et les révolutions ne viennent pas confondre les lois de la météorologie politique. On peut, sans se donner pour bien habile astrologue, prédire à la présente année la destinée régulière. Nos tracasseries et nos troubles d'hiver touchent visiblement à leur terme, et l'on voit venir un tranquille été. La question suisse a été notre lune rousse : nous en voici bientôt sortis sains et saufs.

Aux yeux des prudens, parmi lesquels nous avons, non la vanité, mais la modestie de nous ranger, l'affaire de la Savoie et de la Suisse pouvait avoir deux sortes de conséquences périlleuses : des conséquences immédiates et des conséquences éloignées. Nous étions, pour notre compte, surtout inquiets de celles-ci, telles que les laissaient voir le dépit marqué de l'Angleterre et la chance d'une sérieuse altération du système de nos alliances en Europe. Dans l'opinion, suivant l'usage, on se préoccupait davantage des conséquences immédiates : en effet, au ton pris par l'Angleterre au commencement de la transaction par laquelle la France a reculé son territoire jusqu'aux Alpes, on a pu croire un instant à des complications prochaines. Cette appréhension, que nous n'avons point partagée, doit à présent s'évanouir dans tous les esprits. Ici encore, nous assistons à la souveraine puissance du fait accompli. Si l'annexion de la Savoie eût dû donner lieu à quelque conflit grave, il est évident que les protestations et l'action diplomatique des intérêts qui auraient voulu faire obstacle à nos desseins eussent précédé la conclusion du traité par lequel la Sardaigne a cédé Nice et la Savoie à la France, et eussent devancé surtout la manifestation du suffrage universel parmi les populations de ces provinces. Si l'être de raison que l'on ap-

pelle l'Europe eût pu avoir la prétention d'intervenir dans cet arrangement territorial pour exercer une autorité collective fondée sur d'anciens traités, il eût fallu du moins que cette intervention eût lieu en temps opportun, avant que l'honneur et le droit de souveraineté de la France ne fussent engagés par la conclusion d'un traité et une déclaration du suffrage universel. Maintenant l'idée ne saurait venir à personne de demander à la France de renoncer à une partie des droits qu'elle s'est assurés. Avec l'occasion, le prétexte même d'un conflit a disparu : le gros de l'affaire est fini; il ne reste plus qu'à régler des accessoires et à remplir les dernières formalités. Les difficultés immédiates que l'on avait pu craindre sont réduites à néant.

Arrivé à ce point, l'on voit qu'une question qui, il y a un mois, paraissait très grave, la question de savoir s'il y aurait ou s'il n'y aurait pas de conférence, n'a plus d'importance sérieuse. L'importance d'une conférence assemblée pour examiner et régler les effets de l'annexion de la Savoie à la France par rapport à la neutralité suisse dépendait uniquement de la date de sa réunion. La convocation d'une conférence avant ou aussitôt après la conclusion du traité de Turin eût été un incident sérieux; par un tel acte, l'Europe eût paru revendiquer le droit d'intervenir dans les arrangements territoriaux arrêtés entre la France et la Sardaigne, ou de les modifier. Le gouvernement français aurait vraisemblablement décliné la compétence d'une telle conférence; lors même qu'il eût consenti à y prendre part, si les prétentions de la majorité lui eussent été contraires, il eût pu refuser de céder : dans les deux cas, un grave antagonisme, difficile à maintenir dans la sphère diplomatique, eût pu se produire. Aujourd'hui rien de semblable n'est plus à craindre. Si une conférence est convoquée, le cercle de ses délibérations sera tracé d'avance : elle n'aura plus même le prétexte de toucher aux arrangements territoriaux. Elle n'aura pas d'autre tâche que celle que lord John Russell a définie lui-même en répondant à la dernière interpellation de M. Horsman : « chercher à concilier avec le traité de Turin la garantie de neutralité que le traité de Vienne a donnée à la Suisse par la neutralisation de certains districts de la Savoie. » Pour mieux dire, elle n'aura au fond qu'à renouveler et à rajeunir la garantie européenne sous laquelle est placée la neutralité suisse, en admettant que le changement survenu en Savoie ait affecté les conditions de cette neutralité. La France, comme lord John Russell en a donné l'assurance à la chambre des communes, n'oppose aucune objection à la réunion d'une conférence dont la mission est aujourd'hui circonscrite dans ces termes. A bien peser les choses, l'on ne voit même pas qu'il soit nécessaire d'assembler une conférence pour un tel objet; il serait facile d'arriver au même résultat par la correspondance diplomatique et par un simple échange de notes.

Nous qui sommes impatients d'échapper aux préoccupations de la politique extérieure, nous nous félicitons pour la France d'un tel résultat. Notre satisfaction est si sincère que nous n'avons pas la tentation d'y mêler des récriminations ironiques contre la Suisse ou contre l'Angleterre. Au lieu d'a-

dresser d'aigres reproches à la Suisse pour l'énergie avec laquelle elle a soutenu ses prétentions sur les districts neutralisés de la Savoie, nous avons, on le sait, essayé de comprendre impartialement les mobiles avouables qui ont inspiré sa conduite. L'on a dû rendre à la Suisse cette justice, qu'elle n'avait pour son compte aucun goût à l'agrandissement territorial qu'elle réclamait : elle eût préféré la conservation en Savoie de l'ancien état de choses. Probablement même elle eût mis moins de chaleur à demander sa part, si elle n'y eût été en quelque sorte autorisée par des promesses que l'on peut appeler imprudentes, puisque l'événement a prouvé qu'elles ne devaient point être tenues. Quant à la susceptibilité de la Suisse touchant les conditions de sa neutralité et à l'appel qu'elle a adressé aux puissances qui l'ont garantie, pourquoi en serions-nous étonnés ? Par notre fait, il est survenu à la frontière méridionale de la Suisse une question litigieuse de mitoyenneté et de servitude, une question liée partiellement aux conditions de la neutralité helvétique. La garantie de la neutralité suisse était donc affectée, et la Suisse ne pouvait négliger de soumettre cette question aux puissances garantes sans s'exposer à laisser périmer les engagements qui lient ces puissances au maintien de sa neutralité. Une semblable prudence paraîtrait simple et même louable dans la vie ordinaire, chez un particulier veillant à la conservation des titres et des droits de sa propriété. D'ailleurs la neutralité suisse est si utile à la France, que nous devons voir sans chagrin la confédération nous prouver, par la chaleur avec laquelle elle en plaide les intérêts contre nous-mêmes, la fermeté qu'elle saurait déployer au besoin pour la défendre contre d'autres. Enfin la modération est de bon goût envers la Suisse au moment où nous la déboutons de sa prétention la plus importante, et où il ne nous reste plus à lui donner que des satisfactions de forme. Nous ne songeons pas non plus à railler l'Angleterre de la modération à laquelle l'heureuse influence des vacances de Pâques a ramené ses ministres. « Aucune des puissances européennes n'en a dit autant que nous sur la question de Savoie, » a déclaré lord John Russell, non sans un secret sentiment de vanité satisfaite, dans sa réponse à M. Horsman. Lord John Russell est assurément le meilleur juge de ses succès, et nous ne sommes pas fâchés, en prenant congé de lui, de le laisser dans cette veine d'amour-propre accommodant. A ce prix, nous acceptons même volontiers les leçons qu'il nous donne en invoquant la pacifique influence du traité de commerce, et en nous promettant que dans l'avenir l'alliance commerciale de la France et de l'Angleterre apaisera leurs dissensiments politiques. Si, comme nous le souhaitons, l'alliance commerciale doit avoir cette vertu, si elle doit rendre les peuples amis, nous n'hésiterons pas à répéter avec lord John Russell qu'elle est préférable aux alliances des rois et des cabinets.

Au fait, au moment où paraissent cesser pour nous les préoccupations de la politique étrangère, nous revenons enfin en France à ces questions de réforme commerciale qui, il y a trois mois, à l'époque où elles furent présentées, paraissaient destinées à défrayer notre hiver politique : elles fe-

ront du moins notre tardif printemps. Mai commence, et avec le mois souriant la discussion des mesures qui remanient les tarifs douaniers dans notre corps législatif.

Mais ici un scrupule nous arrête. Cédant à l'impulsion d'un grand nombre de nos lecteurs, qui s'étonnent naïvement du silence que nous gardons sur les travaux du corps législatif, nous allions, étourdimment peut-être, nous occuper de ce qui se passe au palais Bourbon. Nous ne demanderions pas mieux, quant à nous, que de voir la presse éclairer de ses discussions, exciter et accompagner de ses commentaires les travaux de nos assemblées. A notre idée, il importerait à la vie des corps politiques qu'ils fussent entourés comme d'un chœur placé entre la scène et le public, qui, chaque jour et sur-le-champ, recevrait leurs impressions, leur transmettrait celles de l'opinion, et rendrait plus active la circulation de la vie politique entre le pays et ses organes naturels. La presse est appelée à être cet intermédiaire; mais ce chœur, qui joue un rôle si vivant dans le drame grec, la tragédie française l'a supprimé : cette médiation animée de la presse entre les corps politiques et le public a cessé en France, apparemment pour des raisons très sérieuses. La presse française ne croit pas avoir le droit de se mêler aux discussions du corps législatif. Quelques personnes prétendent pourtant qu'elle a tort, que la loi est moins restrictive qu'elle ne l'imagine, que gratuitement elle redouble par sa pusillanimité les sévérités de la loi. Certes nous ne dirons pas que depuis huit ans la presse française se fasse remarquer par la bravoure; nous ne nierons pas qu'elle ne se soit forgé à elle-même des chaînes plus dures que celles qu'une réaction qui commence à vieillir a cru nécessaire de lui imposer. On ne contestera pas néanmoins que les péchés de prudence de la presse ne soient dignes d'indulgence. Par exemple, touchant la question que nous venons de rencontrer sur notre chemin, ses doutes valent la peine d'être pesés.

Nous sommes fort peu instruits en France de l'esprit et de la portée du régime constitutionnel en vigueur. Les trente-sept années de liberté politique pendant lesquelles la France a vécu, de 1815 à 1852, ont établi dans les esprits une sorte de droit coutumier en matière de liberté auquel nous sommes toujours portés à nous fier par un invincible instinct; mais il faut contrôler avec soin cette tendance en se référant au droit écrit de 1852. A première vue, nous ne découvrons ni dans la constitution ni dans le décret du 17 février 1852, qui régit la presse, rien qui interdise aux journaux l'appréciation des discussions du corps législatif. Quant aux discussions du sénat, elles sont hors de question : l'article 24 de la constitution porte que les séances du sénat ne sont pas publiques; la presse est par conséquent tenue de les ignorer ou au moins de ne les connaître que par « les articles insérés au journal officiel, » comme s'exprime l'article 16 du décret du 17 février. Il est vrai que, même sur ce point, la presse pousse quelquefois trop loin les privilèges de son ignorance supposée; nous venons d'avoir un exemple piquant de cet excès de circonspection. Le journal officiel nous a

appris la semaine dernière que le sénat s'est occupé, pendant plusieurs séances, d'une proposition d'un de ses honorables membres. La proposition n'était pas définie autrement par le journal officiel que comme « tendant à modifier l'article 38 du règlement du sénat. » Cette proposition, débattue pendant plusieurs séances, éveillait la curiosité. Les esprits, encore sous l'influence d'une discussion remarquable du sénat qui a été récemment livrée à la publicité et mis en goût de révélations plus étendues et plus régulières, se demandaient ce que pouvait être cette motion mystérieuse. Ne s'agissait-il pas peut-être d'une extension de publicité réclamée pour les séances du premier corps de l'état, de quelque tentative de progrès libéral? Les têtes travaillaient. L'intérêt redoubla surtout lorsque l'on apprit que la proposition avait été adoptée par une majorité imposante. Hélas! il eût été facile aux journaux d'épargner au public ces anxiétés, ces doutes et ces espérances. L'ignorance du public touchant l'article 38 du règlement du sénat est excusable : peu de gens savent par cœur le règlement du sénat, tout le monde ne le porte pas dans sa poche ou ne l'a pas sous la main ; mais les journaux doivent le connaître, et ils auraient pu, croyons-nous, apprendre au public, sans courir aucun danger, que l'article 38 du règlement du sénat contient les dispositions suivantes, et nulle autre : « Le président nomme les employés supérieurs du sénat. — Le grand-référendaire présente à la nomination du président les employés du service administratif ; le secrétaire du sénat, ceux du service législatif. — Le grand-référendaire nomme tous les gens de service. »

Mais revenons au corps législatif. Il n'est pourvu aux rapports de la presse avec le corps législatif que par l'article 42 de la constitution et l'article 14 du décret du 17 février. La constitution dit : « Le compte-rendu des séances du corps législatif par les journaux ou tout autre moyen de publication ne consistera que dans la reproduction du procès-verbal dressé à l'issue de chaque séance par les soins du président du corps législatif. » Le décret organique du 17 février dit : « Toute contravention à l'article 42 de la constitution sur la publication des comptes-rendus officiels des séances du corps législatif sera punie d'une amende de 1,000 à 5,000 francs. » Est-on vraiment fondé à voir dans ces dispositions une restriction qui interdise toute appréciation, toute discussion des opinions émises par les députés dans les débats du corps législatif? Un journal, après avoir reproduit exactement le compte-rendu officiel d'une séance, trouvant dans ce document l'expression authentique des opinions représentées dans la discussion, ne pourra-t-il pas discuter lui-même ces opinions, rectifier celles qui lui paraîtront erronées, applaudir à celles qui lui paraîtront justes, critiquer ou louer, en observant toutes les convenances, les divers orateurs, combattre les vues de tel député, se fortifier de l'autorité de tel autre? En s'intéressant et en s'associant ainsi aux travaux législatifs, la presse ne se rendrait-elle pas service à elle-même? N'élèverait-elle pas et n'approfondirait-elle pas ses discussions, pour justifier l'influence à laquelle elle devrait prétendre? Ne rendrait-elle pas un

égal service aux députés, à l'œuvre qu'ils sont chargés d'accomplir, en stimulant leur émulation et en donnant à leur patriotisme, à leur talent, à leur zèle, la récompense d'un applaudissement public? La solution de ces questions si importantes à la vie politique et aux intérêts du pays dépend tout entière du sens qui doit être attaché aux mots « comptes-rendus des séances » employés par la constitution. L'appréciation des opinions consignées dans un document officiel peut-elle être assimilée à un compte-rendu? Par sa pratique de huit années, la presse française a elle-même résolu cette question dans le sens le plus étroit, le plus défavorable à ses intérêts, à ses droits, à son développement, à son influence.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels? Malheureusement la frayeur n'est que trop permise à la presse française. D'un autre côté pourtant, le législateur de 1852 ne semble pas précisément avoir voulu aller sur ce point aussi loin dans la restriction de l'action de la presse. « La discussion loyale des actes du pouvoir, disait le ministre de la justice dans sa circulaire du 27 mars 1852, — *l'examen consciencieux des matières soumises à l'élaboration politique du corps législatif*, seront toujours acceptés par le gouvernement, qui doit vouloir et qui veut en effet être éclairé. » Appeler l'examen de la presse sur les matières soumises à l'élaboration politique du corps législatif, ce n'est point assimiler la discussion de ces matières à un compte-rendu illégal. Nous avons appris par un procès de presse retentissant, celui de M. de Montalembert, que l'article 4 du décret du 11 août 1849 est toujours en vigueur; cet article déclare que « la présente disposition ne peut porter atteinte au droit de discussion et de censure du pouvoir exécutif et des ministres. » Si l'on a le droit de discuter et de censurer le pouvoir exécutif, n'a-t-on pas le droit bien moins agressif de discuter et de censurer au besoin les actes du pouvoir législatif? Entre la pratique de la presse, qui a renoncé depuis huit ans à s'occuper des travaux du corps législatif, et la signification plausible que l'on peut attacher aux dispositions de la loi écrite, quel choix faut-il faire? Qui nous résoudra tous ces doutes?

Si nous étions, comme l'Angleterre, un pays de droit coutumier en politique, nous pourrions espérer du moins que peu à peu, sans éclat et sans violence, l'usage et les mœurs fixeraient une législation douteuse, redresseraient une législation trop sévère. Justement l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre nous offre un précédent qui n'est point sans analogie avec les restrictions réelles ou imaginaires qui détournent depuis huit ans la presse française de s'occuper des travaux du corps législatif. Les *rules*, le règlement, ou, pour mieux dire, les coutumes de la chambre des communes d'Angleterre, ont longtemps interdit à la presse britannique le compte-rendu des débats parlementaires. Il n'y a guère moins de cent ans que les rapports de la presse avec le parlement étaient encore chez nos voisins à peu près au point où ils sont chez nous aujourd'hui. Cette avance d'un siècle que la liberté de la presse anglaise a sur nous n'est même pas consacrée par une franchise légale. Dans le sens littéral du mot, c'est illégale-

ment encore que les journaux anglais remplissent souvent avec les discours du parlement quinze ou vingt de leurs colonnes. Dans les pays où l'opinion fait les lois, elle dédaigne parfois d'exiger l'abrogation matérielle de celles qu'elle a souverainement frappées de désuétude. Jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique, les journaux anglais ne purent publier ouvertement les discours des membres du parlement. Il est vrai que depuis longtemps ils avaient pris un bizarre détour pour échapper à l'interdiction légale : ils imaginaient un sénat de convention où ils donnaient la parole à des orateurs de l'antiquité. L'illustre docteur Johnson, au début de sa carrière, a fait parler ainsi bien souvent, dans des harangues qu'il improvisait sur la table d'un café, les grands orateurs de cette époque, Pulteney, Wyndham, Robert Walpole, Carteret et le premier Pitt, en les baptisant de noms grecs ou romains ; mais la presse française ne pourrait s'acheminer avec sécurité et dignité par de pareils subterfuges à la liberté certaine. Les besoins pratiques et l'activité de notre époque ne s'accommoderaient point de ce procédé fantasque ; notre goût littéraire n'aimerait pas à chercher pour la politique contemporaine un langage maçonnique dans Tite-Live ou dans les *riés* de Plutarque, et ce serait une pédanterie ridicule et périlleuse que d'habiller pour le public les membres de notre corps législatif et les orateurs du gouvernement en Scipions ou en Gracchus, en Catilinas ou en Cicérons. Espérons que nous rattraperons les Anglais par un chemin plus droit et plus court que celui qu'ils ont suivi. Pourquoi la difficulté que nous avons signalée dans les rapports de la presse avec le corps législatif ne serait-elle pas résolue par un commentaire net et complet de la législation de la presse ? Il y a là un sujet bien digne d'attirer l'attention et de susciter les travaux de nos légistes les plus distingués. Le sénat et le corps législatif comptent d'éminens jurisconsultes qui pourraient avec une autorité décisive nous donner l'utile et lumineux commentaire que nous réclamons.

En attendant qu'un guide sûr se charge d'édifier notre ignorance, nous sommes réduits à imiter la réserve de nos prudens confrères. Nous nous taillons donc sur le débat auquel a donné lieu un chemin terrible, le chemin de fer de Béziers à Graissessac, et, ce qui nous coûte davantage, nous nous abstenons de prendre part à la discussion de la réforme commerciale, discussion à laquelle l'organe de la commission chargée d'examiner la loi qui dégrève les droits sur les laines, l'honorable M. Pouyer-Quertier, a fourni pour point de départ un rapport dont nous ne partageons pas les idées économiques, mais dont nous ne saurions méconnaître la valeur et la portée. Dans cette épreuve parlementaire, qui ne peut être dangereuse, nous accompagnons de nos vœux la réforme commerciale. Nous voudrions hâter le moment où commencera l'expérience du dégrèvement des objets de grande consommation, des matières premières, et où l'on pourra passer à l'exécution du traité de commerce.

Ce traité et les grandes mesures financières qu'il a inspirées à M. Gladstone sont la seule bonne fortune que le ministère anglais ait rencontrée depuis le

commencement de la session du parlement. Nous ne reviendrons pas sur les mésaventures diplomatiques de lord John Russell. Nous avons dit qu'il en prenait son parti, et qu'il s'était prêté de bonne grâce à la détente qui se produit dans la situation générale de l'Europe. La politique étrangère lui tenait à cœur, puisque, pour prix de l'alliance qui l'a ramené au pouvoir avec lord Palmerston, il a exigé le *foreign-office*. La question intérieure de la réforme électorale n'excitait pas moins ses préoccupations. On se souvient que lord John a été l'auteur du *reform-act* de 1832, que c'est lui qui a ravivé en 1852 la question de réforme parlementaire, lui encore qui, après plusieurs tentatives infructueuses, a empêché l'an passé lord Derby et M. Disraeli de clore par une transaction cette épineuse controverse. Lord John Russell considère donc la réforme parlementaire comme son patrimoine, et traite en usurpateur quiconque veut s'établir dans ce domaine, dont il se croit maître. Il semblait naturel d'attendre de lui une mesure de réforme bien étudiée, complète, sage, qui pût rallier la majorité des esprits libéraux et pratiques au sein de la chambre des communes. Il est permis de dire aujourd'hui que lord John Russell a complètement échoué dans cette épreuve. Sa proposition est fort simple, et c'est cette simplicité qui en fait le vice. Elle se divise en deux parties : d'un côté, augmenter le nombre des électeurs, élever au vote une portion plus considérable de la population; de l'autre, enlever le droit d'élire des représentants à un certain nombre de bourgs électoraux dont la population est trop peu considérable, et reporter sur des localités plus peuplées les sièges devenus ainsi disponibles. Sur la seconde partie du projet, il n'y a guère de dissentiment sérieux. On peut discuter sur la quantité des bourgs qui doivent être sacrifiés; c'est une question de degré sur laquelle il est facile de se mettre d'accord, en faisant, comme on dit, une cote mal taillée. L'entente est plus difficile sur la première partie du projet de lord John Russell, celle qui a pour objet l'extension de la franchise électorale. Ici l'on touche à des questions vitales pour la liberté, aux principes mêmes du gouvernement représentatif.

Lord John Russell n'a pas assez hésité et réfléchi devant ces questions et ces principes : c'est le reproche que lui adressent non-seulement M. Disraeli et ses amis, mais la majorité des whigs, la presque unanimité des penseurs et des écrivains les plus éprouvés et les plus résolus du libéralisme. L'opinion, d'abord froide envers ce bill et inattentive à ses défauts, détournée qu'elle était par les préoccupations extérieures, réveillée maintenant et éclairée par les discussions de la presse, se prononce avec un tel ensemble que l'on assure que la mesure de lord John Russell n'a pas, dans la chambre des communes, l'adhésion sincère et convaincue de plus de cinquante membres. La simplicité est, nous l'avons dit, le vice de cette mesure : elle propose d'ajouter au corps électoral des bourgs où figuraient déjà les locataires payant 10 livres sterling de loyer les locataires qui n'en paient au minimum que 6; elle fait une réduction correspondante dans le minimum de la franchise pour le corps électoral des comtés. Quel est le nombre d'électeurs

que cette extension du vote introduirait dans le corps électoral de l'Angleterre? Les avis sont partagés sur cette évaluation statistique. Lord John Russell et ses collègues prétendent que l'addition aux électeurs actuels ne serait, du chef de la nouvelle franchise, que de 200,000 votes. Ses adversaires contestent cette évaluation, et prétendent, comme lord Grey l'a fait avec autorité dans la chambre des lords, que les électeurs nouveaux seraient deux fois plus nombreux que lord John Russell ne le suppose. Mais un point plus important, et sur lequel il ne saurait y avoir lieu à contestation, c'est la nature de la classe que l'on verserait ainsi dans le corps électoral. Évidemment les nouveaux électeurs appartiendraient tous à la même classe, la classe ouvrière. En leur ouvrant l'électorat aux conditions préparées par lord John Russell, on leur livrerait la majorité numérique dans la représentation nationale : c'est dire que l'on donnerait le gouvernement aux intérêts d'une seule classe, et encore de la moins instruite, de la moins éclairée, de la plus dépendante et de la plus besoigneuse. Les libéraux anglais se soulèvent contre cette perspective avec une prévoyance et une sollicitude que nous n'avons pas de peine à comprendre.

Ils disent en effet qu'il n'y a que deux principes en matière de représentation : l'un, indifférent à la liberté, qui livre le pouvoir au fait violent, brutal, accidentel, de la majorité numérique; l'autre, qui veut assurer la représentation judicieuse et équitable, l'influence combinée sur le pouvoir de toutes les forces, de tous les intérêts, de toutes les traditions vitales et de toutes les lumières qui composent une nation active, libre, vivante. Ils disent que le système de la majorité numérique, excepté peut-être chez les peuples naissans, où les intérêts sont peu compliqués encore, ne donne qu'une représentation mensongère, parce qu'aux diversités naturelles qu'engendre la vie d'une société intelligente et laborieuse, ce système substitue dans l'organisation du pouvoir une factice, arbitraire et tyrannique unité. Ils disent que, pour un corps politique formé d'éléments, d'intérêts, de forces complexes, il n'y a de vraie représentation qu'une représentation complexe aussi, et organisée de telle sorte qu'aucune des facultés, des traditions, des influences et des classes entre lesquelles la nation se divise n'en soit absente, ou n'y puisse effacer et opprimer les autres d'une façon durable. A l'appui de leur opinion, ils allèguent l'expérience, et la vérité nous oblige de convenir que les libéraux les plus intelligens de l'Angleterre sont loin encore de s'être laissé convertir par les récents et prodigieux succès du suffrage universel. Au bout de l'expérience du système de la majorité numérique, ils voient deux écueils, la corruption ou le despotisme, et dans les deux cas un déplorable échec pour la liberté. Ils soutiennent que, lorsque la fonction électorale descend dans les étages de la société où manquent les lumières et l'indépendance, sans lesquelles la faculté de choisir n'est pas sérieuse, l'électeur est exposé à céder aux suggestions les plus grossières de l'intérêt privé ou à la pression d'une force démagogique qui sera bientôt remplacée par une force dictatoriale. Ils regardent comme un pas vers ces

épreuves fatales la mesure par laquelle lord John Russell cherche à introduire dans le corps électoral anglais, sans contre-poids, sans précaution, sans garantie, trois ou quatre cent mille hommes pris exclusivement dans la classe ouvrière. Ils ne refusent pas à cette classe intéressante, si utile au pays, une part dans la représentation nationale, mais ils ne veulent pas qu'elle y prenne à son propre détriment la part dominante, et qu'on se serve d'elle, de son ignorance, de ses impatiences, et même de ses entraînemens généreux, pour dénaturer et renverser la constitution anglaise.

L'opposition générale que rencontre le bill de réforme de lord John Russell se trahit aux lenteurs extraordinaires qu'éprouve la seconde lecture de ce bill. La discussion sur la seconde lecture a commencé avant Pâques; elle n'est pas terminée encore. On sait que l'épreuve de la seconde lecture est ce que l'on appellerait en France la discussion générale, c'est-à-dire cette partie du débat qui porte sur le principe d'un projet de loi, et où les détails n'en sont point encore abordés. En ouvrant l'attaque, il y a un mois, contre la seconde lecture, M. Disraeli, tout en déclarant qu'il ne pousserait pas son opposition jusqu'à refuser de laisser discuter les articles, engageait le ministère à retirer ce bill et à préparer un nouveau projet plus conforme aux vœux de la chambre. Il y a quelques jours, un membre distingué du parti libéral, M. Massey, rattaché pourtant au ministère par une liaison ancienne avec lord Palmerston et par sa position de président des comités de la chambre, crut tirer le cabinet d'embarras en proposant que le bill fût renvoyé à une commission spéciale qui pût le soumettre à la refonte nécessaire. Cette proposition, qui indiquait les répugnances du parti libéral, ne fut point acceptée par lord John Russell; mais un autre incident n'a pas tardé à compromettre le sort de son bill. Lord Grey, à la chambre des lords, a demandé et obtenu qu'une commission fût chargée d'ouvrir une enquête pour s'assurer du nombre d'électeurs nouveaux que créerait l'extension proposée du droit de suffrage. Le succès de la motion de lord Grey ne permet plus de penser que le bill puisse être voté cette année, car il n'est pas probable que l'enquête de la chambre des lords soit terminée dans cette session. Les choses en étant là, un grand nombre de libéraux reviennent au conseil d'abord donné par M. Disraeli : ils proposent le renvoi du bill au ministère, qui peut seul, disent-ils, mettre à profit les conseils qui lui ont été donnés durant la discussion pour améliorer et compléter sa mesure, pour en combler les lacunes, et renforcer le bill des garanties que le parti libéral réclame. Nous croyons que lord John Russell, quoi qu'il en puisse coûter à son amour-propre, fera bien de se rendre à ce prudent avis. Le malaise que ce bill crée dans le parti libéral jette déjà une incertitude visible dans l'existence du ministère. La faible majorité que vient d'obtenir le bill des *church-rates*, qui les années précédentes passait avec des majorités considérables, prouve que le plan de réforme de lord John provoque au sein du parti libéral une sérieuse réaction conservatrice. En s'opiniâtrant à imposer ce plan à ses amis, lord John Russell com-

promettrait le sort même du ministère, et exposerait de gaieté de cœur le parti libéral à de nouveaux et regrettables déchirements.

Un débat retentissant de la seconde chambre prussienne vient de rappeler sur les divisions intestines de l'Allemagne l'attention de l'Europe. La Prusse a subi dans ces derniers temps plusieurs échecs au sein de la diète germanique. Ses idées sur la réorganisation de l'armée fédérale ont été repoussées; elle n'a pas été plus heureuse dans ses efforts généreux en faveur des libertés de la Hesse électorale. Nous avons expliqué, il y a plusieurs mois, les circonstances nouvelles de cette malheureuse question de la Hesse, qui, après avoir failli, il y a dix ans, faire éclater la guerre entre la Prusse et l'Autriche, revenait cette année devant la diète. La chambre hessoise avait demandé le rétablissement de la constitution de 1831, et la Prusse l'appuyait dans sa demande. Le gouvernement hessois proposait de mettre en vigueur la constitution de 1852, qui avait obtenu la sanction de la diète, lorsque celle-ci, dans cette époque des réactions triomphantes, déclarait la constitution de 1831 incompatible avec les lois fédérales. Cette triste question hessoise est comme le résumé des difficultés qui travaillent l'organisation politique actuelle de l'Allemagne. Il y a en Europe peu de gouvernemens plus scandaleux que celui de la Hesse électorale; il n'en est pas contre lesquels les populations soient mieux fondées à élever une protestation permanente. Là éclate donc, sous le plus vilain jour, le mal secret qui ronge les petits états allemands, le divorce de peuples qui ont besoin d'être gouvernés économiquement, qui tendent par leurs aspirations à une grande vie nationale, avec les intérêts de petites cours et de petites maisons princières toujours tremblantes devant la perspective des médiatisations que la première commotion européenne dont les secousses atteindront l'Allemagne ne peut manquer d'entraîner. L'intérêt princier de la majorité des états secondaires, alors appuyé par l'empereur Nicolas et par l'Autriche, l'emporta donc en 1852, dans la diète, sur la légitimité des réclamations hessoises. La même coalition, toujours soutenue par l'Autriche et toujours animée de la même jalousie contre la Prusse, vient d'opposer, le 24 mars dernier, un nouveau déni de justice au peuple hessois. La Prusse se devait à elle-même de protester contre la décision fédérale qui a encore refusé aux Hessois le rétablissement de la constitution de 1831 : elle l'a fait avec une certaine énergie; elle a déclaré que la diète a outre-passé sa compétence, et que le gouvernement prussien se tenait pour délié des obligations que pourraient entraîner les conséquences d'une telle décision. La diète, sur la proposition du ministre d'Autriche, son président, a répondu que les résolutions légales de la majorité étaient obligatoires pour les confédérés. C'est encore cet antagonisme funeste de la légalité contre la justice où, soit malheur, soit maladresse, l'Autriche se place toujours, et où depuis quelque temps elle obtient si peu de succès. Dans ce conflit, l'opinion est intervenue avec éclat par l'organe de la seconde chambre prussienne, et sur l'initiative éloquent de M. de Wincke, qui a demandé pour le cabinet prussien un

vote d'approbation et de confiance. La chambre prussienne, en se prononçant de la sorte, a obéi à un généreux sentiment. Nous souhaitons que les accens du parlement prussien résonnent au sein des populations germaniques et consolent celles qui sont condamnées à subir tant d'onéreux petits gouvernemens; mais malgré la chaleur des discours prussiens, nous espérons qu'on évitera d'en venir aux extrémités où l'Allemagne fut conduite, il y a dix ans, par la question hessoise. L'état présent de l'Allemagne est précaire sans contredit, et nous ne traitons pas légèrement les véhémentes discussions qu'il soulève. Cependant, jusqu'à ce que la crise éclate, nous répéterons pour nous rassurer le proverbe allemand : « Une parole n'est pas une épée. »

Les émotions de la jeune et circonspecte liberté prussienne ont beau demeurer presque toujours stériles, elles n'en sont pas moins saines, et l'on a regret à en quitter le spectacle pour porter ses regards sur les maux dont souffre l'Autriche. Quel lugubre événement que la chute et la mort du baron de Bruck! Faut-il croire que cet homme capable, laborieux, appliqué, qui était parvenu, par une carrière commerciale entreprenante et heureuse, aux postes les plus élevés du gouvernement d'un grand empire, ait trempé dans les tristes malversations dont l'Autriche a souffert, et qu'il ait voulu se punir lui-même de sa propre main? M. de Bruck était l'espoir des Autrichiens libéraux qui attendaient la régénération de leur pays, et il est la première victime, non peut-être la victime innocente, des efforts que le gouvernement autrichien semble faire pour découvrir les désordres de son administration. Si M. de Bruck a été coupable, il a succombé, on ne peut l'oublier, aux tentations du gouvernement absolu. Le gouvernement autrichien agit en ce moment comme nos gouvernemens de l'ancien régime, qui, après avoir mis au pillage les finances publiques par leur organisation despotique, croyaient suffisamment venger la morale et rétablir leurs affaires en instituant des chambres de justice pour la recherche des financiers. Notre histoire parle des sévérités excessives dont les traitans étaient chez nous l'objet dans ces courtes réactions; mais la tempête passée, les abus renaissaient par l'effet même des vices du gouvernement. Le despotisme sera toujours la pire école de corruption. L'empereur François-Joseph n'aura rien fait pour le rétablissement de ses finances et de la probité de son administration tant qu'il ne consentira pas à assainir son empire par de larges courans de liberté. La Providence lui a donné un peuple généreux, le peuple hongrois, qui forme la plus belle et la plus forte moitié de son empire. Ce peuple était préparé, par un passé de plusieurs siècles, par des qualités aristocratiques et libérales, à initier l'Europe orientale et l'Autriche elle-même au gouvernement représentatif. Depuis dix ans, la cour de Vienne a ravi à ce peuple ses institutions libres. L'empereur François-Joseph semble disposé à revenir sur cette politique, qui a eu pour lui de si désastreux résultats. Qu'il se hâte, la régénération de l'empire d'Autriche est au prix de la résurrection de la Hongrie.

Tout demeure incertain encore en Italie; mais là du moins l'incertitude

ne tient point aux hésitations de la décrépitude : elle est la suite de l'étourdissement et du tumulte intérieur d'un peuple qui veut renaître à la vie, et que de grands événemens ont profondément ébranlé. Le voyage du roi Victor-Emmanuel dans les provinces qui se sont données à lui ne fournit matière à aucune appréciation politique intéressante : c'est une des fêtes prévues de la lune de miel des annexions. Ces fêtes ne sont point capables de distraire les observateurs des pensées sérieuses que fait naître la situation de l'Italie. De nombreuses réélections vont avoir lieu dans le royaume de la Haute-Italie; on semble craindre qu'elles n'accroissent les forces des partis extrêmes dans le parlement. On va même jusqu'à appréhender que M. de Cavour ne puisse contenir les esprits ardents et impatiens qui veulent pousser dans le sud de la péninsule le mouvement qui a triomphé au nord. Naples et la Sicile attirent la révolution italienne. Nous déplorerions de voir l'énergie italienne, au lieu de se concentrer sur les résultats acquis pour les consolider, au lieu de compter sur l'influence morale qu'aurait la reconstitution sérieuse de la nationalité dans le royaume du nord, s'épuiser en efforts dangereux pour allumer des incendies qui pourraient tout remettre en question. Malgré une proclamation regrettée de ses amis de France, le général de Lamoricière protège le pape de son nom comme d'une barrière morale; nous voudrions, comme on le fait espérer, que Pie IX ajoutât bientôt à la force que lui prête le général de Lamoricière celle qu'il retrouverait dans toute la chrétienté, en revenant, maintenant qu'il le peut avec une entière dignité et une complète indépendance, à l'esprit de réformation politique qui le rendit si populaire aux beaux débuts de son pontificat.

Cette triste échauffourée carliste, qui a un moment assombri les affaires de l'Espagne, vient de finir comme finissent toutes les échauffourées de ce genre, par quelques exécutions, toujours fatales, même quand elles sont trop justifiées, et en laissant de plus au gouvernement quelques-unes de ces difficultés attachées aux séditions où des princes se trouvent compromis de leur personne. Le déplorable héros de cette aventure du 1^{er} avril n'a point tardé à expier sa tentative. Ortega a été pris, jugé par un conseil de guerre et fusillé à Tortosa. Il n'a point disputé sa vie, comme il l'a dit devant ses juges; il n'a point cherché à se justifier et n'a pas accusé les autres. L'heure venue, il a marché à la mort avec un visage serein, avec une bonne grâce simple et noble, comme un soldat que le feu n'effraie pas. Il ne s'est plaint que de quelques amertumes peut-être inutiles qui ne lui ont pas été épargnées en ces derniers instans. Cet homme était criminel assurément; sa trahison à l'intérieur, rapprochée de la guerre du Maroc, avait un caractère particulièrement coupable, qui a dû échapper à son esprit léger. La peine qu'il a subie était juste. Il ne faut pas s'y tromper cependant : quand Ortega a été bien abattu et jeté en face du supplice, il a intéressé à Madrid; on ne s'est plus souvenu de celui qui avait débarqué sur la côte d'Espagne en messenger de guerre civile, on n'a plus vu que

l'homme qui allait mourir jeune encore. Ortega avait des amitiés nombreuses et même élevées qui ont intercédé pour lui. On s'est ému surtout des efforts de ce jeune officier, un fils du condamné, qui est accouru d'Afrique pour adresser à la reine de déchirantes supplications, offrant la croix de Saint-Ferdinand et le grade de lieutenant qu'il venait de gagner sur le champ de bataille en échange de la vie de son père et disant : « Que l'Ortega d'Afrique rachète l'Ortega des îles Baléares ! » La politique a fait prévaloir les inexorables conseils. On aurait pu faire grâce sans nul doute, d'autant plus que, dans un pays où les insurrections militaires ne sont pas rares, les exécutions n'ont jamais découragé personne, et elles ont quelquefois fait une victime illustre de celui qui n'était qu'une pauvre tête de son vivant. La clémence eût été la meilleure politique.

Ce n'est pas tout encore cependant. Le sang d'Ortega sera vraisemblablement le dernier sang versé pour cette misérable affaire ; mais il reste d'autres acteurs de l'échauffourée du 1^{er} avril. Le prétendant lui-même, le comte de Montemolin, son frère don Fernando, l'ancien général carliste Elio, ont été pris également. Que va-t-on faire de ces embarrassans personnages ? Il faut remarquer qu'ils sont dans des conditions toutes particulières. Ortega avait trahi, faussant son serment et abusant de son autorité de général ; sa situation était déplorablement nette. Il n'en est pas de même des autres. Le comte de Montemolin et son frère don Fernando ne sont plus des enfans d'Espagne, et ils ne sont pas non plus de simples particuliers ; nous pourrions même ajouter que, si ce n'était le sang d'Ortega et de quelques autres, si ce n'était le malheur qui pèse toujours sur des captifs, il y aurait quelque chose d'assez comique dans la triste campagne de ces deux princes. Que va-t-on faire maintenant de ces deux hôtes incommodes ? Seront-ils soumis à un jugement ? Déferer le comte de Montemolin à la justice du sénat, ne serait-ce pas lui faire un piédestal, le mettre en vue et lui fournir l'occasion de se montrer au pays ? La liberté immédiate et sans jugement ne garantit rien sans doute ; mais qu'est-ce qui garantit l'avenir, si ce n'est un bon gouvernement, intelligent et large, qui popularise la monarchie constitutionnelle par ses bienfaits en la mettant au-dessus des agressions des prétendans absolutistes aussi bien que des factieux révolutionnaires ? Après cela, on nous dispensera, nous l'espérons, d'attacher une souveraine importance aux programmes de gouvernement que le comte de Montemolin tenait, dit-on, en réserve, et qui devaient procurer à l'Espagne tous les biens, y compris le suffrage universel.

E. FORCADE.

V. DE MARS.

